

Les amours des corps, étant amour de choses qui s'écoulent, s'écoulent eux aussi, comme des fleurs de printemps. Car ni la flamme ne demeure, la matière ayant été consumée — mais elle s'en va avec ce qui l'allume — ni le désir ne subsiste, une fois flétri ce qui l'enflammait. Mais les amours selon Dieu, et chastes, se rapportant à ce qui demeure, sont pour cela très stables ; et dans la mesure où la Beauté leur apparaît davantage, elle enchaîne davantage à elle-même et entre eux les amoureux des mêmes choses.

St GRÉGOIRE DE NAZIANZE,
Oraison funèbre de St Basile.

« On peut dire que vous renouvez le sujet en le traitant à la lumière des Pères Grecs, et que vous enrichissez singulièrement notre connaissance des Pères Grecs en les consultant sur un tel sujet. Vous tenez là les clefs d'une véritable mine d'or. Merci de nous l'avoir ouverte. J'espère qu'il se trouvera un éditeur pour l'ouvrir aussi à beaucoup de lecteurs. Peut-être sera-ce difficile, vu l'intemporalité qui, pour moi, donne justement à votre pensée une rare valeur... Vous nous avez rouvert avec magnificence la source grecque de la sagesse chrétienne et d'une poésie très profonde. »

Alexis CURVERS.

GEORGES HABRA

**AMOUR
ET
CONCUPISCENCE**

PRÉFACE DE S. B. MAXIMOS V HAKIM

Chez l'auteur :
35, Rue Royale, 77300 Fontainebleau
(France)
et chez les libraires

AUMONERIE DU LYCEE TURGOT
105, rue Beaubourg
75003 PARIS

AMOUR

ET

CONCUPISCENCE

Ouvrage du même auteur

“ La Transfiguration selon les Pères Grecs ” 192 pages (éd. S.O.S., 106 Rue du Bac, 75007 Paris). Se vend aussi chez l'auteur et les libraires.

“ Des textes nombreux, traduits ou retraduits par l'auteur, occupent une grande partie de l'ouvrage. Ils nourrissent des commentaires qui, loin d'être une analyse sèche réductrice à des éléments figés, sont participation vivante au dynamisme de l'Esprit qui souffle en une continuité créatrice. ”

G. Revault d'Allonnes
dans
“ Contacts ”,
Revue Française de l'Orthodoxie.

GEORGES HABRA

**AMOUR
ET
CONCUPISCENCE**

Chez l'auteur :
35, rue Royale, 77300 Fontainebleau
(France)
et chez les libraires

*A la mémoire de mon père, Alexandre Habra, mort
en 1961, à qui je dois la plupart des convictions
exprimées dans ce livre.*



P A T R I A R C A T

GREC - MELKITE - CATHOLIQUE
D'ANTIOCHE ET DE TOUT L'ORIENT
D'ALEXANDRIE ET DE JERUSALEM

REG. IX NO. 431

Damas le 6 / 10 / 1975

Rév. Père Georges Habra.

Cher et Révérend Père,

La lecture du manuscrit de votre ouvrage, Amour et Concupiscence, ramène à l'esprit le souvenir tout récent de votre premier ouvrage, La transfiguration selon les Pères grecs, paru en 1974, car l'amour et la concupiscence sont eux aussi étudiés surtout, ici, selon les Pères grecs. C'est l'un de vos principaux buts que de montrer l'actualité et la richesse des idées patristiques. Plusieurs penseurs et théologiens répètent que la plupart des objections et contestations modernes trouvent leur réfutation ou leur solution dans les écrits des Pères ; quant à vous, vous prouvez la vérité de cette assertion en étudiant à la lumière des dits Pères des problèmes qui occupent l'esprit et le cœur de l'homme moderne, car cet homme du XX^e siècle est essentiellement le même que celui de l'antiquité chrétienne ou de l'antiquité païenne, l'homme de tous les temps et de tous les pays. La contribution que vous apportez à cette étude des Pères sur des points particuliers et particulièrement intéressants est à coup sûr grande, lumineuse, et mérite la gratitude et les félicitations de tout homme cultivé.

Cette gratitude et ces félicitations vous sont dues également pour le choix que vous avez fait du sujet étudié, « Amour et Concupiscence ». Ce sujet qui, de tout temps, a occupé à fond

tous les hommes, est aujourd’hui souvent traité d’une manière peu digne des hommes : oubliant que la nature humaine est douée d’un instinct et d’une raison, c’est surtout l’instinct qui accapare pour ainsi dire l’attention, laissant dans l’oubli la raison qui doit gouverner l’instinct. Aussi le désarroi est-il à son comble, l’âme des fidèles étant très troublée par toutes les choses contradictoires qu’ils entendent et qui noient à leur perception la vraie doctrine de l’Église. D’où la nécessité du ressourcement, c’est-à-dire de remonter à ces sources très pures que sont les Pères. En exposant leurs idées, vous n’hésitez pas à user de leur vocabulaire parfois très libre, appelant les choses par leurs noms, au risque de choquer les oreilles habituées à plus de réserve. Vous justifiez leur style en cette matière en invoquant l’exemple de la sainte Écriture elle-même. D’ailleurs, toutes les choses ne sont-elles pas pures pour ceux qui ont l’intention pure ?

En troisième lieu, votre travail constitue une réaction contre ce qu’on a appelé « l’agenouillement devant le monde » et « la vénération catholique actuelle de la chair », contre le courant du laissez-aller, du soi-disant « épanouissement », prôné par des écrivains ou des « théologiens » en matière sexuelle. Ce courant a été lui-même une réaction contre une attitude précédente où la doctrine chrétienne était déformée, mésinterprétée, confondue, à certaines époques, avec le manichéisme ou le puritanisme, ou confondue avec la façon dont beaucoup de chrétiens conçoivent et vivent l’Évangile. Vous essayez de corriger les erreurs, les déviations, les confusions, qui font parfois transformer la doctrine chrétienne en cible facile des critiques ou même du mépris des autres.

D’aucuns voudraient séparer la morale du dogme. Mais si les vérités dogmatiques continuent, au gré de la mode et du goût de certains groupes, à devenir fluides, ambiguës, relatives, la morale perd alors sa base principale, devient elle aussi subjective, personnelle. C’est à ce moment qu’il faut, avec les Pères, demeurer ferme dans l’affirmation des principes.

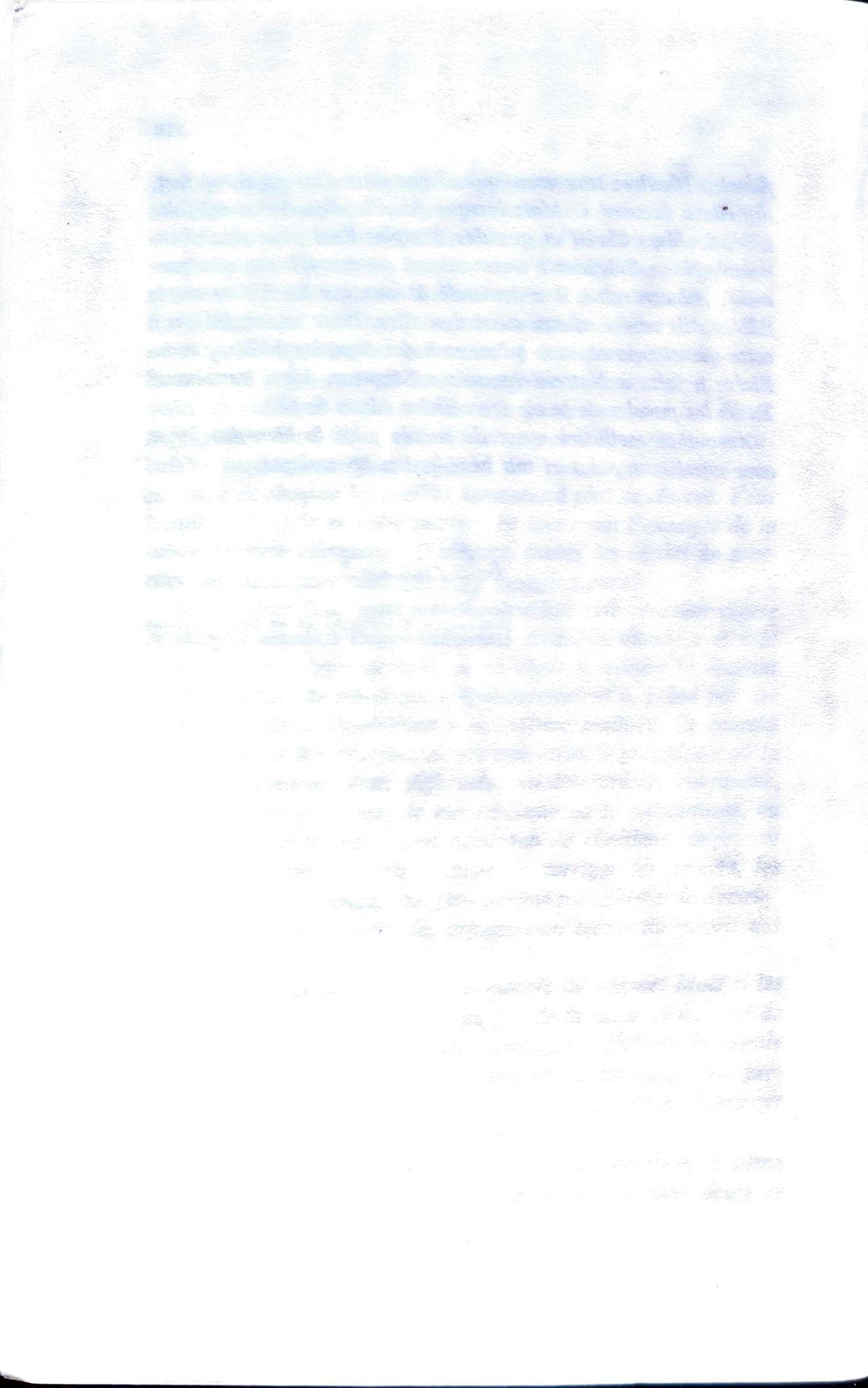
Des lecteurs vous trouveront rigoriste, traditionaliste, et même arriéré : certaines de vos expressions y prêtent sans doute le

flanc!... D'autres trouveront que ce que vous dites est « trop fort, difficile à écouter ». Mais lorsque pareille objection a été faite à N.-S. Jésus-Christ et que des disciples l'ont pour cela abandonné, Notre-Seigneur n'a pas adouci ou assoupli son enseignement. Au contraire, il a demandé à ceux qui lui étaient restés fidèles s'ils voulaient eux aussi s'en aller. Dans ce cas, faisons à cette question la réponse qu'au nom des disciples fidèles, Simon-Pierre a faite à Notre-Seigneur : « Seigneur, à qui irons-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ! » (Jean 6 : 68).

Avec mes meilleurs vœux de succès pour le bien des âmes, avec aussi mon salut et ma bénédiction apostolique.

+ Maximos V

+ Maximos V Hakim
Patriarche d'Antioche et de tout l'Orient
d'Alexandrie et de Jérusalem



INTRODUCTION

Ce titre exige une petite explication. L'antithèse "amour et concupiscence" peut être entendue au sens large, la concupiscence désignant alors toutes les tendances de l'homme au mal, la fameuse triple concupiscence dont parle St JEAN ("tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie" ¹), et l'amour, la tendance au Bien ; et elle peut être comprise au sens strict, l'amour signifiant alors l'amour sexuel dans sa tension vers le Bien, et la concupiscence le contraire. C'est cette dernière antithèse qui fera l'objet de notre étude.

Un simple coup d'œil sur cette étude montrera qu'elle est essentiellement, quoique non exclusivement, basée sur les Pères Grecs — non en les considérant, le froid dans le cœur, comme des ruines archéologiques dont il s'agit d'évaluer le rôle dans le passé, mais comme la substantifique moelle de l'Evangile éternel, comme des sources pures, les plus proches de l'Evangile dans l'esprit comme dans le temps, et éternellement jaillissantes, pour nous désaltérer de la science divine. "Mais, objectera-t-on, il y a quinze siècles qui nous séparent

1. I Jean 2¹⁶.

des Pères, ils sont vieillis, et ce qui était bon pour leur époque ne l'est plus pour nous ! ” Cette objection est très courante, dans ce siècle qui fait fi de toute tradition, et dont l'unique but est de se précipiter en avant, avec une frénésie qui en dit long sur son déséquilibre intérieur, et sur l'ennui profond, viscéral, qui le ronge et qu'il cherche à tromper par un mouvement forcené et continu :

“ Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du *nouveau* ! ”²

Que répondrons-nous à cette objection-là ? Qu'à part certaines formes scientifiques aujourd'hui périmées, qui servaient aux Pères simplement de véhicule, rarement d'ailleurs, à leur pensée, celle-ci a presque toujours atteint la vérité d'une façon admirable. Or la vérité dans sa substance ne vieillit jamais. Si nos objecteurs prétendent soutenir que la vérité elle-même change, alors ils ont une conception des choses qui ne va pas au-delà de la sensation propre à l'animal. La sensation, elle, est en devenir, parce qu'elle n'atteint que les choses visibles en tant que telles, et que celles-ci sont en devenir perpétuel. Justement, la pensée transcende la sensation, et atteint ce qui *est*, ce qui, n'eût été cette fixité et cette immutabilité, n'aurait pu être contemplé par la pensée. Mais de cela, plus loin. Disons pour le moment que l'homme du temps des Pères, comme celui du temps d'HOMÈRE, ne différerait en rien dans sa nature *essentielle* de celui de nos jours. Il était, comme il est aujourd'hui, composé de raison et d'instinct. Comme aujourd'hui, il a toujours aimé le plaisir et fui la douleur. Je ne sache pas, au temps des Pères comme aujourd'hui, un homme qui eût naturellement éprouvé du plaisir à se laisser griller à petit feu, ni un autre qui n'eût pas cherché le bonheur, même par les moyens les plus para-

2. Souligné par BAUDELAIRE, *Les Fleurs du Mal* : le Voyage.

doxaux et les plus antagonistes au bonheur. Du temps des Pères comme aujourd’hui l’homme subit une guerre intestine entre ses passions et sa raison, et devient méchant ou bon selon qu’il cède à ses passions ou à sa raison. Nous reconnaissons nos propres passions dans la Bible, les tragédies d’EURIPIDE et l’ “ Ethique à Nicomaque ” tout comme dans SHAKESPEARE, CERVANTÈS et DOSTOÏEVSKI. Le génie militaire, le génie politique chez ALEXANDRE LE GRAND, CÉSAR et NAPOLÉON se définissent de la même manière. Le courage d’ACHILLE et d’HECTOR est devenu le prototype de tout courage guerrier, et le restera, même au vingt-et-unième siècle. Le zèle du prophète ELIE restera toujours le prototype de tout zèle divin, comme la chasteté de SUZANNE celui de toute chasteté. C’est l’éternelle folie humaine qui est décrite dans “ Don Quichotte ”. La jactance de HITLER ne diffère en rien, essentiellement, de celle des rois assyriens. En quoi la rage de FULVIE perçant avec une aiguille d’or la langue de CICÉRON, celle d’HÉRODIADE exigeant la tête de JEAN-BAPTISTE, différent-elles essentiellement de la rage qui s’est déployée sous la Terreur, et telle qu’elle se déploie en de pareilles occasions ? C’est à dessein que je répète les mots “ essentiellement ” et “ en substance ”. Car je sais d’un autre côté qu’il n’y a pas un seul phénomène exactement pareil à un autre — heureusement d’ailleurs, autrement la vie serait affreusement monotone. Mais aussi la vérité toujours identique à elle-même s’incarne dans l’infinie variété des phénomènes, l’essentiel dans l’accessoire, et on n’a pas le droit, au nom de celui-ci, de nier celui-là.

C’est pour cela d’ailleurs que nous nous basons sur des auteurs tant religieux que profanes, de pays différents et d’époques très éloignées entre elles, car la vérité est toujours une, de quelque époque qu’elle date et de quelque pays qu’elle soit, et la vérité de la foi et celle de la raison, toutes proportions gardées, bien loin de s’exclure, s’appuient et se complètent mutuellement. Parlant précisément des auteurs profanes, St BASILE dit : “ Et de même que nous cueillons la

fleur du rosier et nous en évitons les épines, ainsi dans pareils ouvrages, cueillant ce qui est utile, nous nous mettrons en garde contre ce qui est nuisible.³" Et St GRÉGOIRE DE NAZIANZE : "Ce qui [chez les auteurs du dehors] est propre à promouvoir la recherche et la contemplation, nous l'acceptons ; mais ce qui mène aux démons, et à l'erreur, et à l'abîme de perdition, nous le rejettions en crachant, si ce n'était que même de ces choses nous tirons un profit pour la piété, en apprenant le meilleur par le pire, et en faisant de leur faiblesse la force de notre argument. Il ne faut donc pas mépriser la culture sous prétexte que certains jugent qu'il le faut, mais considérer ceux qui jugent ainsi comme étant ignorants et sans culture, eux qui veulent que tous soient comme eux afin que ce qui leur est propre soit caché dans ce qui est commun et qu'ils échappent aux accusations d'ignorance".⁴ Les génies "du dehors" que les Pères considèrent comme les plus grands et les plus utiles au christianisme sont incontestablement PLATON et PLOTIN. Le premier est régulièrement appelé par les Pères Grecs "le coryphée des philosophes". St CHRYSOSTOME, peu suspect de partialité à l'égard de ceux "du dehors", parle de la "sublimité de PLATON".⁵ Et St AUGUSTIN dit : "Cette bouche de PLATON, qui en philosophie est ce qu'il y a de plus pur et de plus lucide, les nuées de l'erreur ayant été écartées, ressurgit surtout en PLOTIN, philosophe platonicien considéré comme si semblable à lui qu'on aurait cru qu'ils vécurent en même temps ; il y a pourtant un tel intervalle de temps entre eux qu'il faut penser que celui-là est né à nouveau en celui-ci."⁶ Aussi bien la pensée des Pères en est-elle profondément imbue, tout en sauvegardant parfaitement l'originalité irréductible et la transcendance révélée du christianisme. Il suffit,

3. Discours aux jeunes, afin qu'ils profitent des ouvrages des Grecs, 3 (P.G. XXXI, 569).

4. Oraison funèbre de St BASILE, 11 (P.G. XXXVI, 508-9).

5. Du Sacerdoce, IV, 6 (P.G. XLVIII, 669).

6. Contre les Académiciens, III, 18 (P.L. XXXII, 956).

pour comprendre ce que je veux dire, de comparer le chapitre IX du "Traité du St Esprit" de St BASILE avec les passages parallèles de PLOTIN. On ne s'étonnera donc pas que je fasse ample usage de ces deux philosophes dans ce livre, et de toute une littérature non religieuse.

D'autres, sans aller jusqu'à dire que la vérité est relative à une époque, pensent néanmoins qu'en ce qui concerne le sujet de "l'amour et la concupiscence", j'aurais choisi les pires avocats, vu que la mythologie contemporaine tient pour des vérités transcendentales que les Pères sont des misogynes, des misogames, des dualistes, des manichéens, quoi encore ? des "angélistes" (jargon pour dire que les Pères voulaient "faire l'ange"). Si ces idées sont des vérités transcendentales ou des âneries monumentales dont il faut faire justice, notre étude se chargerait de le montrer. Nous aurions pu prendre une à une ces accusations dans les formes infinies qu'elles revêtent, avec leurs références précises, prendre chaque bêtise dans sa nuance insondable et ineffable. Mais pareille entreprise est matériellement impossible, tellement la montagne d'âneries est énorme ! Et d'ailleurs à quoi bon ? C'est dans la mesure où luit la lumière que sont dissipées les ténèbres : "Ne crois pas, dit DENYS au prêtre SOPATROS, que ce soit une victoire que de sévir contre une religion ou une opinion qui ne paraît pas bonne. Car même si tu la réfutes en connaissance de cause, les belles choses ne seront pas dès lors du côté de SOPATROS : il est possible en effet que, dans la multitude des mensonges et des apparences, la vérité, étant une et cachée, vous échappe, à vous et à d'autres. Car si une chose n'est pas rouge, cela ne veut pas dire qu'elle soit blanche ; ni si l'on n'est pas un cheval, est-on forcément un homme. C'est ainsi que tu feras, crois-mois, abstiens-toi de réfuter les autres, mais tu parleras en faveur de la vérité de façon telle que ce que tu auras dit soit absolument irréfutable."⁷

7. Lettre 6 (P.G. III, 1077).

D'autres encore, qui sont plus chastes d'oreilles que de cœur, trouvent les Pères Grecs (et l'Ecriture sainte) trop libres dans leur langage. Ainsi, au lieu de considérer que ce soit un grand privilège de nous asseoir aux pieds de ces sommets de sainteté et de pureté, et de recevoir leurs enseignements divins, nous prétendons, nous misérables, leur dicter les règles de la pureté et des convenances ! Si l'Ecriture et les Pères s'expriment d'une certaine façon, cette façon doit nous servir d'idéal, car ce sont eux qui sont nos maîtres, et non vice-versa ; et en ayant un peu de leur Esprit — car c'est par l'Esprit que l'Esprit se reconnaît — nous verrons que cette façon de s'exprimer allie souverainement la clarté avec la pudeur et la dignité, et évite également et l'hypocrisie prude et l'obscénité : " Supportez-moi, dit St CHRYSOSTOME, si je profère pour ainsi dire quelque chose d'impur, et d'impudent, et d'effronté. Car ce n'est pas volontairement que je subis cela ; mais à cause de ceux qui n'ont pas honte des actes, je suis obligé de dire les paroles. Nous voyons souvent en effet pareilles choses aussi dans les Ecritures. Et en effet, EZÉCHIEL, dans ses invectives contre Jérusalem, dit beaucoup de choses pareilles, et n'a pas honte : à bon droit, car il ne les a pas proférées par une passion propre, mais par sollicitude. Que si les paroles semblent inconvenantes, le but ne l'est pas, mais convient fortement à celui qui veut chasser l'impureté hors de l'âme. Car si l'âme impudente n'entend pas ces mêmes paroles, elle n'éprouvera pas de honte. En effet, le médecin qui veut enfoncer une gangrène, d'abord fait descendre ses doigts dans la plaie ; si auparavant il ne souille pas ses mains porteuses de guérison, il ne pourra guérir : mais aussi, si d'abord je ne souille avec vos passions ma bouche porteuse de guérison, je ne pourrai vous guérir. Ou plutôt, ni ma bouche ne se souille, ni les mains [du médecin]. Pourquoi donc à vrai dire ? Parce que l'impureté n'est pas physique, ni de notre propre corps, de même que là elle ne provient pas des mains du médecin, mais de choses étrangères. Si là où le corps lui est étranger,

celui-ci ne refuse pas de plonger ses propres mains : là où il s'agit de notre propre corps, refuserions-nous, dis-moi ? Car vous êtes notre corps, malade il est vrai et impur, mais le nôtre quand même.”⁸ Le passage auquel se réfère explicitement le saint est le chapitre XVI d’EZÉCHIEL, et ceux auxquels il fait implicitement référence sont trop nombreux pour qu’on les cite. Par vénération donc pour ce qu’ils ont fait et écrit, comme par attachement à la vérité, nous n’atténuerons en aucune façon, dans nos traductions, la verdeur et la force de l’expression scripturaire et patristique ; nous avons d’ailleurs toujours eu une haine physique pour tout ce qui est “ad usum Delphini” : à chacun sa vocation.

Notre civilisation, il est vrai, si aphrodisiaque et pornographique, ne s’en offusquera certainement pas, elle trouvera même cette crudité un babil d’enfant ; mais il n’en était pas toujours ainsi. Je dirais même que cette pruderie est la principale raison qui a fait s’établir une conspiration du silence autour du “Traité de la véritable incorruptibilité de la virginité”, de St BASILE, chez ses éditeurs bénédictins, et nier son authenticité finalement. Les préjugés d’ordre sexuel sont en effet tenaces entre tous, les plus inavouables et les plus inconscients. “Que l’évêque de Césarée n’en soit pas l’auteur, écrit CAVALLERA, le style diffus et peu varié, le ton parfois d’une crudité déconcertante, le démontrent à l’évidence.”⁹ Et encore : “Malgré la liberté de langage à laquelle les écrivains ecclésiastiques grecs nous ont habitués, on constate avec un certain malaise, en un sujet si délicat, la fréquence et l’étendue avec laquelle cet évêque revient sur des notions réservées d’ordinaire aux traités de physiologie. On me dispensera volontiers ici des citations.”¹⁰ Un autre argument qu’il invoque, c’est que le livre est adressé “à LITOÏOS, évêque de Mytilène” : or celui-ci n’est devenu

8. Hom. 5 sur I Thess., 3 (P.G. LXII, 427).

9. Revue d’histoire ecclésiastique, 1905 : 1.

10. *Id.*

évêque de Mytilène qu'un an ou deux après la mort de St BASILE. Voyons ces arguments. Commençons par le dernier. Je ne nie pas qu'il y ait là une difficulté historique, mais il eût été tellement plus simple de la résoudre par une seule hypothèse que de recourir à une cascade d'hypothèses des plus invraisemblables, comme le fait CAVALLERA, pour attribuer la paternité du livre à BASILE d'ANCYRE ! Laissons la porte ouverte aux chercheurs. — Concernant la "liberté de langage" des "écrivains ecclésiastiques grecs" (entendez : Pères Grecs) qui froisse l'oreille délicate de CAVALLERA, nous savons ce qu'il faut penser en général. Quant à la "crudité déconcertante" du traité de St BASILE, elle n'a absolument rien qui la différencie de celle des Pères Grecs et de l'Ecriture sainte (qu'aurait dit CAVALLERA du "Cantique des Cantiques" ?) — le lecteur s'en rendra compte bientôt. Pour le style, bien loin d'être diffus, il est d'une densité admirable, à mi-chemin entre l'extrême concision de St GRÉGOIRE le Théologien et l'amplitude magnifique de St CHRYSOSTOME. Sans doute y a-t-il des divergences légères de vocabulaire et de syntaxe par rapport à telle ou telle œuvre de St BASILE, qui témoigne d'une maîtrise plus souveraine : mais quel écrivain a-t-il jamais été absolument identique et égal à lui-même dans son style comme dans sa pensée ? Les arguments de CAVALLERA sont donc loin d'être concluants. Mais nous avons nos propres arguments, positifs ceux-là, en plus de celui du style où la griffe du lion se reconnaît aisément. En effet, St GRÉGOIRE de NAZIANZE, parlant de St BASILE, s'exclame : "Qui donc plus que lui a honoré la virginité et institué une loi à la chair, non seulement par son propre exemple, mais aussi par le zèle qu'il eut pour les autres ? De qui plus que de lui sont les demeures des vierges, et les prescriptions écrites, par lesquelles il réprimait toute sensation, et rythmait tout membre ? Et en vérité il persuada la pratique de la virginité, en [nous] détournant des choses visibles aux beautés intérieures invisibles, en faisant d'un côté dépérir ce qui est extérieur et en supprimant la matière

de l'incendie, et de l'autre côté en montrant à Dieu ce qui est caché, à Lui qui est l'unique époux des âmes pures, et qui introduit en même temps à Lui-même les âmes vigilantes si elles vont à sa rencontre avec des lampes éclatantes et une riche provision d'huile ? ”¹¹ Si jamais on voulait résumer en quelques mots le “ Traité de la véritable incorruptibilité de la virginité ”, en ce qui distingue le contenu du livre de tous les autres, on ne pourrait mieux le faire que ne l'a fait le Théologien dans ce passage. C'est donc que les “ prescriptions écrites ” dont il parle, et qu'on ne trouve d'ailleurs nulle part dans l'œuvre de St BASILE au sujet de la virginité avec l'ampleur que supposent les paroles du Théologien, sont bien le traité dont nous parlons. En effet, l'esprit législatif rigoureux de St BASILE, en ascèse, s'y déploie dans toute son ampleur. Si l'on s'obstinait à nier l'authenticité du livre, il faudrait, pour en expliquer la sublime beauté, recourir à l'hypothèse incroyable d'un génie très apparenté à St BASILE, de la même envergure, du même temps, et qui nous serait totalement inconnu : à la bonne heure, on aurait ainsi deux saints BASILE au lieu d'un !

Dans ce siècle, le Méphistophélès des siècles, négateur, sous prétexte d'esprit critique (c'est là l'ironie et le drame) de l'authenticité des épîtres de St PAUL, voire de l'existence de JÉSUS-CHRIST Lui-même, deux livres dont nous ferons beaucoup moins usage que celui de St BASILE, ont subi le même sort : l'opuscule infiniment exquis : “ De la Virginité ”, de St ATHANASE, et sa célèbre et immortelle “ Vie de St ANTOINE ”, le livre patristique le plus attesté par les contemporains du saint, et par quels témoignages ! Récusé cependant par nos critiques parce qu'un homme comme St ATHANASE n'aurait pu si bêtement croire à ces niaiseries de miracles dont le livre abonde ! Sacrée “ objectivité scientifique ” ! Mais comme il s'est trouvé des modernes pour

11. Oraison funèbre de St BASILE, Disc. 43, 62 (P.G. XXXVI, 577).

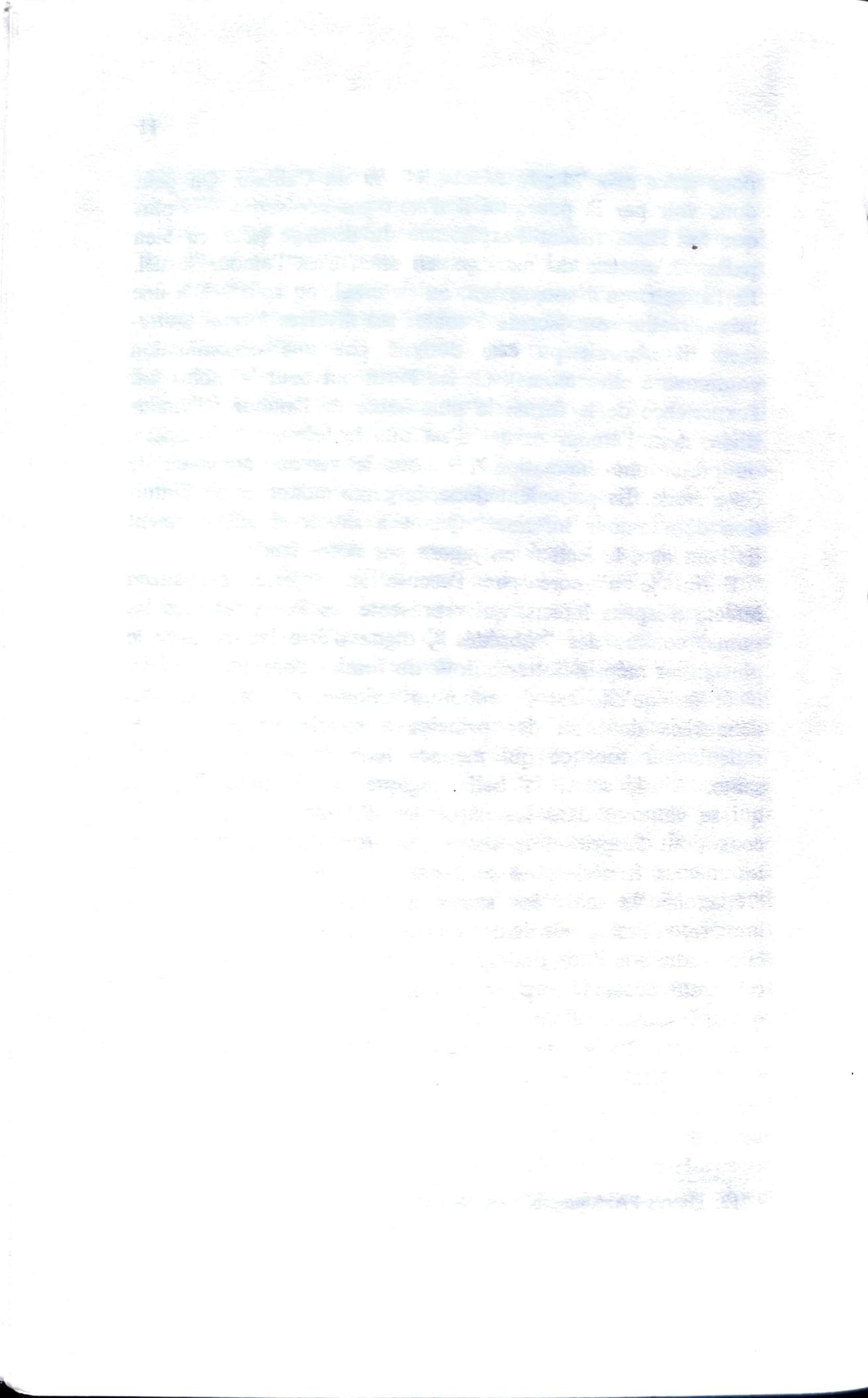
défendre l'authenticité de ces deux ouvrages, nous y renvoyons le lecteur avide de ces recherches.

Une autre objection, spacieuse celle-là, contre l'autorité des Pères en matière de mariage : "Les Pères, entend-on souvent dire, n'ont guère fait l'expérience du mariage, à part quelques rares exceptions. GRÉGOIRE DE NYSSE en particulier : que valent donc leurs discours sur ce sujet, dénués qu'ils sont de cette sève substantielle et puissance convaincante qui sont le fruit de l'irremplaçable expérience ?" C'est mal appliquer un principe très vrai. L'expérience est indispensable, certes, mais quelle expérience ? Il y a, dans le cas que nous débattons, l'expérience du mariage lui-même, il y a l'expérience d'une chose inférieure au mariage, et il y a l'expérience d'une chose supérieure au mariage. L'expérience du mariage lui-même, la plupart, il est vrai, ne l'ont pas eue. Par ailleurs, l'expérience d'une chose inférieure, telle la fornication, n'autorise guère à parler du mariage. Ceci est vrai dans tous les domaines. On raconte qu'un cordonnier critiqua un jour APELLE, au sujet de la manière dont celui-ci avait représenté un soulier dans une peinture : il accepta la critique de bonne grâce, et fit la rectification proposée. Enhardi par son succès, le cordonnier critiqua le buste du personnage peint : "Cordonnier, lui dit APELLE, assez, ne monte pas au-delà du soulier". De même, et tout respect gardé, la psychanalyse, dont le domaine se limite à ce qu'il y a de moins humain dans l'homme, fait fausse route dès qu'elle prétend expliquer tout l'homme : à preuve, les aberrantes conclusions auxquelles FREUD, pourtant le plus grand génie de cette science, est parvenu en psychanalysant DOSTOÏEVSKI. Mais l'expérience du supérieur, par contre, inclut les avantages de celle de l'inférieur dans la même sphère. C'est ainsi que le vice, étant une déficience par rapport à la vertu opposée, l'expérience de celle-ci, jointe à un génie observateur, suffit pour bien connaître celui-là : il n'était pas nécessaire que MOLIÈRE fût avare ou hypocrite pour décrire si bien Harpagon ou Tartuffe, ni que SHAKESPEARE fût meurtrier ou abject

pour créer une "Lady Macbeth" ou un Caliban. On peut donc voir par là pourquoi il n'était pas nécessaire non plus que les Pères fissent l'expérience du mariage pour en bien parler. L'essence du mariage, en effet, c'est l'amour sexuel. Et l'amour, qu'il soit sexuel, ou paternel, ou spirituel, a une même réalité sous-jacente à toutes ses diverses formes (autrement il n'aurait pu être désigné par une dénomination commune à elles toutes). Or les Pères ont pour le moins fait l'expérience de la forme la plus haute de l'amour : l'amour divin, dont l'amour sexuel n'est que le lointain "simulacre, ou plutôt une émanation",¹² nous le verrons au cours de cette étude. Ils pouvaient donc, le génie aidant, avoir l'intuition d'un amour inférieur. Quant à savoir si effectivement ils l'ont eue, le lecteur en jugera par notre étude.

Enfin, je n'ignore pas l'accusation abjecte, exhalaison infecte d'esprits infects, qui représente les Pères (et tous les saints) comme des "obsédés", digne d'être laissée avec le plus entier mépris flotter autour du fumier dont elle procède, n'eût été qu'elle est devenue un axiome, colporté par des débauchés dont un des principaux soucis est de jeter le ridicule sur tout ce qui menace leur débauche bien pensante. Ainsi, selon la belle logique du "monde", ceux qui se vautrent dans les pâturages d'Asmodée jour et nuit, ceux dont l'esprit et le corps sont travaillés et hantés par les mêmes frénésies, ne sont pas des obsédés, ils sont des "épanouis"; mais les saints à l'esprit plus pur que la lumière, véritable miroir des choses divines incompatible avec la moindre souillure, étaient des "obsédés"! Il suffit d'énoncer cette accusation pour qu'elle se retourne contre ceux qui la lancent.

12. DENYS l'Aréopagite, Des Noms divins, IV, 12 (P.G. III, 709).



CHAPITRE I

L'AME : RAISON ET INSTINCT

Comme notre livre s'adresse à tout le monde, donc aux incroyants autant qu'aux croyants, nous tenons à montrer rationnellement dans ce chapitre l'existence d'une âme rationnelle. Car à quoi servirait de bâtir tout un échafaudage éthique si quelqu'un nous rétorquait : "Je récuse d'emblée toutes vos conclusions, parce que vous parlez de prémisses que vous ne démontrez pas, à savoir l'existence d'une âme rationnelle capable de maîtriser les instincts" ?

Pour opérer cette démonstration, je vais prendre comme allant de soi l'existence *objective* du monde extérieur. A ceux qui exigeraient une *preuve* en bonne et due forme de l'existence de ce monde-là, je répondrais que je refuse perversement et insolemment de m'engager dans cette voie, quel que soit le nombre des "grands philosophes" (ou grands fous peut-être ?) qui depuis DESCARTES s'y sont sérieusement engagés. Et cela pour cause : c'est que je soupçonne fortement tous ces philosophes qui ont, soit essayé de prouver, tel DESCARTES, dans les meilleures intentions du monde, l'existence du monde extérieur, soit, ce qui est bien pire, absorbé le monde extérieur dans notre monde intérieur, tels KANT, HEGEL et les phénoménologistes modernes — je les

soupçonne, dis-je, d'un certain grain de folie, et d'être certainement des rustres, selon le mot d'ARISTOTE : "c'est être rustre¹ que de ne pas savoir ce dont on doit chercher une démonstration, et ce dont on ne le doit pas"². Il y a en effet des choses qui se démontrent, et il y a des choses qui se sentent, et il faut bien se garder de les confondre. "Nous connaissons la vérité, dit excellemment PASCAL, non seulement par la raison, mais encore par le cœur ; c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part, essaye de le combattre. Les pyrroniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point ; quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison, cette impuissance ne conclut autre que la faiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connaissances, comme ils le prétendent. Car la connaissance des premiers principes, comme qu'il y a espace, temps, mouvement, nombres, [est] aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle y fonde tout son discours. (Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis ; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent, les propositions se concluent ; et le tout avec certitude, quoique par différentes voies). Et il est aussi inutile et aussi ridicule que la raison demande au cœur des preuves de ses premiers principes, pour vouloir y consentir, qu'ils seraient ridicules que le cœur demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre, pour vouloir les recevoir"³. Qu'on nous pardonne cette longue citation, elle est extrêmement importante, car elle met le

1. ἀπαιδευσία.

2. Métaphysique, IV, 4, 2.

3. Pensées, éd. Brunschvicg, IV, 282.

doigt sur l'origine de toute l'aberration de la philosophie moderne en général. Il a manqué du PASCAL dans le sang philosophique moderne.

C'est faire preuve d'un esprit éminemment anti-scientifique que d'écartier, dès le commencement, par un mouvement d'humeur, la possibilité de l'existence d'une chose qui ne tombe pas sous les sens et n'a aucune des qualités inhérentes aux corps : couleur, densité... C'est pourtant ce préjugé profondément enraciné qu'on désigne de nos jours ordinai-rement comme "scientifique", éclatante illustration de la déformation que peut subir le vrai sens d'un mot : d'un esprit qui est prêt à adhérer à tout, pourvu que ce soit démontrable ou observable, le mot en est arrivé à désigner d'ordinaire un esprit qui assume comme démontré ce qui précisément est encore à démontrer, à savoir, qu'il n'y a dans l'existence que des corps — pourvu qu'il assume cela avec l'assurance que donnent le pédantisme, la manie des statistiques et une ironie transcendante à l'égard des choses spirituelles.

Parmi les choses, il y en a qui tombent d'emblée sous les sens ; mais d'autres, sans être saisies en elles-mêmes, sont connues par leurs effets. Ces effets étant observables, il est tout à fait scientifique de conclure à leurs causes. Or, si nous observons notre corps, force nous est de constater qu'il est mû "soit du dehors soit du dedans. Il est clair qu'il n'est pas mû du dehors, vu qu'il n'est pas mû en le poussant ou en le tirant, à la manière des choses inanimées. Si au contraire il est mû du dedans, il ne l'est pas naturellement, à la manière du feu : car celui-ci ne cesse de se mouvoir tant qu'il est feu, tandis que le corps mort ne se meut plus, quoiqu'il reste corps. Du moment donc qu'il n'est mû ni du dehors à l'instar des choses inanimées, ni naturellement comme le feu, il est évident qu'il est mû par l'âme, qui lui donne la vie"⁴. On ne peut pas rétorquer

4. St MAXIME, De l'Ame (P.G. XCI, 356).

que l'âme ici n'est qu'une "hypothèse" ; car l'argument y a été incoerciblement mené par l'impossibilité *absolue* d'expliquer le mouvement du corps autrement.

Que cette "âme" ne soit pas sur un corps, c'est ce que PLOTIN a admirablement démontré par la sensation : "Le sujet qui perçoit un objet sensible doit être lui-même *un*, et saisir cet objet dans sa totalité par une seule et même puissance. C'est ce qui arrive quand nous percevons par plusieurs organes plusieurs qualités d'un seul objet, ou que, par un seul organe, nous embrassons dans son ensemble un objet complexe, un visage par exemple : il n'y a pas un principe qui voie le nez, un autre qui voie les yeux ; c'est *le même principe* qui embrasse tout à la fois... Comment, en effet, prononcer sur la différence des impressions sensibles, si elles ne convergent toutes ensemble vers le même principe ?... S'il était divisible et que les impressions sensibles se rendissent à deux points éloignés l'un de l'autre comme le sont les extrémités d'une même ligne, ou elles concourraient encore vers un seul et même point, vers le milieu par exemple, ou bien une partie sentirait une chose, une autre partie une autre chose ; ce serait absolument comme si, placés tous deux en présence d'un même objet, d'un visage par exemple, je sentais telle chose et que vous sentissiez telle autre..."⁵ Dans toute étendue, les parties sont étrangères les unes aux autres. Par conséquent, le principe qui sent doit être partout identique à lui-même ; or, de tous les êtres, le corps est la substance à laquelle cette identité peut le moins convenir."⁶

Arrêtons-nous un peu dans ce domaine de la sensation, commun à l'homme et à l'animal. Il comprend les sensations et l'imagination (celle-ci ne faisant que ressusciter, sous une forme ou une autre, les images perçues par la sensation). S'il est vrai qu'une âme qui sent ne peut pas être un corps,

5. Ennéades, IV, 7, 6.

6. *Id.*, IV, 7, 7.

il n'en est pas moins vrai que toute sensation est *essentiellement* assujettie au corps et limitée par lui (ce qui justifie l'opinion des philosophes qui assimilent l'âme de l'animal à la "forme" d'une statue de bronze par exemple : brisez la statue, vous en briserez la "forme" en même temps) : je ne peux voir à moins que la lumière ne frappe ma rétine. Le mot grec pour désigner les "passions"⁷ (plaisir, douleur, etc.), lesquelles rentrent dans le domaine de la sensation en tant que telles, est très éclairant sous ce rapport : il signifie "ce qu'on subit", ce que l'âme sensitive par conséquent "subit". Tout l'animal s'explique par là : "Les animaux, dit St ATHANASE, regardent uniquement les choses qui leur sont présentes, et se meuvent uniquement par rapport aux choses qui leur tombent sous les yeux, dussent-ils en éprouver du dommage ensuite"⁸.

Si nous nous élevons maintenant plus haut, chez l'homme, nous constaterons des caractéristiques opposées à celles des sensations :

Tout d'abord, la sensation ne peut pas distinguer le vrai du faux : combien de fois, assis dans un train qui démarre, ne nous arrive-t-il pas de croire que c'est le train voisin qui démarre ? Et quand nous marchons dans une allée en pleine forêt, où les arbres, telles les colonnes d'une cathédrale, s'entrecroisent au sommet en de magnifiques ogives, ne nous semble-t-il pas que l'allée va en se rétrécissant et en baissant ? Et les Impressionnistes n'ont-ils pas tiré leur fortune primordialement du fait qu'ils ont essayé de retrouver "l'impression première", c'est-à-dire les données de la sensation avant qu'elles soient corrigées par la perception proprement dite ? Si donc nous arrivons à savoir la vérité en cela, c'est par une faculté autre que la sensation.

Ensuite, la sensation n'atteint que les choses évanouissantes, en tant qu'évanouissantes. En effet, les choses sensibles sont

7. πάθος

8. Discours contre les Gentils, 31 (P.G. XXV, 61).

en perpétuel changement — je ne peux pas même employer le mot "sont" par rapport à elles, vu que "sont" suppose une fixité qu'elles ne peuvent avoir : "A s'en tenir au langage des doctes, dit ironiquement PLATON, on ne doit point laisser dire, ni d'une qualité qu'elle 'appartient', ni 'à quelqu'un', ni qu'elle 'm'appartient à moi', ni qu'elle est 'celle-ci', ni qu'elle est 'celle-là', ni concéder aucun autre terme qui stabilise ; on doit au contraire se servir de vocables qui soient en conformité avec la nature : 'ce qui est en voie de se produire', 'de se faire', 'de disparaître', 'de s'altérer' ; vu que stabiliser par le langage, c'est une façon de faire qui expose à de faciles objections."⁹ Par contre, il y a une faculté dans l'homme qui atteint les choses immuables et universelles : ainsi l'idée d'"égalité" qui est tout autre que l'image de deux lignes égales. Concluons : "Qu'est-ce qui *est* toujours, et n'a point devenir ? Qu'est-ce qui devient toujours, mais qui *n'est* jamais ? L'un de toute évidence, saisissable par l'intellection accompagnée de raison, toujours *est* de façon identique ; l'autre, au contraire, qui fait l'objet de l'opinion, accompagnée de sensation irraisonnée, il devient et s'en vient, mais réellement jamais il *n'est*."¹⁰

De plus, tandis que la sensation ne peut transcender les choses corporelles, l'homme pense les choses incorporelles et éternelles : "Comment, se demande St ATHANASE, le corps étant mortel de sa nature, l'homme pense-t-il sur l'immortalité, et souvent appelle la mort pour lui-même à cause de la vertu ? Ou comment, le corps étant éphémère, l'homme conçoit-il les choses éternelles, jusqu'à mépriser d'une part les entraves, et désirer d'autre part celles-là ? Or, le corps par lui-même ne pense pas pareilles choses sur lui-même, et il ne pense pas les choses qui lui sont étrangères : car il est mortel et éphémère. Il est donc nécessaire qu'il y ait autre chose qui pense les choses contraires au corps et au-delà de sa

9. Théétète, 157 b.

10. PLATON, Timée 28 a.

nature.”¹¹ C'est ainsi qu'un animal peut très bien être sensible à la beauté de sa femelle, mais il ne pourra jamais abstraire l'idée de beauté à partir d'une femme, de la “Victoire” de Samothrace, de telle symphonie de BEETHOVEN, pour s'élever jusqu'à la Beauté en soi.

Enfin, il y a un principe dans l'homme qui commande au corps, et qui, *librement et sans autre motif que sa propre liberté* — ce que n'a pas l'animal — lui imprime les mouvements qu'il désire : “Qu'est-ce qui détourne l'œil de voir ? continue St ATHANASE. Ou, l'oreille entendant de sa nature, qu'est-ce qui la ferme à l'ouïe ? Ou, le goût goûtant de sa nature, qu'est-ce qui l'empêche souvent de [suivre] son impulsion naturelle ? Qu'est-ce qui, la main étant faite par nature pour agir, l'entraîne à ne pas toucher quelque chose ? Et, l'odorat de son côté étant fait pour flâner, l'en détourne ? Qu'est-ce qui agit cela contre les opérations naturelles du corps, ou comment le corps, faisant volte-face à sa nature, est-il converti aux décisions d'une autre chose, et dirigé selon l'inclination de celle-ci ? Cela en effet ne démontre rien d'autre qu'une âme rationnelle exerçant son hégémonie sur le corps.”¹² Nous pourrons, à l'adresse de ceux qui disent que cette hégémonie n'est qu'une illusion et que l'homme est déterminé en tous ses actes par la toute-puissance de l'hérédité et du milieu, ajouter ceci : qu'ils nous expliquent comment deux jumeaux, donts les gènes sont identiques dès leur conception, et qui bénéficient dès l'utérus et tout au long de leur vie du même milieu, deviennent-ils, l'un bon, l'autre mauvais ? Comment le même homme se convertit, c'est-à-dire fait complète volte-face, d'une vie de débauche et d'infamie à une vie de sainteté, souvent au moment où il vient à peine de perpétrer quelque horreur et où les circonstances le poussaient dans le mal ?

“Quand chez les débauchés l'aube blanche et vermeille

11. Discours contre les Gentils, 32 (P.G. XXV, 64).

12. Discours contre les Gentils, 32 (P.G. XXV, 64-5).

Entre en société de l'Idéal rongeur,
 Par l'opération d'un mystère vengeur
 Dans la brute assoupie un ange se réveille ”¹³.

Force nous est donc de conclure, après ces quatre arguments, que l'âme humaine est une “ substance vivante et intellectuelle, infusant par elle-même à *un* corps organique et sensible une puissance vitale et perceptive des choses sensibles ”¹⁴. J'ai souligné “ *un* ” pour écarter toute conception d'une âme préexistante au corps ou passant d'un corps à un autre. L'homme n'est pas un pur esprit, St GRÉGOIRE le Théologien nous le rappelle : “ De même qu'il est impossible de dépasser sa propre ombre, même à celui qui se hâte beaucoup (car elle devance dans la mesure où elle est appréhendée), ou d'avoir un contact de vision avec les choses visibles sans la lumière et l'air qui se trouvent dans l'intervalle, ou à la nature nageuse de glisser en dehors des flots : ainsi il est absolument impossible à ceux qui sont dans le corps de parvenir, sans les choses corporelles, aux choses intelligibles. ”¹⁵ Et sa vocation est d'unir en lui-même l'esprit et la matière, pour faire participer celle-ci au mouvement ascensionnel de celui-là. C'est un autre aspect de la vérité qu'il ne faut pas oublier : l'homme *est* une âme, mais il *a* un corps, selon le mot de St BASILE : “ Car nous-mêmes sommes une chose, ce qui est nôtre est autre chose, et ce qui nous entoure est encore autre : en effet, nous sommes l'âme et l'intelligence, en tant que nous avons été créés selon l'image du Créateur ; nôtres sont le corps et les sensations par son intermédiaire ; et ce qui nous entoure, c'est l'argent, les arts, et le reste de l'appareil de la vie. ”¹⁶

Quant aux sophismes modernes tendant à considérer l'âme comme une “ lueur phosphorescente ” de l'interaction des

13. BAUDELAIRE, Les Fleurs du Mal : l'Aube spirituelle.

14. St GRÉGOIRE DE NYSSE, De l'Ame et de la Résurrection (P.G. XLVI, 29).

15. 2^e Discours Théologique, Disc. 28, 12 (P.G. XXXVI, 41).

16. Homélie sur : « Prends garde à toi-même », 3 (P.G. XXXI, 204).

molécules du cerveau, et donc comme de la matière, ils s'évanouissent devant les nombreux arguments que nous venons de donner, sans que nous soyons du tout obligés de les combattre sur leur propre terrain : quand on a prouvé qu'une chose doit être de nature incorporelle ou spirituelle, on a par le fait même prouvé qu'elle ne peut pas être de nature corporelle. BERGSON, lui, les a combattus sur leur propre terrain, et démontré l'inanité de ces toiles d'araignée. On ne doit point concevoir le cerveau comme un laboratoire qui fabriquerait la pensée, mais comme le lieu de l'insertion de l'esprit dans la matière : il n'est que l'organe de "l'attention à la vie" ¹⁷, c'est-à-dire celui qui permet à l'esprit d'agir sur le monde extérieur. Dans l'aliénation, "est-ce l'esprit même qui est dérangé, ou ne serait-ce pas plutôt le mécanisme de l'insertion de l'esprit dans les choses ? Quand un fou déraisonne, son raisonnement peut être en règle avec la plus stricte logique : vous diriez, en entendant parler tel ou tel persécuté, que c'est par excès de logique qu'il pèche. Son tort n'est pas de raisonner mal, mais de raisonner à côté de la réalité, en dehors de la réalité, comme un homme qui rêve.¹⁸" La pensée déborde donc le cerveau.

Bien que nous ayons distingué plusieurs facultés dans l'âme, celle-ci est une ; cela est manifeste du fait que si quelque chose a lieu dans la faculté sensitive, la faculté rationnelle l'enregistre. Nous avons donc devant nous deux grandes parties, la rationnelle et l'irrationnelle, celle-ci se divisant à son tour en désir et en "courage"¹⁹ (dit aussi "colère"), selon qu'on désire une chose ou qu'on surmonte les obstacles pour l'atteindre. Le mot grec pour désigner cette dernière puissance est intraduisible en français moderne, peut-être la meilleure traduction est "cœur" dans ce vers : "Rodrigue, as-tu du cœur ?" Dans une allégorie célèbre, universellement

17. L'Énergie Spirituelle : l'Ame et le Corps, 47.

18. *Id.*, 48.

19. θυμός

suivie par le Pères Grecs, PLATON représente l'âme sous la figure d'un cocher conduisant un attelage de deux chevaux : "L'un des deux, disons-le donc, qui est en plus belle condition, qui est de proportions correctes et bien découpé, qui a l'encolure haute, un chanfrein d'une courbe légère, blanc de robe et les yeux noirs, amoureux d'une gloire dont ne se séparent pas sagesse et réserve, compagnon de l'opinion vraie, se laisse mener sans que le cocher le frappe, rien que par les encouragements de celui-ci et à la voix. L'autre, inversement, qui est mal tourné, massif, charpenté on ne sait comme : l'encolure lourde, la nuque courte ; un masque camard ; noir de robe et les yeux clairs pas mal injectés de sang ; compagnon de la démesure et de la vantardise ; une toison dans les oreilles, sourd, à peine docile au fouet et aux pointes.²⁰" Les deux puissances de la partie irrationnelle ne doivent donc pas être mises sur le même pied : il y a entre elles la différence qui existe entre un singe lubrique et ces nobles chevaux de la frise du Parthénon ou de celle de Delphes, qui se cabrent avec une héroïque ardeur à l'approche du danger. La vertu de ces deux puissances consiste à obéir à la raison : demander pourquoi, c'est autant demander pourquoi le cœur doit présider à la circulation du sang ? Mais la "colère" est davantage une alliée naturelle de la raison que le désir, et c'est par elle que la raison mate celui-ci.

En conséquence, le mal ne réside ni dans le désir ni dans la colère, comme ni dans le corps ni dans l'âme. Toutes ces choses-là sont des entités, lesquelles, en tant qu'elles existent ne peuvent être le Mal, car le Mal *en tant que tel* n'existe pas, fût-ce une fraction de seconde, pour la simple raison qu'il ne serait plus le Mal absolu, il y aurait encore du bien en lui, s'il ne s'annihilait immédiatement. Le mal ne peut donc exister que dans le bien, à titre de "privation" — encore l'usage du mot "exister" est-il ici incorrect, car on ne

20. Phèdre, 253 de.

dit pas : "les ténèbres existent", ou : "le néant existe", puisque les ténèbres ne sont que la privation de la lumière, et le néant rien. Il existe dans le bien comme un renversement ou défaut d'ordre : les deux chevaux mènent le cocher, au lieu d'en être menés. Il est ahurissant, pourtant, le nombre des gens qui par une espèce de paranoïa, substantifient le Mal. Un passage de St ATHANASE rendra cela encore plus manifeste : "Les hommes, à défaut de concevoir le Bien, commencèrent à imaginer et à inventer ce qui n'est pas, selon leur désir. En effet, de même que quelqu'un, le soleil brillant et toute la terre étant emplie de sa lumière, ferme les yeux et s'imagine les ténèbres alors que les ténèbres n'existent pas, et donc s'en va errer comme dans les ténèbres, tombant souvent et s'égarant au bord des précipices, croyant qu'il n'y a pas de lumière, mais des ténèbres, semblant voir, mais ne voyant pas du tout : ainsi l'âme humaine, fermant l'œil par lequel elle peut voir Dieu, s'est imaginé les maux, et s'y mouvant elle ne sait pas que, paraissant faire quelque chose elle ne fait rien, car elle invente ce qui n'est pas."²¹

Continuons. Du caractère compulsif de l'âme sensitive, et du caractère libre de l'intelligence, il s'ensuit que la mauvaise voie se distingue par la servitude, la bonne par la liberté. Je ne parle pas de la liberté comme instrument de choix, laquelle conditionne également l'une et l'autre voies, mais comme fruit, comme but même de la vie morale et spirituelle. Le CHRIST l'a dit explicitement : "Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples et connaîtrez la vérité, et la vérité vous libérera... En vérité, en vérité, je vous le dis, tout homme qui fait le péché est l'esclave du péché"²². De même St PAUL : "Je vois une autre loi dans mes membres combattant la loi de mon esprit et me réduisant en servitude dans la loi du péché qui est dans mes membres. Misérable homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps

21. Discours contre les Gentils, 7 (P.G. XXV, 16).

22. Jean 8^{31-32, 34.}

de mort ? ”²³ St AUGUSTIN dit également : Il n'y a aucune vraie liberté, si ce n'est celle des bienheureux et de ceux qui adhèrent à la loi divine.²⁴ ” PLOTIN explique : “ Quand l'âme, altérée par les choses extérieures, fait quelque chose et se met en mouvement, comme entraînée aveuglément, son action et ses dispositions ne doivent pas être regardées comme libres ; quand, *se pervertissant elle-même*²⁵, elle ne se meut pas d'une façon droite et selon l'intelligence directrice. Au contraire quand elle se meut selon sa propre raison directrice, pure et impassible, on doit dire que seule cette impulsion est indépendante et volontaire, et qu'elle est réellement notre œuvre et non la conséquence d'une impulsion extérieure ; elle la tire de sa puissance intérieure, de son essence pure, du principe premier, directeur et souverain ; et elle n'est pas alors égarée par l'ignorance ni vaincue par la violence des appétits : lesquels, s'étant approchés d'elle, l'entraînent et la tirent violemment, et ne tolèrent pas des actions, mais seulement des passions en nous. ”²⁶ L'expression que nous avons soulignée écarte toute interprétation du passage lui faisant nier le libre arbitre. Dans la même veine, le plaisir est décrit par les auteurs les plus divers comme “ sortilège ”, “ incantation ”, “ vertige ”, “ tournoiement ” (“ tournoiement du désir ”²⁷), et tout le monde sait combien la colère tire la raison hors de ses gonds. St JEAN CHRYSOSTOME sur la parole de St PAUL : “ Ce que je fais je ne le sais pas ”²⁸, commente : “ Que signifie : ‘je ne le sais pas’ ? [Il signifie] : j'ignore. Et quand est-ce que cela a-t-il jamais eu lieu ? Car nul n'a jamais péché par ignorance... Ici, en disant : ‘ce que je fais je ne le sais pas’, il n'entend pas l'ignorance absolue, car comment prendrait-il plaisir ‘à la

23. Rom. 7²³⁻²⁴.

24. Du libre arbitre I, 15 (P.L. XXXII, 1238).

25. αὐτὴ παρ' αὐτῆς χείρων οὖσα.

26. Ennéades III, 1, 9.

27. Sag. 4¹².

28. Rom. 7¹⁵.

loi de Dieu selon l'homme intérieur ?²⁹ Qu'est-ce donc : 'je ne le sais pas' ? Je suis aveuglé, dit-il, je suis captivé, une machination est montée contre moi, je ne sais comment je trébuche ; ce que nous avons coutume de dire : 'je ne sais comment un tel, étant venu, m'a séduit', non avançant comme prétexte l'ignorance, mais déclarant une sorte de ruse, d'embarras et de complot"³⁰.

Comme le montre ce texte, un obscurcissement de l'intelligence a lieu parallèlement à cette servitude. St CHRYSOSTOME y revient : "Si l'intelligence directrice n'est pas d'abord obscurcie en nous, le péché ne peut pas s'introduire facilement en nous... En effet, de même que les brigands et les voleurs par effraction, quand ils veulent s'emparer d'une chose précieuse, font cela après avoir éteint la lampe, ainsi fait chez les pécheurs la raison corrompue. Car il y a en nous aussi une lumière spirituelle toujours allumée. Si l'Esprit malin survenant avec véhémence éteint avec grande impétuosité ce flambeau, il obscurcit immédiatement l'âme, la vainc, et la dépouille de ce qu'elle renferme. Quand l'âme est prise par le désir impur, celui-ci, s'emparant d'avance de la faculté prévoyante de l'intelligence, de même qu'un nuage et un brouillard [s'emparent] des yeux du corps, ne la laisse rien voir au-delà, ni abîme, ni enfer, ni crainte ; mais tyrannisée désormais par ce complot, elle devient facile à vaincre par le péché."³¹ Cet obscurcissement consiste en ce que le verdict abstrait de la raison sur le bien et le mal cède et passe à l'arrière-plan devant la pression du désir ou de la "colère", pour prononcer le contraire. Car nul ne fait une chose mauvaise (au jugement universel, impassible et abstrait de la raison) si d'abord elle n'est déclarée bonne "ici et maintenant" (au jugement concret de la raison, altérée sous l'influence de la passion).

29. Rom. 7²².

30. Hom. 13 sur Rom., 1 (P.G. LX, 508).

31. Hom. 11 sur I Cor., 4 (P.G. LXI, 92).

C'est avec cela en tête qu'il faut aborder les paroles si mésinterprétées de SOCRATE : "Nul ne désire le mal pour le mal — Nul n'est méchant volontairement — Méchanceté n'est qu'ignorance", et réfléchir mille fois avant de l'accuser d'être un "intellectualiste". PLATON a bien précisé ce qu'il faut entendre par " ignorance " dans ce cas : "Quelle est l'ignorance dont tu parles ? — Celle qui se produit lorsque, *ayant jugé qu'une chose est belle et bonne, néanmoins on ne l'aime pas et qu'au contraire on la hait ; tandis qu'au contraire on aime et l'on recherche ce que l'on tient pour être pervers et injuste.* Cette discordance entre la peine et le plaisir d'une part, et, d'autre part, l'opinion raisonnable, je déclare qu'elle est la suprême ignorance ".³² St PAUL ne dit pas autre chose dans sa fameuse et profonde analyse : "Car je ne fais pas ce que je veux, mais je fais ce que je hais".³³ PLATON donc, comme SOCRATE, met le mal non dans l'ignorance intellectuelle pure et simple, mais dans la révolte de la partie irrationnelle contre les injonctions de la raison.

Contrairement à ce qu'on a voulu représenter, il n'y a pas de contradiction entre cette doctrine grecque, suivie par les Pères, et celle de DOSTOÏÉVSKI, exposée surtout dans "le Sous-sol", petit livre profond qui contient le germe de toute sa psychologie : "Je soupçonne, messieurs, que vous me considérez avec un certain dédain : vous me répétez qu'il est impossible à un homme éclairé et cultivé, l'homme de l'avenir en un mot, qu'il lui est impossible de vouloir délibérément ce qui est contraire à ses intérêts ; c'est clair comme les mathématiques. Je suis entièrement d'accord : oui, c'est mathématiquement exact. Mais je vous le répète pour la centième fois : il existe un cas, un seul, quand l'homme peut délibérément, exprès, rechercher ce qui lui est défavorable, ce qui lui apparaît stupide, inepte, rien que pour se soustraire

32. Lois III, 689 a.

33. Rom. 7¹⁶.

à l'obligation de choisir le profitable, le digne. Car cette ineptie, ce caprice, c'est peut-être bien, messieurs, ce qu'il y a de plus avantageux pour nous sur la terre, surtout en certains cas. Il se peut même que cet avantage soit supérieur à tous les autres, lors même qu'il nous fait manifestement tort et contredit les conclusions les plus saines de notre raisonnement. Il nous conserve, en effet, le principal, ce qui nous est le plus cher, c'est-à-dire notre personnalité.”³⁴ Pour exprimer cela en fonction de la doctrine grecque, DOSTOÏÉVSKI ne veut pas dire que l'homme fait alors le mal pour le mal, mais que le bien immédiat qu'il a alors en vue est de prouver à soi-même et aux autres qu'il est libre d'une manière absolue, et de jouir vaille que vaille de cette liberté, contre les formes de mécanisation et de déterminisme qui semblent bien l'apanage de notre siècle.

Cette idée de l'obscurcissement temporaire de l'intelligence est tellement vraie que la réitération fréquente d'un acte peut amener à la longue, et souvent imperceptiblement, une altération en bien ou en mal du jugement abstrait de la raison lui-même, selon que l'acte aura été bon ou mauvais : “Il faut vivre comme on pense, sinon, tôt au tard, on finit par penser comme on a vécu.”³⁵ Ceci explique pourquoi il y a une telle contradiction parmi les hommes, et qu'un grand esprit a pu dire : “On ne voit rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence, un méridien décide de la vérité ; en peu d'années de possession les lois fondamentales changent ; le droit a ses époques, l'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne ! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà.”³⁶ Mais il ne faut pas lui faire conclure de là que la raison n'atteint pas la vérité, puisqu'il

34. I, 8.

35. P. BOURGET, *Le Démon de Midi*, 16.

36. PASCAL, *Pensées*, éd. Brunschvicg, V, 294.

dit : "Nous connaissons la vérité, non seulement par la raison, mais encore par le cœur."³⁷ Il a tout simplement voulu montrer la grande difficulté qu'il y a à trouver la vérité sans la foi.

Pour découvrir donc cette vérité, une première condition, de la part du sujet, s'impose : c'est de l'aborder avec un esprit pur, non altéré par les mauvaises passions. Or, "toute passion, dit St MAXIME, est gouvernée par l'objet sensible correspondant. Sans en effet un objet quelconque, attirant à lui-même par l'instrument de quelque sens les puissances de l'âme, une passion ne prendrait jamais consistance."³⁸ Par conséquent, pour connaître la vérité, la tactique est simple (quoique la réalisation en soit difficile) : désengager les sens empêtrés dans les objets sensibles correspondants pour examiner sens et objet séparément. C'est ce que PLATON exprime avec splendeur : "Mais celui qui ferait cela de la plus pure façon, ne serait-ce pas celui qui, au plus haut degré possible, userait de la pensée toute seule pour aller à chacun de ces objets ; sans recourir subsidiairement, dans l'exercice de la pensée, ni à la vue, ni à aucune autre sensation, sans en traîner aucune à la remorque du raisonnement ? celui qui, bien plutôt, userait de la pensée, toute seule, par elle-même, sans mélange, pour entreprendre la chasse de chaque réalité, toute seule, par elle-même et sans mélange ? une fois qu'il serait séparé le plus possible de ses yeux, de ses oreilles, et, pour bien dire, de la totalité de son corps, puisque celui-ci est ce qui trouble l'âme et qui l'empêche, chaque fois qu'elle a commerce avec lui, d'acquérir vérité et pensée ?"³⁹ Il est évident qu'un homme chaste et un débauché voient la Femme différemment, de même qu'un homme sobre et un ivrogne ont une attitude différente vis-à-vis du vin.

Il s'agit d'examiner ensuite les lois naturelles incarnées dans

37. *Id.*, IV, 282.

38. Div. chap. Théol. et Econ., III, 3 (P.G. XC, 1260).

39. Phédon, 65 e-66 a.

les objets. Il est comique (ou tragique ?) de constater combien ces lois naturelles sont alternativement érigées en absolu ou au contraire purement et simplement niées par les mêmes personnes (ce qui, entre parenthèses, accuse un esprit "scientifique" éminent !) selon les besoins de la cause ou la fantaisie du moment. Parlez-vous de Dieu ? Votre interlocuteur vous répond que vous n'avez pas besoin de cette "hypothèse", et que les lois naturelles expliquent tout. Bien ! Invoquez-vous celles-ci pour condamner l'avortement ? Le même personnage vous répondra, le même jour, si ce n'est deux minutes après (ces personnages ont d'ordinaire la mémoire courte), que la notion de "loi naturelle" est "dépassée" ! La vérité cependant, qui hait le mensonge, à la fois constate des lois naturelles et les considère comme l'expression des intentions du Créateur. Prenons l'exemple d'un poste de télévision, qui constitue la suprême extase pour beaucoup : nul que je sache, en pleine possession de ses facultés, ne s'est avisé jusqu'à présent de dire que le poste s'est agencé tout seul et au hasard ! Et si quelqu'un le disait, on l'enfermerait certainement à Ste Anne. La raison en est qu'il n'est que trop évident qu'une pièce matérielle est dépourvue d'intelligence, et qu'un amas de telles pièces ne peuvent se combiner par elles-mêmes d'une façon si savante et si intelligente, en vue d'un effet donné. Et pourtant cette même *démence*, la majorité de nos contemporains en sont victimes, même parmi les savants, et à un titre beaucoup plus grave que pour la télévision, puisque l'univers dont ils attribuent l'organisation au hasard est infiniment plus admirable et plus complexe que la télévision et que la plus savante invention humaine. "*L'insensé* a dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu." ⁴⁰ Si on ne les enferme pas, serait-ce parce qu'ils sont trop nombreux pour leur trouver de la place ? ou bien parce que, constituant la majorité, leur opinion dans notre ère démocratique est le critère de l'équilibre mental ?

40. Ps. 13¹.

St ANTOINE LE GRAND disait, qu' " il viendra un temps où les hommes deviennent fous, et s'ils voient quelqu'un qui n'est pas fou, ils se lèveront contre lui disant : ' tu es fou ', parce qu'il ne leur est pas semblable. ⁴¹ "

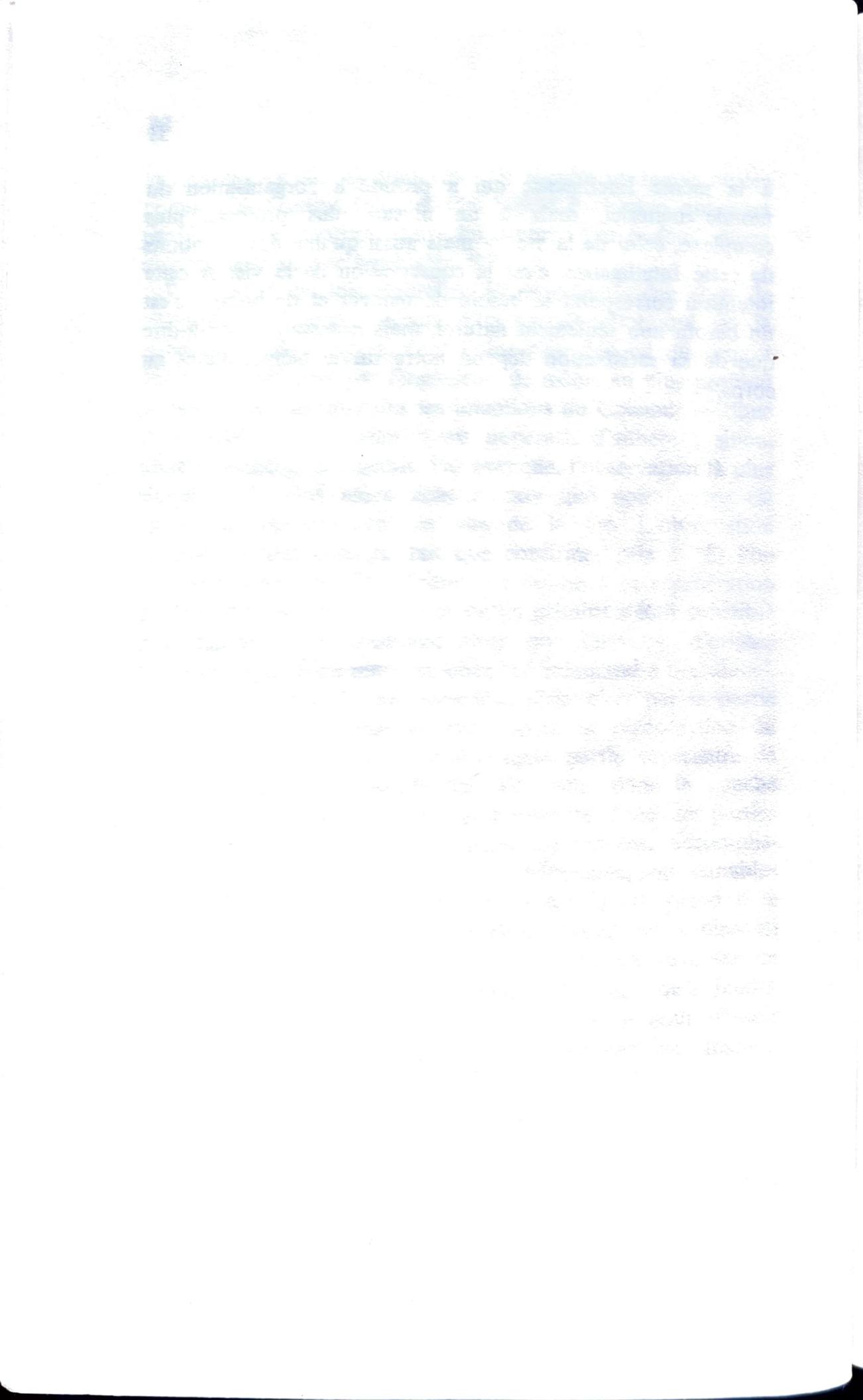
Il y a donc des lois naturelles. Et de même qu'un poste de télévision est agencé en vue d'un certain effet, qui est la transmission des images, dont l'obtention dépend du respect des règles instituées par l'ingénieur, de même au plus profond de notre être sont inscrites les intentions du Créateur — donc sa volonté — auxquelles il est impératif d'adhérer ; sinon, toute la machine craquerait. Par exemple, l'observation la plus simple et la plus naïve nous montre que notre corps est agencé merveilleusement en vue de la vie. L'observation savante, de son côté, ne fait que confirmer cela : " Si l'on extirpe le cristallin d'un Triton, on assiste à la régénération du cristallin par l'iris. Or, le cristallin primitif s'était constitué aux dépens de l'ectoderme, alors que l'iris est d'origine mésodermique. Bien plus : si, chez la ' Salamandra maculata ', on enlève le cristallin en respectant l'iris, c'est par la partie supérieure de l'iris que se fait encore la régénération du cristallin ; mais, si l'on supprime cette partie supérieure de l'iris elle-même, la régénération s'ébauche dans la couche intérieure ou rétinienne de la région restante. Ainsi des parties différemment situées, différemment constituées, accomplissant en temps normal des fonctions différentes, sont capables de faire les mêmes suppléances et de fabriquer, quand il le faut, les mêmes pièces de la machine. Nous avons bien ici un même effet obtenu par des combinaisons diverses de causes. " ⁴² Cet exemple montre non seulement " qu'il faudra faire appel à un principe interne de direction pour obtenir cette convergence d'effets " ⁴³ — donc, en dernière analyse,

41. Apophthegmes des Pères du désert.

42. BERGSON, L'Évolution créatrice, 76-77.

43. *Id.*, 77.

à la même Intelligence qui a présidé à l'organisation du monde matériel, mais à un niveau plus profond, plus complexe, celui de la vie — mais aussi qu'une des intentions de cette Intelligence, c'est la conservation de la vie. A cette intention correspond le besoin de manger et de boire : c'est un besoin non seulement naturel, mais nécessaire, c'est-à-dire que de sa satisfaction dépend notre survie même, quant au corps.



CHAPITRE II

L'INSTINCT SEXUEL : BUT — POLARITÉ DES SEXES

Parallèlement à cet instinct de vie il y en a un autre manifestement distinct. Nous ne saurions mieux le décrire qu'en citant St BASILE : "Car, dis-je, la puissance d'amour infuse dans les corps des mâles pour les femmes est une attirance qui fait perdre raison à tout jugement, en vue de s'unir automatiquement pour ainsi dire, quoique l'esprit résiste de l'intérieur. En effet, quand des femmes touchent des corps de femmes, et aussi des hommes touchent des corps d'hommes, ils restent impassibles quant à la tendance naturelle d'un sexe vers l'autre : à moins que quelqu'un, excité en imagination par ce pour quoi il a conçu, selon la nature, un mouvement érotique, n'en transpose contre nature la mémoire à ce qui est étranger à l'objet de l'aiguillon. Mais une femme touchant le corps d'un homme, et inversement, un homme celui d'une femme, bien que l'âme qui est en eux ne les fasse pas, par la pensée de ces choses, s'élançer vers l'union sexuelle, sont cependant provoqués sans qu'ils s'en aperçoivent."¹ De ce texte il découle que l'embrasement d'un sexe

1. Traité de la véritable incorruptibilité de la Virginité, 45 (P.G. XXX, 757).

par l'autre relève de l'âme sensitive, dont nous avons dit que le signe distinctif est qu'elle "subit" les choses, donc qu'elle est involontaire, en un sens. Il est aussi impossible de ne pas être attiré par l'autre sexe, quand on est normal, qu'à un œil sain et ouvert de ne pas voir, dans une lumière appropriée. C'est ce que l'Ecriture exprime par ces paroles très souvent citées par les Pères : "Est-ce qu'on enferme du feu dans son sein sans que ses vêtements brûlent ? Ou marchera-t-on sur des charbons ardents sans se brûler les pieds ?"² La raison en est inscrite dans notre physiologie : "L'impulsion génésique qui apparaît à la puberté vient, sous l'influence de causes inconnues, des glandes à sécrétion interne. L'hypophyse, cette petite masse de cellules glandulaires qui se trouve, en partie, incluse dans la base du crâne, libère dans le sang certaines substances très actives. Ces substances sont portées par le courant sanguin aux testicules et aux ovaires et déterminent leur activité. Les glandes surrénales et thyroïdes contribuent aussi à l'activité génitale."³ En conséquence, si quelqu'un nie éprouver cette attirance, celui-là, dit St BASILE, "ou bien ne participe pas à la nature du mâle, et est quelque créature très insolite se plaçant entre les deux sexes (ainsi qu'on raconte de ceux qui sont eunuques dès leur naissance — si toutefois nous leur concédions l'impassibilité et l'inertie à l'égard de la femme : car le Sage dit que 'la convoitise de l'eunuque déflore la jeune fille'⁴ —); ou bien, s'il y participe, englouti par les passions, il ne s'en aperçoit pas, à l'imitation des ivrognes ou des fous, lesquels subissant les pires choses croient être en dehors de tout mal."⁵ Cette réserve à l'égard de l'apathie sexuelle des eunuques, St BASILE l'a exprimée ailleurs : "En effet, bien qu'il soit eunuque, il est mâle par nature. Car de même que le bœuf qui frappe de

2. Prov. 6²⁷⁻⁸.

3. A. CARREL : Réflexions sur la conduite de la vie, III, 4.

4. Ecclésiastique, 20².

5. Dispositions ascétiques, 3 (P.G. XXXI, 1345).

ses cornes, une fois ses cornes retranchées ne devient pas cheval par l'ablation de ses cornes, mais reste bœuf bien qu'il n'ait plus de cornes : ainsi le mâle qui a toutes les parties coupées, ne devient pas femme par l'ablation de celles-ci, mais reste mâle par nature bien que n'ayant pas les parties. Et de même que le bœuf qui frappe des cornes après qu'on les lui a coupées, reste néanmoins frappant des cornes de colère (détournant en effet son cou et disposant sa tête pour l'attaque, il fait montre avec joie de sa jactance, voire souvent, assaillant il frappe par cette partie de la tête où il était armé d'une corne, assouvisant sa colère par l'imagination de l'action — car c'est ainsi qu'il se dispose, saisi vivement par l'impulsion, non pour simplement frapper, mais pour enfoncer avec sa corne de jadis —) : ainsi le mâle qui a les parties coupées reste néanmoins mâle par le désir de la passion.”⁶ Il illustre cette vérité par l'histoire, entre autres, racontée par une vierge, qu'un “eunuque étant entré dans son lit, la serra dans ses bras avec convoitise, et se tenant tout entier attaché à elle toute, comme il n'avait pas de quoi réaliser en acte sa concupiscence, fit usage de ses dents, montrant souvement par ses morsures la rage brûlante de la copulation dans sa chair.”⁷ Ces observations d'un grand réalisme rejoignent les conclusions de la science moderne ; pour elle en effet, l'instinct sexuel n'est pas uniquement dû aux organes génitaux, mais aussi aux glandes endocrines.

Quel est le but de cette attirance ? C'est l'union sexuelle. Cela est évident, d'abord, par la nature des réactions physiologiques : chez l'homme, érection, et chez la femme activité glandulaire du vagin, lesquelles sont faites mutuellement l'une pour l'autre ; ensuite, de la beauté féminine elle-même, qui manifestement est prévue pour opérer le maximum d'attraction : “La femme est pour le mâle un cataplasme émollient

6. Traité de la véritable incorruptibilité de la Virginité, 62-3 (P.G. XXX, 797, 800).

7. *Id.*, 61 (P.G. XXX, 796).

de volupté, façonnée pour attirer le regard du mâle par son regard langoureux, munie d'une voix mélodieuse pour charmer son ouïe ; et par la mollesse visible des membres, et, en un mot, par toute forme et tout mouvement du corps, elle est modelée pour la séduction du plaisir ; et non seulement quand elle parle ou regarde, mais d'une certaine façon aussi quand elle est assise ou qu'elle marche, à cause de la puissance naturelle sise en elle sur le mâle, elle l'attire à elle comme l'aimant, dis-je, attire de loin le fer."⁸ Il y a même chez elle une mystérieuse convergence de toutes les lignes physiques vers ce centre de l'union. Or, ce maximum d'attrance dont nous parlons ne se réalise, au niveau de l'instinct, que par l'union sexuelle. Les autres plaisirs en effet, tant qu'ils durent, sonnent le glas de la tension à laquelle ils correspondent : ainsi le plaisir du manger diminue progressivement la faim et la souffrance qu'elle suppose, tout plaisir étant la satisfaction d'un besoin donné. Mais le plaisir provenant des activités préparatoires à l'acte sexuel, bien loin de diminuer la tension, l'accentue. FREUD admire⁹ avec juste raison comment un plaisir coexiste avec une tension, donc une peine, l'accentue même. Mais cela ne montre-t-il pas au moins que le but final est l'acte sexuel, seul capable de dissoudre la tension entièrement ?

* * *

Les substances dont vient de parler le Dr CARREL n'ont pas pour unique but de pousser à l'union sexuelle : "Les différences qui existent entre l'homme et la femme ne sont pas dues simplement à la forme particulière des organes génitaux, à la présence de l'utérus, à la gestation, ou au mode d'éducation. Elles viennent d'une cause très profonde, l'imprégnation de l'organisme tout entier par des substances chimiques, produits des glandes sexuelles... Le femme est

8. *Id.*

9. Trois contributions à la théorie de la Sexualité, III.

profondément différente de l'homme. Chacune des cellules de son corps porte la marque de son sexe. Il en est de même de ses systèmes organiques, et surtout de son système nerveux.”¹⁰

N'en déplaise donc à M^{me} SIMONE DE BEAUVOIR, il y a un éternel féminin. Il y a “la Femme”, non seulement anatomique et physiologique, mais aussi psychologique, et ce dernier aspect n'est pas le produit de l'éducation ou de mythes, il est intimement dépendant des premiers, donc immuablement fondé à travers les siècles, tant que la femme est, anatomiquement et physiologiquement, femme. C'est un idéal dont plus une femme approche, et plus c'est glorieux pour elle. Une femme ne doit pas regretter d'être femme, pas plus qu'un homme d'être homme. C'est primordialement parce qu'elle regrette d'être née femme que dans son livre, “le Deuxième Sexe”, SIMONE DE BEAUVOIR tombe dans de monstrueuses erreurs ; et toute la valeur du livre est due à la part d'intuition féminine que l'auteur n'est jamais arrivée, malgré tous ses efforts (véritable tragédie !), à complètement détruire en elle-même — tandis que la “femme indépendante” qu'elle nous propose comme modèle est un dragon doué d'une incroyable puissance de répulsion.

Nous n'avons pas la présomption de vouloir décrire ce mystère qu'est l'éternel féminin, et de le démonter : “Insondables jusqu'à ce jour encore sont les profondeurs du cœur féminin.¹¹” Personne ne peut percer le secret du sourire qui flotte autour des lèvres de la Joconde. Mais nous pourrions donner peut-être une faible esquisse des principes généraux qui peuvent en être déduits. Par où commencer cette esquisse ? Mettons d'abord bien en relief une vérité fondamentale, et qui dissipera bien des malentendus : à savoir que pour les valeurs essentielles, les seules qui comptent aux yeux de Celui qui a créé et l'homme et la femme, et sur

10. CARREL, L'Homme, cet inconnu, III, 9.

11. DOSTOÏEVSKI, Les Démons, I, 1.

lesquelles nous serons finalement jugés, j'entends les valeurs morales et spirituelles ; la femme n'est en rien inférieure à l'homme. Elle est capable d'atteindre les plus hauts degrés d'héroïsme et de sainteté. Ecouteons St BASILE : " La vertu de l'homme et de la femme est une, puisque leur venue à l'existence est d'égale dignité, de sorte que la récompense est la même pour l'un et l'autre. Ecoutez la Genèse : ' Et Dieu fit l'homme, dit-il, Il le fit à l'image de Dieu. Il les fit homme et femme ' ¹² Ceux qui ont la même nature ont les mêmes énergies, ceux dont l'œuvre est égale ont la même récompense. ¹³ " Ste JULIETTE exhortait les femmes qui assistaient à son martyre à " ne pas se laisser amollir face aux labeurs de la piété, et à ne pas prétexter la faiblesse de leur nature, et disait : ' nous sommes de la même pâte que les hommes, nous avons été créées à l'image de Dieu comme eux. La femme a été faite par le Créateur capable de vertu à égalité avec l'homme. Eh quoi ! ne sommes-nous pas du même sang qu'eux en tout ? Car ce n'est pas la chair seule qui a été prise pour façonner la femme, mais aussi un os de ses os ; de sorte que nous devons faire témoignage au Seigneur de la même fermeté que les hommes, de la même énergie, de la même patience ' " ¹⁴ Enfin, bien avant la naissance de tous les féministes de la terre, St GRÉGOIRE DE NAZIANZE, s'indignant de la discrimination inique que la loi civile montrait dans la sanction de l'adultère, nous fait ce magnifique développement : " Je n'accepte pas cette législation, je ne loue pas cette coutume : les législateurs en étaient des hommes, c'est pourquoi leur législation est contre les femmes, puisqu'ils confient les enfants au pouvoir des pères, et négligent le sexe le plus faible. Dieu n'agit pas ainsi, mais : ' Honore ton père et ta mère ', lequel est le premier commandement (' afin qu'il t'arrive du bien ' ¹⁵) sis

12. Gen. I²⁷.

13. Hom. sur Ps. 1, 3 (P.G. XXIX, 216-7).

14. St BASILE, Hom. sur Juliette martyre, 2 (P.G. XXXI, 240-1).

15. Ex. 20¹², Deut. 5¹⁶.

dans les promesses ; et : ‘ Celui qui maudit son père ou sa mère, qu'il meure de mort ’.¹⁶ Il honore le bien et punit le mal également. Et : ‘ La bénédiction du père affermit les maisons des enfants, et la malédiction de la mère en déracine les fondements ’.¹⁷ Vois-tu l'égalité de la législation ? Il y a un seul Créateur de l'homme et de la femme, l'un et l'autre [sont] d'une seule poussière, [il y a] une seule image, une seule loi, une seule mort, une seule résurrection. Nous avons été créés également et de l'homme et de la femme ; la même dette est due de la part des enfants aux parents. Comment donc exiges-tu la chasteté et ne la pratiques-tu pas en retour ? Comment exiges-tu ce que tu ne donnes pas ? Comment étant [avec elle] un seul corps de rang égal, légifères-tu inégalement ? Si tu considères le pire : la femme a péché, ADAM aussi ; le serpent a séduit les deux, l'une ne s'est pas trouvée plus faible, l'autre plus forte. Penses-tu au meilleur ? Le CHRIST a sauvé par ses souffrances l'un et l'autre. Est-il devenu chair pour l'homme ? Pour la femme aussi. Est-il mort pour l'homme ? Et la femme aussi est sauvée par sa mort. Il est dit être ‘ de la semence de DAVID ’¹⁸ : penses-tu peut-être que l'homme en soit honoré ? Mais il est né d'une vierge, ceci est en faveur des femmes.¹⁹ ”

Par conséquent il est très faux de dire, comme nous le répète Simone à chaque page, que la femme est “ vouée à l'immanence ”, et l'homme à la “ transcendance ”. Si l'on croit en l'existence de Dieu, qu'Il est objectivement existant et non le produit de nos phantasmes, qu'Il est la transcendance même en comparaison de quoi rien — ni être militante, ni diplomate, ni même aviatrice ! — ne peut être dit “ transcendant ”, que finalement l'homme et la femme sont également doués pour l'atteindre, il faudra conclure que la

16. Ex. 21¹⁷.

17. Ecclésiastique 3⁹.

18. Rom. 1³.

19. Sur Mat. 19¹⁻¹², Disc. 37, 6-7 (P.G. XXXVI, 289).

transcendance a toujours été et sera la vocation de la femme autant que de l'homme.

Après ce préambule nécessaire sur l'égalité essentielle de l'homme et de la femme, qu'il faut garder en mémoire tout le long de cette analyse, nous abordons l'étude des signes qui distinguent psychologiquement la femme de l'homme, ou la différence avec laquelle cette égalité s'incarne dans l'un et dans l'autre. Nous avons donc vu que la beauté est plus proprement une caractéristique féminine, et qu'elle *attire* l'homme comme l'aimant attire le fer. St BASILE précise : DIEU "mène l'homme à elle : non la femme à l'homme, mais par la volupté [qu'il éprouve] de la part de la femme, le menant à elle captif. En effet, comme l'aimant, ayant reçu de la nature une puissance indicible sur le fer, n'est pas lui-même entraîné vers le fer, mais de loin attire le fer à lui : ainsi le corps de la femme, ayant reçu une puissance inexprimable sur l'homme, sans que pour ainsi dire l'âme qui est en lui s'en aperçoive, attire le corps de l'homme de son propre mouvement au coït... 'C'est pourquoi donc l'homme quittera son père et sa mère'²⁰ : c'est non pas la femme qui quittera sa mère, mais l'homme, poussé par l'aiguillon qui se trouve en lui à l'union sexuelle avec la femme."²¹

Ceci est un *fait*. Et un fait, qu'il soit biologique, ou physique, ou historique, ou quel qu'il soit, doit être accepté tel qu'il est, toutes nos spéculations ne pourraient rien y changer. Par conséquent il faut les échafauder sur les faits, autrement nous ressemblerions à ce médecin de MOLIÈRE lequel, à Géronte qui lui objectait : "Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué : c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont ; que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit", répondit :

20. Gen. 2²⁴.

21. Traité de la véritable incorruptibilité de la Virginité, 3 (P.G. XXX, 676).

“Oui, cela était autrefois ainsi ; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.” Or, qu'implique ce fait ? Deux choses :

I. Que le désir chez l'homme est plus vêtement : “Le fait que la femme a en partage la beauté, dit St CHRYSOSTOME, et [l'homme] a en partage le désir, ne montre autre chose que c'est en vue de l'amour qu'il en est ainsi”²². Cette plus grande véhémence de désir a été exprimée, quoique d'une façon hyperbolique (le personnage, comme tout amoureux, a tendance à magnifier ce qu'il ressent), par un personnage de SHAKESPEARE : “Il n'est pas de côtés de femme qui puissent soutenir le battement d'une passion aussi forte que celle que l'amour donne à mon cœur ; il n'y a pas de cœur féminin assez grand pour en contenir autant ; ils manquent de rétention. Hélas ! leur amour peut être appelé un appétit — non un mouvement du foie, mais du palais — qui est passible d'assouvissement, de rassasiement et de révolte ; mais le mien est aussi affamé que la mer, et peut digérer autant [qu'elle] : ne fais pas de comparaison entre l'amour qu'une femme peut éprouver pour moi, et celui que je dois à Olivia.²³”

II. Une deuxième conséquence, inséparable de la première, c'est que l'homme est le principe “actif”, la femme “passif”²⁴, comme dit St BASILE, en reprenant un mot d'ARISTOTE. Ce que je conclus ici, à la suite de St BASILE, de l'attraction exercée par la femme, ARISTOTE l'a fait à partir des caractéristiques de procréation chez les deux sexes : “Nous appelons ‘mâle’ l'animal qui engendre en un autre, ‘femelle’ celui qui engendre en lui-même... et dont existe l'engendré

22. Hom. 10 sur Coloss., 1 (P.G. LXII, 366).

23. Douzième nuit, II, 4.

24. Traité de la véritable incorruptibilité de la Virginité, 3 (P.G. XXX, 676).

qui se trouve dans celui qui engendre.²⁵" Ces mots : "actif" et "passive" provoquent jusqu'à l'exaspération certaines femmes (celles qui regrettent de n'être pas nées hommes), et cela très déraisonnablement à mon gré : une nuance étymologique mettra tout en règle. En effet "passif" en français a je ne sais quoi de péjoratif : il suggère l'inertie, l'apathie, la fainéantise, choses d'autant plus détestables aux yeux de notre monde moderne que celui-ci est, comme un énergumène, pris par la frénésie du mouvement :

"Et, sans aucune affaire, est toujours affairé".

Mais le grec²⁶, comme nous l'avons déjà fait remarquer, signifie plutôt : "ce qui subit". Et en effet qui peut nier que quand elle engendre *par le mâle en elle-même* la femme est en train de subir, tant dans l'acte sexuel cause de la génération que dans tout le processus de gestation ? "L'œuvre de l'homme dans la reproduction est courte, dit CARREL. Celle de la femme dure neuf mois. Pendant ce temps le fœtus est nourri par les substances qui lui arrivent du sang maternel après avoir filtré à travers les membranes du placenta. Tandis que l'enfant prend à sa mère les éléments chimiques dont il construit ses tissus, celle-ci reçoit certaines substances sécrétées par les tissus de son enfant. Ces substances peuvent être bienfaisantes ou dangereuses. En effet, le fœtus est fait à la fois des substances nucléaires du père et de la mère. C'est un être d'origine, en partie, étrangère, qui est installé dans le corps de la femme. Pendant toute sa grossesse, cette dernière est soumise à cette influence. Parfois elle est comme empoisonnée par le fœtus. Toujours son état physiologique et psychologique est modifié par lui... En somme, la présence du fœtus, dont les tissus diffèrent des siens par leur jeunesse, et surtout parce qu'ils sont en partie ceux de son mari, agit profondément sur la femme²⁷." Mais c'est une *passivité active*. Ainsi,

25. De la génération des animaux, I, 1 (716 a).

26. παθητικόν.

27. L'Homme, cet inconnu, III, 9.

pour l'acte sexuel : "Imaginons, écrit un médecin, une jeune bergère affrontée virilement par un débile du même milieu : si la bergère est d'accord et désire ce contact, il se produit une phase de réceptivité intense, aussi bien humorale (sécrétion des glandes de Bartholin et de Skene) que musculaire (le relâchement des muscles adducteurs des cuisses) et l'intromission pourra s'effectuer convenablement." Quant à la gestation, quelle coopération active ne requiert-elle pas de la femme, pour la mener à bon terme, en évitant les innombrables pratiques physiques et physiologiques, ainsi que les chocs psychologiques, susceptibles de nuire à cette gestation ?

Le principe "actif" n'est donc, et cela cadre avec la violence de son désir, que "celui où commence le mouvement^{28.}" L'attitude féminine sera de consentir ou non : "Donc aimer est le propre des hommes ; céder, c'est le propre des femmes. Si donc chacun apporte sa contribution, tout sera ferme. Aimée, la femme devient aussi aimante^{29.}" C'est ce que MONTAIGNE affirme aussi : "De vray, selon la loy que nature leur donne, ce n'est pas proprement à elles de vouloir et desirer ; leur rolle est souffrir, obéir, consentir ; c'est pourquoy nature leur a donné une perpetuelle capacité ; à nous rare et incertaine ; elles ont tousjours leur heure, afin qu'elles soyent tousjors prestes à la nostre : 'pati natœ'^{30.} Et où elle a voulu que nos appetis eussent montre et déclaration prominante, ell'a faict que les leurs fussent occultes et intestins et les a fournies de pieces impropres à l'ostentation et simplement pour la defensive^{31.}" Et SHAKESPEARE également : "Mais bien que je vous eusse aimé, je ne vous ai fait la cour. Et cependant, en bonne foi, j'eusse voulu

28. ὅθεν ή ἀρχὴ τῆς κινήσεως — ARISTOTE, De la génération des animaux, I, 21 (729 b).

29. St CHRYSOSTOME, Hom. 10 sur Col., 1 (P.G. LXII, 366).

30. « Nées pour subir » — SÉNÈQUE, Épîtres, 95.

31. Essais, III, 5.

être un homme, ou que nous femmes eussions le privilège des hommes de faire une déclaration les premiers.”³²

Ici nous abordons un des nœuds du mystère féminin. D'un côté en effet, la femme s'estimant comme de juste à un très haut prix dans sa pureté virginal, et d'un autre côté se sentant la cible du désir de l'homme (lequel encourrait les plus rudes labeurs pour l'obtenir), et se sachant la plus faible physiquement, il est compréhensible qu'elle soit sujette au sentiment de crainte et de pudeur à un très haut degré. HUGO a admirablement décrit (et nous pensons résolument qu'il n'écrit pas pour ne rien dire, ni qu'il est la montagne qui enfante une souris, comme beaucoup de nos jours veulent nous en persuader) ce sentiment : “La femme en bouton est sacrée. Ce lit innocent qui se découvre, cette adorable nudité *qui a peur d'elle-même*, ce pied blanc qui se réfugie dans une pantoufle, cette gorge qui se voile devant un miroir *comme si ce miroir était une prunelle*, cette chemise qui se hâte de remonter et de cacher l'épaule pour un meuble qui craque ou pour une voiture qui passe, ces cordons noués, ces agrafes accrochées, ces lacets tirés, ces tressaillements, ces petits frissons de froid et de pudeur, cet effarouchement exquis de tous les mouvements, *cette inquiétude presque ailée là où rien n'est à craindre*, les phases successives du vêtement aussi charmantes que les nuages de l'aurore, il ne sied point que tout cela soit raconté, et c'est déjà trop de l'indiquer.”³³ Mais les expressions que j'ai soulignées montrent que la crainte inhérente à la passivité, voire à la pureté la plus virginal, ne suffit pas à expliquer ces tressaillements, et ceux-ci doivent correspondre à une caractéristique féminine encore plus profonde. L'énigme n'est levée, ou plutôt avalée que par une autre : c'est que même quand la femme consent au maximum, ce consentement s'exprime par le refus et la résistance ! Certains n'en reviennent pas, et accusent tout le

32. *Troïlus et Crésida*, III, 2.

33. *Les Misérables*, V, I, 10.

sex féminin d'hypocrisie. Mais c'est ne rien comprendre à la femme, et c'est exiger d'elle qu'elle se comporte en homme. On ne peut pas taxer d'hypocrisie une attitude naturelle et spontanée, qui se trouve à son plus haut degré précisément chez la femme la plus ingénue et la plus simple : "Elle m'entendit dire cela, raconte ADAM, et bien que divinement amenée, cependant son innocence et sa pudeur virginal, sa vertu et la conscience de son [propre] prix, lequel voudra être courtisé, et non obtenu sans être recherché, n'allant pas au devant, ne s'imposant pas, mais effacé, d'autant plus désirable ; ou pour dire tout, la nature elle-même, bien que pure de toute pensée coupable, agit sur elle de telle façon qu'en me voyant elle fit demi-tour ; je la suivis...³⁴" SHAKESPEARE aussi dit à peu près la même chose, sauf que chez son héroïne il y a plus d'analyse de soi et moins de naturel : "Cependant je retarde [d'acquiescer]. Les femmes sont des anges aux yeux de qui cherche leur amour : les choses obtenues sont faites : l'âme de la joie réside dans le faire : elle ne sait rien, la bien-aimée qui ne sait pas cela — les hommes estiment la chose non gagnée plus qu'elle n'est : elle n'a jamais été celle qui a jamais su que l'amour réalisé est aussi délicieux que quand le désir implore : aussi enseignerai-je cette maxime par amour — la réalisation, c'est être dominée ; ne pas être encore gagnée. c'est être implorée : par conséquent, bien que le contenu de mon cœur porte un amour ferme, rien de cela ne transparaîtra à travers mes yeux³⁵". Un autre personnage admire cette caractéristique dans sa propre femme : "Elle me restreignait de mon plaisir légitime, et me priait souvent de l'épargner, elle le faisait avec une pudeur si rose (dont le délicieux aspect eût pu enflammer le vieux SATURNE) que je pensai qu'elle était aussi chaste que la neige qui n'a pas

34. MILTON, Paradis Perdu, VIII.

35. Troilus et Crésida, I, 2.

vu le soleil ! ”³⁶ De ces textes il ressort que la résistance provoque le désir, et qu’une femme possédée sans résistance est aussi facilement méprisée. J’ai montré ailleurs³⁷ que c’est pour la même raison que DIEU se laisse si difficilement contempler, bien que son plus grand désir soit de se faire contempler au maximum, le Bien étant par nature diffusif de soi.

Au principe actif est jointe naturellement la force, au principe passif la faiblesse. Qu’est-ce au juste cette fameuse faiblesse féminine ? Il n’y a pas en effet d’édithète davantage prodiguée à la femme. St PIERRE appelle la femme “le corps le plus faible”³⁸. St BASILE parle de la “faiblesse de la nature” féminine, de son “désavantage”³⁹; il dit : “Etant égales selon l’âme aux hommes, elles sont en deçà de l’égalité par leur chair de femme⁴⁰”. De même St CHRYSOSTOME dit : “La femme est en quelque manière plus faible”⁴¹. PLATON parle de sa “faiblesse”⁴², et SHAKESPEARE s’écrit : “O faiblesse, ton nom est Femme ! ”⁴³ Les citations étant innombrables, même des femmes, contentons-nous de celles-là. L’égalité essentielle et pour ainsi dire métaphysique de l’homme et de la femme étant admise, il s’agit ici, nous le répétons, de la constitution physique et psychologique (tout jugement moral exclu) qui différencie la femme de l’homme et par laquelle elle doit atteindre une destinée égale. Certaines de ces caractéristiques seront des faiblesses en elles-mêmes et par rapport à l’homme, mais telles quelles elles sont mieux à leur place : ainsi l’ “Ange pleureur” de la cathédrale d’Amiens est en lui-même inférieur à la “Victoire de Samo-

36. SHAKESPEARE, *Cymbeline*, II, 5.

37. La Transfiguration selon les Pères Grecs, VI, 127-128.

38. I Pierre, 3⁷.

39. Hom. sur Juliette martyre, 2 (P.G. XXXI, 241).

40. Traité de la véritable incorruptibilité de la Virginité, 51 (P.G. XXX, 772).

41. Hom. 37 sur I Cor., 1 (P.G. LXI, 315).

42. Les Lois VI, 781 a.

43. Hamlet, I, 2.

thrace" ou aux "Caryatides" de l'Erechthéion ; mais il est mieux à sa place sur le tombeau qu'il surplombe que ne le seraient ces dernières si elles se substituaient à lui. De même, un manche de couteau en fer, considéré en lui-même, est inférieur à un manche en ivoire ; mais il lui est supérieur là où il est, parce que plus efficace (pour un couteau). De sorte que ces faiblesses, nous le verrons, sont la *rançon nécessaire des supériorités féminines*.

De quelle faiblesse s'agit-il ? D'abord de la faiblesse physique, qui, précisément, s'accentue lors de la puberté : une femme boxeuse est un monstre inconcevable. Ensuite un système nerveux instable et très délicat. Comme "l'imagination est la plus forte dans les corps les plus frêles"⁴⁴, "si une fois leur imagination est amenée à avoir affaire à un objet, qu'il soit triste ou gai, elles peuvent transfigurer plus brillamment que RAPHAEL"⁴⁵. Impulsive, elle a tendance à oublier ses résolutions une fois soustraite à l'influence qui les lui a arrachées : "La femme est toujours capricieuse et mobile"⁴⁶. "Elle est facile à agiter et légère"⁴⁷, et passe facilement d'un extrême à l'autre. Elle est "davantage soumise à l'irrationnel"⁴⁸ que l'homme, et aux volte-face spectaculaires ; c'est HERMIONE qui, après avoir par jalouse incité ORESTE à assassiner PYRRHUS, et après qu'il l'eut fait, lui dit :

"Pourquoi l'assassiner ? Qu'a-t-il fait ? A quel titre ?
Qui te l'a dit ?"⁴⁹

Voici un autre exemple typique de son irrationalité, moins tragique mais aussi frappant : "Souvent l'homme assis à table, et se rappelant sa première femme en présence de la seconde, pleure doucement ; celle-ci s'exacerbe immédiatement."

44. SHAKESPEARE, Hamlet, III, 4.

45. BYRON, Don Juan, XV, 16.

46. VIRGILE, Enéide, IV.

47. CHRYSOSTOME, Hom. 37 sur I Cor., 1 (P.G. LXI, 315).

48. *Id.*, Comment. sur Isaïe, III, 8 (P.G. LVI, 50).

49. RACINE, Andromaque, V, 3.

ment, et telle une bête sauvage, bondit, réclamant vengeance de son amour pour l'autre. Qu'il veuille louer la décédée, le thème du louange devient un prétexte de guerre et de querelle. Et à l'égard des ennemis morts nous concluons un traité [de paix] et après leur vie nous mettons fin à notre inimitié ; chez les femmes, c'est tout le contraire. Car celle qu'elle n'a pas vue, celle qu'elle n'a pas entendue, celle dont elle n'a souffert aucun mal, elle la hait et s'en détourne, et même la mort n'éteint pas la haine. Qui a vu, qui a entendu parler de poussière qu'on jalouse et de cendre qu'on guerroie ? ”⁵⁰ Beaucoup plus plastique que l'homme, elle est “ plus suggestible ”⁵¹ : “ Car l'esprit des hommes est en marbre, celui des femmes est en cire ; c'est pourquoi eux sont façonnés comme le marbre ; les faibles étant opprimés, l'impression des choses étranges est formée en elles par la force, la fraude ou l'habileté... Bien que les hommes puissent camoufler leurs crimes derrière des visages audacieux et sévères, les visages des pauvres femmes sont les livres [où on lit] leurs fautes.⁵² ” De même, étant plus bavardes, leur parole souvent les trahit. A cause de cette suggestibilité, SATAN ne s'est pas approché d'ADAM d'abord, mais d'EVE : “ Ce n'est pas ADAM qui se laissa séduire, mais la femme qui, séduite, se rendit en état de transgression⁵³ ”, car “ elle est plus facilement capable d'être séduite ”⁵⁴. La même suggestibilité explique pourquoi par ailleurs la femme est plus sujette à l'hystérie par exemple, si l'on accepte la définition de BABINSKI : “ L'hystérie est un état pathologique se manifestant par des troubles qu'il est possible de reproduire par suggestion chez certains sujets avec une exactitude parfaite et qui sont

50. CHRYSOSTOME, Hom. sur : « Ne peut être inscrite comme veuve » (I Tim. 5^e), 5 (P.G. LI, 325-6).

51. St GRÉGOIRE DE NAZIANZE, Sur Pâques, Disc. 45, 8 (P.G. XXXVI, 633).

52. SHAKESPEARE, Lucrèce.

53. I Tim. 2¹⁴.

54. CHRYSOSTOME, Hom. 16 sur Genèse, 2 (P.G. LIII, 127).

susceptibles de disparaître sous l'influence de la persuasion (contre-suggestion) seule." Avec le désir d'être aimée et la beauté (la plus belle de la création sensible) cette même suggestibilité la rend plus sensible à la flatterie, laquelle est une arme toute-puissante bien connue des séducteurs de tout temps et de tout pays, depuis que l'archi-séducteur a dû tenter EVE par elle : "Pourquoi dors-tu, EVE ? Maintenant le temps est agréable, c'est le froid et le silence, sauf là où le silence cède à l'oiseau gazouilleur de nuit, lequel maintenant éveillé entonne suavement, son chant travaillé par l'amour ; maintenant la pleine lune règne, et avec une lumière plus agréable rend pleine d'ombre la face des choses : en vain, si personne ne regarde ! Le ciel s'éveille de tous ses yeux, pour contempler qui d'autre que toi, désir de la nature, toi dans le spectacle duquel toutes choses éprouvent la joie, attirées avec ravissement par ta beauté pour te fixer encore ?" ⁵⁵ Elle devient par là même plus sujette à la vaine gloire : "Tout le genre humain, pour ainsi dire, est vaniteux, surtout le sexe féminin" ⁵⁶ ; "le genre humain est par ailleurs très fier, et en cela le sexe féminin l'est d'autant plus qu'il est plus faible" ⁵⁷. Enfin, pour compenser ces faiblesses, elle développe naturellement des réflexes de défense, surtout la ruse : la femme, dit PLATON, est "un être plus secret et plus rusé, à cause de sa faiblesse" ⁵⁸ — la ruse étant l'arme du faible. D'ailleurs le mot de PLATON a une portée plus générale et plus profonde, il inclut aussi certaines des caractéristiques féminines les plus belles, comme la pudeur, la profondeur.

Nous en venons maintenant à la face de la médaille. Nous avons déjà cité la "Douzième Nuit" de SHAKESPEARE pour exprimer la véhémence plus grande de désir chez l'homme.

55. MILTON, Paradis Perdu, V.

56. CHRYSOSTOME, Que les moniales ne doivent pas cohabiter avec des hommes, 5 (P.G. XLVII, 523).

57. *Id.*, Traité de la Virginité, 53 (P.G. XLVIII, 576).

58. Lois, VI, 781 a.

La réponse de Viola, qui défend les femmes, est très suggestive. Elle dit de sa sœur : " Elle n'a jamais révélé son amour, mais laissa le secret, comme un ver dans le bourgeon, se nourrir de sa joue rose de damas : elle languit en pensée ; et, avec une mélancolie verte et jaune, elle s'assit comme la Patience sur un monument, souriant à l'affliction. Cela n'était-il pas de l'amour vraiment ? Nous, hommes⁵⁹, pourrions dire davantage, jurer davantage : mais en vérité, nos manifestations sont en excédent sur notre volonté ; car nous pouvons être encore beaucoup dans nos vœux, mais peu dans notre amour⁶⁰." Ce passage met en évidence un mécanisme fondamental de la psychologie féminine : elle est davantage axée sur le cœur que sur le désir. Comme le désir est par nature, on le verra, plein de jactance, il n'est pas étonnant que l'homme soit plus sujet aux hyperboles et aux parjures, tandis que la femme est plus discrète, fidèle et mesurée dans l'amour. Mesurée, c'est-à-dire avec beaucoup moins de disproportion entre la réalité et la manifestation, et non au sens de moindre capacité d'aller à l'extrême (c'est le contraire qui est vrai). Car le dévouement féminin est célèbre. Aussi bien a-t-on pu dire que " l'amour chez l'homme est dans sa vie une chose à part, il est toute l'existence de la femme⁶¹" ; et aussi : " Mon cœur est féminin et ne peut oublier — étant à tout follement aveugle, sauf à une seule image⁶²." En effet, pour le bien comme pour le mal, la femme va d'une extrême à l'autre : " Les femmes haïssent les demi-mesures, en général⁶³." St BASILE parle de " sa facilité pour la vertu"⁶⁴ (exacte contrepartie de sa suggestibilité au mal), et St CHRYSOSTOME dit qu'elle est " pleine d'émulation et de vigueur : si elle incline à la méchanceté, elle perpétre de grands maux ;

59. Dans la circonstance, Viola s'était fait passer pour un homme.

60. II, 4.

61. BYRON, *Don Juan*, I, 194.

62. *Id.*, I, 196.

63. *Id.*, XV, 28.

64. Hom. prononcée à Lakizes, 8 (P.G. XXXI, 1453).

et si elle s'engage à la vertu, elle perdra sa vie plutôt que de se désister de sa résolution⁶⁵. ”

Au cœur est alliée l'intuition ou l'esprit de finesse. Tandis qu'un homme peut facilement être trompé par l'apparente force d'un sophisme, avec une femme c'est très difficile, elle transperce l'interlocuteur de part et d'autre, à tel point que l'homme paraît souvent un idiot à côté. “ Quelqu'un disait à une dame : ‘ Que faut-il que je fasse pour vous persuader que je vous aime ? ’ — ‘ Il me faut aimer ’, lui dit-elle, ‘ et je n'en douterais pas ’.”⁶⁶ “ Les femmes, voyez-vous — en certaines matières, elles ont une intuition incroyablement aiguë ”⁶⁷. “ Car Adeline, lui adressant peu de paroles, avec deux yeux transcendants paraissait le transpercer de part et d'autre... Comme cette même musique mystique des sphères, que personne n'entend quelque fort qu'elle résonne, il est étonnant combien souvent les femmes ont entendu de longs dialogues — qui se sont passé sans aucun mot ! ”⁶⁸ “ La femme comprit la femme ”.⁶⁹ Intuitive, il y a beaucoup moins de danger pour elle de tomber dans la “ froide ” raison et l'abstraction desséchante, un des plus grands fléaux de notre époque.

Cela veut-il dire que l'émotion créatrice soit son fort dans tous les domaines ? Il ne le semble pas pour celle qui est à la base des sciences, des lettres et des arts, vu le petit nombre de réalisations féminines qui soient marquées de génie en ces domaines. En ce sens, la parole de BERGSON est peut-être vraie, dans son caractère paradoxal : “ Bornons-nous à dire que la femme est aussi intelligente que l'homme, mais qu'elle est moins capable d'émotion, et que si quelque puissance de l'âme se présente chez elle avec un moindre

65. Hom. 4 sur Anne, 3 (P.G. LIV, 663).

66. MÉRÉ, Discours de l'esprit, I, 25.

67. IBSEN, Le Maître Architecte, I.

68. BYRON, Don Juan, XV, 75-76.

69. DOSTOÏEVSKI, L'Idiot, IV, 8.

développement, ce n'est pas l'intelligence, c'est la sensibilité.”⁷⁰

Un des domaines où l'émotion créatrice de la femme excelle, c'est l'amour de son enfant. Ce dévouement est pour ainsi dire inscrit dans ses tissus : “La nature préfère à la mère son petit. Au début de la famine de Madrid, les femmes maigrissaient, mais accouchaient encore d'enfants de poids normal. Mais, comme la quantité de nourriture avait été trop faible pour satisfaire les besoins à la fois de la mère et du fœtus, la croissance du fœtus se faisait aux dépens de la substance de la mère. De même, le lait maternel variait à peine en qualité et en quantité. Le nourrisson prospérait, mais la nourrice perdait pendant la durée de la lactation un quart de son poids... L'amour maternel n'est pas une vertu, c'est une fonction du système nerveux féminin, comme la sécrétion lactée est une fonction de la glande mammaire. Amour maternel et sécrétion lactée dépendent tous les deux de la même substance, la prolactine, qui, ainsi qu'il a été déjà dit, est libérée dans le sang par le lobe postérieur de l'hypophyse...⁷¹” Aussi bien, pour cette raison autant que pour celle qui a donné à la femme en partage la beauté et l'attriance, une caractéristique féminine principale est la tendresse et la douceur : “Il était forcé, dit St BASILE, que le Créateur fit [chez elle] la tendresse naturelle, afin que les enfants fussent élevés avec douceur par celle qui est enclue à la miséricorde. Car si la femme était dure, elle ne prendrait pas sur son sein l'enfant qui pleure, elle ne négligerait pas sa propre nourriture, pour tenir le sein au profit du nourrisson. Mais telles qu'elles sont, les mères, pleines de compassion, éloignent souvent le sommeil de leurs paupières sitôt que l'enfant est tant soit peu inquiet. Afin donc que l'enfant fût entretenu, la nature féminine a été créée tendre et pleine

70. Les deux sources de la morale et de la religion, I, 41.

71. CARREL, Réflexions sur la conduite de la vie, III, 4.

de compassion⁷². ” “ Le sexe féminin est en quelque manière plus prompt à la compassion ”⁷³; il est “ plein d’émotion, et plus porté à la lamentation. Je dis cela afin que tu ne t’étonnes pas si MARIE pousse des gémissements amers au tombeau, alors que PIERRE ne sent rien de pareil. Car, est-il dit, les disciples retournèrent chez eux, elle se tenait debout en pleurant.”⁷⁴ Sa pitié est telle que souvent elle joue un mauvais tour même aux plus chastes d’entre elles, à cause des rapports intimes et mystérieux que cette émotion entretient avec l’émotion sexuelle — et ce qu’un séducteur n’a pu obtenir par les plus puissants moyens, il l’obtient souvent s’il a ce je ne sais quoi dans sa physionomie qui fait appel à la pitié, ou s’il se trouve dans des circonstances pitoyables. Par conséquent, la guerre et tout ce qui peut comporter de la férocité et de la dureté, n’est pas son fort. St CHRYSOSTOME interpelle PLATON : “ Tu armes les femmes, et tu n’as pas honte ? ”⁷⁵ Il est vain d’évoquer l’exemple de JEANNE D’ARC : elle est une exception, en qui Dieu a voulu montrer sa toute-puissance, laquelle est capable de libérer un pays par l’instrument de ce qu’il y a de plus faible et de plus fragile ; ensuite, elle est restée “ femme ” même dans les actes les plus sanglants de la guerre — à preuve, ses pleurs et sa grande pitié sur les soldats anglais tombés au champ de bataille. Même les plus humains des capitaines de sexe masculin n’auraient pas réagi de la même façon. — Egale-ment, certaines activités et professions de notre civilisation déjà meurtrière pour l’homme sont incompatibles avec la nature féminine, et avec ses exigences physiologiques, nerveuses et psychologiques. C’est dans ce sens, et non dans celui de bannissement de toute activité extérieure chez la femme, qu’il faut entendre les déclarations de St CHRYSOSTOME telles que celle-ci : “ Puisque les choses privées ne

72. Hom. prononcée à Lakizes, 8 (P.G. XXXI, 1453).

73. CHRYSOSTOME, Sur le nom de « cimetière », 1 (P.G. IL, 394).

74. *Id.*, Hom. 86 sur Jean, 1 (P.G. LIX, 467).

75. Hom. 5 sur Tite, 4 (P.G. LXII, 694).

coopèrent pas moins que les choses publiques à tisser notre vie présente, [Dieu] les partageant, confia aux hommes toutes les choses publiques, et aux femmes les choses de l'intérieur. Que s'ils intervertissent l'ordre, tout se corrompt et périt, mais ainsi, chacun à sa place, est beaucoup plus utile que l'autre.⁷⁶" Si l'homme est fait pour la conquête du monde extérieur et sa domination, la femme a par contre un rapport *plus direct* avec Dieu. Sa vie davantage soustraite aux turbulences de la vie extérieure n'en devient que plus intérieurisée et plus spirituelle.

On ne déforme pas impunément les qualités inhérentes à la nature féminine : "Le reste du sexe, écrit GIBBON, sans être adorées comme des déesses, étaient respectées comme les libres et égales compagnes des soldats, associées même par la cérémonie du mariage à une vie de fatigues, de dangers, et de gloire. Dans leurs grandes invasions, les camps des barbares étaient remplis d'une multitude de femmes, qui restaient fermes et réfractaires à la peur au milieu du bruit des armes, des formes variées de la destruction, et des blessures honorables de leurs fils et maris. Des armées germaniques sur le point de céder ont été plus d'une fois relancées sur l'ennemi par le généreux désespoir de femmes qui craignaient la mort beaucoup moins que l'esclavage. Si la journée était irrémédiablement perdue, elles savaient bien comment se délivrer, et délivrer leurs enfants, de leurs propres mains, d'un triomphateur outrageant. Des héroïnes d'une telle trempe peuvent commander notre admiration ; mais elles n'étaient très certainement ni 'aimables' ni très susceptibles d'aimer. Tandis qu'elles affectaient de rivaliser avec les vertus austères de l'homme, elles ont dû abdiquer cette douceur attirante dans laquelle consiste le principal charme de la femme... Le courage féminin, quelque intensifié qu'il soit par fanatisme, ou confirmé par habitude, ne peut être qu'une pâle et impar-

76. Du mariage unique, 4 (P.G. III, 615).

faite imitation de la valeur virile qui distingue l'âge ou le pays où il peut se rencontrer.”⁷⁷

Face à ces dures matrones, combien plus féminines, émouvantes, susceptibles d'être aimées et d'aimer sont ANDROMAQUE à la recherche de son époux : “Sur le vaste rempart de Troie elle est montée aussitôt qu'elle a su que les Troyens flétrissent et que les Achéens sont en pleine victoire. Alors, comme une folle, elle s'est élancée en hâte vers les murs, avec son fils et la nourrice qui le porte... ‘HECTOR, tu es pour moi tout à la fois un père, une mère chérie, un frère, en même temps qu'un fort et jeune époux. Maintenant donc, allons ! Nous prenant en pitié, reste ici sur le mur. Ne rends pas orphelin ton fils, ta femme, veuve !’”⁷⁸; se lamentant après sa mort : “Au moment de mourir, tu n'as pu, de ton lit, tendre vers moi les bras, ni m'adresser non plus un propos lourd de sens dont je me souviendrais nuit et jour en pleurant !”⁷⁹; disant de son fils : “ Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui !”⁸⁰; s'adressant à lui qui allait mourir d'une mort cruelle : “O mon enfant, tu pleures. As-tu le sentiment de ton malheur ? Pourquoi, les mains serrées, t'attaches-tu à mes vêtements, comme un oiseau blotti sous mon aile ?... O tendre enfant que ta mère aimait tant à caresser dans ses bras, ô suave odeur de ton corps ! c'est donc en vain que dans les langes mon sein t'a nourri ; inutiles sont les peines et les tourments où je me suis épuisée. Maintenant, une dernière fois, donne un baiser à la mère qui t'enfanta, serre-toi contre elle ; enlace tes bras autour de mon cou et applique ta bouche sur la mienne”⁸¹; disant à ASCAGNE : “O seule image qui me reste de mon ASTYANAX ! Il avait tes yeux, tes mains, les traits de ton visage ; il aurait ton âge et serait

77. Déclin et Chute de l'Empire romain, 9.

78. Iliade, VI.

79. *Id.*, XXIV.

80. RACINE, Andromaque, I, 4.

81. EURIPIDE, Les Troyennes, 749-751, 757-763.

un adolescent comme toi ”⁸² ; la femme en litige avec une autre sur l'identité d'un nouveau-né, et qui, quand SALOMON eut prononcé qu'on partageât l'enfant vivant en deux et qu'on donnât la moitié à l'une et la moitié à l'autre, “ s'adressa au roi, car sa pitié s'était enflammée pour son fils, et elle dit : ‘ S'il te plaît, Monseigneur ! Qu'on lui donne l'enfant, qu'on ne le tue pas ! ’ ; mais celle-là disait : ‘ Il ne sera ni à moi ni à toi, partagez ! ’ Alors le roi prit la parole et dit : ‘ Donnez l'enfant à la première, ne le tuez pas. C'est elle la mère ”.⁸³

82. VIRGILE, Enéide, III.

83. I Rois, 3²⁵⁻²⁷.

CHAPITRE III

L'AMOUR, ESSENCE DU MARIAGE :

A) DON TOTAL A L'UNIQUE

Après cette longue digression qui n'en est pas une, sur l'éternel féminin, reprenons le fil de notre argument, pour ne pas marcher comme dans un brouillard. Nous avons montré qu'au niveau de l'instinct, le but de l'énergie sexuelle est l'union sexuelle. Voilà sur le plan de l'instinct. Tout comme je prouverais que la fonction des dents, c'est de mâcher de la nourriture, non du fer ou des cailloux. Mais la conclusion que les dents sont faites pour mâcher de la nourriture ne me renseigne pas grand'chose sur la question de savoir combien il faut manger. Pour cela, c'est la raison qui intervient et prononce son jugement : qu'il faut manger pour vivre, non vivre pour manger. Si maintenant au lieu de cela je me laisse séduire par le plaisir pour mâcher un poison ou pour manger au-delà du besoin, il est manifeste que je fais fi de la raison, et que j'aurai à en payer les frais. C'est uniquement dans ce sens que les Pères attaquent le plaisir (et non, comme on le dit calomnieusement, tout plaisir). Car si le plaisir, au lieu de subjuger la raison, s'y subordonne, alors il sera bon — et nous verrons combien ils louent un pareil plaisir.

Voyons maintenant à quel usage la raison peut canaliser

l'instinct sexuel (et le plaisir qui en découle) et ainsi justifier son exercice ? Disons-le par anticipation : c'est le mariage. Un magnifique texte de St BASILE souligne comment c'est la raison ancrée en Dieu, et non l'instinct, qui amorce le mariage : "C'est alors, dit-il, que le mariage sera conforme à la loi et aux saintes Ecritures, quand ce n'est pas la passion du plaisir qui devance l'usage de la loi, mais quand la pensée de ce qui est nécessaire à l'aide et à la succession des enfants assigne au mariage son but. Le consentement au mariage sera vraiment honorable quand, les nécessités du mariage ayant été conçues d'avance, et un saint fondement conforme aux lois posé dans le Seigneur, le plaisir de l'union sexuelle faisant des deux une seule chair, se trouve être la conséquence des besoins du mariage. Car quand la pensée qui est dans l'âme, s'étant emparée d'avance des âmes, les joint selon ce qui leur paraît une nécessité, c'est à bon droit que, celles-ci unies d'avance, l'union légitime s'ensuit entre les corps où elles se trouvent. Mais quand les âmes ayant posé d'avance un autre principe, les corps, pour le plaisir, font ce qui leur est propre à eux, et unissent les âmes qui sont en eux, dans la servitude de leur propre passion, celles-ci se laissant diriger par les vices du corps, l'union sexuelle que ceux-ci réalisent sera inique. Car là où ni la raison qui est dans l'âme, ni la loi ne dirigent l'œuvre, cela est stigmatisé comme absolument inique par la conscience" ¹.

Il y a beaucoup de choses dans ce texte, nous en relèverons deux :

1. St BASILE — comme d'autres d'ailleurs — assigne comme buts légitimes à l'union sexuelle "ce qui est nécessaire à l'aide" mutuelle, et "la succession des enfants". D'autres choses, et les mêmes choses sous d'autres expressions, sont aussi assignées par lui et d'autres Pères : "la chasteté" ²,

1. Traité de la véritable incorruptibilité de la Virginité, 38 (P.G. XXX, 746, 748).

2. CHRYSOSTOME, Hom. 12 sur Col., 4 (P.G. LXII, 386).

“la communauté de vie”³, “la joie”⁴, “l’étanchement du feu de la nature”⁵, “la destruction de l’impudicité”⁶, “la sérénité”⁷, “la sécurité”⁸, “l’apaisement de la fureur du désir”⁹, “la société naturelle entre les deux sexes”¹⁰, “la fidélité”¹¹, “la société de fidélité indissoluble”¹², etc. Nous citons pêle-mêle. Cette liste est loin d’être exhaustive.

2. Une phrase du texte en question est particulièrement intéressante : “Car quand la pensée qui est dans l’âme, s’étant emparée d’avance des âmes, les joint selon ce qui leur paraît une nécessité, c’est à bon droit que, celles-ci unies d’avance, l’union légitime s’ensuit entre les corps où elles se trouvent.” En effet, une simple réflexion sur l’acte sexuel montre jusqu’à l’évidence que c’est l’acte d’union le plus intime dont un corps soit capable avec un autre corps, de sorte que, même indépendamment de l’union des âmes, il unit deux corps en une seule chair, selon le témoignage de St PAUL : “Ne savez-vous pas que celui qui s’unit à une prostituée devient un seul corps [avec elle] ? Car, dit-il, ‘ils seront deux en une seule chair’”¹³. La conclusion s’impose : un acte dont l’expression corporelle suggère la plus intime union devrait, pour être harmonieux avec lui-même, impliquer l’union des âmes — autrement, ce serait ce qu’il y a de plus monstrueux et de plus contradictoire : union dans le corporel, répulsion dans le moteur de ce corporel, à savoir l’âme. Aucune dissonance n’est plus laide. Or l’union des âmes n’est autre que l’amour, et l’union des âmes et des corps

3. St BASILE, Hom. sur la martyre Juliette, 5 (P.G. XXXI, 248).

4. *Id.*

5. CHRYSOSTOME, Traité de la Virginité, 19 (P.G. IIL, 547).

6. *Id.*

7. *Id.*, 9 (P.G. IIL, 539).

8. *Id.*

9. *Id.*, Hom. 21 sur Gen., 4 (P.G. LIII, 180).

10. St AUGUSTIN, Du bien du Mariage, 3 (P.L. XL, 375).

11. *Id.*, 4 (P.L. XL, 376).

12. *Id.*, 5 (P.L. XL, 377).

13. Gen. 2²⁴, I Cor. 6¹⁰.

n'est autre que l'amour sexuel, le vrai amour sexuel ; il suffit donc d'une analyse juste de l'amour pour que nous parvenions à la vérité en ce domaine.

L'amour, c'est comme une forêt : de loin on voit *une* forêt, *la* forêt, mais quand on y entre, les choses pullulent : il y a des chênes au torse puissant et échevelé, des biches douces et plaintives, des oiseaux entonnant un vacarme si chaotique et confus et pourtant si musical, des écureuils furtifs, des sources, quoi encore ? un air embaumé, des sangliers terribles... L'amour, c'est tout cela. Nous voulons dire que ce que nous venons d'énumérer pêle-mêle avec les Pères peut être finalement réduit à l'amour et à lui seul, dans les trois exigences essentielles en lesquelles on peut, avec ces mêmes Pères, le décomposer : don total à l'unique, puissance créatrice, et don pour toujours. Seul le mariage qui correspond à ces trois exigences sera digne de ce nom — en d'autres termes, l'amour est l'essence du mariage, et le mariage le sceau de l'amour, "le mystère de l'amour"¹⁴, dit St CHRYSOSTOME.

*

La première exigence de l'amour sexuel, avons-nous dit, c'est qu'il est un don total à l'unique. Qu'est-ce que cela veut dire ? Il est bon de commencer par le commencement, et d'étudier la genèse de l'amour. L'amour a été défini par PLATON comme "un enfantement dans la beauté, et selon le corps et selon l'âme.¹⁵" Il y a d'abord, comme notre premier chapitre l'a démontré, l'Idée de la Beauté, qui est quelque chose d'immatériel et d'immuable, *existant en soi et indépendamment de notre esprit* (tous les esprits pourraient disparaître qu'elle n'en continuera pas moins d'exister, imperturbable et resplendissante), et qui finalement est Dieu même ou en Dieu. L'Idée, en ce sens, DENYS l'appelle "modèle" :

14. Hom. 12 sur Col., 5 (P.G. LXII, 387).

15. Le Banquet, 206 b.

“Car si notre soleil, bien qu'il soit un, et brillant d'une lumière simple, rénove les substances et qualités sensibles, quoiqu'elles soient multiples et diverses, et nourrit, et protège, et parfait, et distingue, et unifie, et réchauffe, et féconde, et fait grandir, et mue, et stabilise, et produit, et soulève, et vivifie toutes choses, et chacune d'elles participe selon son mode propre au même et unique soleil, et un seul soleil porte d'avance en lui-même, d'une manière simple, les causes des multiples participants : à combien plus forte raison doit-il être concédé, concernant la Cause d'elle-même et de toutes choses, que préexistent en elle tous les modèles¹⁶ des êtres, selon une union super-essentielle.¹⁷” A la Beauté donc, chacun participe “selon son mode propre”, c'est-à-dire que, en ce qui concerne les hommes, chacun a son idée à lui de la Beauté. La Beauté, elle, est unique et immuable, car Dieu est immuable, puisque n'ayant besoin de rien Il ne change pas, puisqu'il n'y a aucune “passion” en lui, Il est tout entier “action”. Mais l'idée que chacun a de la Beauté diffère, pour deux raisons très distinctes :

1. D'abord, il faut se figurer la Beauté comme le sommet, non d'une ligne verticale, mais d'un cône dont la circonférence de base donne lieu à une infinité de points de départ divergents .Plus une chose monte sur la ligne droite qui relie son point de départ au sommet, et plus elle sera belle. La ligne verticale en effet suppose une participation ou imitation uniforme, tandis que le cône permet une participation d'un point de départ divergent, et ceci est conforme à la réalité des choses. Ainsi l'art gothique ne part pas des mêmes principes architecturaux que le roman, il accentue, telles les magnifiques envolées de la cathédrale de Beauvais ou de celle de Cologne, la transcendance divine, tandis que le roman, dans son caractère ramassé, compact et humain,

16. παραδειγματα.

17. Noms divins, V, 8 (P.G. III, 824).

accentue le mouvement circulaire de l'âme, c'est-à-dire le recueillement et la contemplation. La peinture byzantine, par son caractère irrationnel délibéré qui essaie de rendre les choses divines, inintelligibles par l'excès de leur lumière, rend un tout autre son que celle d'un LÉONARD DE VINCI, d'un MICHEL-ANGE, ou même d'un FRA ANGÉLICO. De même, pour celui qui sait la comprendre, la musique byzantine (dont le plus fidèle interprète actuel est TALIADOROS), tirée de la musique grecque ancienne, et basée sur de tout autres principes de mélodie que la musique classique, atteint cependant dans sa mâle et austère beauté, son incomparable puissance de suggestion du divin, son enthousiasme irrésistible, le sommet de l'art musical religieux, aussi bien — quoique très différemment — que BACH et BEETHOVEN. Et ce n'est pas seulement chaque Ecole qui a ses propres caractères distinctifs et irréductibles, mais chaque individu : ANDROMAQUE, PÉNÉLOPE, NAUSICAA, BÉATRICE, DESDÉMONE, OPHÉLIE, CORDÉLIA, SONIA (de "Crime et Châtiment"), DOUNIA (*id.*), AGLAÏA (de l' " Idiot "), NASTASSYA (*id.*), MARGUERITE (de " Faust ") diffèrent irréductiblement entre elles, sans que cela empêche qu'elles soient à un haut degré représentatives d'un même idéal : l'éternel féminin — et s'il y a infériorité et supériorité, ce n'est pas en vertu de leur originalité, au contraire ! En somme la Beauté est une, mais sa participation est infinitement diverse. La diversité des points de départ, et de la vision des choses, n'empêchera donc pas deux esprits de s'apprécier mutuellement, et de se rencontrer... au sommet !

2. Il en va tout autrement de la deuxième raison. Tout homme est doué non seulement d'une participation plus ou moins diverse (ce qui n'implique, avons-nous dit, ni infériorité ni supériorité), mais aussi plus ou moins grande à la Beauté (de même qu'au Bien et à la Vérité). La plupart des gens ont un sens corrompu de la beauté. De là viennent les contestations et les contradictions, qui d'ailleurs ne portent en aucune façon préjudice à l'unicité de la Beauté, laquelle,

comme nous venons de le dire, existe indépendamment de l'idée qu'on s'en fait. C'est ainsi que nous voyons des gens pris de délire devant les laideurs de certaine musique, d'autres s'extasiant devant les hideurs de Manhattan ou de la Défense, mais passant outre, comme des aveugles, devant les plus beaux spécimens de la statuaire grecque, d'autres exaltant des monstres hideux de la pensée, tels MARX et NIETZSCHE, ou de l'action, tels LÉNINE, STALINE et HITLER, comme "beaux et sublimes" !

C'est dans les deux sens que nous venons d'expliquer qu'"on peut dire que chacun a l'original de sa beauté, dont il cherche la copie dans le grand monde¹⁸." Cet original, insistons-y, n'est pas seulement celui de la beauté physique, mais aussi de la beauté spirituelle, morale, de tout genre de beauté en somme. Et c'est parce que nous savons combien la vision qu'on a de la beauté psychique est déterminante dans le choix de l'objet de l'amour — à moins qu'on ne soit un pur animal, exclusivement sensible à la beauté physique — que nous avons insisté sur l'éternel féminin. Et disons-le aussi, il n'y a pas de parallélisme strict entre la beauté spirituelle et la beauté physique. Ou, pour aller en profondeur, distinguons deux sortes de beauté physique, bien qu'elles ne soient jamais séparées en réalité. D'abord la beauté physique en tant que telle. "C'est, dit St CHRYSOSTOME, un sourcil étendu, un œil souriant, une joue rouge, des lèvres pourpres, un cou relevé, une chevelure balançante, des doigts longs, une taille élancée, une blancheur rayonnante. Cette beauté-là, celle de l'aspect, de l'œil, de la chevelure, du front, vient-elle de la nature ou du libre choix ? Il est évident qu'elle vient de la nature. Car celle qui est laide, dût-elle aimer infiniment la parure, ne peut pas devenir belle, dans son corps. Car les choses de la nature sont immuables, enchaînées par des limites qu'elles ne franchissent pas. Ainsi celle qui est belle est toujours belle, bien qu'elle n'eût pas le goût de la pa-

18. PASCAL, Discours sur les passions de l'amour.

rure.¹⁹" Il est clair que cette beauté est parfaitement compatible avec une âme hideuse : quand SAMUEL passa en revue les enfants de JESSÉ, pour en choisir le roi d'Israël. " il regarda ELIAB et dit : ' Voici devant le Seigneur son christ '. Le Seigneur dit à SAMUEL : ' Ne regarde pas à ses yeux, ni à sa grande taille, car Je l'ai repoussé. Car Dieu ne regarde pas comme regarde l'homme, l'homme regarde au visage, mais Dieu au cœur '.²⁰" De même les Phrynés, les Messalines étaient d'une beauté splendide, à ce point de vue. A l'inverse, la laideur qui consiste dans le défaut de cette beauté-là, s'accorde parfaitement de la beauté de l'âme : SOCRATE " ressemble on ne peut plus à ces Silènes que les sculpteurs exposent dans leurs ateliers, dans la bouche desquels ces artistes mettent un pipeau ou une flûte, et qui, si on les ouvre par le milieu, montrent dans leur intérieur des figurines de Dieux.²¹" " Ne te détourne pas de ta femme à cause de sa laideur, dit CHRYSOSTOME. Ecoute l'Ecriture qui dit : ' l'abeille est petite dans la gent volatile, et son fruit le principe des délices '.²² Elle est l'œuvre de Dieu : ce n'est pas elle que tu outrages, mais son Créateur. Quoique fasse la femme, toi, tu la loues à cause de sa beauté : c'est le propre des âmes licencieuses que cette louange, et cette haine, et cet amour même. Cherche la beauté de l'âme...²³" — Mais à part cette beauté-là, il y a beauté physique en tant que reflet de la beauté de l'âme. Puisque l'homme est une âme et un corps s'interpénétrant et s'influencant réciproquement, l'âme tenant l'hégémonie, il serait inconcevable qu'elle ne sculptât pas le corps à son image : " La forme exprime la qualité, les puissances du corps et de la conscience... L'homme de la Renaissance qui passait sa vie à combattre, qui bravait sans cesse les intempéries et les dangers,

19. Hom. après la sortie d'Eutrope de l'église, 17 (P.G. LII, 412, 414).

20. I Sam. 16⁶⁻⁷.

21. PLATON, Banquet, 215 ab.

22. Ecclésiastique 11³.

23. Hom. 20 sur Ephés., 2 (P.G. LXII, 137-8).

qui s'enthousiasmait pour les découvertes de GALILÉE autant que pour les chefs-d'œuvre de LÉONARD DE VINCI et de MICHEL-ANGE, avait un aspect très différent de celui de l'homme moderne dont l'existence se limite à un bureau, à une voiture bien close, qui contemple des films stupides, écoute sa radio, joue au golf et au bridge... Nous voyons se dessiner, surtout chez les Latins, un type nouveau produit par l'automobile et le cinéma. Ce type est caractérisé par un aspect adipeux, des tissus mous, une peau blafarde, un gros ventre, des jambes grêles, une démarche maladroite, et une face inintelligente et brutale. Un autre type apparaît simultanément. Le type athlétique, à épaules larges, à taille mince et à crâne d'oiseau.²⁴" St BASILE dit aussi : "Comme les âmes qui sont dans le corps sont impuissantes à converser entre elles nûment sur la vertu, elles sont obligées de faire usage des corps dont elles sont enveloppées, pour la parole et la vision. Et celui qui ne peut voir la beauté de l'âme enfermée dans un corps, ni entendre sa parole, voit le mouvement du corps dans lequel elle se trouve, et la beauté de celle-ci en prêtant l'oreille à sa voix. Par ces choses il conjecture par analogie, et ce n'est pas seulement la voix ou le regard qui comme dans un miroir montre la beauté de l'âme ; mais aussi 'l'habillement d'un homme, et son rire et son pas annoncent ce qu'il est.²⁵" Puisque l'Ecriture vient de mentionner le rire, il est bon de signaler son incomparable suggestivité : "J'ai cette idée que, lorsqu'un homme rit, la plupart du temps il est répugnant à regarder. Le rire manifeste d'ordinaire chez les gens je ne sais quoi de vulgaire et d'avilissant, bien que le rieur presque toujours ne sache rien de l'impression qu'il produit. Il l'ignore, de même qu'on ignore en général la figure qu'on a en dormant. Il est des dormeurs dont le visage reste intelligent, et d'autres, intelligents d'ailleurs, dont

24. CARREL, L'Homme, cet inconnu, III, 2.

25. Ecclésiastique 19³⁰, Traité de la véritable incorruptibilité de la Virginité, 36 (P.G. XXX, 741).

en dormant le visage devient très bête et partant ridicule... Le rire exige avant tout la franchise : où trouver la franchise parmi les hommes ? Le rire exige la bonté, et les gens rient la plupart du temps méchamment... Il n'y a que les gens qui jouissent du développement le plus élevé et le plus heureux qui peuvent avoir une gaieté communicative, c'est-à-dire irrésistible et bonne... Ce n'est pas sans intention que j'insère ici cette longue tirade sur le rire, en lui sacrifiant la suite du récit ; je la considère comme une des plus sérieuses conclusions que j'ai tirées de la vie. Et je la recommande tout particulièrement aux jeunes fiancées qui sont à la veille d'épouser l'homme élu, mais le dévisagent encore avec méfiance et perplexité et ne sont pas définitivement décidées.²⁶" Même l'hypocrisie la plus hermétique doit — à l'insu du sujet — laisser son empreinte sur le corps (on peut tromper les hommes, mais pas la nature), de même que la sainteté la plus effacée et la plus ennemie de l'exhibitionnisme. En se reverberant sur le corps et en le transfigurant selon sa propre image, l'âme, quand elle est belle, embellit dans une certaine mesure même la laideur la plus atroce (puisque nous venons de mentionner SOCRATE, il n'y a qu'à regarder le "Socrate" de LYSIPPE au Musée national de Rome pour voir comment la laideur purement physique des traits, du nez camus, des lèvres épaisses, du visage suggérant une torpille, est corrigée par — ou plutôt ne fait que rehausser — la splendeur lumineuse du front, un je ne sais quoi d'auguste dans la phisyonomie) ; et quand elle est laide, enlaidit dans une certaine mesure même la beauté physique la plus impeccable : "Lorsqu'elle éprouve du plaisir, elle saupoudre les joues de rose : si elle s'afflige, retirant cette beauté-là, elle enveloppe le tout d'un habit noir ; qu'elle se réjouisse continuellement, le corps devient inébranlable ; qu'elle s'afflige, elle le rend plus desséché et plus frêle qu'une toile d'araignée ; si elle se met en colère, à nouveau elle le rend horrible et

26. DOSTOÏEVSKI, L'Adolescent, III, 1, 2.

difforme ; si elle montre un œil serein, elle le gratifie d'une grande beauté ; qu'elle envie, elle y diffuse un teint fort jaune et le fait dépérir ; qu'elle aime, elle lui accorde une grande beauté de forme. C'est ainsi que beaucoup de femmes sans beauté d'aspect, ont acquis beaucoup de grâce à cause de l'âme ; et à l'inverse, d'autres, splendides de beauté, ont gâté cette beauté parce qu'elles avaient une âme disgracieuse. Conçois combien le visage, étant blanc, rougit, et par la grande diversité des couleurs fait qu'on éprouve un grand plaisir [à le voir], quand il a honte et rougit : et parallèlement, s'il est éhonté, il présente un aspect plus odieux que toute brute.²⁷"

Quand donc l'on rencontre la copie de son propre original de beauté, il y a une sorte de *reconnaissance* : c'est l'amour. C'est irrationnel, et c'est libre en même temps. Irrationnel, en ce sens qu'on ne raisonne pas, on ne se dit pas, avant d'aimer : "Est-ce bien la copie que je cherche ?" On aime, tout simplement. Ça va plus profond que tout raisonnement. C'est ainsi que SHAKESPEARE a pu dire : "Qui a jamais aimé qui n'ait aimé au premier regard ?" Mais il faut se garder d'entendre cet aphorisme nécessairement dans le sens d'un amour "foudroyant". Il peut être foudroyant, c'est le cas d'abord des âmes très passionnées, tels PÉTRARQUE et DANTE : "En ce point, je dis véritablement que l'esprit de la vie, lequel demeure dans la plus secrète chambre du cœur, commença à trembler si fortement, qu'il se faisait sentir en les plus petites veines terriblement ; et tremblant, il dit ces paroles : 'Voici un dieu plus fort que moi, lequel, venant, régnera sur moi'.²⁸ En ce point l'esprit animal, lequel demeure dans la haute chambre où tous les esprits sensitifs portent leurs perceptions, commença à s'émerveiller fort, et, parlant spécialement aux esprits de la vue, il dit ces paroles : 'Ta

27. St CHRYSOSTOME, Hom. 34 sur Mat., 5 (P.G. LVII, 404).

28. En latin dans le texte.

béatitude a déjà paru.²⁹ En ce point, l'esprit naturel, lequel demeure dans cette partie où s'opère notre nutrition, commença à pleurer ; et pleurant, il dit ces paroles : ‘ Ah misérable, combien souvent je serai désormais entravé ! ’³⁰ Mais c'est le cas aussi — et c'est là où l'amour foudroyant est un piège et une arme à double tranchant — des âmes qui ont peu de profondeur, qui pour cela s'enthousiasment facilement d'un enthousiasme qui s'évanouit très tôt aussi : “ D'autres grains tombèrent sur un sol rocaillieux où il y avait peu de terre, et ils poussèrent immédiatement parce qu'ils n'avaient pas de terre profonde ; mais ils furent brûlés par le soleil levant, et n'ayant pas de racines se desséchèrent.³¹ ” Et l'amour peut être — et c'est plus fréquent — plutôt du genre qui s'insinue lentement, avec la fréquentation.

Les cas d'amour foudroyant sont à la base de la croyance très répandue que l'amour n'est pas libre. Il s'en faut de beaucoup pourtant. Bien loin de n'être pas libre, c'est le vœu le plus profond de l'être : on n'aime telle ou telle femme que parce qu'on a déjà ouvert son cœur à l'amour en général, parce qu'on veut aimer avec tout son être, parce que telle ou telle femme n'est que la copie de l'original ardemment recherché : “ L'amour n'est pas compulsif, personne n'aime malgré soi, mais par libre choix et volontairement.³² ” “ On n'aime point, Seigneur, si l'on ne veut aimer.³³ ” Seulement, cela n'est pas toujours au su du sujet, parce que notre *volonté profonde* nous demeure souvent inconnue, et c'est ainsi qu'on peut dire très sincèrement :

“ Présente, je vous fuis ; absente, je vous trouve ;
Dans le fond des forêts votre image me suit ;

29. *Id.*

30. *Id.*, *La Vie Nouvelle*, 2.

31. Mt. 13⁵⁻⁶.

32. **CHRYSOSTOME**, Hom. 2 sur Ephés., 3 (P.G. LXII, 20).

33. **RACINE**, *Britannicus*, III, 1.

La lumière du jour, les ombres de la nuit,
 Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ",³⁴
 tout en aimant très librement. C'est la violence même de la
 passion qui donne l'illusion qu'elle est involontaire.

Dans l'amour il y a deux éléments. Le premier, que vient de décrire DANTE par les mots : " commença à s'émerveiller fort ", et que nous appellerions, faute de trouver un meilleur mot, " terreur ", mélange d'admiration, de stupéfaction, d'effroi et de vénération infinie, provient de ce que la beauté est une puissance révélatrice — à un titre très spécial et éminent — des choses divines : " Celui dont l'initiation est récente, celui qui, des réalités de jadis, eut une abondante vision, celui-là, quand il lui est arrivé de voir un divin visage, parfaite image de la Beauté, ou le galbe d'un corps pareillement divin, il a commencé par frissonner, et quelque chose s'est insinué en lui de ses effrois de jadis. Ensuite, il porte là-dessus, avec révérence, son regard, comme si c'était sur un Dieu, et même, s'il n'avait pas peur qu'on lui fit la réputation d'être complètement fou, il sacrifierait devant son bien-aimé, ainsi que devant une image sainte, devant un Dieu... A cette vue, le souvenir du cocher s'est porté vers la nature de la Beauté absolue ; de nouveau il l'a eue devant les yeux, fermement dressée sur son piédestal sacré, à côté de la Sagesse. Il l'a eue devant les yeux du souvenir, d'un souvenir mêlé de crainte et de vénération, qui le fait tomber à la renverse.³⁵" C'est, je crois, pour la même raison qu'il est dit dans le Cantique : " Tu es belle, mon amie, comme Tirça, charmante comme Jérusalem, terrible³⁶ comme des armées en ordre "³⁷, et que le prince Myshkine dit à Aglaïa : " Vous êtes si belle qu'on a peur de vous regarder.³⁸" Cette peur ne provient

34. *Id.*, Phèdre, II, 2.

35. PLATON, Phèdre, 251 a, 254 b.

36. Les Septante ont exactement traduit le mot hébreu par le fameux : θάμβος.

37. 6⁴.

38. DOSTOÏEVSKI, L'Idiot, I, 7.

pas seulement du fait que la Beauté suggérée par la beauté sensible est mystérieuse et inspire un effroi sacré, mais aussi de ce que cette dernière, précisément à cause de sa puissante signification, est pressentie plus ou moins confusément comme redoutable, puisqu'en un clin d'œil elle peut soit mener à cette Beauté divine, soit précipiter, la tête la première, dans l'abîme de la perdition — en d'autres termes, chaque fois que l'homme la rencontre, il ne peut y rester indifférent, mais doit faire un choix dramatique, terrible de signification (pour ceux, bien sûr, qui savent voir les dimensions spirituelles, invisibles, infinies, de notre vie humaine apparemment si banale) : "La beauté, c'est une chose terrible et affreuse. Terrible, parce qu'elle n'a pas été définie et on ne peut la définir, car Dieu n'a créé que des énigmes. Ici les extrêmes se rejoignent, les contradictions vivent côté à côté... Je ne puis supporter l'idée qu'un homme de grand cœur et de haute intelligence commence par l'idéal de la Madone, pour finir par celui de Sodome. Mais le plus affreux, c'est, tout en portant dans son cœur l'idéal de Sodome, de ne pas répudier celui de la Madone, de brûler pour lui, sincèrement, comme dans ses jeunes années d'innocence. Non, l'esprit humain est vaste, trop vaste, je le voudrais plus restreint. Comment diable s'y reconnaître ? Le cœur trouve la beauté jusque dans la honte. Y a-t-il de la beauté en Sodome ? Crois-moi, pour l'immense majorité, la beauté se trouve en Sodome. Connaissais-tu ce mystère ? La chose affreuse, c'est que la beauté est mystérieuse autant que terrible. Dieu et le diable sont en train de combattre là, et le champ de bataille est le cœur humain."^{38 a}

Le second élément est le désir. "Terreur" et désir s'équilibrent heureusement : tandis que la "terreur", empêche le désir de tomber dans une familiarité qui engendre le mépris, le désir empêche la "terreur" de devenir la crainte qu'on

38a. DOSTOÏEVSKI, Les Frères Karamazov, III, 3.

39. Pour l'application de ces principes à l'amour de Dieu, voir notre « Transfiguration selon les Pères Grecs », VIII, 162-164.

éprouve devant un tyran.³⁹ Le désir, c'est le désir d'union. Tout amour en effet tend à l'union : "Nous entendons par 'l'amour', soit divin, soit angélique, soit spirituel, soit psychique, soit physique, une certaine puissance unifiante opérant une fusion.⁴⁰" Mais la particularité de l'amour sexuel, entre tous, c'est qu'il opère cette fusion "et selon l'âme et *selon le corps*", d'après la définition citée de PLATON. Comment cela ? Laissons la parole à St JEAN CHRYSOSTOME : "Est-ce que le mariage est donc un théâtre ? C'est un mystère, et l'image d'une grande chose : si tu ne le crains pas, crains au moins ce dont il est l'image. 'Ce mystère, dit-il, est grand, je dis cela dans le Christ et dans l'Eglise'.⁴¹ C'est l'image de l'Eglise et du Christ, et toi, tu introduis des prostituées ? — Eh bien ! dis-tu, si ni les vierges ne dansent ni les mariées, qui donc dansera ? — Personne. Car quelle nécessité y a-t-il de danser ? Les danses se trouvent dans les mystères des Grecs ; dans les nôtres, c'est le silence et la décence, la pudeur et la bienséance. Un grand mystère s'accomplit : que les prostituées aillent dehors, dehors les impurs ! Comment est-ce un mystère ? Ils s'unissent, et des deux font un. Pourquoi, quand il entre, n'y a-t-il ni danse, ni cymbales, mais un profond silence, un calme profond ? tandis que quand ils s'unissent, accomplissant non une image inanimée, ni une image de chose terrestre, mais de Dieu lui-même, et à sa ressemblance, c'est alors que tu introduis tant de confusion, et tu causes de l'agitation parmi ceux qui sont présents, et tu souilles leur âme et la troubles ? Ils viennent pour devenir un seul corps. Voici à nouveau le mystère de l'amour : si les deux ne deviennent un, ils ne feront pas une multitude (tant qu'ils demeurent deux) ; mais quand ils viennent à l'unité, alors ils feront [une multitude]. Qu'apprenons-nous de là ? Que grande est la force de l'union. Car l'art divin a divisé au commencement l'un en deux, et

40. DENYS l'Aréopagite, Noms Divins, IV, 15 (P.G. III, 713).

41. Eph. 5³².

voulant montrer que même après la division il demeure un. Il n'a pas permis qu'un seul suffît pour engendrer. Car il n'est pas un, celui qui ne se suffit pas pour engendrer, mais la moitié d'un ; et cela est évident de ce qu'il n'engendre plus comme auparavant. As-tu vu le mystère du mariage ? D'un Il a fait un, et inversement, faisant de ces deux un, c'est ainsi qu'Il crée un ; de façon que maintenant l'homme naît d'un, car l'épouse et l'époux ne sont pas deux, mais un seul être humain. Et cela on peut le confirmer par de multiples arguments : comme par l'exemple de JACOB, de MARIE la mère du CHRIST, et de ce qu'il dit : 'Il les fit homme et femme'.⁴² Si l'un est tête et l'autre corps, comment seraient-ils deux ? C'est pourquoi l'une tient le rang de disciple, l'autre de maître ; l'un commande, l'autre est commandée. Et l'on peut voir de la formation même du corps qu'ils sont un : car [la femme] a été faite de sa côte, et ils sont comme deux moitiés. C'est pour cela qu'elle est appelée 'aide',⁴³ pour montrer qu'ils sont un. C'est pour cela qu'il préfère la cohabitation avec elle à celle de son père et de sa mère, pour montrer qu'ils sont un. Et le père se réjouit également du mariage de sa fille et de son fils, comme si le corps s'empressait vers son propre membre. Et toutes ces dépenses ont lieu, toute cette perte d'argent, et cependant il n'accepte pas de voir avec indifférence son fils sans mariage. En effet, comme si la chair était séparée d'elle-même, chacun est incapable d'engendrer, incapable d'organiser [par lui-même] la vie présente. C'est pour cela que le prophète dit : 'Le reste de ton esprit'.⁴⁴ Comment deviennent-ils en une seule chair ? De même que si tu prends l'or le plus pur et tu le mélanges à un autre or, ainsi en arrive-t-il ici : ce qu'il y a de plus onctueux, comme fondu par la volupté, la femme l'accueillant, le nourrit et le réchauffe, et ayant contribué sa part, le rend à l'homme. Et l'enfant devient un pont — de

42. Gen. 1²⁷.

43. *Id.*, 2¹⁸.

44. Mal. 2¹⁵.

sorte que les trois deviennent une seule chair, l'enfant joignant l'un et l'autre de chaque côté. En effet, de même que deux villes, séparées absolument par un fleuve, deviennent une seule, un pont les atteignant de chaque côté : ainsi en est-il ici, et davantage, puisque le pont lui-même est de la substance de chacun. Il en est de même lorsque le corps et la tête forment un seul corps : ils sont en effet séparés par le cou, mais pas tant séparés qu'unis, car celui-ci étant intermédiaire unit l'un à l'autre... C'est bien pour cela qu'il précise qu'ils deviennent, non 'une seule chair', mais 'en une seule chair'⁴⁵, à savoir, qu'ils sont joints en celle de l'enfant. Pourquoi alors, quand il n'y a pas d'enfant, ne seront-ils plus deux ? C'est le coït qui opère l'union : il fait s'écouler les deux corps l'un dans l'autre et se confondre. Et de même qu'en versant un parfum liquide sur l'huile on fait du tout une seule chose, ainsi en est-il ici.⁴⁶"

Au lieu de se lancer dans des calomnies odieuses sur la "misogamie" des Pères et leur "manichéisme", dont on rendra un jour un compte sévère, il serait peut-être plus expédient de méditer profondément sur de pareils textes. Ce texte d'une beauté si prenante contient toute la théologie du mariage, et nous allons donc organiser celle-ci autour des idées principales qu'on y peut relever :

I. La première idée, c'est que l'homme et la femme sont comme deux moitiés d'un même être. Il se base pour dire cela :

1. Sur le mode de création de la femme : " 'Ayant donc pris cette côte, dit-il, le Seigneur Dieu la bâtit en femme'.⁴⁷ Cette parole est merveilleuse, triomphant suréminemment de notre raison. Car tout ce qui est du Seigneur est ainsi. Cela n'est pas moindre que de dire que l'homme a été façonné de terre.

45. Gen. 2²⁴.

46. Hom. 12 sur Col., 5 (P.G. LXII, 387-8).

47. Gen. 2²¹.

Et vois la condescendance de l'Ecriture divine, quelles paroles elle emploie à cause de notre faiblesse.⁴⁸ " Ce mode donc nous est mystérieux en lui-même. Mais il l'est aussi en ce qu'il représente un " mystère " (nous verrons plus loin la signification détaillée du mot) : " ' Parce que nous sommes membres de son corps, nous sommes de sa chair et de ses os '.⁴⁹ De même en effet qu'EVE, dit-il, a été créée du côté d'ADAM, ainsi nous l'avons été du côté du CHRIST. Car quand le CHRIST eut été élevé sur la croix, et cloué, et fut mort, un des soldats s'avançant frappa son côté, et il en sortit du sang et de l'eau ; et de ce sang et de cette eau toute l'Eglise a été constituée. Et Lui-même en témoigne, disant que ' si quelqu'un ne naît pas à nouveau de l'eau et de l'Esprit, il ne peut pas entrer dans le royaume des cieux ' .⁵⁰ Le sang, Il l'appelle ' Esprit ' . Et nous sommes engendrés par l'eau du baptême, et nourris par le sang. Vois-tu comme nous sommes ' de sa chair et de ses os ', enfantés et nourris par ce sang-là et cette eau, et de même qu'ADAM sommeillant la femme a été constituée, ainsi le CHRIST mort l'Eglise a été façonnée de son côté ? "⁵¹

2. Sur le fait que chacun d'eux est insuffisant par lui-même pour engendrer. Il se réfère pour illustrer cela, elliptiquement à " JACOB " (certainement à la parole qu'il dit à RACHEL qui exigeait de lui un fils : " Suis-je à la place de Dieu qui vous a privée du fruit du sein ?⁵²), à " MARIE, mère du CHRIST " (sans doute le " comment cela sera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?⁵³ "), à la parole : " Il *les* fit homme et femme "⁵⁴, venant immédiatement après : " Il *le* fit ".

48. CHRYSOSTOME, Hom. 15 sur Gen., 2 (P.G. LIII, 121).

49. Eph. 5³⁰.

50. Jean 3⁵.

51. CHRYSOSTOME, Hom. sur : Quelle femme prendre ?, 3 (P.G. LI, 229).

52. Gen. 30².

53. Luc 1⁸⁴.

54. Gen. 1²⁷.

3. La plastique même du corps, semble-t-il dire, suggère qu'ils sont comme deux moitiés.

4. Enfin, les rôles de "tête" et de "corps" que tiennent respectivement l'homme et la femme vis-à-vis l'un de l'autre — de cela plus loin.

II. La deuxième idée, capitale : c'est l'union sexuelle qui rétablit l'unité primitive de l'homme et de la femme. St CHRYSOSTOME revient souvent sur cette idée de la puissance unifiante que possède l'acte sexuel à un titre encore plus grand que l'enfant : "Mais à nouveau ils deviennent une seule chair à cause de l'acte sexuel. Et celui-ci attache encore beaucoup plus que l'enfant".⁵⁵ Le fait que PAUL a pu dire : "Ne savez-vous pas que celui qui s'unit à une prostituée devient un seul corps [avec elle] ?"⁵⁶ montre, nous l'avons déjà fait remarquer, que l'union sexuelle, par elle-même et indépendamment de l'amour, réalise cette unité, donc que cette unité n'est pas purement spirituelle, ni à plus forte raison métaphorique, mais physique, réelle, puisque les deux corps sont littéralement "fondus", dans ce qu'ils ont de plus riche et de plus substantiel, l'un en l'autre : "Enfin, membres accolés, ils jouissent de cette fleur de jeunesse, déjà leur corps pressent la volupté prochaine ; Vénus va ensemercer le champ de la femme ; ils pressent avidement le corps de leur amante, ils mêlent leur salive à la sienne, ils respirent son souffle, les dents collées contre sa bouche : vains efforts, puisqu'ils ne peuvent rien dérober du corps qu'ils embrassent, *non plus qu'y pénétrer et s'y fondre tout entiers. Car c'est là par moments ce qu'ils semblent vouloir faire* ; c'est là l'objet de cette lutte : tant ils mettent de passion à resserrer les liens de Vénus, quand leurs membres se fondent, pâmés de

55. Hom. 20 sur Eph., 4 (P.G. LXII, 140). (Texte de P.G. ici totalement corrompu.)

56. I Cor. 6¹⁸.

volupté.⁵⁷" Cet admirable témoignage de LUCRÈCE est d'autant plus puissant que ce poète, selon son propre aveu ailleurs, ne croit pas du tout à l'amour, mais à l'acte sexuel seul.

S'il en est ainsi, il est clair comme le soleil qu'une union pareille doit être, comme nous l'avons déjà dit, inspirée par l'union des âmes, c'est-à-dire l'amour. "Le roi SALOMON, dit l'épouse du Cantique, s'est fait un lit... dont le dedans est incrusté d'amour."⁵⁸" Commentant le mot : "le reste de ton esprit"⁵⁹, St CYRILLE d'ALEXANDRIE dit : "Peu s'en faut que le mari ne se mélange d'une certaine façon charnellement et psychiquement à celle qui est son épouse selon la religion de la Loi. Or de même qu'ils sont devenus un seul corps, ainsi d'une certaine manière une seule âme aussi, l'amour les liant étroitement et la Loi divine les unissant dans la concorde. Il appelle donc la femme 'le reste de l'esprit' du mari, et pour ainsi dire une partie de son âme, à cause de l'union et de la concorde de l'amour."⁶⁰" Et St CHRYSOSTOME dit : "Il n'y a pas entre deux hommes une affinité telle qu'entre une femme et un homme, si elle lui est conjointe comme il faut. C'est pourquoi un bienheureux, manifestant un amour extraordinaire, et pleurant un de ses amis, de ceux qui lui étaient unis de cœur, ne mentionne pas père, mère, fils, frère, ami — mais quoi ? 'Votre amour, dit-il, est tombé sur moi comme l'amour des femmes'.⁶¹ Car en vérité cet amour-ci est plus souverain que toute souveraineté. En effet les autres amours sont véhéments, mais ce désir-ci joint la véhémence à l'inaltérabilité."⁶²" Et ailleurs : "Le mariage n'est pas dit tel à cause du coït — car ainsi la fornication serait mariage — mais parce que l'épouse aime

57. LUCRÈCE, De la Nature, 4.

58. 3¹⁰.

59. Mal. 2¹⁵.

60. Commentaire sur Malachie 2¹⁵ (P.G. LXXII, 324).

61. II Sam. 1²⁶.

62. Hom. 20 sur Eph., 1 (P.G. LXII, 135).

un seul homme ; et en cela la femme honnête et chaste diffère de la prostituée.”⁶³

Il est important d'y insister. Tandis que l'amour spirituel doit s'adresser même à ceux avec qui l'on n'a pas la moindre espèce d'affinité, même à ceux dont tout nous éloigne ; que l'amitié suppose une affinité particulière d'âme ; l'amour sexuel, lui, étant une *adoration d'un corps par un autre*, avec tout ce que cela exige d'adoration spirituelle, suppose l'harmonie et du corps et de l'âme. C'est pourquoi, tandis que l'amour spirituel vaut d'autant plus qu'il s'adresse à ceux qui nous inspirent naturellement le plus d'antipathie, parce qu'il doit alors surmonter davantage la nature, l'amour sexuel, lui, en tant que tel, vaut d'autant plus qu'il y a davantage d'estime mutuelle, d'admiration et d'harmonie tant corporelle que spirituelle. Dans un passage remarquable de “Crime et Châtiment”⁶⁴, DOSTOÏEVSKI a mis en relief cette vérité. Dounia, sœur de Raskolnikov, profondément chrétienne, veut se sacrifier en se mariant à un homme qui lui est profondément antipathique, Loujine, en vue de sauver son frère, financièrement et socialement. Loujine est un “homme d'affaires”, qui par conséquent est tenté de traiter même du mariage en homme d'affaires : “Le lendemain... il faisait fort poliment sa demande et sollicitait une réponse décisive et prompte... Il a hâte de se rendre à Pétersbourg, si bien qu'il n'a pas une minute à perdre... A sa seconde visite, quand il était déjà agréé, il nous⁶⁵ a dit en causant qu'il était décidé, avant de connaître Dounia, à n'épouser qu'une jeune fille honnête et pauvre qui eût déjà fait l'expérience d'une vie difficile, car, comme il nous l'a expliqué, un mari ne doit rien devoir à sa femme ; il est bon, au contraire, qu'elle le considère comme son bienfaiteur.” Bref,

63. Sur la non-réitération du Mariage, 2 (P.G. IIL, 612).

64. I, 3.

65. C'est la mère de Raskolnikov qui lui écrit, se désignant elle-même avec Dounia.

un avare dur, hautain, qui pousse la bonté jusqu'à prendre à son compte les bagages de sa fiancée et de sa future belle-mère, quitte à ce qu'elles "s'entendent avec un voiturier, et elles voyageront dans une charrette couverte d'une bâche." Raskolnikov, dans un monologue célèbre, refuse énergiquement ce mariage, le traitant ni plus ni moins que de "concubinage légal" : "ce que j'aime surtout, c'est cette expression d'un 'homme d'affaires', et qui '*paraît*'⁶⁶ bon'... Je sais cependant que ma sœur préférerait être le nègre d'un planteur ou un pauvre Letton en service chez un Allemand de la Baltique que de s'avilir et de perdre sa dignité en enchaînant sa vie à celle d'un homme qu'elle n'estime pas et avec lequel elle n'a rien de commun, et cela à jamais, pour des raisons d'intérêt personnel... Où est le mot de l'éénigme ? La chose est claire, elle ne se vendrait jamais pour elle-même, pour son confort, même pour échapper à la mort. Mais elle le fait pour un autre ; elle se vend pour un être aimé, cheri... Oh ! quand on en vient à cela, on fait violence même à tout sentiment moral. On porte au marché sa liberté, son repos, sa conscience... Savez-vous bien, Dounetchka, que le sort de Sonetchka⁶⁷ n'est pas plus terrible que la vie avec M. Loujine ? 'Il ne peut être question d'amour', écrit maman. Et que diriez-vous si, en plus de l'amour, l'estime est également impossible, et si, bien au contraire, il existe déjà du dégoût, de l'horreur, du mépris, oui, qu'en direz-vous ?" Nous avons insisté sur ce piège, parce qu'il fait tomber un grand nombre de nobles âmes.

Continuons notre analyse de l'amour. Tout amour est "extatique"⁶⁸... ne permettant pas à ceux qui aiment d'être à eux-mêmes, mais à ceux qu'ils aiment.⁶⁹" "Extase" signifie étymologiquement "sortie de soi". Dans cette "sortie",

66. Souligné par DOSTOÏEVSKI.

67. Celle-ci s'est prostituée pour nourrir sa famille affamée.

68. ἐξστασικός.

69. St DENYS l'Aréopagite, Noms Divins, IV, 13 (P.G. III, 712).

St CHRYSOSTOME voit un des aspects essentiels du "mystère" du mariage dont parle St PAUL dans le fameux texte de l'épître aux Ephésiens : "Ce mystère est grand, je parle dans le Christ et dans l'Eglise⁷⁰" : "Comment [ce mystère] est-il grand, dis-moi ? Parce que la jeune vierge, tout le temps enfermée et n'ayant jamais vu son époux, dès le premier jour le désire et l'aime comme son propre corps. A son tour, l'homme dès le premier jour préfère celle qu'il n'a jamais vue, avec qui il n'a jamais parlé, à tous les amis, les parents, ceux-là même qui l'ont engendré. De leur côté les parents, tandis que s'ils sont dépouillés de leur argent pour une autre raison sont irrités, s'affligen et traînent ceux qui les ont dépouillés en jugement : ici, à un homme qu'ils n'ont souvent jamais vu ni connu, ils livrent leur propre fille, et une dot abondante, et sont dans la joie en faisant cela, et ne pensent pas en avoir subi de dommage, mais voyant leur fille emmenée, oublient leur vie commune [avec elle], ne sont pas attristés, ne sont pas vexés, mais reconnaissants, et pensent que c'est une chose digne de leurs souhaits que leur fille sorte de chez eux, et une grande somme d'argent aussi. PAUL donc, considérant tout cela, et que les deux ayant quitté leurs parents, se lient l'un à l'autre, et que cette rencontre est plus puissante qu'une vie si longtemps commune, et voyant d'un coup d'œil que cela n'est pas de l'homme, mais que c'est Dieu qui sème pareils amours et dispose ceux qui donnent et ceux qui sont donnés à le faire avec joie, dit : 'ce mystère est grand'. Ensuite, voyant que cela est arrivé aussi au CHRIST et à l'Eglise exactement, il est stupéfié et dans l'admiration... Comme l'époux, quittant, vient à son épouse, ainsi le CHRIST, quittant le trône paternel, vient à son épouse.⁷¹"

Il est évidemment facile, quand on se croit plus intelligent qu'on ne l'est, de ricaner à propos de ces paroles : "Si elle a toujours été enfermée, dira-t-on, il n'est pas étonnant qu'elle

70. Eph. 5³².

71. Hom. sur : Quelle femme prendre?, 3 (P.G. LI, 230).

s'entiche du premier venu ! ” Mais à part le fait que l'amour foudroyant à lui seul justifie parfaitement les paroles de CHRYSOSTOME, ceux qui ricanent n'ont pas compris en quoi précisément, selon CHRYSOSTOME, consiste le mystère, abstraction faite du symbolisme du mariage. C'est que, dût l'amour ne naître qu'après dix ans de fréquentation, il reste inexpliquable, sauf par un autre mystère, celui de l'unité physique primordiale des deux sexes : “ Or, quand la nature de l'homme eut été ainsi dédoublée, chaque moitié, regrettant sa propre moitié, s'accouplait à elle ; elles se passaient leurs bras l'une autour de l'autre, elles s'enlaçaient mutuellement dans leur désir de se confondre en un seul être ”⁷², raconte PLATON mythologiquement.

Une conclusion importante s'impose : si chaque sexe est une moitié, et ne retrouve son unité que dans l'union avec l'autre, comme deux demi-cercles qui parfont le cercle en s'agençant l'un avec l'autre, chaque moitié doit désormais être considérée comme n'appartenant plus à elle-même, mais à l'autre, et, par voie de conséquence, toute intrusion d'élément étranger, comme la polygamie ou l'adultère, est corruptrice. En d'autres termes, l'amour sexuel est exclusif ou jaloux : “ Mon bien-aimé est à moi et moi à lui ”⁷³, c'est le cri naturel du cœur humain. “ Je préférerais être un crapaud et vivre dans l'humidité d'un donjon plutôt que de garder à l'usage d'autres un coin dans l'être que j'aime.⁷⁴ ” Il y a donc une bonne et noble jalousie, comme il y en a une mauvaise, et pour comprendre en quoi consiste la première, commençons par éliminer la seconde. La mauvaise jalousie est une maladie presque incurable, provenant d'un profond complexe d'infériorité ; on sent qu'on manque de quoi attirer l'autre conjoint, et on veut retenir l'amour par la tyrannie, ce qui rend la situation très comique par la contradiction

72. Banquet, 191 a.

73. Cant. des cant., 2¹⁶.

74. SHAKESPEARE, Othello, III, 3.

qu'elle implique : tyrannie, avec tout son cortège de bas-sesses, de soupçons injustifiés, de violences, là où il s'agit de la plus éminemment libre, confiante et noble des choses : l'amour ! "La jalouse ! 'Othello n'est pas jaloux, il est confiant', a dit POUCHKINE. Cette observation atteste la profondeur de notre grand poète. Othello est bouleversé parce qu'il a perdu son idéal !⁷⁵ Mais il n'ira pas se cacher, espionner, écouter aux porte : il est confiant. Au contraire, il a fallu le mettre sur la voie, l'exciter à grand'peine pour qu'il se doute de la trahison. Tel n'est pas le vrai jaloux. On ne peut s'imaginer l'infamie et la dégradation dont un jaloux est capable de s'accorder sans aucun remords. Et ce ne sont pas toujours des âmes viles qui agissent de la sorte. Au contraire, tout en ayant des sentiments élevés, un amour pur et dévoué, on peut se cacher sous les tables, acheter des coquins, se prêter au plus ignoble espionnage. Othello n'aurait jamais pu se résigner à une trahison — je ne dis pas pardonner, mais s'y résigner — bien qu'il eût la douceur et l'innocence d'un petit enfant. Bien différent est le vrai jaloux. On a peine à se figurer les compromis et l'indulgence dont certains sont capables. Les jaloux sont les premiers à pardonner, toutes les femmes le savent. Ils pardonneraient (après une scène terrible, bien entendu) une trahison presque flagrante, les étreintes et les baisers dont ils ont été les témoins, si c'était 'la dernière fois', si leur rival disparaissait, s'en allait au bout du monde, et si eux-mêmes partaient avec la bien-aimée dans un lieu où elle ne rencontrera plus l'autre. La réconciliation, naturellement, n'est que de courte durée, car en l'absence d'un rival, le jaloux en inventerait un second. Or, que vaut un tel amour, objet d'une surveillance incessante ?"⁷⁶ Les affres de la jalouse ont encore été décrites d'une façon très vivide et détaillée par St CHRYSOSTOME : "Celui qui est frappé de cette folie n'est en rien meilleur que

75. Souligné par DOSTOÏEVSKI.

76. DOSTOÏEVSKI, Les Frères Karamazov, VIII, 3.

les possédés et ceux qui sont en état de démence, tant il bondit, et saute, et s'irrite de tout le monde... Et tout plaisir a été banni, tout est rempli de tristesse, et de deuil, et de peines : qu'il reste chez soi, qu'il sorte dans l'agora, qu'il parte en voyage, partout le mal le touche, plus difficile à supporter que tout aiguillon excitant et provoquant son âme, et ne lui laissant pas de répit... Car quand celle qui est aimée par-dessus tout, pour laquelle il donnerait avec plaisir sa vie, celle-là même il est obligé de soupçonner toujours, qu'est-ce qui pourra jamais le consoler ?... La fureur de cette maladie est telle que la douleur n'est pas apaisée même après qu'on s'est vengé de celui qui nous a fait souffrir : beaucoup certes, ayant, comme il arrive souvent, tué l'adultère, n'ont pas pu tuer leur colère et leur désespoir ; il y en a d'autres, qui après avoir égorgé leurs femmes, sont restés, également ou davantage, consumés par ce bûcher... Car l'âme dont une fois cette maladie perverse s'est emparée croit tout facilement, déploie largement l'oreille à tous indifféremment, ne se résigne pas à discerner les sycophantes de ceux qui ne le sont pas ; mais ceux-là même lui paraissent les plus dignes de foi qui exaltent ses soupçons, plutôt que ceux qui tâchent de les renverser... Non seulement les venues et les sorties sont espionnées, mais aussi les paroles et les regards et les soupirs sont scrutés avec une extrême rigueur.⁷⁷" Notons enfin que s'il est des pays où la jalousie se manifeste surtout par l'emprisonnement des femmes dans des gynécées et des séraills, aux fenêtres ajourées permettant aux femmes de voir sans être vues des gens du dehors, il en est d'autres où elle est beaucoup moins brutale, plus subtile, plus sourde, plus sournoise, sous des dehors, imposés par le bon ton, pleins d'urbanité et de confiance.

La bonne jalousie, elle, a une confiance absolue ; car qu'est-ce que c'est cet amour qui a une idée si basse de

77. *Traité de la Virginité*, 52 (P.G. IIL, 574-5).

l'objet aimé jusqu'à le soupçonner continuellement des pires choses ? jusqu'à décacheter et lire ses lettres ? Elle ne doute que là où il y a des raisons de douter : "Je veux voir, avant de douter ; quand je doute, je veux prouver ; et la preuve fournie, il ne reste plus que ceci : que soit anéanti immédiatement ou l'amour ou la jalouse !"⁷⁸ (Nous citons Othello pour jeter une certaine lumière sur la nature de la jalouse dont lui était exempt, DOSTOÏÉVSKI vient de le montrer ; mais son exemption de la jalouse ne signifie pas que son "amour" était impeccable, loin de là ! puisqu'il finit par étrangler DESDÉMONE qui, de plus, était un pur joyau). La bonne jalouse n'est que l'expression de l'amour quand il se sent menacé par la perspective d'une trahison éventuelle de la part du bien-aimé, trahison soupçonnée non sans fondement. Car à tout amour est inhérente une profonde anxiété, éprouvée à la pensée de perdre l'être aimé, soit par la mort soit par toute autre menace : "Sur ma couche la nuit, j'ai cherché celui qu'a aimé mon âme, je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé, je l'ai appelé et il ne m'a pas entendu. Je me lèverai et parcourrai la ville, les rues et les places, et je chercherai celui qu'a aimé mon âme. Je l'ai cherché et je ne l'ai pas trouvé."⁷⁹ Par conséquent plus l'amour est grand, plus l'anxiété dans ces cas sera aiguë. Rester indifférent quand il y a un fondement à la menace de perdre le bien-aimé, soit par la trahison de la part de celui-ci soit pour tout autre motif, est le signe le plus indiscutable qu'on n'aime point — telle cette dame qui se glorifiait de ce que les incartades de son mari la laissaient souverainement indifférente, "comme si elles eussent été celles d'un chat !" C'est se glorifier d'une chose bien ignominieuse. La bonne jalouse imite Dieu même : "Car Dieu est jaloux, et *veut être aimé par nous plus que tout, et cela parce qu'il nous aime très fort.* Vous savez que c'est l'usage de ceux qui

78. SHAKESPEARE, Othello, III, 3.

79. Cant. des cant., 3¹⁻².

aiment à la folie : ils sont très jaloux, et préféreraient donner leur vie plutôt que d'être laissés derrière l'un de leurs rivaux.⁸⁰" C'est cette jalousie-là qu'a dû ressentir St JOSEPH, devant l'éénigme de la conception virginal. "Qu'aucun fidèle, dit encore St CHRYSOSTOME, ne calomnie un mari auprès de sa femme, mais que le mari aussi n'ajoute pas sottement foi [à des calomnies] contre sa femme. Que la femme ne scrute pas dans tous les cas ses venues et ses sorties, mais que le mari aussi ne se rende pas digne de soupçon. Pourquoi donc, dis-moi, consacrant toute la journée à tes amis, tu ne réserves à ta femme que le soir ? Ce n'est pas ainsi que tu pourras la rassurer et éloigner d'elle tout soupçon. Si ta femme t'adresse des reproches, ne t'indigne pas : elle le fait par amour, non par fol emportement. Ces griefs viennent d'un amour ardent, de sentiments de flamme, et de la crainte. Car elle craint que quelqu'une ne la frustre de sa couche, ne la lèse du plus grand des biens.⁸¹"

En conséquence, les ennemis spécifiques de cette première exigence de l'amour sont la polygamie et l'adultére. De la première, St BASILE dit que "les Pères l'ont passée sous silence, comme étant bestiale et absolument étrangère au genre humain⁸²" (ces paroles évidemment s'appliquent également à la polyandrie, dans l'intention de St BASILE — sauf que la polyandrie est plus grave encore pour une raison complémentaire, à savoir la confusion dans l'attribution de la paternité). Selon la parole⁸³ de Notre Seigneur aux Pharisiens, le fait même de n'avoir créé qu'une seule femme pour un seul homme prouve que la polygamie est en dehors des perspectives divines. Pourquoi alors a-t-elle été pratiquée par les Patriarches et les saints de l'Ancienne Alliance ? Nous le verrons dans un autre chapitre.

80. St CHRYSOSTOME, Hom. 6 sur I Thess., 2 (P.G. LXII, 431).

81. Hom. 20 sur Eph., 6 (P.G. LXII, 143-4).

82. Canon, 80 (P.G. XXXII, 805).

83. Mt. 19⁴.

Quant à l'adultère, il faut commencer par dissiper plusieurs préjugés : celui de croire qu'il n'y a adultère que lorsque les deux coupables sont des gens mariés, celui de mesurer la gravité de l'adultère au rang social de la personne lésée, celui enfin de l'inégalité de l'homme et de la femme, ce dernier préjugé ayant toujours été profondément ancré dans l'arrogance mâle et soutenu soit par les lois (qu'on songe par exemple aux rafles de la police, ayant toujours pour objet les prostituées, mais jamais les libertins qui les débauchent, souvent plus criminels qu'elles, et sans lesquels il n'y aurait pas de prostituées), soit par les mœurs (dans tel ou tel pays, une femme qui tombe, même par faiblesse, au lieu d'être redressée, est assassinée par sa propre famille, "afin de laver le déshonneur", tandis qu'un mâle débauché n'est jamais inquiété par cette même famille, ses débauches au contraire sont des exploits qui lui assurent la réputation d'un Don Juan !). Parlant de cette inique discrimination dans la loi romaine, St GRÉGOIRE DE NAZIANZE dit : "Et la femme, se décidant à un mauvais acte contre le lit conjugal, commet l'adultère, et amères sont dans son cas les sanctions de la loi ; tandis que le mari qui commet l'adultère n'a pas à rendre compte. Je n'accepte pas cette législation, je n'aprouve pas cette coutume : les législateurs étaient des hommes, c'est pourquoi cette législation est contre les femmes.⁸⁴" St CHRYSOSTOME s'élève avec véhémence contre ces trois préjugés : "Le corps du mari n'est plus au mari, mais à sa femme. Qu'il lui garde donc sa propriété sauve, qu'il ne la diminue pas ni ne la corrompe. Et en effet nous appelons ce serviteur-là 'fidèle', qui, ayant reçu l'argent de son maître, n'en détruit rien. Puisque donc le corps du mari est la propriété de sa femme, qu'il soit fidèle quant au dépôt qui lui a été confié. Que ce soit cela qu'il signifie par les paroles : 'Qu'il lui rende la fidélité'⁸⁵, [cela ressort] de ce

84. Sur Mt. 19¹⁻¹², Disc. 37, 6 (P.G. XXXVI, 289).

85. I Cor. 7³.

qu'il ajoute : 'La femme ne dispose pas de son corps, mais le mari ; pareillement, le mari ne dispose pas de son corps, mais sa femme'. Quand donc tu vois une prostituée tendant l'appât, le piège, et amoureuse de ton corps, dis-lui : 'ce corps n'est pas le mien, il est à ma femme ; je n'ose en abuser, ni le livrer à une autre'. Et que la femme fasse de même. Car là l'égalité est grande... Comment en effet ne serait-il pas absurde que recevant sa dot, tu montres toute fidélité, et ne la diminues en rien ; mais ce qui est plus précieux que toute dot, la chasteté et la dignité et ton propre corps, lequel est sa propriété, tu les corrompes et les souilles ? Si tu amoindris sa dot, tu t'acquitteras à ton beau-père ; mais si tu amoindris la chasteté, c'est à Dieu que tu t'acquitteras, qui a institué le mariage et t'a confié ta femme. Et que cela soit vrai, écoute ce que dit St PAUL sur les adultères : 'Car celui qui rejette cela, ce n'est pas un homme qu'il rejette, c'est Dieu, lui qui vous fait le don de son Esprit Saint'⁸⁶. Vois-tu par combien de choses le discours a démontré que l'adultère, ce n'est pas seulement de corrompre une femme mariée, mais aussi n'importe quelle prostituée, du moment que tu as femme ? En effet, de même que nous disons qu'une femme commet l'adultère, celui avec qui elle pèche fût-il un serviteur, fût-il qui que ce soit, du moment qu'elle a un mari : ainsi un homme commet l'adultère, dût-il être impudique avec une esclave, avec n'importe quelle fille publique, du moment qu'il est marié... Et en effet, c'est de là que viennent les innombrables destructions des familles, les innombrables querelles ; c'est par là que l'amour s'écroule, que la fidélité est évacuée. Car de même qu'il est impossible à un homme chaste de dédaigner sa femme et de la mépriser, ainsi il est impossible à un impudique et licencieux d'aimer sa femme, fût-elle plus belle que toutes. Car c'est de la chasteté qui naît l'amour, de l'amour mille biens.⁸⁷"

86. I Thess. 4⁸.

87. Hom. sur I Cor. 7², 4 (P.G. LI, 214-5).

Nous aurons l'occasion d'analyser davantage le mécanisme "chasteté facteur d'amour", mais notons bien comment dans la pensée de CHYRSOSTOME la chasteté est absolument inséparable de l'amour, comment elle s'épanouit automatiquement en amour. Cela jette une lumière particulière sur le sens qu'il faut donner à des expressions telles que "l'apaisement de la fureur du désir", "la destruction de l'impudicité", citées au début de ce chapitre, que les Pères considèrent comme exprimant un des biens extrêmement importants justifiant le mariage, à tel point que l'impuissance rend incapable de contracter un mariage. St CHYRSOSTOME le considère même le bien le plus important du mariage : "Le mariage a été donné donc pour la procréation des enfants, mais bien davantage pour étancher le feu de la nature. Et St PAUL en est témoin, disant : 'A cause des fornications que chacun ait sa femme'^{87a}, non 'à cause de la procréation'. Et à nouveau il leur prescrit de s'unir, non 'afin de devenir pères de nombreux enfants', mais quoi ? 'Afin que Satan ne vous tente pas'⁸⁷, dit-il. Et plus loin il ne dit pas : 's'ils désirent des enfants', mais quoi ? 'S'ils ne se contiennent pas, qu'ils se marient.'"^{87c} Et ailleurs : "C'est pour ces deux choses que le mariage a été introduit : afin que nous soyons chastes, et afin que nous devenions pères. Mais de ces deux motifs le principal est celui de la chasteté."^{87d} — Toute vertu est par elle-même destructrice du vice opposé. Par conséquent, la "destruction de l'impudicité", bien qu'exprimée négativement, a une valeur positive, le mot "destruction" étant dynamique : c'est dans l'exakte mesure où la chasteté "envahit" quelqu'un, c'est-à-dire finalement l'amour, qu'il y a destruction du vice opposé. Sans doute qui n'est pas

87a. I Cor. 7².

87b. Id. 7⁵.

87c. Id. 7⁹, Traité de la Virginité, 19 (P.G. XLVIII, 547).

87d. Hom. sur I Cor. 7², 3 (P.G. LI, 213).

impudique n'est pas forcément chaste, car il peut être apathique, ce qui indique le tempérament, non la vertu ; de même que ce qui n'est pas noir n'est pas forcément blanc. Mais ne mêlons pas les choses. Le dynamisme des expressions "destruction", "apaisement", ne peut se rapporter qu'à la vertu opposée. Quand donc nous lisons chez ST PAUL ou les Pères des phrases telles que celles-ci : " Mais à cause des fornications que chacun ait sa femme, et que chacune ait son mari " ⁸⁸ ; " il suffit à celui qui procède au mariage d'avoir l'excuse de l'incontinence et du désir de la femme et du commerce sexuel avec elle " ⁸⁹ ; " le mariage est un port de chasteté pour ceux qui veulent en user bien, ne permettant pas à la nature de s'exaspérer : car, posant le coït légitime comme rempart, et accueillant par lui les vagues du désir, il nous établit et nous préserve dans une grande paix ⁹⁰ " ; " le mariage est bon, car il préserve l'homme dans la chasteté, et ne le laisse pas s'abîmer dans la fornication et mourir. Ne le dénigre donc pas, car il a un grand avantage, ne laissant pas les membres du Christ devenir ceux d'une prostituée, ni le temple saint devenir profané et impur " ⁹¹ ; " parce que le mariage non seulement ne nous détourne en rien de la philosophie divine si nous voulons être vigilants, mais aussi introduit une grande consolation en calmant la nature furieuse, et en ne laissant pas le vaisseau être ébranlé par la pleine mer, mais en le disposant à se mouvoir continuellement dans le port, pour cela et pour cette consolation Il en fit don au genre humain ⁹² " ; " c'est pour cela que le mariage a été permis, afin que tu n'avances pas au-delà de tes propres limites... Car Dieu a pourvu à ton repos et à ta gloire, afin que tu dissolves la rage de la nature, et que

88. I Cor. 7².

89. St BASILE, Exhortation au renoncement et à la perfection spirituelle, 2 (P.G. XXXI, 629).

90. CHRYSOSTOME, Traité de la Virginité, 9 (P.G. IIL, 539).

91. *Id.*, 25 (P.G. IIL, 550).

92. *Id.*, Hom. 21 sur Gen., 4 (P.G. LIII, 180).

tu le fasses sans danger, et que tu sois affranchi de l'infamie⁹³" ; "c'est en vue de cela qu'il y a mariage, afin que cette concupiscence, restreinte au lien légitime, n'ondoie pas difforme et dissolue, ayant par elle-même l'infirmité sans frein de la chair, et par le mariage la liaison fidèle indissoluble...⁹⁴" — il ne faut pas, dis-je, en lisant pareilles phrases, conclure sottement des expressions apparemment négatives, que pour eux l'amour n'existe pas — et cela non seulement à cause de l'équivalence de ces expressions à l'amour, mais aussi à cause de la présence abondante, dans leurs œuvres, d'expressions positives. Même dans la série négative qu'on vient de citer, celles-ci existent : "grande paix", "grande consolation", "ton repos et ta gloire", "la liaison fidèle indissoluble"... St BASILE les a résumées dans une phrase saisissante : "Une femme t'est échue en partage pour la communion de vie, te procurant tout plaisir dans ta vie, démiurge de l'allégresse, patronne de l'enthousiasme, accroissant le bonheur ,et ôtant dans les afflictions la plus grande partie des sujets de tristesse.⁹⁵" Citons enfin, dans cette ligne positive des Pères, ces paroles du spirituel russe moderne, Alexandre ELCHANINOV : "Dans le mariage seul, les êtres humains peuvent pleinement se connaître l'un l'autre : le miracle de sentir, de toucher, de voir la personnalité d'un autre — et cela est aussi merveilleux et unique que la connaissance que le mystique a de Dieu. C'est pour cette raison qu'avant le mariage l'homme survole la vie, l'observe du dehors ; uniquement dans le mariage plonge-t-il en elle, y entrant à travers la personnalité d'un autre. Cette joie de connaissance réelle et de vie réelle nous donne ce sentiment de plénitude achevée et de satisfaction par lequel nous sommes plus riches et plus sages"⁹⁶ — et l'incompa-

93. *Id.*, Sur Ps. 43, 9 (P.G. LV, 181).

94. St AUGUSTIN, Du bien du Mariage, 5 (P.L. XL, 377).

95. Sur la martyre Juliette, 5 (P.G. XXXI, 248).

96. Journal.

rable description de l'amour, souvent citée et commentée par eux, du Livre des Proverbes : "Bois l'eau de ta propre citerne, l'eau jaillissante de ton puits. Que tes fontaines ne s'écoulent point au dehors, ni tes ruisseaux sur les places publiques. Qu'ils restent pour toi seul, et non pour des étrangers en même temps. Bénie soit ta source ! Trouve la joie dans la femme de ta jeunesse : biche aimable, gracieuse gazelle ! Qu'elle s'entretienne avec toi, en tout temps que ses seins t'enivrent, sois toujours épris de son amour.⁹⁷"

III. Cela nous mène tout droit à la troisième idée fondamentale du texte que nous avons pris pour base de notre exploration, idée exprimée par cette expression lapidaire : "comme fondu par la volupté", d'autant plus significative qu'elle sort de la bouche d'un des plus ascétiques des Pères. St CHRYSOSTOME, loin de condamner le plaisir, lui accorde au contraire, du moment qu'il rentre sous l'égide de la raison, une importance capitale, puisque c'est par lui que les deux corps sont fondus l'un dans l'autre, c'est-à-dire deviennent une seule chair. Il y a deux éléments dans le plaisir : l'intensité et la qualité. L'intensité du plaisir dépend du désir, cela est vrai de tous les appétits. Que de fois ne voit-on des pauvres mangeant avec grand appétit du pain et des oignons ; et des riches, au contraire, éprouver du dégoût devant du champagne et du foie gras ! C'est que "l'âme gavée se moque des rayons de miel, et les choses amères paraissent douces à l'âme dans le besoin".⁹⁸ Avant d'appliquer ce principe indiscutable aux relations charnelles, rappelons la doctrine : le corps de chaque conjoint appartenant à l'autre, nul n'a le droit de se refuser à l'autre (sauf pour des raisons évidentes, telles que l'état avancé de grossesse mettant en danger la vie du fœtus, le danger de contamination en raison de maladie, etc.), autrement il

97. 5¹⁵⁻¹⁹.

98. Prov. 27⁷.

le pousserait à l'adultère et en serait gravement responsable : "Ne vous refusez pas l'un à l'autre, si ce n'est d'un commun accord, pour un temps, afin de vaquer au jeûne et à la prière ; puis reprenez la vie commune, de peur que Satan ne profite, pour vous tenter, de votre incontinence."⁹⁹" Commentant ce passage, St CHRYSOSTOME dit : "Vu que beaucoup, ayant des femmes honorables et chastes, s'en abstiennent, et s'abstiennent contre le sentiment de celles-ci, et la philosophie de ceux-là devient prétexte d'adultère, à cause de cela il dit : que chacun jouisse de sa femme. Et il n'a pas honte, mais entre et s'assied sur la couche nuit et jour, et retient l'homme et la femme, et ainsi les joint, et vocifère et crie : 'Ne vous refusez pas l'un à l'autre, si ce n'est d'un commun accord'... Tu veux t'abstenir ? Persuade ton mari, afin qu'il y ait deux couronnes : la chasteté et la concorde... Quand tu t'abstiens tandis que lui est brûlé par le désir, et PAUL dit : ne fornique pas ! alors immédiatement il perd la tête, il est violemment agité... Car là où il y a paix, il y a tous les biens ; où il y a paix, la chasteté brille ; où il y a concorde, la continence est couronnée ; où il y a discorde, la chasteté est coupée dès la racine".¹⁰⁰ Que cela donc soit dit une fois pour toutes. Mais après l'avoir dit, il y a des choses importantes à souligner. Laissons pour le moment la restriction que vient de faire PAUL : "pour un temps, afin de vaquer au jeûne et à la prière", et limitons-nous à ceci : le mariage aura tout à gagner à espacer, d'un commun accord évidemment, les relations charnelles, car "les relations sexuelles qui viennent après un temps plus long sont plus désirables"¹⁰¹, elles assument toujours un attrait nouveau, parce qu'elles sont magnifiées, exaltées par le désir — ou plutôt c'est le désir, vivifié par le souffle puissant de l'amour, qui est la base, l'étoffe même de ces relations : une cheville

99. I Cor. 7⁵.

100. Hom. I sur Ps. 50, 8 (P.G. LV, 574-5).

101. CLÉMENT d'ALEX, Pédagogue, II, 10 (P.G. VIII, 512).

parle bien davantage à une personne gonflée de désir qu'une femme toute nue n'attire un blasé. Ce n'est donc pas par une excitation purement mécanique, telle que préconisent d'innombrables sexologues qui ont fait fortune auprès de gens devenus atones à force d'excès — aveugles guidant des aveugles, et blasés des blasés — que l'amour subsiste et se fortifie, mais par la modération dans les relations : la nature fera son travail toute seule, elle n'a pas besoin de manuels d'acrobatie sexuelle. MONTAIGNE l'a bien vu : "Mon oreille se rencontra un jour en lieu où elle pouvoit desrober aucun des discours faicts entre elles sans soubçon : que ne puis-je le dire ? Nostredame ! (fis-je) allons à cette heure estudier des frases d' 'Amadis' et des registres de BOCCACE et de l'ARETIN pour faire les habiles ; nous employons vrayement bien nostre temps ! Il n'est ny parole, ny exemple, ny démarche qu'elles ne sçachent mieux que nos livres : *c'est une discipline qui naist dans leurs veines* : 'et mentem Venus ipsa dedit' ¹⁰², que ces bons maistres d'escole, nature, jeunesse, et santé, leur soufflent continuellement dans l'ame ; elles n'ont que faire de l'apprendre, elles l'engendrent.' ¹⁰³ Et St BASILE aussi : "Il n'y a aucune vierge, si jeune soit-elle, dans la fleur du corps, qui ignore quoi que ce soit de la nature de celui de la côte duquel elle a été tirée. En effet, tant que les membres de son corps sont encore inachevés et non mûrs pour l'opération naturelle, et la loi du péché est inactive, on peut dire que l'ignorance de l'opération naturelle est encore inhérente à ses membres : bien que la nature aille de son propre mouvement à ce qui lui est propre, comme on le voit chez les animaux, allant droit à la copulation sans l'apprendre d'un maître..." ¹⁰⁴"

Quant à la qualité du plaisir dans le mariage, il est

102. « Et Vénus elle-même les a inspirées », VIRGILE, Géorgiques, III, 267.

103. Essais, III, 5.

104. αὐτοδιδάχτω τὴν φύσει, De la véritable incorruptibilité de la Virginité, 65 (P.G. XXX, 801).

essentiellement différent de celui procuré dans le vagabondage de l'instinct sexuel, et incomparablement supérieur. La qualité d'un plaisir, en effet, est suspendue à la sublimité de l'activité dont il découle. Ainsi, un plaisir purement intellectuel sera aussi supérieur à un plaisir purement corporel que l'intelligence est supérieure au corps. Personne, à moins qu'il ne soit rampant et ne patauge dans la fange encore, ne mettra le plaisir du manger et du boire, en tant que tel, sur le même pied que la joie de l'extase mystique ou de la contemplation artistique. Or, la puissante dimension spirituelle que nous avons reconnue à l'amour essence du mariage, cette délectation spirituelle de la Beauté infusée au tréfonds des sens, donne au plaisir une tout autre résonance, le transfigure, le spiritualise pour ainsi dire, et le rend incommeasurable avec tout autre plaisir sexuel en dehors de cette perspective. Tel un cristal frappé par les rayons du soleil et devenu éblouissant ; ou telles les vagues de l'océan, soulevées par la tempête, montent jusqu'aux étoiles...

CHAPITRE IV

B) PUISSANCE CRÉATRICE

Toujours nous basant sur le grand texte de CHYRSOSTOME, nous y voyons que l'enfant est le fruit de l'amour : "Voici à nouveau le mystère de l'amour : si les deux ne deviennent un, ils ne feront pas une multitude (tant qu'ils demeurent deux) ; mais quand ils viennent à l'unité, alors ils feront [une multitude]" — et son expression, comme l'union charnelle elle-même, puisqu'il relie le père et la mère comme "un pont". L'enfant est à la fois indépendant du père et de la mère (puisque c'est une personne humaine), et en fait partie (puisque il est de la plus pure essence de chacun). A la différence donc de l'union sexuelle qui est uniquement le mouvement de compression de l'amour (les deux deviennent un), l'enfant inaugure le mouvement de dilatation de l'amour, comme l'a expliqué CHYRSOSTOME dans ce passage : "Il y a un certain amour qui se tapit dans notre nature, et à notre insu enlace ces corps-ci. C'est pour cela qu'au commencement la femme est [venue] de l'homme, et après cela l'homme et la femme [viennent] de l'un et de l'autre. Vois-tu l'union et l'enlacement ? comment Il n'a pas laissé une autre substance s'introduire du dehors ? Et vois combien de choses Il a disposées. Il a toléré qu'on prît sa

propre sœur, ou plutôt non sa propre sœur mais sa propre fille, ou plutôt non sa propre fille mais quelque chose de plus, sa propre chair. Il a fait le tout dès l'origine, les rassemblant en un, comme pour les pierres. En effet Il ne l'a pas faite du dehors, afin qu' [ADAM] ne s'attache pas à elle comme à une étrangère ; et en sens inverse Il n'a pas arrêté le mariage à elle, de crainte que, en se contractant et en se ramassant en soi-même, [ADAM] ne se séparât des autres. Et de même que les meilleurs arbres sont ceux qui ont une seule souche et se déploient en de nombreuses [branches] — de sorte que s'ils s'entortillaient seulement autour de la racine, tout serait en vain (bien qu'ils eussent beaucoup de racines), et l'arbre n'exciterait plus l'admiration ; de même ici, Il fit engendrer du seul ADAM tout le genre humain, établissant comme une grande nécessité que celui-ci ne fût pas tiraillé en tout sens ni divisé. Et rassemblant davantage, Il ne permet plus qu'on prenne ses sœurs et ses filles, afin qu'en sens inverse nous ne resserrions pas l'amour en un seul, et que nous ne nous séparions pas des autres ! ”¹ (Remarquer comment dans ce passage est donnée en même temps l'explication la plus adéquate de l'interdiction de l'inceste). Forcément, cette dilatation se fait en transmuant une partie de l'énergie sexuelle en amour paternel ou maternel, parce que les deux genres d'amour : sexuel et paternel ou maternel, ont une base physique (à la différence de l'amour spirituel, au moins relativement, parce que même lui n'est pas absolument dépourvu de base physique, puisque nous venons tous d'un seul homme), et comme la base physique était déjà complètement investie dans le premier, le second ne peut être greffé sur celui-ci que par la dévolution d'une partie de cette base physique au service de l'instinct paternel ou maternel. Cela d'ailleurs ne porte en aucune façon préjudice à l'amour sexuel existant entre les époux, il le rend uniquement plus pondéré et plus grave : “ La concupiscence char-

1. Hom. 20 sur Eph., 1 (P.G. LXII, 135).

nelle, dit St AUGUSTIN, quand elle est tempérée par l'instinct paternel ou maternel est réprimée, et d'une certaine façon s'enflamme plus pudiquement. Car alors une certaine gravité intervient dans la volupté ardente, quand, dans l'adhésion qu'ont entre eux l'homme et la femme, ils méditent d'être père et mère.²"

Nous venons de parler d'une "dévolution" et d'une "transmutation" d'une "partie de l'énergie sexuelle". En effet, l'amour paternel ou maternel, quoique conséquent à l'amour sexuel, est une puissance distincte et lui est strictement irréductible, il *s'incorpore* une partie de la base physique en la transmuant en sa propre substance. Il est aussi distinct de l'amour sexuel que le mouvement de dilatation, dont nous venons de parler, l'est du mouvement de compression : la preuve, c'est qu'il survit tant bien que mal, non seulement à l'adultère très souvent, mais souvent à la haine. Par conséquent, les spéculations sexologiques de FREUD assimilant l'amour maternel à l'amour sexuel, peuvent être admises seulement dans la mesure où les deux genres d'amour ont une même base physique. Mais il serait faux de faire équivaloir un amour à un autre, comme le font certains partisans fanatiques du fondateur de la psychanalyse. Parallèlement, on peut dire que l'amour filial n'est que la réplique de l'amour paternel et maternel, c'est-à-dire qu'il est exactement dans le même rapport que celui-ci vis-à-vis de l'amour sexuel ; et là, il semble bel et bien que FREUD ait erré, dans ses élucubrations sur le "complexe d'Œdipe". Son grand tort a été de généraliser, à partir d'expériences faites presque exclusivement sur des gens déséquilibrés ou malades, ses conclusions aux gens normaux ; son grand mérite a été de mettre en relief l'importance extrême du sexe dans la vie humaine.

Les ennemis spécifiques de cette puissance créatrice, ou pour être plus exact, coopératrice avec la puissance créatrice

2. Du bien du Mariage, 3 (P.L. XL, 375).

divine, sont la contraception et l'avortement, mots très à la mode aujourd'hui, parce que nous sommes entrés depuis longtemps dans le processus de désintégration d'une civilisation plus que millénaire. Et ce qui montre la gravité de la situation, c'est que ces mots ne suggèrent plus rien de la terrible réalité qu'ils sont censés désigner : on "pratique" la contraception comme on pratique le sport, ou comme on avale la crème Chantilly ; des filles de treize ans peuvent acheter des pilules anticonceptionnelles, comme on achète des pastilles au miel ; et pour parfaire l'œuvre de la pilule, c'est-à-dire de la jouissance égoïste, si par hasard quelque petit être forcené veut à tout prix naître, le massacre est légalisé : on entre en clinique pour une petite opération dite "interruption de grossesse" (Dieu ! que c'est pudique !), un rien du tout... C'est que notre civilisation, voyez-vous, est très aimable. Ce qui auparavant, dans les temps barbares, était un horrible assassinat, est devenu une petite opération de "curetage", très propre. Voyez-vous, nous aimons beaucoup la propreté, l'asepsie, bref, tout ce qui est net et impeccable. Et puis, la méthode dite "par aspiration" : le mot ne vous suggère-t-il pas une chère petite mignonne faisant de la gymnastique dans quelque institut de beauté ?

Cependant St AUGUSTIN, quelque barbare du cinquième siècle sans doute, n'a pas de ces délicatesses et de ces mignonneries. Parlant de ces époux criminels, il dit tout crûment, le rustre : "Parfois, cette cruauté voluptueuse, ou cette volupté cruelle, va même jusqu'à administrer les drogues de la stérilité,³ et si elle n'y arrive pas, jusqu'à éteindre d'une certaine façon et abattre dans le sein le fœtus conçu, voulant anéantir leur enfant avant qu'il vive, ou s'il vit déjà dans l'utérus, le tuer avant qu'il naisse. Certainement, si tous deux sont tels, ils ne sont pas des époux ; et si dès le début ils sont tels, alors c'est bien plutôt par débauche que par mariage qu'ils se sont unis. Mais si un seul est tel, j'ose

3. *Sterilitatis venena.*

dire ou bien elle est d'une certaine manière la prostituée du mari, ou bien lui est l'adultère de sa femme.⁴" St CHRYSOSTOME, autre rustre, est aussi cru et véhément : " Pourquoi sèmes-tu là où il est impossible de moissonner ? Pourquoi sèmes-tu là où la terre s'applique à corrompre son fruit, où les médicaments de stérilité⁵ sont nombreux, où le meurtre a lieu avant la naissance ? Car tu ne laisses pas la prostituée rester prostituée seulement, mais tu en fais une homicide. Vois-tu comment de l'ivrognerie vient la fornication, de la fornication l'adultère, de l'adultère le meurtre, ou plutôt quelque chose de pire que le meurtre ? Je ne sais en effet comment l'appeler, car on n'anéantit pas ce qui est né mais on l'empêche de naître. Pourquoi donc outrages-tu le don de Dieu ? et combats-tu ses lois ? et ce qui est une malédiction, le poursuis-tu comme une bénédiction ? et le dépôt de la création, en fais-tu un dépôt de massacre ? et la femme accordée pour faire des enfants, en fais-tu un instrument de meurtre ? Afin en effet qu'elle soit toujours pour ses amants d'un usage commode, et qu'elle soit désirable, et qu'elle rapporte davantage d'argent, elle ne refuse pas de faire cela, amassant en conséquence un grand feu sur ta tête.⁶"

1. Dans ces deux textes, il y a d'abord une violente condamnation de la contraception. Si l'on a bien compris tout ce que nous avons dit sur la nécessité de suivre les lois naturelles, en l'occurrence biologiques, parce qu'elles expriment l'intention du Créateur, il ne doit y avoir aucune difficulté à admettre la malice de la contraception, puisqu'elle intervient pour neutraliser la puissance créatrice attachée à un organe ou à un acte par le Créateur. Il y a là une ingérence inqualifiable dans l'ordre divin. Elle se fait de deux manières : ou bien par la mutilation des sources mêmes de la vie (castration, extirpation des ovaires, etc.), ou de leurs fonctions

4. Du Mariage et de la Concupiscence, I, 15 (P.L. XLIV, 423-4).

5. ἀτόκια.

6. Hom. 24 sur Rom., 4 (P.G. LX, 626-7).

(stérilisation sous toutes ses formes, pilule, etc.), ou bien par le détournement mécanique et artificiel du but auquel l'acte est naturellement ordonné, soit avant l'acte sexuel (stérilet, capote que les Français appellent " anglaise ", et les Anglais " française " : " French leather ", sans doute par prévenance et déférence mutuelle, etc.), soit pendant (onanisme — allusion à Onan qui, quand il approchait sa femme, " épanchait [sa semence] par terre ^{6a} ", afin de ne pas avoir d'enfant, etc), soit après (lavage du sperme, etc.). La première forme d'ingérence est plus grave, parce qu'il y a en plus mutilation, comme si l'on se mutilait le cœur ou le foie quand ils sont sains. Aussi St CHRYSOSTOME appelle-t-il la castration une œuvre d' " homicide " ⁷. On pourrait également appeler la stérilisation " homicide " ou " suicide ", puisque le saint l'enferme dans la catégorie de la mutilation (parlant de l'avarice, il dit : " En effet tous savent que ceux qui sont pris de cette maladie, la vieillesse de leur père leur est pesante, et qu'avoir des enfants, qui pour tous les autres est délicieux et désirable, pour eux est lourd et pénible. Aussi beaucoup ont-ils à cause de cela acheté des médicaments qui rendent stérile, et ont mutilé la nature, non seulement faisant périr les enfants déjà nés, mais ne laissant pas même naître le commencement [de la vie] " ⁸. L'effet néfaste s'en répercute sur le sujet, puisque cette mutilation, tant celle de l'organe que celle de la fonction (y compris par la pilule, même si celle-ci était enrobée de chocolat), prive le corps d'hormones très enrichissantes sécrétées par les organes sexuels, lesquelles jouent un rôle très important dans le développement de l'être humain, à tous points de vue : " De toutes les glandes, le testicule possède l'influence la plus grande sur la force et la qualité de l'esprit. Les grands poètes, les artistes de génie, les saints, de même

6a. Gen. 38^o.

7. Hom. 62 sur Mt., 3 (P.G. LVIII, 599).

8. Hom. 28 sur Mt., 5 (P.G. LVII, 357).

que les conquérants, sont en général fortement sexués. La suppression des glandes sexuelles, même chez l'individu adulte, produit des modifications de leur état mental. Après l'extirpation des ovaires les femmes deviennent apathiques, et perdent une partie de leur activité intellectuelle ou de leur sens moral. La personnalité des hommes qui ont subi la castration s'altère de façon plus ou moins marquée. La lâcheté historique d'ABÉLARD devant l'amour et le sacrifice passionné d'HÉLOÏSE furent causés sans doute par la sauvage mutilation que les parents de cette dernière lui firent subir. Les grands artistes furent presque tous de grands amoureux. On dirait qu'un certain état des glandes sexuelles est nécessaire à l'inspiration⁹". St BASILE dit : " S'il faut aussi des témoins, ce ne sont pas des esclaves qui se dresseront, ni une race infâme et funeste d'eunuques, cette race, dis-je, ni féminine, ni masculine, toujours en délire de femme et envieuse, qui se gage pour un vil salaire, irritable, efféminée, esclave de son ventre, passionnée pour l'or, cruelle, pleurant un dîner perdu, inconstante, jamais disposée à partager, prête à tout recevoir, insatiable, furieuse et jalouse.¹⁰" Cette gravité additionnelle de la mutilation étant reconnue, il faut admirer l'énergie et la violence des expressions employées par St CHRYSOSTOME et St AUGUSTIN sur la contraception : " où le meurtre a lieu avant la naissance... ou plutôt quelque chose de pire que le meurtre, je ne sais en effet comment l'appeler, car on n'anéantit pas ce qui est né, mais on l'empêche de naître... Voulant anéantir leur enfant avant qu'il vive, ou s'il vit déjà dans l'utérus, le tuer avant qu'il naisse ". Effrayés par ces expressions, certains commentateurs modernes ont prétendu qu'elles visaient l'avortement. Mais la mention expresse, dans les deux textes, de " médicaments de stérilité " écarte pareille interprétation, de même que l'alternative dans la phrase de St AUGUSTIN : " voulant

9. CARREL, L'Homme, cet inconnu, IV, 7.

10. Lettre à Simplicia hérétique, 115 (P.G. XXXII, 532).

anéantir leur enfant avant qu'il vive " se rapporte nécessairement à la contraception, puisque la seconde alternative : "ou, s'il vit déjà dans l'utérus, le tuer avant qu'il naisse " se rapporte à l'avortement. Bien que ces deux textes fondamentaux visent spécialement l'avortement et la contraception par stérilisation, les formules employées, dans leur précision, englobent également la seconde forme de contraception, que nous avons appelée " mécanique et artificielle " : " on l'empêche de naître ", " voulant anéantir leur enfant avant qu'il vive ". D'ailleurs, juste quelques lignes avant le texte cité, St AUGUSTIN s'insurge contre le fait de " mettre obstacle à la génération " tout court. De par ailleurs on peut trouver chez les Pères plusieurs affirmations visant exclusivement la seconde forme de contraception : par exemple, St CYRILLE D'ALEXANDRIE, parlant de l'acte d'Onan (Gen. 38⁹), dit : " Il lésa la loi du coit ".¹¹

La contraception s'attaque, mais moins directement, à l'amour aussi. Nous avons vu dans le grand texte de CHRYSOSTOME de la 12^e homélie sur l'épître aux Colossiens qu'il compare la semence de l'homme (comme aussi l'ovule) à " l'or le plus pur " et à " un parfum liquide ". Ces expressions ne sont pas de la rhétorique. Si la semence est ce qu'il y a de plus riche dans le corps de l'homme, sa quintessence pour ainsi dire, quelle atteinte ne porte pas à l'amour une femme qui, au lieu de se comporter à l'égard de cette quintessence de l'homme aimé comme à l'égard de " l'or le plus pur " et du " parfum liquide ", l'accueillant et pour ainsi dire le réchauffant dans son sein, au contraire l'expulse de son propre corps comme une saleté, comme un germe nocif ? Forcément cette impression de " saleté " et de " nocivité " rejaillit sur l'homme lui-même : beaucoup de femmes disent de leurs maris qu'en approchant d'elles ils viennent se libérer de leurs " saletés ", et la phobie de la grossesse rejaillit en phobie et haine de l'auteur possible de

11. Comm. sur Gen., 6 (P.G. LXIX, 309).

cette grossesse. Les autres méthodes artificielles ne valent pas mieux. Un homme qui approche sa femme avec un condom ne fait pas une seule chair avec elle : il s'unit littéralement au condom. Egalement, l'onaniste ne s'unit pas à sa femme, elle devient pour lui uniquement un instrument de plaisir, une occasion de se décharger de son sperme, exactement au même titre qu'une image pornographique. Et ainsi chaque forme de contraception artificielle porte à sa manière gravement atteinte à l'amour. Cette fois-ci Simone DE BEAUVIOR est bien inspirée : "C'est l'ensemble du comportement sexuel qui en justifie les divers moments : des conduites qui semblent à l'analyse répugnantes paraissent naturelles quand les corps sont transfigurés par les vertus érotiques dont ils sont revêtus ; mais inversement, dès qu'on décompose en éléments séparés et privés de sens corps et conduites, ces éléments deviennent malpropres, obscènes. La pénétration qu'une amoureuse éprouvera avec joie comme union, fusion à l'homme aimé, retrouve le caractère chirurgical et sale qu'elle revêt aux yeux des enfants si on la réalise hors du trouble, du désir, du plaisir : c'est ce qui se produit par l'usage concerté des préservatifs.¹²"

Cette viciation de l'ordre divin ne se trouve pas dans l'usage du droit conjugal dans les seules périodes infécondes, la seule forme de régulation des naissances acceptée par l'Eglise. Il ne s'agit pas d'un subterfuge inventé par celle-ci pour trouver une issue aux problèmes conjugaux actuels sans aller à l'encontre de son enseignement traditionnel. Car un acte est mauvais, ou bien parce qu'il vicie l'ordre naturel, ou bien parce que, tout en ne le violent pas il est inspiré par une mauvaise intention. Or, cette forme de régulation des naissances, d'une part respecte la loi naturelle, d'autre part peut être inspirée par un autre devoir, *plus grave que celui d'engendrer un enfant, et en conflit avec ce dernier devoir* — par exemple danger de mort ou de maladie

12. Le Deuxième Sexe, II, 3.

grave provenant d'une éventuelle grossesse... C'est dire que la préservation de ses belles formes, avoir du temps pour s'amuser et danser, ou même pour devenir aviatrice, les sacrifices qu'exigent la procréation et l'éducation des enfants (beaucoup s'abstiennent de procréer un grand nombre d'enfants, par crainte de ne pouvoir les nourrir ou les lancer suffisamment outillés pour la vie, ce qui accuse un manque certain d'abandon à la Providence divine : "Observez les lis des champs, comme ils poussent : ils ne peinent ni ne filent. Or je vous dis que Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Que si Dieu revêt de la sorte l'herbe des champs, qui est aujourd'hui et demain sera jetée au four, ne fera-t-il pas bien plus pour vous, gens de peu de foi !^{12a)}, le désir de leur assurer un héritage plus grand, ne pas être importuné par les cris du bébé la nuit etc., ne sont point des raisons valables pour user de cette forme de régulation — ni non plus la spéculation sur les dangers de l'accroissement de la population mondiale, thème favori des alarmistes. Outre que cette dernière raison constitue une inqualifiable substitution de soi à la Providence divine, que sait-on ce qui arriverait si une guerre mondiale se déclarait ? L'homme ne deviendrait-il pas "plus précieux que la pierre d'Ophir ?"¹³ Il est toujours grave de renoncer volontairement (opposé à "involontairement", comme le cas des époux stériles) et sans raison adéquate à un des biens les plus importants du mariage, à cause de l'interpénétration de ces biens — et le bien des enfants en est le plus auguste ! Puisque tout arbre se juge à ses fruits, qu'adviendrait-il si l'on préconisait l'usage de cette forme de régulation indifféremment — à supposer qu'elle fût perfectionnée jusqu'à devenir infaillible dans ses résultats ? Qu'adviendrait-il, si ce n'est l'extinction du genre humain ? Par conséquent l'usage injustifié de cette forme de régulation est un signe d'étoile-

12a. Mt. 6²⁸⁻³⁰.

13. Is. 13¹².

ment et de repli égoïste sur soi. "Toutes les choses, dit PLOTIN, tant qu'elles persévèrent dans l'être, tirent nécessairement de leur propre essence et produisent au dehors une certaine nature qui dépend de leur puissance et qui est l'image de l'archétype dont elle provient. Ainsi, le feu répand la chaleur hors de lui ; la neige ne renferme pas le froid en elle-même. Les parfums donnent un exemple frappant de ce fait : tant qu'ils durent, ils émettent des exhalaisons auxquelles participe tout ce qui les entoure. Tout ce qui est arrivé à son point de perfection engendre quelque chose.¹⁴" Si donc le bien est diffusif de soi, si tout être arrivé à sa perfection engendre (et cela est vrai de l'engendrement le plus sublime entre tous et le plus spirituel, la génération éternelle du Fils par le Père, comme de l'engendrement le plus grossier), on doit dire que seule une générosité redoublée (et non l'égoïste calcul ni la lésine spirituelle), un grand élan spirituel chez les époux, viendra à bout du dégoût actuel, devenu presque pathologique, qu'on a pour engendrer des enfants, les plus délicieux des êtres, pourtant ! si délicieux qu'on en oublie tous les sacrifices qu'ils exigent : "Quand la femme enfante elle éprouve de la tristesse, parce que son heure est venue ; mais quand elle a enfanté, elle ne se souvient plus de son affliction à cause de la joie qu'un homme soit venu au monde¹⁵." Une femme m'écrivait : "Je suis très heureuse parce que je vais avoir un enfant en été. Je suis loin de prendre ce cadeau précieux comme allant de soi, et je suis satisfaite plutôt d'en gagner une infime partie par la souffrance physique — autrement il aurait été trop accablant. Je ne sais si vous pouvez imaginer combien cette expérience est miraculeuse et combien grande est ma joie ! Maintenant cette joie est la chose la plus actuelle dans ma vie, et j'espère que vous ne penserez pas que cette attitude est primitive — parce qu'elle ne l'est pas. Elle fait que je me sens comme vivant

14. Ennéades, V, 1, 6.

15. Jean 16²¹.

dans une île, les choses qui m'entourent ne sont pas moins intéressantes, mais, d'une certaine manière, lointaines." L'enfant, dans son innocence, sa naïveté, sa joie, son oubli immédiat des injures, sa franchise, sa confiance, son ingénuité, son intuition, sa capacité d'étonnement, et jusqu'à la fraîcheur de sa chair potelée quasi-incorruptible, non encore souillée par le péché, est un rayon paradisiaque et l'idéal que la sainteté elle-même se propose d'atteindre, à travers les affres lucides de la conscience. Aussi c'est sur ces paroles de DOSTOÏÉVSKI que je conclurai cet exposé : "Une femme doit, quand elle est mariée, engendrer autant d'enfants que possible, non pas deux ni trois, mais six, dix enfants, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à l'impuissance... C'est alors seulement qu'elle entrera en contact avec la vie réelle et parviendra à la connaître dans toutes ses manifestations diverses.¹⁶"

2. La deuxième condamnation portée par les deux textes d'AUGUSTIN et de CHRYSOSTOME cités au début de ce chapitre, est contre l'avortement (l'avortement et la contraception sont d'ailleurs englobés dans une commune réprobation, parce qu'ils proviennent de la même source, "la volupté cruelle" — ce qui me fait admirer, entre parenthèses, la folie de ceux qui veulent remédier à l'avortement par la contraception, exactement comparables à ceux qui veulent éteindre le feu avec de l'huile...) C'est le plus criminel des meurtres, parce que perpétré contre un être innocent ; le plus lâche et le plus abject des meurtres, parce que contre un être absolument sans défense. Une clique de médecins n'a pas honte cependant de nous affirmer : "la mère est en état de légitime défense !" Ce serait de quoi faire éclater de rire, si la chose n'était terriblement tragique ! Voyez-vous, le petit homme d'un, deux ou cinq centimètres est un assassin, contre lequel la mère doit se défendre ! D'autres nous disent

16. Journal d'un écrivain, 1876, Juillet-Août, 4, 3.

qu'il faut sauver la vie de la mère : à la bonne heure, mais non en tuant *directement* et dépeçant le petit être au-dedans d'elle, qui pour être petit n'en est pas moins une personne humaine et a en conséquence un droit inviolable à la vie, tout comme n'importe quelle grande personne. C'est un des points les plus indiscutables de la morale, que la fin ne justifie pas les moyens, qu'on ne peut par conséquent tuer un innocent, fût-ce pour délivrer de la mort la population de tout un pays. D'ailleurs plus aucun médecin digne de ce nom ne croit à la nécessité, du point de vue médical, de l'avortement thérapeutique. D'autres nous disent sans vergogne que c'est "un paquet de viande" (et ce sont souvent les mêmes, le petit homme pour eux se transmuant en "assassin" ou en "paquet de viande", selon les besoins de la cause). Un paquet de viande, ce qui manifeste les signes de la vie dès la conception ? dont le cœur commence à battre entre le dix-huitième et vingt-cinquième jour ? dont les vingt dents de lait sont toutes là, à six semaines et demie ? dont le cerveau est entièrement en place au bout de huit semaines ? "Il y a onze ans, donnant un anesthésique pour une rupture de grossesse extra-utérine (à deux mois), j'ai eu entre les mains ce que j'ai cru être le plus petit être humain jamais vu. Le sac embryonnaire était intact et transparent. A l'intérieur, il y avait un humain, mâle, tout petit... moins d'un centimètre. Attaché à la paroi par le cordon ombilical, il nageait avec une extrême vigueur dans le liquide amniotique. Ce petit homme était parfaitement développé, avec des doigts longs et minces. Sa peau était transparente. Artères et veines délicates faisaient saillie au bout des doigts. Il était bien vivant, nageait naturellement la brasse et faisait le tour de sa bulle en à peu près une seconde. Il ne ressemblait en rien aux photos d'embryon que j'avais vues, ni aux rares embryons que j'avais pu jusque-là observer. La raison de cette différence était évidemment que celui-ci était bien vivant. Dès l'ouverture du sac, le petit homme perdit immédiatement la vie, et prit l'aspect caractéristique de l'embryon

à ce stade de développement (extrémités flasques). ”¹⁷ Nous le répétons, c'est au moment de la conception que la vie commence, parce que c'est à ce moment que commence la reproduction des cellules, leur spécialisation et leur fonctionnement. C'est aussi bien la conclusion de la science la plus moderne que du sens commun le plus élémentaire et le plus naïf. On connaissait les fausses arguties et distinctions, qui ne sont que prétextes au meurtre, du temps de St BASILE déjà : “Celle qui avorte de propos délibéré est soumise à la peine de meurtre. Et la distinction entre [fœtus] formé et non formé n'existe pas chez nous.¹⁸” A ceux qui, très déraisonnablement, se prévalent du doute, nous dirons : supposez que vous ayez fauché un enfant dans la rue, et que l'automobiliste qui vient après vous soit dans le doute si l'enfant est mort, ne serait-il pas un meurtrier chevronné si, au lieu de descendre voir s'il y a possibilité de le sauver, il l'achevait ?

Il reste quelques mots à dire sur l'éducation : “On ne devient pas père en ensemençant seulement, dit St CHRYSOSTOME, mais en bien éduquant ; comme l'on ne devient pas mère en enfantant seulement, mais en nourrissant convenablement... C'est l'œuvre de la sollicitude divine, de ne pas laisser les enfants destitués de l'affection naturelle, comme de ne pas tout confier à elle. Car si les parents ne devaient absolument pas aimer leurs enfants sous l'impulsion de la nécessité naturelle, mais seulement à cause des mœurs de ces derniers et de leurs bonnes actions, tu en aurais vu beaucoup expulsés de la maison paternelle à cause de leur mépris, et notre genre humain aurait été mis en pièces. Inversement, si tout était confié à la tyrannie de la nature, et qu'il ne fût pas permis aux parents d'avoir leurs enfants en horreur quand ceux-ci sont méchants, mais qu'outragés et souffrant d'eux une infinité de maux ils persévéraient à cause de la nécessité de la nature à entourer de soins leurs

17. Paul E. ROCKWELL, M.D., Albany Times Union, 10 Mars 1970.
 18. Can. 2 (P.G. XXXII, 672).

enfants qui les outragent et les insultent ignoblement, notre genre humain eût péri misérablement.¹⁹" Or, l'éducation commence dès le premier moment de la conception, et les toutes premières années de la vie d'un individu sont incomparablement les plus riches : "Un enfant de cinq ou six ans sait par moments des choses si remarquables, et si étonnamment profondes, sur Dieu, sur le bien et le mal, qu'on doit, qu'on le veuille ou non, conclure que la nature a pourvu l'enfant de moyens différents [des nôtres] d'acquérir la connaissance, qui cependant, non seulement nous sont inconnus, mais, en vertu de la pédagogie, seraient virtuellement répudiés. Oh ! bien sûr, un enfant ne connaît pas des réalités sur Dieu, et qu'un juriste intelligent mette à l'épreuve les conceptions qu'un enfant de six ans a du bien et du mal, il éclaterait tout simplement de rire. Mais soyez un peu plus patient et plus attentif (car cela vaut la peine) ; pardonnez à l'enfant en ce qui concerne certaines réalités ; acceptez certaines absurdités, et essayez d'aller à *l'essence de l'entendement*²⁰, et soudain vous percevrez qu'il en sait sur Dieu peut-être autant que vous savez, et, concernant le bien et le mal, ce qui est honteux et ce qui est digne d'éloge, peut-être même beaucoup plus que vous, avocat très subtil mais qui êtes parfois sous l'emprise de la précipitation.²¹" Les "moyens différents [des nôtres] d'acquérir la connaissance", dont parle DOSTOÏEVSKI, c'est sans aucun doute l'intuition, infiniment supérieure à l'analyse dont nous nous targuons, pauvres adultes, regardant les enfants avec condescendance. Chez eux, il y a fusion avec les objets, ils les saisissent instantanément et du dedans, ils n'ont que faire de notre pauvre analyse. La vie de l'adulte, en fait, ne doit consister qu'à redécouvrir, par le moyen de ce qui nous reste d'intuition de l'enfance, et par l'analyse (qui lui sert de cuirasse) tous

19. 1^{er} Disc. sur Anne, 3 (P.G. LIV, 636-7).

20. Souligné par DOSTOÏEVSKI.

21. DOSTOÏEVSKI, Journal d'un écrivain, 1876, Mai, 2, 1.

les trésors d'intuition légués à nous par l'enfance. Il faut prendre littéralement le "si vous ne retournez" ²² dans la fameuse parole : "Si vous ne retournez et devenez comme ces petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux". ²³ Il s'agit pour ainsi dire de faire marche arrière sur la voie de l'enfance. Dans la vie future il y aura substitution complète de l'intuition à l'analyse. ²⁴ La pédagogie moderne, désavouée par DOSTOÏÉVSKI, consiste au contraire à rendre les enfants aveugles dès leur plus bas âge, en leur apprenant laborieusement à substituer l'analyse à l'intuition. Celle-ci se nourrissant par l'amour, on peut par là se rendre compte combien irremplaçable est le rôle de l'amour chez les parents, dans l'éducation des enfants.

Quant à la tendre jeunesse, son inconstance naturelle, son agitation, sa déraison, sa pétulance, sa démesure, sa violence, sa légèreté, son insouciance, pour ne citer que quelque-uns de ses défauts, doivent être neutralisées par les qualités opposées des parents, non en asphyxiant chez leurs enfants les sources de la vie, ces belles qualités inhérentes à la jeunesse, telles l'enthousiasme, la générosité, le culte du beau plutôt que de l'utile, la noble imprévoyance, la bonté naturelle, la confiance, l'espérance, mais en les canalisant et les fortifiant. Il ne faut pas oublier que le désarroi actuel, cette révolte incroyable de la jeunesse contre les adultes, qui cause des dissensions parricides à l'intérieur de tant de maisons, cet agenouillement universel devant la déesse "Jeunesse", sont dus pour une grande part à la lâcheté et à la faiblesse des parents et des adultes.

22. στραφῆτε.

23. Mt. 18^a.

24. Voir notre « Transfiguration selon les Pères Grecs », VII, 144-5; IX, 168-170.

CHAPITRE V

C) DON POUR TOUJOURS MYSTÈRE DU MARIAGE

“Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur : car le mari est chef de sa femme, comme le Christ est chef de l’Eglise, Lui le sauveur du Corps ; or l’Eglise se soumet au Christ ; les femmes doivent donc, et de la même manière, se soumettre en tout à leurs maris. Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l’Eglise, et s’est livré pour elle, afin de la sanctifier, la purifiant par le bain de l’eau qu’une parole accompagne, pour se la présenter à Lui-même glorifiée, sans tache ni ride ni rien de tel, mais sainte et immaculée. C’est ainsi que les maris doivent aimer leurs femmes comme leurs propres corps. Qui aime sa femme s’aime lui-même. Or nul n’a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et la réchauffe, comme le Christ [l’a fait pour] l’Eglise, car nous sommes les membres de son corps. ‘C’est pourquoi l’homme quittera son père et sa mère et il adhérera à sa femme, et les deux seront en une seule chair’.¹ Ce mystère est grand : je parle par rapport au

1. Gen. 2²⁴.

Christ et à l'Eglise.²" Notre chapitre ne sera que le commentaire de ce magnifique passage :

I. Du moment que les deux ne font qu'une seule chair, c'est en toute rigueur que nous pouvons déduire qu'ils deviennent de par le fait même inséparables : "Je l'ai saisi et je ne le lâcherai point."³" Ce désir d'indissolubilité ou d'éternité se retrouve dans tout amour sublime et noble, comme dans tout amour tant soit peu digne de ce nom, et même, sous forme de tâtonnements inconscients et de préfigurations confuses et émouvantes, jusque dans des amours indignes de ce nom. Sans vouloir porter de jugement sur la qualité de chacun des amours que nous allons brièvement passer en revue : on connaît la fameuse lettre de BEETHOVEN "à l'*immortelle* bien-aimée"; la beauté poignante du "Lac" de LAMARTINE est due à ce même désir d'éterniser son amour, en confiant la mémoire, puisque l'homme passe, aux "noirs sapins", aux "rocs sauvages", au "zéphyr qui frémit et qui passe"... On peut dire autant du "Souvenir" de MUSSET, sauf que l'accent, au lieu d'être mis sur la nature "que le temps épargne", laquelle entretient le souvenir là où le caractère éphémère de l'homme échoue, l'est plutôt sur le souvenir :

"Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché!"

et cela en dépit de la métamorphose de l'amour de la part de l'autre partie en froid glacial et vide effrayant. "Une Charogne", de BAUDELAIRE, exprime avec grande énergie l'opposition de l'incorruptibilité et de la beauté du souvenir à la putréfaction du corps :

"Alors, ô ma beauté, dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,

2. Eph. 5²²⁻³².

3. Cant. des cant., 3⁴.

Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De mes amours décomposés ! ”

Roméo et Juliette divinisent (littéralement, c'est-à-dire le substituent à Dieu) si bien leur amour qu'ils choisissent de se suicider plutôt que d'être séparés l'un de l'autre. En effet, il n'y a pas de désir plus profondément ancré dans le cœur de l'homme que cette immortalisation de l'amour. Un homme qui dirait à une femme : “ Je t'aime absolument, éperdument, mais pour deux années seulement ”, serait suprêmement ridicule. Pourtant c'est cette quadrature du cercle que prétendent réaliser les tenants de “ l'union libre ” et du mariage à l'essai !

Avant de renforcer ces considérations naturelles par celles, mystiques, du texte de St PAUL par rapport au Christ et à l'Eglise, une digression s'impose : pourquoi, dans cette fameuse comparaison, est-ce l'homme qui a, apparemment, l'avantage ? Toute chose, quelle qu'elle soit, pour pouvoir subsister, est soumise au principe de la « monarchie » (au sens large, étymologique), c'est-à-dire doit avoir une seule tête : “ Car ce qui est sans tête, dit St GRÉGOIRE le Théologien, est désordonné, et ce qui a plusieurs têtes est séditieux, donc sans tête, donc désordonné. Les deux choses en effet mènent au même : le désordre ; et celui-ci mène à la dissolution, car il est l'exercice de la dissolution. Pour nous, c'est la monarchie qui est tenue en honneur.⁴ ” En conséquence, si la famille veut subsister, il faut qu'elle n'ait qu'une seule tête ; et entre l'homme et la femme, vu tout ce que nous avons dit sur le caractère passif et faible de la femme, il est facile de trancher. Aussi bien les Pères appellent-ils l'homme : “ le plus propre à diriger ”.⁵ Le texte classique de l'Ecriture là-dessus, qui soulève aujourd'hui des tempêtes folles et ridicules, est celui de St PAUL : ” Je veux que vous

4. 3^e Disc. Théol., Disc. 29, 2 (P.G. XXXVI, 76).

5. St BASILE, Hom. sur Ps. 1, 3 (P.G. XXIX, 217).

sachiez que la tête de tout homme est le Christ, la tête de la femme est l'homme, et la tête du Christ est Dieu. Tout homme priant ou prophétisant la tête couverte, déshonore sa tête. Toute femme priant ou prophétisant la tête découverte, déshonore sa tête : c'est exactement comme si elle était tondue. Si donc une femme ne met pas de voile, alors qu'elle se coupe les cheveux ! Mais si c'est une honte pour une femme d'avoir les cheveux coupés ou tondus, qu'elle mette un voile. L'homme, lui, ne doit pas se couvrir la tête, parce qu'il est l'image et la gloire de Dieu ; quant à la femme, elle est la gloire de l'homme. Ce n'est pas l'homme en effet qui a été tiré de la femme, mais la femme de l'homme ; et en effet ce n'est pas l'homme qui a été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. Voilà pourquoi la femme doit avoir sur la tête un signe de sujexion, à cause des anges. D'ailleurs dans le Seigneur, la femme n'est pas sans l'homme, ni l'homme sans la femme ; car si la femme a été tirée de l'homme, l'homme à son tour naît par la femme, et tout vient de Dieu. Jugez-en par vous-mêmes : est-il décent que la femme prie Dieu la tête découverte ? La nature elle-même ne nous enseigne-t-elle pas que c'est une honte pour l'homme de porter les cheveux longs, tandis que c'est une gloire pour la femme de les porter ainsi ? Car la chevelure lui a été donnée en guise de voile. Au reste, si quelqu'un veut ergoter, tel n'est pas notre usage, ni celui des Eglises de Dieu. ⁶"

Tout d'abord, qu'il soit bien dit que ce texte ne se rapporte pas à des coutumes du temps de St PAUL, et qu'il n'est pas relatif comme ces coutumes auxquelles il est censé être rapporté par de faux théologiens dont l'unique souci est de se métamorphoser, tels des caméléons, aux goûts du jour, cherchant non pas d'élever le "monde" aux exigences de l'Evangile, mais de frelater celui-ci et de l'abaisser aux exigences du "monde". Le ton solennel du texte et les

6. I Cor. 11^{a-16}.

arguments purement théologiques et naturels sur lesquels il se base, le montrent à l'évidence. Dans le texte, il y a deux choses : la coutume, pour la femme, de se couvrir la tête, de ne pas se la couvrir pour l'homme, en priant et en prophétisant ; ensuite, la réalité permanente dont cette coutume est le symbole, à savoir que l'homme est "l'image et la gloire de Dieu", la femme "la gloire de l'homme". Qu'est-ce que cela veut dire, puisque nous savons que la femme aussi est l'image de Dieu ("et Dieu fit l'homme, Il le fit à l'image de Dieu, Il les fit homme et femme⁷") ? Sans doute, mais "image" indique deux choses : la participation à l'intelligence divine, et la domination sur la création visible. La première, la femme l'a à égalité avec l'homme, que ce soit avant comme après la chute. Pour la seconde, elle y participait avant la chute, mais déjà avec une certaine "monarchie" détenue par l'homme, St PAUL disant : "Ce n'est pas l'homme qui est de la femme, mais la femme qui est de l'homme ; et en effet ce n'est pas l'homme qui a été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme".⁸ Mais cette quasi-indépendance, la femme l'a perdue par son initiative dans le péché : "Ton refuge sera vers ton mari, et il domînera sur toi".⁹ "Chez nous en effet, c'est à bon droit que la femme est soumise à son mari, car l'égalité de rang cause la dissension ; et ce n'est pas pour cela seulement, mais aussi à cause de la séduction qui a eu lieu au commencement. C'est pourquoi quand la femme a été créée, elle ne lui a pas été subordonnée immédiatement, ni quand Dieu l'a menée à son mari ; et elle n'a entendu de Dieu rien de pareil, ni son mari ne lui a dit rien de pareil, mais il dit qu'elle était l'os de ses os et la chair de sa chair ; jamais il ne lui a fait mention de commandement ou de subordination. Mais quand elle eut abusé de son pouvoir, et créée pour être une

7. Gen. 1²⁷.

8. I Cor. 11⁸⁻⁹.

9. Gen. 3¹⁶.

aide, eut prouvé être un piège, et eut tout fait périr, c'est alors qu'il lui fut dit avec justice que désormais 'ton refuge sera ton mari '.¹⁰ C'est pour la même raison que St PAUL prescrit ce qui suit : " Pendant l'instruction, la femme doit garder le silence, en toute soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de faire la loi à l'homme. Qu'elle se tienne tranquille. C'est ADAM en effet qui fut formé le premier, EVE ensuite. Ce n'est pas ADAM qui se laissa séduire, mais la femme qui, séduite, se rendit coupable de transgression.¹¹" Et aussi : " Comme dans toutes les Eglises des saints, que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis de prendre la parole ; qu'elles se tiennent dans la soumission, ainsi que la Loi même le dit. Si elles veulent s'instruire sur quelque point, qu'elles interrogent leur mari à la maison ; car il est inconvenant pour une femme de parler dans une assemblée.¹²" Le passage suivant de St CHRYSOSTOME précisera dans quelles conditions l'enseignement est interdit aux femmes par St PAUL, et dans quelles conditions il ne l'est pas, et réconciliera les apparentes contradictions scripturaires ; parlant des femmes des temps apostoliques, il dit : " Elles cherchaient une seule chose, c'est d'être associées aux Apôtres, et de participer aux mêmes poursuites qu'eux. C'est pourquoi non seulement celle-là¹³ est ainsi, mais aussi toutes les autres. Et en effet parlant d'une certaine PERSIS, [St PAUL] dit : 'laquelle s'est beaucoup fatiguée dans le Seigneur '¹⁴, et il admire MARIE et TRY-PHÈNE¹⁵ à cause de ces fatigues, parce qu'elles ont peiné avec les Apôtres, parce qu'elles se sont dépouillées pour les mêmes luttes. Et comment alors, écrivant à TIMOTHÉE¹⁶, dit-il : 'je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de faire

10. CHRYSOSTOME, Hom. 26 sur I Cor., 2 (P.G. LXI, 215).

11. I Tim. 2¹¹⁻¹⁴.

12. I Cor. 14³³⁻³⁵.

13. PRISCILLA.

14. Rom. 16¹².

15. Id. 16^{6,12}.

16. I Tim. 2¹².

la loi à l'homme ? C'est quand le mari est pieux, et qu'il a la même foi, et participe à la même sagesse. Mais quand il est infidèle et fourvoyé, il ne la prive pas du pouvoir d'enseigner. Et certes, écrivant aux Corinthiens¹⁷, il dit : 'Et la femme qui a un mari non croyant... qu'elle ne le renvoie pas... Car que sais-tu, femme, si tu sauveras ton mari ?' Comment une femme croyante peut-elle sauver un mari incroyant ? N'est-ce pas en le catéchisant, l'instruisant et le poussant à la foi, comme cette même Priscilla l'a fait pour Apollon ? Et de par ailleurs, quand il dit : 'je ne permets pas à la femme d'enseigner, il signifie la prédication de la chaire, la parole publique et celle propre au sacerdoce ; il ne lui interdit pas d'exhorter et de conseiller en privé.¹⁸' Les chrétiens qui, avec tant d'insolence à l'égard de l'Apôtre, revendiquent l'indépendance des femmes jusqu'à vouloir les revêtir du sacerdoce et abolir toute soumission à leurs maris, feraient bien de ruminer ces paroles-là, rien n'est plus profitable que la ruminat.

Cette soumission est d'abord symbolisée par la chevelure féminine, selon l'Apôtre : "Car la chevelure lui a été donnée en guise de voile.¹⁹" C'est ce que MILTON a bien vu dans ce beau passage : "Lui, fait pour la contemplation et la valeur, elle, pour la douceur et la grâce délicieuse et attirante, lui pour Dieu seul, elle pour Dieu en lui : le beau et large front de l'homme et son œil sublime annoncent la suprême puissance ; ses cheveux d'hyacinthe, partagés sur le devant, pendent en grappe d'une manière mâle, mais non au-dessous de ses fortes épaules. Elle porte comme un voile sa chevelure d'or qui descend épars et sans ornement jusqu'à sa fine ceinture, se roule en capricieux anneaux, comme la vigne replie ses attaches ; symbole de la dépendance, mais d'une dépendance demandée avec une douce autorité, par

17. I Cor. 7^{13,14}.

18. Hom. sur Rom. 16³, 3 (P.G. LI, 192).

19. I Cor. 11⁵.

la femme accordée, par l'homme mieux reçue ; accordée avec une timide soumission, une fierté modeste, et un délicieux, résistant et amoureux délai.²⁰" Très bien ! Mais alors puisque la chevelure par elle-même déjà est signe de soumission, pourquoi faut-il traduire celle-ci, en sus, en mettant un voile ? "Afin de confesser la soumission non seulement par la nature, mais aussi par la volonté.²¹" Et que signifie l'injonction mystérieuse : "Voilà pourquoi la femme doit avoir sur la tête un signe de sujétion, à cause des anges ?" (entendez par là : à cause des anges gardiens invisiblement présents). Selon l'explication des Pères, elle équivaut à une leçon de pudeur, cette pudeur féminine que Victor HUGO a décrite, nous l'avons vu, comme tressaillant même dans la solitude et la sécurité la plus complète.

Que l'arrogance phallique pourtant ne s'y trompe point. A part le fait que l'égalité essentielle de l'homme et de la femme n'est en rien entamée par cette soumission (et St PAUL y fait allusion dans le même texte, puisqu'il assimile la principauté de l'homme sur la femme à celle de Dieu le Père sur le Christ, qui pourtant est consubstantiel à son Père : "La tête de tout homme est le Christ, la tête de la femme est l'homme, et la tête du Christ est Dieu") rappelons que si la femme a été soumise à l'autorité de l'homme, comme femme *libre*, l'homme, d'un autre côté, par manière de compensation, a été soumis à la puissance de la femme par la véhémence plus grande de son désir. Dieu, dit St BASILE, "a soumis la femme à la puissance de l'homme, mais Il a apprivoisé l'homme par la volupté [qu'il éprouve] de la femme, décernant que celle-ci, prise d'une côte de l'homme fût docile, comme faisant partie d'un tout dont elle a été prise, à la souveraineté [mâle], et que l'homme désirât celle qui a été prise de lui, et que, poursuivant l'union avec elle, il s'appliquât par les nécessités de la nature à récupérer, par le

20. Paradis Perdu IV.

21. CHRYSOSTOME, Hom. 26 sur I Cor., 5 (P.G. LXI, 219).

coût, son propre membre.²²" "As-tu vu, demande CHRYSOSTOME, comment l'autorité est facile à supporter, quand le chef est amoureux fou de celle qui lui a été subordonnée, quand la crainte est alliée à l'amour ?"²³

III. Nous en venons maintenant à ce qui constitue l'enseignement principal du texte de PAUL : l'assimilation du mariage à l'amour mutuel du Christ et de l'Eglise. Cet enseignement élève l'indissolubilité naturelle jusqu'à la sublimité. Peut-être le texte suivant, une pure splendeur, de CHRYSOSTOME, exprime-t-il le mieux ce que nous voulons dire : "Tu as vu la mesure de l'obéissance, écoute aussi la mesure de l'amour. Veux-tu que ta femme t'obéisse, comme l'Eglise du Christ ? Prends soin d'elle, toi aussi, comme le Christ a pris soin de l'Eglise. Fallût-il donner ta vie pour elle, être mis en pièces infiniment de fois, supporter et souffrir n'importe quoi, ne refuse pas. Dussiez-vous souffrir tout cela, tu n'aurais encore rien fait de ce qu'a fait le Christ. Car toi, tu fais cela déjà uni, mais Lui l'a fait pour celle qui se détournaît de Lui et le haïssait. De même donc que Lui a ramené à ses pieds celle qui se détournaît de Lui, et Le haïssait, et Le conspuait, et Le dédaignait — et cela, par sa grande sollicitude, non par des menaces, ni par des outrages, ni par la crainte, ni par rien de pareil : ainsi agis toi aussi à l'égard de ta femme. Si tu la vois faisant la fière, la dédaigneuse, la méprisante, tu pourras la ramener sous tes pieds par le grand soin que tu prendras d'elle, par la tendresse, par l'amour. Car il n'y a rien de plus tyrannique que ces liens, et surtout entre l'homme et la femme. Peut-être qu'on pourrait s'attacher un serviteur par la crainte, ou plutôt même pas : car très vite il nous abandonnera et s'en ira. La compagne de notre vie, la mère de nos enfants, le fondement

22. Traité de la véritable incorruptibilité de la Virginité, 3 (P.G. XXX, 673, 676).

23. Hom. sur les trois genres de servitude introduits par le péché, 2 (P.G. LIV, 595).

de toute notre joie, ce n'est pas par la crainte et les menaces qu'il se faut l'enchaîner, mais par l'amour et l'affection. Qu'est-ce en effet cette union, quand la femme tremble devant son mari ? De quel plaisir jouira le mari lui-même, quand il cohabite avec sa femme non comme avec une femme libre, mais comme avec une esclave ? Que si tu souffres quelque chose pour elle, ne le lui reproche pas, car le Christ n'a pas fait cela : 'Il s'est livré, dit-il, pour elle, afin de la sanctifier, la purifiant'²⁴ : donc elle était impure, donc elle était blâmable, donc elle était méprisable ! Quelle que soit par conséquent la femme que tu prendrais, tu ne prendrais pas d'épouse comme l'Eglise prise par le Christ, ni d'aussi éloignée de toi que l'Eglise l'est du Seigneur. Et cependant Il n'a pas éprouvé pour elle de dégoût, ni de haine à cause de l'excès de sa laideur... Il s'est livré pour celle qui était laide comme si elle eût été belle, et bien-aimée. et admirable.²⁵"

A. D'abord, en nous basant sur ce texte, notons l'idée que l'amour va jusqu'à la mort. Si donc l'on doit aller jusqu'à donner sa propre vie, à combien plus forte raison tout doit être mis en commun, littéralement parlant : les pensées, les sentiments, les joies, les souffrances, les problèmes, les phobies, tout ! C'est montrer la mesquinerie de bien des ménages, par exemple où chaque conjoint tient jalousement à garder son propre argent, pour ne pas parler de ceux, très nombreux, bâties dès le départ sur l'argent, et ainsi mort-nés. Après quoi l'on s'étonne que ces ménages échouent, et, soit se dissolvent, soit gardent encore l'ombre d'une vie, les deux conjoints vivant côté à côté, hermétiquement fermés l'un à l'autre, dans la morosité et l'ennui, l'intérêt seul les liant et sauvant les apparences ! Dire que l'amour est plus fort que la mort ("pose-moi comme un sceau sur ton cœur, comme un sceau sur ton bras. Car l'amour est fort comme la mort, la jalousie inflexible comme l'enfer. Ses étincelles sont des étincelles de

24. Eph. 5²⁰.

25. Hom. 20 sur Eph., 2 (P.G. LXII, 137).

feu, ses flammes. L'eau profonde ne peut pas éteindre l'amour, et les fleuves ne le submergent pas²⁶"), c'est dire que son accès est impossible aux égoïstes, pour qui une once de leur propre graisse vaut mieux que toute l'humanité ; impossibilité à ceux qui aiment en rêve, mais se rebiffent devant la moindre difficulté. Car l'amour aussi est une science, la plus patiente et la plus complexe des sciences.

B. Cela nous mène à la seconde idée : "Je voudrais bien l'aimer, dirait quelqu'un, même jusqu'à la mort, si seulement elle était 'aimable' !" C'est précisément ici qu'entre la comparaison avec le Christ et l'Eglise. L'amour en effet se mesure à sa gratuité, c'est bien pourquoi l'amour des ennemis est le plus méritoire : "Si quelqu'un veut se séparer de toi, ne t'en sépare pas, toi. Et ne dis pas cette parole froide : 's'il m'aime, je l'aimerai ; si mon œil droit ne m'aime pas, je l'arracherai'. Ces paroles sont sataniques, dignes des publicains et de la pusillanimité des païens. Mais toi, tu as été appelé à une vie plus haute, et inscrit aux cieux, tu es soumis à de plus sublimes lois. Ne dis pas ces choses-là ; mais, quand il ne veut pas t'aimer, c'est alors que tu montreras davantage d'amour, afin que tu l'attires. Car il est ton membre, et le membre, quand il tend à se séparer du reste du corps à cause de quelque nécessité, nous faisons tout pour l'y unir à nouveau, et nous faisons preuve de plus grande sollicitude... Ne vois-tu pas ceux qui sont pris d'un amour honteux, comment les prostituées les giflent, leur crachent dessus, les font souffrir mille maux ? Alors, est-ce que ces outrages détruisent-ils leur amour ? Jamais, mais l'enflamme davantage !... Et après cela, n'avons-nous pas honte que ce que l'amour du diable et des démons peut faire, nous n'en pouvons faire autant dans l'amour de Dieu ?... Tu conspuies un fidèle que le Christ n'a pas conspué alors qu'il était encore infidèle ? Que dis-je 'n'a pas conspué' ? qui l'a aimé

26. Cant. des cant., 8^e-?.

jusqu'à mourir pour lui alors qu'il était si ennemi et si difforme ? Puis donc, Lui l'a tant aimé alors qu'il était tel, et toi, maintenant qu'il est devenu beau et admirable, tu craches, dis-moi, sur lui, alors qu'il est devenu membre du Christ et corps du Seigneur ? ”²⁷

La conclusion qui découle de ces paroles admirables s'impose : s'il faut aimer même ses pires ennemis et les plus repoussants, à combien plus forte raison celle qui a été le choix de notre cœur, entre mille et une femmes rencontrées ! Les Pères n'ont pas manqué d'en faire l'application. Ecoutez St BASILE : “ Maris, aimez vos femmes, bien que vous soyez venus à l'union du mariage alors que vous étiez étrangers l'un à l'autre : que le lien de la nature, que le joug [créé] par la bénédiction soit l'union de ceux qui étaient éloignés l'un de l'autre. La vipère, le plus insociable des reptiles, s'avance pour s'accoupler avec la murène marine, et signifiant sa présence par un sifflement l'appelle des profondeurs aux embrassements nuptiaux ; celle-ci obéit et s'unit [à l'animal] venimeux. Que veut dire cet exemple ? Que l'épouse doit supporter son conjoint, fût-il irascible, fût-il de mœurs sauvages, et sous aucun prétexte elle ne doit accepter de déchirer l'union. Il te frappe ? Mais il est ton mari. Est-il ivrogne ? Mais il t'est uni selon la nature. Est-il irascible et d'un caractère difficile ? Mais il est ton membre, et le plus précieux des membres. Et que le mari écoute l'exhortation qui lui convient : la vipère, respectant l'accouplement, vomit son venin ; et toi, par respect de l'union, tu ne rejettes pas la cruauté de ton âme et son inhumanité ? ”²⁸ De même St CHRYSOSTOME : “ Ne vois-tu pas comment les cultivateurs entretiennent par tous les moyens la terre qui a reçu déjà la semence, même si elle a mille défauts, même si elle est maigre, même si elle a de mauvaises herbes, même si elle est menacée par les inondations à cause de sa position naturelle ? Et toi

27. CHRYSOSTOME, Hom. 27 sur Rom., 3-4 (P.G. LX, 647-49).

28. Hom. 7^e sur les six jours de la Création, 5-6 (P.G. XXIX, 160).

aussi fais cela. En effet, tu jouiras le premier des fruits de la paix : car la femme est un port, et le plus grand facteur de joie. Si donc tu libères le port des vents et des vagues, tu jouiras de beaucoup de sécurité au retour de l'agora. Mais si tu le remplis de trouble et de fracas, tu te prépares un terrible naufrage... Il est raconté d'un des philosophes du dehors qui avait une femme perverse, bavarde et adonnée au vin, qu'à ceux qui lui demandaient pourquoi, ayant une femme pareille, il la supportait, il répondit : 'afin d'avoir chez moi un gymnase et une palestre de philosophie ; car, dit-il, je serai plus doux à l'égard des autres, formé que je suis chez moi chaque jour'. Vous poussez de grands cris ? Mais moi maintenant j'éprouve une grande douleur, quand les Grecs sont plus philosophes que nous, nous à qui il a été ordonné d'imiter les anges, ou plutôt Dieu lui-même, dans la mansuétude.²⁹" Il s'agit de SOCRATE, dont on raconte aussi que "sa femme XANTHIPPE l'ayant d'abord invectivé, puis arrosé : 'ne vous ai-je pas dit, dit-il à ceux qui étaient témoins de cette scène, que XANTHIPPE gronde comme le tonnerre, puis commence à pleuvoir ?' Et à ALCIBIADE qui lui disait que XANTHIPPE est insupportable quand elle invente : 'Mais moi, répondit-il, j'y suis habitué, comme celui qui entend constamment des poulies ; et toi, ajouta-t-il, tu supportes bien les cris des oies !' ALCIBIADE ayant répondu : 'Mais elles me pondent des œufs et des petits !' 'Et à moi, répartit SOCRATE, XANTHIPPE engendre des enfants !³⁰" Voici enfin St GRÉGOIRE DE NAZIANZE : "La Loi accorde la répudiation pour toute cause, mais le Christ ne l'accorde pas pour toute cause ; *Il permet seulement de se séparer de l'adultère, et ordonne de supporter tout le reste philosophiquement* : de l'adultère, parce qu'elle corrompt la descendance ; pour le reste, supportons patiemment et soyons philosophes, ou plutôt supportez patiemment et soyez philosophes,

29. Hom. 26 sur I Cor., 8 (P.G. LXI, 223-4).

30. Diogène LAËRCE, Vie des Philosophes, II, 5, 17.

vous qui avez accepté le joug du mariage. Si tu vois qu'elle se teint, ou se farde les yeux, fais qu'elle rejette tout fard ; si elle a une langue pendue, restreins-la ; si elle a un rire de prostituée, rends-la sérieuse ; si elle est dépensièr e ou gourmande, retiens-la ; si elle sort inopportunément, arrête-la ; si son œil est errant, contiens-la. Mais ne la coupe pas témérairement, ne t'en sépare pas. Il n'est pas évident lequel sera en danger, de celui qui coupe, ou de celle qui est coupée.³¹"

Mais il n'est pas étonnant que dans un siècle où l'on est devenu incapable d'amour, où l'on ne connaît que la concupiscence sitôt évanouie que rassasiée, où il suffit de moins que rien pour couper les ponts avec quelqu'un, et cela de la façon la plus cavalière, avec une suprême indifférence, où les notions d' " honneur ", de " fidélité à la parole donnée " sont devenues archaïques, où la promiscuité sexuelle bat son plein, où l'adultère est devenu banal, il n'est pas étonnant, dis-je, qu'on divorce pour la moindre raison, parce que son partenaire sent l'ail ou ronfle la nuit... On s'étonnerait même du contraire !

Le divorce, ennemi spécifique de la troisième exigence de l'amour. Je viens d'employer, pour la troisième fois dans ce livre, l'expression : "ennemi spécifique", et il est temps de la préciser. J'entends par là ce qui corrompt directement une chose. Cela n'exclut pas qu'il puisse corrompre indirectement autre chose, cela arrive même fatalement. Ainsi le divorce est en plus funeste indirectement au bien des enfants, à cause du travail de longue haleine qu'exige leur éducation, et de l'image destructrice de l'amour qu'il imprime d'une façon indélébile dans leur esprit. De même, si l'adultère corrompt directement la première exigence de l'amour, il en corrompt indirectement la seconde, il "corrompt la descendance", dit St GRÉGOIRE DE NAZIANZE (dans son dernier texte cité). L'aversion qu'il produit pour l'autre conjoint rejaillit sur l'enfant : "Mais, entre la fenêtre et la table

31. Discours sur Mt. 19¹⁻¹², Disc. 37, 8 (P.G. XXXVI, 292).

ouvrage, la petite Berthe était là, qui chancelait sur ses bottines de tricot et essayait de se rapprocher de sa mère pour lui saisir, par le bout, les rubans de son tablier. ‘Laisse-moi !’ dit celle-ci en l’écartant avec la main. La petite fille bientôt revint plus près encore contre ses genoux et, s’y appuyant des bras, elle levait vers elle son gros œil bleu, pendant qu’un filet de salive pure découlait de sa lèvre sur la soie du tablier. ‘Laisse-moi !’ répéta la jeune femme tout irritée. Si figure épouvanta l’enfant, qui se mit à crier. ‘Eh ! laisse-moi donc !’ fit-elle en la repoussant du coude. Berthe alla tomber au pied de la commode, contre la patère de cuivre ; elle s’y coupa la joue, le sang sortit... Alors, en la contemplant dormir, ce qu’elle conservait d’inquiétude se dissipait par degrés, et elle se parut à elle-même bien sotte et bien bonne de s’être troublée tout à l’heure pour si peu de chose. Berthe, en effet, ne sanglotait plus. Sa respiration, maintenant, soulevait insensiblement la couverture de coton. De grosses larmes s’arrêtaient au coin de ses paupières à demi-closes, qui laissaient voir entre les cils deux prunelles pâles, enfoncées ; le sparadrap, collé sur sa joue, en tirait obliquement la peau tendue. ‘C’est une chose étrange, pensait Emma, comme cette enfant est laide !’”³²

Cela dit, revenons au divorce. Procédons méthodiquement. La séparation seule (sans droit de se remarier) est-elle permise ? Le dernier texte de GRÉGOIRE DE NAZIANZE y donne la réponse : en aucun cas, sauf dans le cas d’adultére : “en aucun cas”, parce qu’en privant l’autre conjoint de ses droits conjugaux, on le pousse (et on se pousse ?) à l’adultére : “Il a été dit d’autre part : ‘Celui qui répudie sa femme doit lui remettre un acte de divorce’.³³ Eh bien ! moi je vous dis : quiconque répudie sa femme, hormis le cas de fornication, la voit à devenir adultère.³⁴” “Sauf dans le cas

32. FLAUBERT, *Madame Bovary*, II, 6.

33. Dt. 24¹.

34. Mt. 5³¹⁻³².

d'adultère ", parce qu'alors il ne reste plus rien à sauver, la séparation est déjà consommée. Commentant la parole de St PAUL : " Si un frère a une femme non croyante qui consent à cohabiter avec lui, qu'il ne la renvoie pas ; une femme a-t-elle un mari non croyant qui consent à cohabiter avec elle, qu'elle ne le renvoie pas³⁵ ", et voulant expliquer pourquoi il en est ainsi dans ce cas, mais non dans le cas d'adultère, alors que l'idolâtrie est plus grave que l'adultère, St CHRYSOSTOME dit : " Afin que la femme ne craigne pas, comme si elle allait devenir impure à cause du coït, il ajoute : ' car le mari incroyant est sanctifié dans la femme, et la femme incroyante est sanctifiée dans son mari ' — Pourtant si celui qui adhère à une prostituée est un seul corps [avec elle], il est clair que celui qui adhère à une idolâtre est aussi un seul corps [avec elle] — Il est un seul corps [avec elle], mais il ne devient pas impur, car la pureté de la femme triomphe de l'impureté du mari ; et inversement, la pureté du mari croyant triomphe de l'impureté de la femme incroyante. Comment donc ici l'impureté est vaincue — c'est pourquoi l'union sexuelle y est enjointe — mais par rapport à la femme adultère le mari n'est pas blâmable s'il la renvoie ? C'est que dans le premier cas il y a espoir de sauver par le mariage le membre perdu, tandis que dans le dernier cas le mariage est déjà rompu. Ici les deux deviendraient corrompus, mais là la faute est à un seul. Comment dire ? Disons que celle qui a une fois forniqué est souillée : si donc celui qui adhère à une prostituée est un seul corps [avec elle], lui aussi devient souillé en s'unissant à elle ; c'est pourquoi toute pureté s'envole. Mais dans l'autre cas il n'en est pas ainsi — Mais comment ? L'idolâtre est impur. — Mais sa femme n'est pas impure. Car si elle communiait avec lui en ce par quoi il est impur, j'entends son impiété, elle aussi deviendrait impure. Mais ici l'idolâtre est impur en une chose, et sa femme communie avec lui en une autre chose, en laquelle

35. I Cor. 7¹²⁻¹³.

il n'est pas impur. Car le mariage est aussi un mélange des corps, selon lequel se fait la communion. Ajoutons que la femme a l'espoir de le convertir, vu qu'elle cohabite avec lui — mais dans l'autre cas ce n'est pas très facile. Comment en effet celle qui a traité avec mépris le temps passé [ensemble], et qui a été à un autre homme, et qui a aboli les droits du mariage, pourra-t-elle exhorter celui qu'elle a lésé, et en plus qui lui reste comme un étranger ? Ajoutons que le mari, ici, après la fornication, n'est plus mari ; tandis que dans l'autre cas, même si la femme est idolâtre, les droits du mari ne sont pas anéantis. En effet, elle ne cohabite pas tout simplement avec un incroyant, mais avec quelqu'un qui le veut³⁶". Admirons d'abord la rigueur et la solidité de cette fine dialectique. Ensuite, il faut bien en conclure que la séparation est non seulement permise en cas d'adultère, mais obligatoire. Mais s'il en est ainsi, n'oublions pas non plus qu'il faut, si l'on veut suivre l'esprit du Christ, se réconcilier avec le conjoint adultère dès qu'il se repente, et reprendre la vie commune : "Ce qui te semble dur, écrit AUGUSTIN à POLLENTIUS, c'est que le conjoint se réconcilie avec son conjoint après l'adultère. Si la foi existe, ce ne sera pas dur. Pourquoi en effet considérerions-nous encore comme adultères ceux que nous croyons avoir été soit lavés par le baptême, soit guéris par la pénitence ? Ces crimes, dans l'ancienne Loi de Dieu, n'étaient purifiés par aucun sacrifice, lesquels en toute certitude sont purifiés par le sang de la Nouvelle Alliance ; et c'est pourquoi alors il était tout à fait prohibé de reprendre sa femme contaminée par un autre homme... Mais aujourd'hui, après que le Christ eut dit à la femme adultère : 'Ni moi non plus je ne te condamne ; va, et désormais ne pèche plus'³⁷, qui ne comprend que le mari doive pardonner à celle à qui a pardonné le Seigneur de l'un et de l'autre, et qu'il ne doive plus

36. Hom. 19 sur I Cor., 2-3 (P.G. LXI, 154-5).

37. Jean 8¹¹.

appeler adultère la pénitente dont il croit que le crime a été effacé par la divine pitié ? ”³⁸.

Mais le divorce proprement dit (c'est-à-dire séparation avec droit de se marier à une autre) est-il permis en cas d'adultère ? Nous pouvons dire que l'enseignement suivant du “ Pasteur d'Hermas ” représente la tradition unanime des Pères, bien qu'il n'y ait point de sujet où leur enseignement a davantage été travesti : “ Seigneur, dis-je, si quelqu'un, ayant dans le Seigneur une femme croyante, la surprenait en adultère, est-ce que le mari pècherait s'il continuait de vivre avec elle ? — Tant qu'il en est ignorant, dit-Il, il ne pèche pas ; mais si le mari n'ignore pas son péché, et la femme ne se repent pas mais persévère dans sa fornication, et le mari vit avec elle, il se rend coupable de son péché, et participe à son adultère — Seigneur, dis-je, que doit faire le mari, si la femme persévère dans cette passion ? — *Qu'il la renvoie, répondit-Il, et qu'il reste libre ; si, ayant renvoyé sa femme, il en épouse une autre, lui aussi commet d'adultère.*³⁹ ” Cette dernière phrase est une citation évangélique : “ Tout homme qui répudie sa femme et en épouse une autre commet un adultère, et celui qui épouse une femme répudiée par son mari commet un adultère ; ”⁴⁰ et aussi : “ Quiconque répudie sa femme et en épouse une autre, commet un adultère à l'égard de la première ; et si une femme répudie son mari et en épouse un autre, elle commet un adultère.⁴¹ ” On peut y ajouter celle-ci : “ Il a été dit d'autre part : ‘celui qui répudie sa femme doit lui remettre un acte de divorce’⁴². Eh bien ! moi je vous dis : quiconque répudie sa femme, hormis le cas de fornication, la voue à devenir adultère, et celui qui épouse une répudiée

38. Des Mariages adultères, II, 6 (P.L. XL, 474).

39. Vision 5, Précepte 4, 1.

40. Luc 16¹⁸.

41. Mc. 10¹¹⁻¹².

42. Dt. 24¹.

commet un adultère⁴³”, ainsi que les textes suivants de St PAUL : “Quant aux personnes mariées, voici ce que j'ordonne, non pas moi mais le Seigneur : que la femme ne se sépare pas de son mari — en cas de séparation, qu'elle ne se remarie pas ou qu'elle se réconcilie avec son mari — et que le mari ne répudie pas sa femme”⁴⁴; “Ou bien ignorez-vous, frères — je parle à des gens qui connaissent la loi — que la loi s'impose à l'homme tant qu'il vit ? C'est ainsi que la femme mariée se trouve liée par la loi au mari tant qu'il est vivant ; mais si l'homme meurt, elle se trouve dégagée de la loi du mari. C'est donc du vivant de son mari qu'elle portera le nom d'adultère, si elle devient la femme d'un autre ; mais en cas de mort du mari, elle est si bien affranchie de la loi qu'elle n'est pas adultère en devenant la femme d'un autre⁴⁵;” “La femme est liée tout le temps que vit son mari ; mais si son mari meurt elle est libre de se marier à qui elle veut...⁴⁶” Ces textes n'admettent aucune équivoque, et plusieurs s'appliquent explicitement et à l'homme et à la femme. Il n'est donc pas étonnant que l'enseignement des Pères ait été ce qu'il est. Commentant les deux derniers textes cités, St CHRYSOSTOME dit : “Quelle est donc la ‘loi’ que PAUL a posée ? ‘La femme, dit-il, est liée par la loi’. C'est qu'elle ne doit pas se séparer du vivant de son mari, ni introduire un autre époux, ni contracter un second mariage. Et vois avec quelle précision il fait usage du sens naturel des expressions ; en effet, il ne dit pas : qu'elle cohabite avec son mari tant qu'il est en vie ; mais : ‘la femme est liée par la loi tant que vit son mari’ — de sorte que, dût-elle remettre un acte de divorce, dût-elle quitter la maison, dût-elle aller à un autre, elle est liée par la loi, et elle est adultère... Ne me lis pas les lois posées par ceux du dehors, qui prescrivent de donner un acte de divorce,

43. Mt. 5³¹⁻³².

44. I Cor. 7¹⁰⁻¹¹.

45. Rm. 7¹⁻³.

46. I Cor. 7³⁹.

et de quitter. Car Dieu en ce jour-là ne va pas vous juger selon ces lois-là, mais selon celles qu'Il a posées Lui-même^{47.}" St BASILE dit : "N'entends-tu pas que celui qui épouse une femme répudiée commet l'adultère ? Car même si elle a été répudiée pour cause, est-il dit, cependant son mari vit. Pourquoi donc troubles-tu la répudiée ? Pourquoi ne lui donnes-tu pas la latitude de se redresser de ce pour quoi elle a été répudiée, et à celui qui l'a répudiée de recouvrer, ému qu'il est par le redressement, son propre membre ? au lieu de ravir d'avance le temps du redressement et de te marier avec la répudiée du vivant de son mari ? Laisse-la, dit-il, soit de revenir à celui qui est vivant, et de lui être ramenée devenue en même temps une femme plus honorable, soit, en n'étant ni veuve ni épouse, de subir toujours le châtiment de la cause qu'elle a donnée à son mari de la renvoyer. Mais toi, avant même de comprendre sa propre culpabilité dans le renvoi, absurdement tu la rends plus téméraire au péché, en ravissant l'union avec elle".⁴⁸ St AUGUSTIN a très bien vu la déduction à tirer du texte de MATTHIEU 5³¹⁻³² : "*Il n'y a personne qui soit si absurde jusqu'à nier qu'est adultère celui qui prend celle que son mari a répudiée pour cause d'adultère, et en même temps affirmer que celui qui prend celle répudiée par son mari hors le cas d'adultère est adultère.* Ainsi donc tous deux sont adultères. Par conséquent quand nous disons : 'celui qui prend une femme renvoyée par son mari hors le cas d'adultère, est adultère', nous parlons certes de l'un des deux cas, nous ne nions pas pour cela qu'est adultère celui qui prend une femme renvoyée par son mari pour cause d'adultère.⁴⁹" En effet, si prendre l'innocente répudiée est adultère, à plus forte raison prendre l'adultère répudiée l'est — autrement ce serait donner à l'adultère des droits que n'a pas l'innocence !

47. Hom. sur I Cor. 7³⁹⁻⁴⁰, 1 (P.G. LI, 218-9).

48. Traité de la véritable incorruptibilité de la Virginité, 41-2 (P.G. XXX, 752).

49. Des Mariages adultères, I, 9 (P.L. XL, 457).

Et il continue plus loin : "Mais tu réponds : 'vivre dans la continence est le fait du petit nombre ; et ainsi ceux qui ont renvoyé leurs femmes adultères se trouvent, du fait qu'ils ne peuvent se réconcilier, tellement mis à l'épreuve qu'ils proclament la loi du Christ non humaine, mais cruelle'. O frère, concernant les incontinents, ils peuvent avoir beaucoup de griefs pour lesquels, comme tu dis, ils proclament la loi du Christ non humaine, mais cruelle. Et cependant nous ne devons pas à cause d'eux pervertir l'Evangile du Christ ou l'altérer. Bien sûr, toi, tu es bouleversé uniquement par les griefs de ceux qui renvoient leurs femmes pour cause d'adultère, sans qu'il leur fût permis d'en prendre d'autres... Mais prends garde combien nombreux sont les cas où, si nous voulions admettre les griefs des incontinents, il nous faudrait permettre de commettre l'adultère ! Par exemple, si un conjoint est pris d'une maladie chronique et incurable, par laquelle le coït est empêché ; si la captivité ou une urgence quelconque les sépare de façon telle que le mari sache que sa femme vit, dont les largesses cependant lui sont niées — crois-tu qu'il faille admettre les plaintes des incontinents et permettre les adultères ?... Est-ce que la loi du Christ ne déplaît pas aux incontinents qui veulent se défaire, par la répudiation, de leurs femmes querelleuses, pleines d'injures, dominatrices, dédaigneuses, et très difficiles pour rendre le devoir conjugal — et en prendre d'autres ?" ⁵⁰ Ici encore, la méditation prolongée de ces paroles sera particulièrement recommandable à ceux qui, mus par un faux amour de leurs frères, veulent frelater l'Evangile, et remuent terre et mers pour introduire le divorce dans l'Eglise.

On nous objecte la parole du Christ : "Quiconque répudie sa femme, hormis le cas de fornication, et en épouse une autre, commet un adultère.⁵¹" Difficulté célèbre ! Nous

50. Des Mariages adultères, II, 10 (P.L. XL, 476-7).

51. Mt. 19^o.

reconnaissons que, pris en lui-même et indépendamment du contexte, ce verset n'exclut pas qu'en cas de fornication il soit permis et de répudier sa femme et d'en épouser une autre. Mais l'interprétation des choses en dehors de leur contexte est toujours très dangereuse. En effet, la question posée au Christ : "Est-il permis de répudier sa femme *pour toute cause ?*", n'est pas une question abstraite à la HEGEL, mais s'enracine profondément dans les querelles interminables entre les disciples de SHAMMAÏ pour qui seul l'adultère permet la répudiation (avec le droit de se remarier que celle-ci comportait toujours chez les juifs), et ceux de HILLEL, le laxiste, pour qui n'importe quel motif, même ne plus trouver sa femme belle, justifie la répudiation. S'Il disait 'oui', même en choisissant entre SHAMMAÏ et HILLEL, ils Lui rétorqueraient ses déclarations antérieures (Mt. 5³¹⁻³²) absolues contre le divorce et le mettraient en contradiction avec Lui-même ; s'Il disait 'non', ils le mettraient en contradiction avec Moïse. Comme toujours, le Christ s'en tire en dépassant les deux alternatives dans lesquelles ses tentateurs prétendent l'enfermer — Il a usé de la même dialectique souvent, par exemple dans la scène de la femme adultère (JEAN 8³⁻¹¹), avec les Pharisiens concernant le tribut à rendre à CÉSAR, avec les Sadducéens concernant la résurrection... Sa réponse écarte absolument le divorce, en toute hypothèse, parce que les deux conjoints, dit-Il, ne font plus qu'"une seule chair" : le divorce est donc "contre nature, parce qu'une chair est coupée.⁵²" D'ailleurs Dieu a souligné dès la création la nécessité de l'indissolubilité, en ne créant pour ADAM qu'une seule femme et pour EVE qu'un seul homme, ce qui exclut toute possibilité de divorce. Le Christ refuse donc le principe même du divorce, permis seulement par économie sous MOÏSE. Nous sommes bien loin de SHAMMAÏ, encore plus de HILLEL, la réaction étonnée des disciples le montre bien : "Si telle est la condition de l'homme

52. CHRYSOSTOME, Hom. 62 sur Mt., 2 (P.G. LVIII, 597).

envers la femme, il n'est pas expédient de se marier ! ” ainsi que le renvoi dos à dos de SHAMMAÏ et de HILLEL, leurs disciples échouant à renfermer sur Lui le piège. Interpréter donc le fameux verset en litige dans le sens de ceux qui sont pour le divorce en cas de fornication, c'est, après que le Christ eut fait sa sublime envolée, Le faire retomber dans la banale solution de SHAMMAÏ et se contredire, Lui qui est la Vérité même. C'est mettre le Christ en contradiction avec toutes ses autres paroles, et réussir là où n'ont pas réussi les disciples de SHAMMAÏ et de HILLEL, pourtant fourbes expérimentés. C'est enfin mettre le Christ en contradiction avec St PAUL — ou, en d'autres termes, l'Esprit contre l'Esprit, puisque toute Ecriture est inspirée par l'Esprit de vérité, quoiqu'en disent les très nombreux apostats qui aujourd'hui s'improvisent en exégètes et prétendent trouver des contradictions dans l'Ecriture. C'est un principe de très saine exégèse, au contraire, d'élucider l'obscur par le clair, et l'ambigu par l'indiscutable — donc d'interpréter Mt. 19^e par tous les autres textes, qui, tous, ne posent aucun problème. Cela dit, nous reconnaissons qu'il reste toujours très difficile d'opérer la réconciliation de ce célèbre verset avec les autres textes : les exégètes auront encore longtemps à chercher...

On nous objecte aussi St BASILE, en particulier son canon 9 : “ *La déclaration du Seigneur, selon la logique de la pensée convient également aux maris et à leurs femmes, au sujet de l'interdiction de quitter la vie conjugale hormis le cas d'adultery.* Mais la coutume ne l'entend pas ainsi : en effet, concernant les femmes, nous y trouvons une précision rigoureuse, l'Apôtre disant : ‘ Celui qui adhère à une prostituée est un seul corps [avec elle ’] ⁵³ ; JÉRÉMIE : ‘ Si une femme devient à un autre homme ’, elle ne reviendra pas chez son mari, ‘ mais souillée, elle restera souillée ’ ⁵⁴ ; et encore : ‘ Celui

53. I Cor. 6¹⁰.

54. Jér. 3¹.

qui garde une adultère est insensé et impie⁵⁵. La coutume ordonne aux femmes de garder leurs maris même s'ils sont adultères et vivent dans la fornication — de sorte que celle qui vit avec un mari abandonné, je ne sais si l'on peut la traiter d'adultère. Car cette accusation dans ce cas touche celle qui a congédié son mari, quelle que soit la raison pour laquelle elle a quitté la vie conjugale. En effet si, frappée, elle n'endure pas les coups, elle doit souffrir patiemment plutôt que de se séparer de son conjoint ; si elle n'endure pas les revers de fortune, ce prétexte non plus n'est pas digne de considération. S'il s'agit de fornication du mari, nous n'avons pas cette observance dans la coutume ecclésiastique, mais la femme a été ordonnée de ne pas se séparer même du mari infidèle, mais de prendre patience, parce que l'issue est incertaine : ‘car que sais-tu, femme, si tu sauveras ton mari ?’⁵⁶ — de sorte que celle qui quitte est adultère, si elle va à un autre homme ; mais celui qui est abandonné est pardonnables, et celle qui vit avec lui n'est pas condamnée. Si cependant un mari, abandonnant sa femme, va à une autre, lui aussi est adultère, parce qu'il rend sa femme objet d'adultère ; et celle qui vit avec lui est adultère, parce qu'elle a fait passer à elle un mari étranger.⁵⁷ Voyons ce qui en est. Pour mieux comprendre la portée de ce canon, joignons-y le canon 21 : “Si un homme vivant avec une femme, ne se contentant pas du mariage, tombe dans la fornication, nous jugeons un tel ‘fornicateur’, et nous prolongeons ses sanctions ; mais nous n'avons certes pas de canon pour l'inculper d'‘adultère’, si le péché a lieu avec une femme non liée par le mariage ; parce que l'adultère, ‘souillée, restera souillée’⁵⁸, est-il dit, et ne reviendra pas à son mari ; et ‘celui qui garde une adultère est insensé et impie’.⁵⁹

55. Prov. 18²².

56. I Cor. 7¹⁶.

57. P.G. XXXII, 677, 680.

58. Jér. 3¹.

59. Prov. 18²².

Mais le fornicateur ne sera pas empêché de la cohabitation avec sa femme — de sorte que la femme recevra le mari qui revient de la fornication, mais le mari congédiera la femme souillée de sa maison. Le bon sens de ces choses-là n'est pas facile [à trouver] ; mais la coutume a ainsi prévalu.⁶⁰" Il s'agit, on le voit, de coutumes franchement discriminatoires contre la femme, en Cappadoce, les mêmes auxquelles St GRÉGOIRE DE NAZIANZE s'est attaqué, on se rappelle, avec vaillance, ainsi que St CHRYSOSTOME. Première discrimination : l'homme n'est considéré adultère que lorsque, marié, il fornique avec une femme mariée, tandis que celle-ci est adultère dans tout acte de fornication. Deuxième discrimination : la femme ne peut pas se séparer de son mari en cas de fornication, tandis que celui-ci peut, et doit se séparer d'elle si elle fornique. L'expression qu'emploie St BASILE dans le canon 21 : "le mari qui revient de la fornication" ne signifie pas le repentir, elle doit être comprise à la lumière du canon 9 : "La coutume ordonne aux femmes de garder leurs maris même s'ils sont adultères et vivent dans la fornication". Tout le canon 9 consiste à distinguer l'adultère de la fornication, dans le cas du mari, de la femme et de l'étrangère, afin que les sanctions soient statuées en conséquence : si la femme quitte le mari, elle est toujours adultère, du moment qu'elle en prend un autre ; si le mari fornique, il est adultère ou fornicateur selon que la femme avec laquelle il fornique est mariée ou libre ; il est davantage sanctionné s'il fornique sans avoir été d'abord abandonné par sa femme, auquel dernier cas "il est pardonnable", c'est-à-dire qu'il reçoit le châtiment du degré plus bas de fornication ; l'étrangère enfin, qui fornique avec le mari dans ce dernier cas, "n'est pas condamnée", c'est-à-dire comme adultère, ni comme fornicatrice du degré plus grave, mais comme fornicatrice du degré moins grave, parce que la première responsabilité incombe à celle qui l'a abandonné. Voilà le sens de ce

60. P.G. XXXII, 721.

canon de St BASILE, et de la phrase qui a tant fait couler d'encre : "Mais celui qui est abandonné est pardonnable, et celle qui vit avec lui n'est pas condamnée." Le canon 46 confirme notre interprétation, puisqu'une femme qui se trouve "objectivement" (quoique non "subjectivement", à cause de son ignorance) dans la même situation que l'étrangère du canon 9 est appelée "fornicatrice", le mari aussi est donc "fornicateur" : "Celle qui par ignorance se marie à un homme abandonné temporairement par sa femme, puis est renvoyée au retour de la première, a certes commis la fornication, mais dans l'ignorance.⁶¹" Après cela, il y a vraiment de quoi être stupéfait que des interprètes aussi éminents que ZONARAS et ARISTÈNE^{61a} (BALSAMON, lui, a esquivé l'affaire, mais il est peut-être d'accord avec eux, puisqu'il renvoie à la législation civile qui pourtant, est la grande responsable de la déformation du canon) aient vu dans le canon 9 une permission aux maris abandonnés de contracter un nouveau mariage. D'ailleurs, quelle monstruosité plus grande que de dire que le mari, abandonné pour fornication par sa femme, est excusable de se remarier, comme si la fornication donnait des droits — tandis que la pauvre femme qui, ne supportant pas la fornication de son mari, le quitte, est rendue responsable de tout ! C'est pourtant cette affreuse double iniquité qu'on a voulu faire signifier aux canons d'un St BASILE... Ceux-ci donc ne posent aucune difficulté, en ce qui se rapporte au sujet que nous sommes en train de discuter.

Il n'en reste pas moins qu'ils posent un problème aigu d'un autre point de vue : pourquoi St BASILE, sachant que cette coutume ecclésiastique va à l'encontre de la loi du Seigneur, ne l'a-t-il pas abrogée ? Qu'il sût qu'elle allait contre la loi du Christ, le texte même des deux canons en fait foi, ainsi que cette parole de ses "Chapitres de morale" : "L'homme

61. P.G. XXXII, 729.

61a. P.G. CXXXVIII, 624.

marié ne doit pas se séparer de sa femme, ni la femme de son mari, sauf si l'un d'entre eux a été pris en flagrant délit d'adultère, ou empêché d'honorer Dieu ”⁶² (cette dernière clause vise le cas classique du conjoint croyant empêché d'exercer sa foi par le conjoint incroyant, dont parle St PAUL, I Cor. 7 — ce n'est pas, comme on l'a prétendu, un droit qui serait donné à l'un des conjoints d'entrer en religion contre la volonté de l'autre, droit que nous ne voyons nulle part accordé par les Pères, si soucieux d'observer les prescriptions du Christ : “ Quiconque répudie sa femme, hormis le cas de fornication, la voue à devenir adultère⁶³ ”, et de St PAUL : “ Ne vous refusez pas l'un à l'autre, si ce n'est d'un commun accord.⁶⁴ ”) Conclure du fait qu'il n'a pas abrogé cette coutume, que St BASILE déforme délibérément l'Evangile au profit de cette dernière, c'est se représenter St BASILE à sa propre image... Comment en effet celui qui résista à l'empereur VALENS au risque de perdre la vie, plutôt que de changer un iota au Symbole de foi ; qui disait : “ Concernant l'Ecriture, aucune puissance n'a été donnée à absolument aucune personne, ni de faire quoi que ce soit de ce qui est défendu, ni d'omettre quoi que ce soit de ce qui est prescrit ”⁶⁵, comment un tel homme eût-il pu délibérément aller à l'encontre de l'Evangile ? Il y a une explication plus vérifique et plus profonde : comme cette coutume ne mettait pas immédiatement en danger la foi et les mœurs, et était trop tenace dans les mœurs cappadociennes pour être déracinée brusquement sans provoquer une dangereuse réaction⁶⁶, St BASILE, en législateur prudent, préfère glisser dessus, attendant le moment opportun de lui donner le coup de grâce (lequel a été porté par son grand ami St GRÉGOIRE DE NAZIANZE), pour se dévouer au déracinement des maux

62. 73, 1 (P.G. XXXI, 849).

63. Mt. 5³².

64. I Cor. 7⁵.

65. Règles brèves, 1 (P.G. XXXI, 1081).

66. Voir notre « Transfiguration selon les Pères Grecs », VI, 127-131.

plus urgents. En somme, le même phénomène qui a eu lieu sur le plan dogmatique, quand St BASILE, par "économie", se refusait à proclamer brutalement la divinité du Saint Esprit à des âmes peu préparées à accueillir tant de lumière sans être aveuglées (il préférait leur dire "2 + 2", au lieu de "4"), laissant ce soin au même GRÉGOIRE au moment opportun (voir le 5^e "Discours Théologique" de ce dernier) — le même phénomène, dis-je, s'est répété sur le plan moral. Il s'agissait, non de trahir la vérité, mais de la communiquer utilement. Il faut admirer sa souveraine sagesse pastorale.

Reste une dernière question au sujet du divorce : pourquoi a-t-il été permis sous l'Ancien Testament ? "C'est à cause de la dureté de votre cœur que MOÏSE vous a permis de répudier vos femmes".⁶⁷ "Ce n'est pas en principe que MOÏSE a légiféré cela, mais obligé de condescendre à la faiblesse de ceux pour qui il légifère. En effet, parce qu'ils étaient prompts au meurtre, et remplissaient leurs maisons du sang de leur familles et n'épargnaient ni les leurs ni les étrangers, et afin qu'il n'égorgassent pas leurs femmes, quand ils étaient mal disposés à leur égard, il leur concéda de les renvoyer, faisant disparaître le mal plus grand : la promptitude au meurtre."⁶⁸" On le voit, c'est finalement pour la même raison qui a déterminé St BASILE à tolérer la coutume cappadocienne : éviter un mal plus grand. Il n'en faut pas conclure cependant que celui-ci eût toléré tant soit peu le divorce ; parce que le divorce, contrairement à celle-là, touche à l'essentiel, et qu'à celui à qui a été donné davantage il sera demandé davantage (le divorce touchait aussi à l'essentiel sous l'Ancien Testament, mais l'essentiel pouvait être sacrifié alors pour un chose plus essentielle, mais non sous le Nouveau Testament) : "Toi, écoute le Christ disant : 'si votre justice n'excède pas celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux'.⁶⁹ Ecoute-le

67. Mt. 19^s.

68. CHRYSOSTOME, Hom. sur I Cor. 7³⁹⁻⁴⁰, 2 (P.G. LI, 219).

69. Mt. 5²⁰.

à nouveau disant : ‘celui qui répudie sa femme, hors le cas d’adultère, la rend objet d’adultère ; et celui qui épouse une répudiée, commet un adultère’.⁷⁰ C’est pour cela que le Fils unique est venu, c’est pour cela qu’Il a pris la forme d’esclave, c’est pour cela qu’Il a versé son sang précieux, qu’Il a aboli la mort, éteint le péché, donné la grâce plus abondante de l’Esprit, afin de te mener à une philosophie plus haute.⁷¹” Idée développée par CHRYSOSTOME souvent : “ Pourquoi donc ce n’est pas la même récompense qui est instituée, pour les mêmes accomplissements, à nous et aux anciens, mais nous sommes tenus de faire preuve de plus grande vertu [qu’aux] si nous voulons obtenir la même récompense ? C’est que la grâce de l’Esprit est maintenant versée en abondance, et grand est le don de la présence du Christ, car ce don a substitué à des enfants des hommes parfaits. De même donc que nous exigeons de nos enfants, quand ils parviennent à la fleur de la jeunesse, de bien plus grands accomplissements, et que ce qu’ils faisaient en bas âge et était objet de nos louanges, nous ne l’admirons plus pareillement quand une fois devenus hommes ils l’accomplissent, mais nous exigeons d’eux qu’ils fassent d’autres œuvres beaucoup plus grandes : ainsi Dieu, dans les premiers temps, n’exigeait pas de la nature humaine de grands actes de vertu, vu qu’elle était semblable à un enfant⁷². ”

C’est également à la lumière de ces principes que, loin de se scandaliser par exemple de la polygamie des Patriarches, on admirera au contraire leur continence à l’époque où ils vivaient. De même, certains ne ménagent pas les sarcasmes à Abraham pour avoir livré sa femme au roi Abimélech, afin d’échapper à la mort, en la faisant passer — mensongèrement, disent-ils — pour sa sœur, car on l’eût tué pour avoir sa femme si l’on avait su qu’elle était sa femme.

70. *Id.* 5^o².

71. CHRYSOSTOME, *id.*

72. Traité de la Virginité, 84 (P.G. III, 594-5).

Evidemment, nous sommes loin de St PAUL : "Aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Eglise, et s'est livré pour elle...⁷³" Mais, loin de blâmer ce juste, "admirer l'immense amour du Seigneur de tous pour nous, que la mort, si effrayante alors pour ces justes-là et ces saints, le Christ l'ait rendue maintenant méprisable, et que ce que redoutaient ces hommes vertueux qui avaient une telle assurance auprès de Dieu, maintenant même des jeunes et des vierges délicates s'en moquent !"⁷⁴ Nous oublions que sous l'Ancien Testament, la révélation de l'immortalité, qui fait qu'on s'avance à la mort le sourire aux lèvres :

"O mais ! par instants, j'ai l'extase rouge
Du premier chrétien, sous la dent rapace,
Qui rit à Jésus témoin, sans que bouge
Un poil de sa chair, un nerf de sa face !" —

a été très progressive, car si elle avait été prématurée, c'est-à-dire ensemencée avant que le monothéisme ne se fût bien ancré, elle eût tourné au culte idolâtrique des morts, tel qu'on n'en voit que trop d'exemples dans l'antiquité païenne. Vue donc dans cette perspective, l'action d'Abraham était la meilleure possible en ces temps-là : d'abord, il n'y a pas eu mensonge, puisque Sara était bien sa demi-sœur en même temps ; ensuite, "en disant qu'elle était sa femme, et l'adultère et le meurtre auraient eu lieu ; mais en disant qu'elle était sa sœur, il a empêché le meurtre".⁷⁵

*

Au terme de cette analyse du mariage, il reste à parler du "mystère"⁷⁶ qu'il représente. Le mot employé par St PAUL étant un mot technique désignant une réalité religieuse

73. Eph. 5²⁵.

74. CHRYSOSTOME, Hom. 45 sur Gén., 2 (P.G. LIV, 416).

75. Id., Hom. sur les saintes martyres Bernice, Prosdoki et Domnina, 2 (P.G. L, 631-2).

76. μυστήριον, Eph. 5²².

donnée, dans l'antiquité grecque païenne, une élucidation des similitudes entre cette réalité et le mariage chrétien serait peut-être très éclairante. Il est regrettable que ce mot ait été traduit par "sacramentum", qui dans la langue latine classique a un sens juridique ("pacte, obligation"), alors qu'existe le mot "mysterium", beaucoup plus riche et évocateur, en même temps qu'exacte transposition du grec. Mais c'est la fatalité éternelle : alors que les Grecs ont tendance à tout voir sous l'angle de la beauté, les Latins préfèrent l'angle du droit — tendance très légitime certes et complémentaire de l'autre, finalement par conséquent enrichissante pour l'humanité (que serait celle-ci si tous étaient fabriqués dans le même moule ?), mais en l'occurrence (traduction d'un mot grec exprimant une réalité primordialement grecque) plutôt appauvrissante. Nous gardons donc à dessein le mot, et non seulement pour le mariage... Le "mystère" des Grecs est une réalité très complexe et aux multiples faces, lesquelles se retrouvent toutes dans le christianisme, mais d'une manière bien plus vraie et plus profonde :

1. Dans le "mystère", il y a d'abord le mystérieux strictement dit, c'est-à-dire ce qui défie toute explication rationnelle. Cela a été exprimé par PLOTIN dans ce magnifique passage : "Dans cet état, en effet, l'âme ne s'occupe plus même des belles choses : elle s'élève au-dessus du Beau, elle dépasse le chœur des vertus. C'est ainsi que celui qui pénètre dans l'intérieur d'un sanctuaire laisse derrière lui les statues qui sont placées dans le temple ; ce sont les objets qui se présenteront ensuite les premiers à ses yeux à sa sortie du sanctuaire, après qu'il aura joui du spectacle intérieur, qu'il sera entré en communication intime, non avec une image ou une statue (car ce n'est qu'en sortant qu'il considérera les images et les statues), mais avec la Divinité. C'est peut-être même non un spectacle, mais un autre genre de vision, une extase, une simplification, un abandon de soi, un désir de contact, une quiétude, enfin un souhait de se confondre avec ce que l'on

contemple dans le sanctuaire.⁷⁷" PLOTIN y décrit les mystères d'Eleusis. Les statues qu'il mentionne symbolisent les essences intelligibles, lesquelles elles-mêmes l'on devait dépasser pour parvenir à l'Un. Ce passage souligne très fort la transcendence divine, c'est-à-dire que si Dieu dans son existence est accessible à la raison, dans sa nature Il ne peut jamais être embrassé. Combien cela est encore plus vrai du christianisme, où Dieu nous révèle l'existence en Lui de mystères dont l'existence même est inaccessible à la raison, pour ne pas parler de leur contenu ! Comparé à ces mystères sublimes, tels la Trinité, l'Incarnation, le mariage certes est bien humble. Il n'en reste pas moins qu'il est mystérieux en lui-même d'abord, car il est le facteur de l'union en une seule chair, ou reprise de l'unité originelle de l'homme et de la femme, comme nous l'avons démontré ; ensuite, parce qu'il est, à un titre exceptionnel, une révélation de la Beauté : "Si, de toutes les sensations que nous procure le corps, celle qui se présente avec le plus d'acuité est effectivement la vue, par la vue cependant nous ne voyons pas la Pensée ; car ce seraient d'inimaginables amours que nous donnerait celle-ci, dans le cas où il serait donné à la vue que parvint jusqu'à elle un clair simulacre de la Pensée, pareil à ceux que nous avons de la Beauté ; et de même, pour tout ce que la réalité vraie a encore d'aimable. Mais c'est un fait que, seule, la Beauté a eu cette prérogative, de pouvoir être ce qui se manifeste avec le plus d'éclat et ce qui le plus attire l'amour."⁷⁸" En effet, le monde sensible, pour celui qui sait le regarder, est l'image du monde intelligible, c'est-à-dire est doué de cette singulière et mystérieuse puissance de suggérer les choses divines : "Les beautés visibles sont les copies de la Beauté invisible, et les parfums sensibles l'image de la diffusion intelligible, et les lumières matérielles les icônes du don de lumière immatérielle."⁷⁹ Or, si l'amour sexuel, qui

77. Ennéades VI, 9, 11.

78. PLATON, Phèdre, 250 d.

79. DENYS l'Aréopagite, Hiérarchie Céleste, I, 3 (P.G. III, 121).

forme l'essence du mariage, est l'amour de la Beauté où le corps joue le plus grand rôle, nous pouvons dès lors assurer que dans le monde sensible rien n'a une puissance de suggestion des choses divines aussi forte que ses tressaillements, extases, intimités, envirements, phobies, éblouissements, félicités, adorations, exaltations et dépressions, "enchantements et désolations". En particulier, dans les deux cas, union sexuelle et union mystique, la conscience distincte de sa propre personnalité et de celle de l'autre cède le pas à une sublime absorption totale d'une conscience dans l'autre : "Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ ? Et j'irais prendre les membres du Christ pour en faire des membres de prostituée ? Loin de là ! Ou bien ne savez-vous pas que celui qui adhère à une prostituée n'est qu'un seul corps [avec elle] ? Car il est dit : 'Les deux ne seront qu'une seule chair'.⁸⁰ Mais celui qui adhère au Seigneur n'est qu'un seul esprit [avec Lui].⁸¹" Et encore : "Ce mystère est grand : je parle par rapport au Christ et à l'Eglise"⁸² ; "je vous ai unis à un seul homme, une vierge pure à présenter au Christ"⁸³ ; "c'est maintenant le mariage de l'agneau, et son épouse s'est faite belle.⁸⁴" Ce n'est donc pas accidentellement que le "Cantique des Cantiques", qui est le plus beau chant d'amour conjugal, est *en même temps* le plus sublime et le plus mystique, et que les mystiques, presque sans exception, emploient le même langage — quitte à ce qu'ils soient accusés, par ceux dont l'esprit n'a jamais conçu la moindre étincelle des choses non charnelles, d'être des "refoulés" qui se "défoulement"...

2. Dans le "mystère", il y a aussi, comme le texte de PLOTIN l'indique, une ordination à ces choses mystérieuses, une habilitation à leur possession. Le mariage, lui, est une

80. Gén. 2²⁴.

81. I Cor. 6¹⁵⁻¹⁸.

82. Eph. 5³².

83. II Cor. 11².

84. Ap. 19⁷.

assimilation, inscrite au plus profond des actes, de l'amour du Christ et de l'Eglise, autant que cela est possible, et il donne la grâce de faire face à toutes les exigences que nous avons longuement analysées : "Le mariage, dit St CHRYSOSTOME, ne provient pas de la passion, et ce n'est pas le fait des corps, mais il est tout entier spirituel, l'âme s'unissant à Dieu d'une union ineffable, et que Lui seul connaît. C'est pourquoi il dit : 'Celui qui adhère au Seigneur est un seul esprit [avec Lui]'.⁸⁵" Chaque "mystère" chrétien d'ailleurs (baptême, eucharistie, onction des malades, etc.) est une ordination à un aspect surnaturel spécifique : la spécificité des aspects détermine le nombre des "mystères" ; et le caractère surnaturel, c'est-à-dire l'inaccessibilité de ces aspects aux forces naturelles, exige un don divin qui est l'objet du "mystère". Il suffit de faire cette constatation pour que du même coup soient mis en évidence l'aveuglement monstrueux et l'aberration des soi-disant "chrétiens" qui s'évertuent à faire disparaître le "mystère" du mariage, et le remplacer par l'acte civil. Déjà dès les temps les plus reculés l'on a le témoignage de St IGNACE : "Il convient à ceux et à celles qui se marient que l'union se fasse avec le consentement de l'évêque, afin que le mariage soit selon le Seigneur et non selon la convoitise."⁸⁶ Et St CHRYSOSTOME parle ainsi de la nécessité du "mystère" et des grâces qu'il attire : "Pourquoi donc, dis-moi, permets-tu, dès le commencement et comme prélude, que les oreilles de la vierge soient remplies de souillures par ces chants obscènes et cette pompe intempestive ? Ne sais-tu pas combien la jeunesse est encline à la chute ? Pourquoi livres-tu à la risée publique les graves mystères du mariage ? Alors qu'il faut chasser tout cela, et dès le début inculquer la pudeur à la vierge, appeler les prêtres, et resserrer par les prières et les bénédictions l'union du mariage, afin que le désir de l'époux augmente, la chasteté de la vierge s'accroisse,

85. I Cor. 6¹⁸, Hom. 20 sur Eph., 5 (P.G. LXII, 141).

86. Épître à Polycarpe, 5 (P.G. V, 868).

les œuvres de vertu entrent de tous côtés dans cette maison, toutes les machinations du diable soient tenues à l'écart, et que, joints l'un à l'autre par l'impulsion divine, ils passent leur vie dans la joie⁸⁷".

3. "Dans les mystères, dit encore PLOTIN, ceux qui sont admis à pénétrer au fond du sanctuaire, après s'être purifiés, dépouillent tout vêtement, et s'avancent complètement nus.⁸⁸" Il y a donc la purification, condition préalable. Etant ordonné à un aspect spécifique surnaturel, le "mystère" du mariage suppose tout d'abord la faculté générale d'accès à la vie surnaturelle, c'est-à-dire le baptême, sceau de la foi et source de la purification, puisque c'est par lui que coulent en nous les sources d'eau vive et que nous sommes régénérés à la vie spirituelle. Il suppose ensuite que cette source de purification est vivante, et non étouffée par les mauvaises œuvres : "Les choses saintes aux saints !" est vrai du mariage comme de l'Eucharistie et de tous les "mystères". C'est donc une profanation du "mystère" que d'y accéder, comme beaucoup, sans la foi ou avec une conscience souillée, et les prêtres qui les y encouragent ou ne font rien pour garantir la purification sont passibles de grave jugement. "Celui qui jouit de ce sacrifice, ne doit-il pas être plus pur que tout ? Combien plus pure que la lumière du soleil ne doit-elle pas être, la main qui partage cette chair, la bouche qui est remplie du feu spirituel, la langue qui est empourprée du sang qui inspire au plus haut point un effroi sacré ?⁸⁹" Ces paroles, primordialement vraies de l'Eucharistie, sont vraies aussi, nous le répétons, des autres "mystères", le mariage compris.

4. Enfin, l'accès à tout "mystère" se déroule dans un rite, car "nous sommes automate autant qu'esprit"⁹⁰. Nous en

87. Hom. 48 sur Gen., 6 (P.G. LIV, 443).

88. Ennéades I, 6, 7.

89. CHRYSOSTOME, Hom. 82 sur Mt., 5 (P.G. LVIII, 743).

90. PASCAL, Pensées (éd. Brunschvicg), IV, 252.

avons vu des exemples dans les passages cités de PLOTIN : les statues, dépouiller ses habits et s'avancer nu... Dans tout "mystère" en effet, il y a un acte spirituel et un acte corporel. Vouloir se limiter au spirituel, c'est faire de nous des êtres désincarnés, c'est reléguer dans l'invisibilité des réalités qui ont des effets visibles incalculables sur nous et autour de nous, c'est par conséquent se contredire. Le rite byzantin du mariage est d'un symbolisme riche et grandiose. Vu la quasi-indissolubilité que les fiançailles comportaient dans les temps antiques, et l'empreinte que l'office des fiançailles en a reçue, celui-ci est célébré actuellement conjointement avec le mariage, mais dans le narthex, les fiançailles n'étant que l'introduction au mariage (de sorte que tout rapport sexuel entre les fiancés, pratique qui malheureusement se généralise, est de la fornication pure et simple). La partie principale de cet office consiste dans l'échange des anneaux : pour le fiancé, "un anneau de fer" (d' "argent", dit l'office actuel), "à cause de la force de l'homme" ; pour la fiancée, "un anneau d'or, à cause de la délicatesse et de la pureté de la femme".⁹¹ Le prêtre met l'anneau d'or à la main droite du fiancé, après avoir dit trois fois : "Le serviteur de Dieu N. prend pour gage la servante de Dieu N. au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il". Avec l'anneau de fer il fait la même chose pour la fiancée. Ensuite l'anneau d'or est remis à la main de la fiancée, l'anneau de fer à celle du fiancé, par les témoins. Les anneaux sont le symbole de l'harmonie et le sceau de l'union : "Par l'anneau le pouvoir a été donné à Joseph en Egypte, par l'anneau Daniel a été glorifié au pays de Babylone, par l'anneau a été manifestée la vérité de Thamar, par l'anneau notre Père céleste est devenu compatissant à l'égard de l'enfant prodigue..."

L'office du mariage proprement dit est précédé généra-

91. Syméon de THESSALONIQUE, Dialogue contre toutes les hérésies, 276 (P.G. CLV, 508).

lement par la déclaration que font les fiancés de vouloir s'épouser de leur plein consentement et selon les lois de l'Eglise (à savoir les trois exigences du mariage, dont le mépris même d'une, dans l'intention délibérée d'un des conjoints — par exemple l'intention de ne jamais procréer, ou celle de rompre — peut entraîner l'invalidité du mariage). L'office se célèbre en présence du corps et du sang présanc-tifiés du Christ, car c'est devant Lui que cette grande chose s'accomplit. La longue triple invocation et bénédiction condense en elle toute la théologie du mariage, dans un langage imagé et biblique, et aboutit au couronnement, qui est le sommet de l'office, celui-ci étant même officiellement connu comme "l'office du couronnement". Après avoir fait le signe de la croix sur la tête du fiancé, avec la couronne, touchant de celle-ci la tête de la fiancée, et disant : "Le serviteur de Dieu N. est couronné de la servante de Dieu N. au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi-soit-il" — tout cela par trois fois — le prêtre cou-ronne le fiancé. La même cérémonie se répète pour la fiancée. Ensuite, tenant les couronnes sur leurs têtes, les bras en forme de croix, il les bénit, disant trois fois : "Seigneur notre Dieu, couronne-les de gloire et d'honneur." St CHRYSOSTOME témoigne déjà de ce rite et de sa profonde signification : "Marions [nos enfants] rapidement, afin que l'épouse accueille leurs corps purs et préservés. Ces amours-là sont pleins de feu. Celui qui est chaste avant le mariage, à plus forte raison le sera-t-il après ; mais celui qui apprend à forniquer avant le mariage, agira de même après le mariage aussi. 'Car, est-il dit, au fornicateur tout pain est délicieux'.⁹² C'est pour cela que des couronnes sont posées sur les têtes, symboles de la victoire, parce qu'ayant été invaincus, ils s'avancent ainsi à la couche nuptiale, invaincus par le plaisir. Si, t'étant laissé prendre par le plaisir, tu t'es livré aux prostituées, pour quelle raison celui qui a été vaincu

92. Ecclésiastique 23¹⁷.

porte-t-il donc une couronne sur la tête ? ”⁹³ Mettant en dérision les mariages qui succèdent trop vite à des funérailles, il dit : “ Celui qui s’arrache les cheveux, porte à nouveau une couronne sur la même tête ! ”⁹⁴ La célébration du mystère se conclut par la participation des époux à la même coupe (de vin non consacré), symbole de l’allégresse de l’amour, et par une triple procession autour de la table où a lieu la célébration, les témoins élevant les couronnes au-dessus des têtes des époux. Les chants qui accompagnent cette procession sont significatifs : “ Saints martyrs, vous qui avez encouru la bonne lutte et avez été couronnés, priez le Seigneur d’avoir pitié de nos âmes... ” “ Danse, Isaïe : la Vierge est devenue enceinte, et a enfanté son Fils l’Emmanuel, Dieu et homme, dont le nom est l’Orient ” : nous ne devons pas oublier en effet que le couronnement final de la vie du chrétien est le fruit de la participation aux souffrances du Christ, et que la virginité doit être honorée par tout couple chrétien, puisque sans une certaine abstention, faible reflet de la virginité, aucun mariage n’est honorable.

Un dernier mot : pour les seconds mariages, il y a un rite spécial. Alors que les grandes prières de l’office du mariage unique mettent l’accent sur la “ glorification ” des époux, leur “ exaltation ” et leur “ bénédiction ”, l’office des seconds mariages met l’accent sur leur “ faiblesse ” digne de la “ commisération ” divine. Détail pittoresque et très humain : “ Aie pitié des transgressions de vos serviteurs : car, ne pouvant supporter la chaleur ardente et la lourdeur des journées, ni l’embrasement de la chair, ils s’unissent dans la deuxième communion du mariage, comme Vous avez prescrit par votre vase d’élection l’Apôtre PAUL, disant à cause de nous misérables : ‘ Il vaut mieux se marier dans le Seigneur que brûler ’.⁹⁵ ” Les symboles (anneaux, coupe de vin) s’y retrouvent, mais

93. Hom. 9 sur I Tim., 2 (P.G. LXII, 546).

94. Traité de la Virginité, 37 (P.G. III, 560).

95. I Cor. 7^o.

d'après St NICÉPHORE confesseur, Patriarche de Constantinople, les époux " ne sont pas couronnés ⁹⁶ " (cependant, la pratique de la Grande Eglise, après lui, permettait le couronnement). Cette réticence de la liturgie, écho de celle des Pères, à l'égard des mariages réitérés, s'explique par le fait que les trois exigences du mariage y sont moins respectées que dans le mariage unique, manifestement.

96. Canons (P.G. C, 852).

CHAPITRE VI

SUBLIMATION DE L'ÉNERGIE SEXUELLE : LA VIRGINITÉ

Malgré toutes les qualités magnifiques que possède l'amour sexuel, il a des limitations et des infériorités. L'amour en effet implique un choix, et le fait de choisir telle personne plutôt que telle autre est subjectivement justifiable, par la correspondance entre la personne choisie et l'idéal qu'on porte en soi. Mais l'observateur impartial ne peut pas ne pas se rendre compte qu'il y a de par le monde une infinité de personnes, au moins également "aimables" (au sens fort du terme, c'est-à-dire douées de toutes les qualités qu'on aimerait trouver dans une personne qu'on aime) : par conséquent, il ne pourra s'empêcher de trouver *objectivement* injustifiable qu'il y ait choix entre une telle multitude, ni qu'il y ait cet agrandissement d'une seule personne jusqu'aux étoiles, qu'est l'amour. Attention ! il ne s'agit pas des hésitations d'un aboulique ou d'un apathique sexuel, lesquelles procèdent d'une difficulté de faire choix, par faiblesse, ni de celles d'un satyre, que l'incontinence de sa rage sexuelle rend incapable de choix ; mais il s'agit des hésitations hautement raisonnées et philosophiques d'un observateur très capable de choix. Si donc, objectivement, choisir entre une multitude de personnes également "aima-

bles " est injustifiable, que faut-il faire alors ? *Un dilemne s'impose à nous : ou bien il faut les aimer, sexuellement, toutes, ou bien aucune* — voilà ce qu'exige la logique, et l'équité dirais-je. Les aimer toutes ? C'est non seulement souverainement inique, puisque c'est la définition même du Don Juan, mais littéralement impossible, à cause des limites du corps. Force nous est donc d'embrasser la seule autre alternative : n'aimer sexuellement aucune, ou dépasser l'amour sexuel, où le corps joue un élément essentiel et limitatif, pour un autre genre d'amour, et cela suggère la virginité.

Comme on le voit, la virginité sera un dépassement vers une forme supérieure d'amour, puisqu'il échappe aux limitations dont nous venons de parler. Ce sera donc forcément un amour exclusivement spirituel, c'est-à-dire où le corps ne joue aucun rôle essentiel, une caractéristique de l'esprit étant justement, à la différence du corps, qu'il peut atteindre un nombre illimité de personnes. La dialectique de cet amour procède ainsi : puisque tel corps est beau, et tel autre laid, c'est donc qu'être "beau" ou "laid" est différent d'être "corps". Cela devient encore plus évident quand on dit des choses les plus éloignées entre elles, telles la 5^e symphonie de BEETHOVEN, une belle femme, les lois de NEWTON, les mosaïques de Sainte-Sophie, que sais-je encore ? la bête à bon Dieu, l'héroïsme de Ste BARBE ou de Ste CÉCILE, la bataille d'Austerlitz, le

... "calme clair de lune triste et beau,
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres",

quand on les désigne, dis-je, par la même appellation : "belles". Si donc toutes ces choses très différentes entre elles convergent dans la même appellation, ce qui établit cette convergence ne peut pas être ce qui les différencie chacune des autres, mais bien la participation à une même réalité qui est la Beauté. Et il serait vraiment drôle de penser

qu' "être beau" fût une réalité, mais que ce qui fait qu'on est beau ne fût pas une réalité encore plus réelle que l'autre ! C'est cette Beauté-là qui est l'objet de la forme supérieure de l'amour dont nous venons de parler : "Beauté dont, premièrement, l'existence est éternelle, étrangère à la génération comme à la corruption, à l'accroissement comme au décroissement ; qui, en second lieu, n'est pas belle à ce point de vue et laide à cet autre, pas davantage à tel moment et non à tel autre, ni non plus belle en comparaison avec ceci, laide en comparaison avec cela, ni non plus belle en tel lieu, laide en tel autre, en tant que belle pour certains hommes, laide pour certains autres ; pas davantage encore cette Beauté ne se montrera à lui pourvue par exemple d'un visage, ni de mains, ni de quoi que ce soit d'autre dont participe un corps ; ni non plus sous l'aspect de quelque raisonnement ou encore de quelque connaissance ; pas davantage comme ayant en quelque être distinct quelque part son existence, en un vivant par exemple, qu'il soit de la terre ou du ciel, ou bien en quoi que ce soit d'autre ; mais bien plutôt elle se montrera à lui *en elle-même et par elle-même, éternellement unie à elle-même dans l'unicité de sa nature formelle*, tandis que les autres beaux objets participent tous de la nature dont il s'agit en une telle façon que, ces autres objets venant à l'existence ou cessant d'exister, il n'en résulte dans la réalité dont il s'agit aucune augmentation, aucune diminution, ni non plus aucune sorte d'altération.¹" "Qu'y a-t-il, dit St BASILE, de plus admirable que la beauté divine ? Quelle pensée plus gracieuse que celle de la magnificence divine ? Quel désir de l'âme aussi aigu et insoutenable que celui engendré par Dieu dans l'âme purifiée de toute malice, et disant avec sincérité : 'Je suis blessée d'amour'² ? Les éclairs de la beauté divine

1. PLATON, Banquet 211 ab. Ce texte sublime a eu une profonde influence sur les Pères; DENYS l'Aréopagite le reproduit littéralement, en partie, dans « Noms Divins », IV, 7 (P.G. III, 701, 704).

2. Cant. des Cant., 2⁵.

sont absolument ineffables et inénarrables ; ni la parole ne les représente, ni l'ouïe ne les soutient. Que tu dises les lueurs de l'étoile du matin, la spendeur de la lune, la lumière du soleil, toutes sont indignes de représenter sa gloire, et sont bien plus déficientes par rapport à la véritable lumière que ne le sont une nuit profonde et des ténèbres sombres, par rapport à un midi très pur. Cette beauté-là est invisible aux yeux charnels, elle est saisissable à l'âme seule et à l'intelligence. Si en quelque façon elle a illuminé les saints, elle a laissé en eux un aiguillon insoutenable de désir, eux qui, impatients à l'égard de la vie ici-bas, ont dit : ‘Malheur à moi, car mon séjour s'est prolongé’,³ ‘quand est-ce que viendrais-je et paraîtrais-je devant Dieu’ ?⁴ ; et : ‘Me délier et être avec le Christ, est de beaucoup meilleur’⁵, et : ‘Mon âme a eu soif du Seigneur fort et vivant’⁶ ; et : ‘Maintenant laisse aller ton serviteur, Seigneur’.⁷ Supportant péniblement la vie ici-bas, comme une prison, ils étaient ainsi difficiles à contenir dans leurs impulsions, eux dont l'âme a été touchée par le désir divin, eux qui, à cause de l'insatiabilité qu'ils éprouvaient pour la contemplation de la beauté divine, priaient pour que la contemplation de la douceur du Seigneur s'étendît le long de la vie éternelle.⁸ ” Dans un de ses beaux élans mystiques, St CHRYSOSTOME, abordant la parole : “Et restaure en mes entrailles un esprit droit”⁹, s'écrie : “O noblesse d'âme, ô amour pour Dieu ! Afin que vous parliez à moi à nouveau, et que je parle à Vous. C'est cette amitié-là que je cherche, cette fréquentation. Qu'est-ce que ça me fait, que j'ai été délivré du châtiment ? Le châtiment pour moi, c'est de ne pas converser avec Vous. Je Vous

3. Ps. 119⁵.

4. Ps. 41³.

5. Phil. 1²³.

6. Ps. 41⁸.

7. Luc 2²⁹.

8. Règles en détail, 2 (P.G. XXXI, 909, 912).

9. Ps. 50¹².

aime je suis pris de délire. Je ne peux pas voir votre essence (car elle est invisible), mais à cause de mon amour, je vois vos œuvres, et je danse... Et de même que l'amoureux, bien qu'il ne voie pas la personne qu'il aime, mais qu'il voie son vêtement ou ses souliers, se réjouit et danse, et reçoit en quelque façon une certaine consolation à son amour ; ainsi moi aussi je vais autour du corps de la création, hors de moi et en délire, Vous disant toujours : 'Comme languit une biche après l'eau vive, ainsi languit mon âme vers Vous, mon Dieu ' " 10.

— Fort bien ! me dira-t-on ; mais cette ascension vers la Beauté immatérielle est bien possible dans le mariage, tu l'as démontré toi-même. — Sans doute. Mais je veux démontrer ici qu'elle l'est bien davantage dans la virginité. La raison fondamentale en est que celle-ci donne un plus grand essor à la contemplation, en désengageant l'esprit autant que possible de la chair et du monde. Je m'explique, car j'entends déjà les ricanements et je vois les hochements de tête des sages de ce monde, qui citent à tort et à travers tout ce qui leur passe par la tête : " Ah ! Ah ! Attention ! qui veut faire l'ange fait le bête " ! Je dis donc que Dieu est un pur esprit, et en tant que tel Il ne peut être atteint que par l'esprit. Je sais fort bien que l'homme n'est pas qu'esprit ; mais s'il veut jamais atteindre Dieu [j'entends par là non L'atteindre spéculativement ou abstraitemment, ce qui est possible même aux démons ("toi, tu crois qu'il y a un seul Dieu ? Tu fais bien. Les démons le croient aussi, et ils tremblent " 11), mais concrètement, Le posséder], c'est par ce qu'il a d'affinité avec Lui, à savoir l'esprit, qu'il peut L'atteindre. La matière en effet, tout en étant bonne, c'est ce qui participe le moins au divin dans la création, elle est ténèbres par rapport à l'esprit. Un but grandiose, magnifique, héroïque, est proposé à l'âme humaine, c'est non seulement de s'élever, selon sa

10. Ps. 41². Hom. 2 sur Ps. 50, 9 (P.G. LV, 585).

11. Jacq. 2¹⁹.

nature propre, mais d'élever la matière (dont la tendance est toujours vers le bas, par elle-même) à travers le corps auquel elle est attachée, vers Dieu. Cette opération, les Pères la décrivent comme "purification" et "affinement" ("car même si la poussière traîne derrière elle quelque malice, et la tente terrestre accable l'intelligence qui se porte en haut, ou qui a été créée pour se porter en haut : que l'image purifie complètement le limon et que, rendue légère par les ailes de la raison, elle élève la chair à laquelle elle est attelée"¹²), comme "mortification" et "dématerialisation" ("ô âme retenant le corps, presque sans nourriture, comme immatériel — ou plutôt, ô corps, obligé de mourir même avant la séparation, afin que l'âme acquière la liberté et ne soit pas entravée par les sens"¹³), comme "rupture de la 'sympathie' de l'âme et du corps", "sortie du corps", "abstraction des sens" ("entendent cette voix ceux qui sortent des sens corruptibles, et s'efforcent de sortir du corps. Car quand l'âme se trouve dans la contemplation des choses divines, s'abstrayant des attaches corporelles, elle est dite 'sortir' ; mais quand elle verse dans les choses humaines, soit à cause de la nécessité de l'entretien du corps, soit parce qu'elle ne peut plus davantage tendre vers ce qui la surpasse, elle rentre pour ainsi dire du dehors à l'intérieur, revenant, comme dans un maison ou une ville, à la 'sympathie' pour le corps"¹⁴), enfin comme "imitation de l'impassibilité divine" ("la stabilité de l'ataraxie non battue des flots, la nature impassible et immuable : car Celui à qui rien d'imprévu ne peut arriver — en tant que déposant en Lui-même la connaissance de toutes les choses présentes et futures, empoignant tout et ayant tout sous sa main — et que rien absolument ne peut contrarier et regarder en face, Celui-là doit jouir en conséquence d'une sérénité et d'une ataraxie

12. St GRÉGOIRE le Théologien, Sur le silence de son père à cause du fléau de grêle, Disc. 16, 15 (P.G. XXXV, 953).

13. *Id.*, Sur Gorgonie, 14 (P.G. XXXV, 805).

14. St BASILE, Commentaire sur Isaïe, 7 (P.G. XXX, 452).

continuelle ”¹⁵). Imitation de l'impassibilité divine, abstraction des sens, sortie du corps, rupture de la “sympathie” de l'âme et du corps, mortification et dématérialisation, purification et affinement, quoi encore ? voilà certes un beau programme. Voyons donc lequel y dispose davantage, du mariage ou de la virginité ?

Commençons par le mariage. Il inclut essentiellement l'acte charnel. Or, la concupiscence qui se rapporte à l'acte charnel, “revendique, dit St AUGUSTIN, pour elle-même non seulement tout le corps — et cela non seulement extrinsèquement mais aussi intrinsèquement — mais elle ébranle en même temps l'esprit de l'homme d'un sentiment uni et mélangé à l'appétit de la chair, de sorte que s'ensuive cette volupté-là, laquelle n'est dépassée par aucune des voluptés du corps, à tel point qu'à l'instant où elle parvient à son point culminant, presque toute l'acuité et comme la veille de la pensée est anéantie. En effet, quel ami de la sagesse et des saintes délices, menant la vie conjugale, mais comme l'Apôtre avertit, ‘sachant posséder son corps dans la sainteté et l'honneur, non dans la passion du désir, comme les Gentils qui ignorent Dieu’¹⁶, ne préférerait pas, s'il pouvait, engendrer des enfants sans cette concupiscence, de sorte que dans cet acte d'ensemencer des enfants les membres qui ont été créés pour cette œuvre fussent assujettis à son esprit, comme les autres membres partagés chacun à son œuvre propre, mis par l'ordre de la volonté, et non excités par le feu de la concupiscence ?”¹⁷ De son côté, CLÉMENT D'ALEXANDRIE dit : “Ce qui est sûr, c'est qu'on peut constater qu'à la suite des relations sexuelles, les nerfs, comme les chaînes des tisserands, sont relâchés et brisés contre la violence des relations ; bien plus, celles-ci répandent sur les sens un brouillard tout autour, et abattent aussi l'énergie. Cela est évident, et pour les animaux qui n'ont

15. *Id.*, Dispositions Ascétiques, 2 (P.G. XXXI, 1340).

16. I Thess. 4⁴⁻⁵.

17. Cité de Dieu, XIV, 16 (P.L. XLI, 424-5).

pas la raison et pour ceux qui s'astreignent à un entraînement physique : parmi ces derniers, ce sont ceux qui s'abstinent d'elles qui l'emportent sur leurs adversaires dans les concours ; quant aux animaux, on ne peut les éloigner après la saillie qu'en les tirant à l'écart, et en les entraînant presque de force, car toute leur force et tout leur élan sont complètement évacués. Le sophiste ABDÈRE appelait l'union sexuelle ‘une petite épilepsie’ ; il la regardait comme une maladie incurable.”¹⁸ En effet, rien ne plonge autant l'esprit dans la chair que l'acte charnel. Sans doute qu'il est sanctifié dans le mariage, mais enfin le mariage l'utilise ! Qui peut se targuer de contempler au moment de l'orgasme ? Et cette absorption dans la chair, cette plongée profonde, quoiqu'elle ne soit pas, comme la luxure, un engloutissement, et quoique intermittente, n'est pas sans déteindre, *par réverbération*, en dehors de l'acte charnel, sur l'essor de la contemplation. C'est ainsi que là où un navire a coulé, on voit encore pour un certain temps les ondulations des vagues en cercles concentriques de plus en plus faibles et espacés. C'est pour cette raison que ST PAUL, si incompris par les charnels, exhorte les époux à s'abstenir des rapports charnels “d'un commun accord, pour un temps, afin de vaquer au jeûne et à la prière.¹⁹” “Celui qui prie comme il faut et jeûne doit rejeter tout désir terrestre, tout souci et toute dissolution, et, se recueillant bien en lui-même de tous côtés, ainsi s'approcher de Dieu. C'est pour cela que le jeûne est bon, parce qu'il retranche les soucis de l'âme, et repoussant la négligence qui assiège l'intelligence, fait revenir celle-ci à elle-même... Car si maintenant après une telle sécurité, le diable tente de nous entraver pendant la prière : quand il a affaire à une âme dispersée au dehors, et amollie par les sensations conjugales, que ne ferait-il pas, en agitant ça et là les yeux de l'intelligence ? ”²⁰

18. Pédagogue, II, 10 (P.G. VIII, 509).

19. I Cor. 7^o.

20. CHRYSOSTOME, Traité de la Virginité, 30-1 (P.G. III, 554).

Si l'on se transporte maintenant de l'acte charnel aux autres conséquences et accompagnements du mariage, l'on y trouvera des motifs de dissipation d'un autre ordre, dont les Pères ont longuement parlé. Pour rendre notre démonstration plus éclatante, nous allons prendre l'hypothèse d'un mariage dit "réussi", par conséquent nous allons nous abstenir délibérément de parler de maux inhérents pourtant à la plupart des mariages, tels les divorces, les querelles intestines, la jalousie, la frigidité et l'impuissance (extrêmement répandues), la lutte amère pour la vie... Prenons donc le cas d'un ménage qui "nage dans le bonheur" (car est-il permis à quelqu'un d'être heureux si l'on ne peut pas dire de lui qu'il "nage dans le bonheur" ?), et qui ne manque de rien, soit du point de vue spirituel (puisque nous entreprenons de montrer que même le mariage chrétien parfait est déficient par rapport à la virginité), soit de tout autre point de vue : "Celle qui est mariée à un mari mortel, dit St BASILE, s'attirant en plus du souci d'elle-même celui d'un mari, soutient d'une seule âme, un double souci, celui du corps greffé sur elle ; elle n'est plus malade en un seul corps, mais elle est toujours divisée, dans les maladies, entre le corps de son mari et le sien, en une seule âme. Ensuite, ayant fait germer des rejetons, ses enfants, elle a l'âme subdivisée en autant d'enfants, s'attirant, outre les peines qu'elle a, le souci de ce qui survient.²¹" — Tu t'es engagé, me dira-t-on, à ne pas parler de choses désagréables, que viens-tu nous parler de maladies ? — Pourtant les maladies ordinaires sont le lot de toute famille, même les familles qui "nagent dans le bonheur jusqu'au cou"... Mais soit ! imaginons même un ménage stérile, pour nous débarrasser de l'ennui des enfants, et venons-en au point culminant de la démonstration : il n'y a pas jusqu'à l'excès lui-même du bonheur qui ne tourne à son contraire, uniquement par la crainte de le perdre, inhé-

21. Traité de la véritable incorruptibilité de la Virginité, 23 (P.G. XXX, 716).

rente à la fragilité des choses humaines — ce qui faisait adopter aux Grecs la sage maxime : "Rien de trop". St GRÉGOIRE DE NYSSE, qui a fait l'expérience du mariage, dit : "Quand l'époux voit le visage aimé, aussitôt la crainte de la séparation s'insinue absolument ; s'il entend la voix délicieuse, il pense qu'un jour il ne l'entendra plus jamais. Et quand il trouve sa joie dans la vision de la beauté, c'est alors qu'il frissonne le plus par crainte du deuil. S'il pense aux choses chères à la jeunesse et recherchées par les insensés — tels un œil dardant sa lumière des paupières, un sourcil se promenant autour de l'œil, une joue dans un sourire délicieux et gracieux, des lèvres rayonnantes de rougeur naturelle, une chevelure rehaussée d'or et longue, brillant autour de la tête par la variété des tresses, et tout cet éclat-là, éphémère — c'est alors absolument, eût-il en partage tant soit peu de réflexion, qu'il pense en son âme, qu'un jour, cette beauté-là se dissolvant périra, et qu'elle se convertira en néant, devenant des ossements dégoûtants et hideux à la place de ce qui brille maintenant, n'emmenant avec elle aucune trace, aucun souvenir, aucune relique de l'épanouissement actuel.²²"

Le lecteur pourrait bien trouver une contradiction entre ce que viennent de dire les Pères sur les déficiences du mariage comme facteur de vie spirituelle, et ce qu'ils ont dit auparavant sur sa grandeur, que le texte suivant de St CHRYSOSTOME nous rappellera (il est bon d'y insister) : "Le mariage serait-il une entrave ? La femme t'a été donnée comme aide, non comme piège. Le prophète²³ n'avait-il pas de femme ? Cependant le mariage n'a pas été une entrave pour l'Esprit, mais il avait femme et il était prophète. Moïse n'avait-il pas femme, et n'a-t-il pas fendu les pierres, et altéré l'air, et parlé avec Dieu, et détourné la colère divine ?... Que dire de Pierre, le fondement de l'Eglise, l'amoureux fou du Christ, l'inculte par la parole mais vainqueur des rhéteurs,

22. Traité de la Virginité, 3 (P.G. XLVI, 328-9).

23. Il s'agit d'Isaïe.

l'ignorant qui a fermé les bouches des philosophes, lui qui a dissous la sagesse hellénique comme une toile d'araignée, qui a parcouru le monde habité, qui pêchait à la seine dans le mer et a pris dans son filet le monde habité ? N'avait-il pas lui aussi femme ? ”²⁴ Il y aurait eu contradiction si les Pères avaient dit que le mariage mène et à la damnation et au salut. Or, la première proposition, jamais aucun Père ne l'a dite ; la seconde, tous la disent. Mais une chose peut mener au salut avec plus ou moins d'efficacité. Et là aussi ils sont tous d'accord pour dire que le mariage est moins efficace que la virginité. C'est seulement dans cette perspective qu'il faut lire leurs critiques sur le mariage, pour les comprendre.

Venons-en à ce qu'ils disent de la virginité. Une pensée qu'ils expriment très couramment, c'est que la virginité est, autant que possible ici-bas, une récupération de l'état paradisiaque. Or, dans cet état, la concupiscence telle que nous la connaissons n'existe pas, — c'est-à-dire cette fièvre sexuelle inhérente à tout être humain né dans notre condition de péché, et sans laquelle il ne peut pas y avoir de mariage — et cela, parce que cette concupiscence est essentiellement basée sur le plaisir : or, le plaisir n'existe pas chez ADAM et EVE, il n'y avait chez eux qu'une joie transcendante, sur-naturelle, supérieure à tout plaisir. Cela est très important à noter et a des conséquences incalculables. Ce n'est qu'après avoir péché, c'est-à-dire après que leur intelligence se fut révoltée contre Dieu, que leur corps à son tour se révolta contre l'intelligence, et qu'ils devinrent conscients de leur nudité (“leurs yeux s'ouvrirent”²⁵), c'est-à-dire non les yeux sensibles, puisqu'ils étaient déjà ouverts, mais ceux de l'intelligence, laquelle se rendit compte qu'une chose insolite venait de se passer dans leurs corps) : “La transgression du commandement survenant, et les dépouillant de ce vêtement-

24. Hom. 4 sur Ozias, 2-3 (P.G. LVI, 122-3).

25. Gen. 3⁷.

là extraordinaire et merveilleux — je veux dire celui de la gloire — et de la bienveillance d'en-haut, dont ils étaient revêtus, leur donna en même temps la sensation de leur nudité et les enveloppa tout autour d'une honte inexprimable.²⁶" Cette insubordination d'un endroit précis du corps à la raison, inscrite dans notre corps comme un monument indélébile de l'insubordination de notre raison à Dieu, a été exposée avec une remarquable force par St AUGUSTIN : "Qu'est-ce que [cela veut dire] que les yeux, les lèvres, la langue, les mains, les pieds, les inflexions du dos, de la tête et des flancs, il est en notre pouvoir de les mouvoir à leurs actes propres, quand notre corps est libre et sain ; mais dès qu'il s'agit d'engendrer des enfants, les membres créés pour cette œuvre ne se prêtent plus à l'ordre de la volonté, mais il faut attendre que la concupiscence les meuve comme de sa propre autorité, et parfois elle ne le fait pas alors que l'esprit le veut, et parfois elle le fait même si l'esprit ne le veut pas ? Et le libre-arbitre humain n'a-t-il pas honte en conséquence, qu'en méprisant le Dieu souverain il ait perdu sa propre souveraineté sur ses propres membres ?"²⁷ La virginité, en coupant court à cette "passion", récupère autant que c'est possible ici-bas, bien plus que le mariage, l'impossibilité paradisiaque. Je dis : "autant que c'est possible ici-bas", car l'impossibilité paradisiaque, dans toute son ampleur, ne peut être atteinte que dans un corps incorruptible, lequel on n'aura qu'à la résurrection. La preuve, c'est que les plus grands saints prêchent la vigilance continue en cette matière. Ayant expliqué la parole de JOB : "J'avais fait un pacte avec me yeux que je ne fixerai aucune vierge"²⁸, St CHRYSOSTOME dit "Si JOB te paraît petit à la lutte, bien que nous ne soyons pas dignes même de son fumier, si tu penses que le modèle est inférieur à ta grandeur

26. CHRYSOSTOME, Hom. 16 sur Gen., 5 (P.G. LIII, 131).

27. Du Mariage et de la Concupiscence, I, 6 (P.L. XLIV, 417-8).

28. Job 31¹.

d'âme, conçois le héraut de la vérité PAUL, à la magnifique voix, lequel ayant parcouru tout le monde habité, et ayant pu dire ces paroles pleines de sagesse, que ce n'est pas lui qui vit, mais le Christ qui vit en lui, et qu'il était crucifié au monde et le monde à lui, et qu'il meurt chaque jour : après une telle grâce de l'Esprit et l'exemple de tant de luttes, après les dangers inexprimables, après la philosophie parfaite, nous montrant et nous insinuant que *tant que nous respirons et sommes enveloppés de cette chair-ci* il nous faut lutter et peiner, et qu'on ne peut jamais maintenir tranquillement la chasteté, mais qu'il nous faut beaucoup de sueurs, beaucoup de fatigues pour ce trophée, disait : 'Je mortifie mon corps et le réduis en esclavage, de crainte qu'après avoir servi de héraut pour les autres je ne sois moi-même disqualifié.'²⁹ Il disait cela, montrant la révolte de la chair et la rage du désir, et la guerre continue, et sa vie de lutte.³⁰

Le Pères appellent souvent aussi la virginité une imitation de l'ordre angélique et de l'impassibilité divine : "Grande est la virginité, la non-soumission au joug, et de prendre place avec les anges et la Nature Une, je n'ose pas dire en effet avec le Christ, lequel ayant voulu être enfanté à cause de nous qui sommes enfantés, est né d'une vierge, instituant la virginité, en tant qu'elle transfère d'ici-bas, supprime le monde, ou plutôt fait passer un monde à un autre, le monde présent au monde futur."³¹ "Car grande est la virginité, dit St BASILE, rendant, en un mot, l'homme semblable au Dieu incorruptible. Ce n'est pas donc des corps qu'elle chemine aux âmes, mais étant propre à l'âme incorporelle, elle garde, par la virginité, aimable à Dieu, de l'âme, les corps incorruptibles. Car l'âme, ayant eu la pensée du vrai Bien, et s'étant envolée à Lui par l'incorruptibilité comme sur une aile, et s'étant appliquée, par l'incorruptibilité, dis-je, qui

29. I Cor. 9²⁷.

30. Contre ceux qui cohabitent avec des vierges, 5 (P.G. XLVII, 501).

31. St GRÉGOIRE le Théologien, Oraison funèbre de St BASILE, Disc. 43, 62 (P.G. XXXVI, 576).

est en elle, à servir le Dieu incorruptible, d'une façon unique et comme Il le mérite, amène la virginité du corps, qui est servante, à servir sa propre beauté. Et voulant associer cette virginité-ci toujours sans trouble à la contemplation divine, elle chasse aussi loin que possible d'elle les plaisirs du corps, qui la troublent.³²" Enfin, St CHRYSOSTOME dit : "La virginité est bonne ? Je suis d'accord. Mais plus bonne que le mariage, en outre ? Ça aussi je le reconnais. Et, si tu veux, j'ajouterais : autant que le ciel est meilleur que la terre, et les anges meilleurs que les hommes ; et si j'ose ainsi dire, même plus ! Car les anges (bien qu'ils ne se marient pas et ne soient pas donnés en mariage) ne sont pas enlacés à de la chair et à du sang, ils ne demeurent pas sur terre, ni n'ont à soutenir la foule des désirs, ni n'ont besoin de nourriture et de boisson ; aucun chant délicieux ne pourrait les amollir, aucune forme splendide les flétrir, ni quoi que ce soit.³³" Par conséquent, la fameuse histoire : "Les fils de Dieu trouvèrent que les filles des hommes étaient belles, et ils prirent pour femmes toutes celles qu'il leur plut³⁴" ne peut être entendue des anges, parce qu'étant de purs esprits, ils sont tout simplement incapables de concupiscence.

Dans ces conditions l'on conçoit bien que la virginité soit héroïque, et si les martyrs n'ont été martyrisés qu'une fois, la virginité est un martyre quotidien. Tandis que le mariage possède une sécurité qui provient de ce que l'esprit y utilise la chair contre la chair, en étanchant le feu de la concupiscence, la virginité, elle, doit lutter avec des armes purement spirituelles contre une chair d'autant plus en flammes qu'elle est vierge : "Je connais la violence de la chose, fait dire à St PAUL St JEAN CHRYSOSTOME, je connais l'énergie de ces vierges, je connais la gravité du combat. Il faut contre les désirs une âme combative, et violente, et désespérée. Car

32. Traité de la véritable incorruptibilité de la Virginité, 2 (P.G. XXX, 672).

33. Traité de la Virginité, 10 (P.G. XLVIII, 540).

34. Gen. 6².

il faut aller sur des charbons ardents et ne pas se laisser brûler, marcher contre des épées et ne pas se laisser frapper. Car la puissance du désir est pareille au feu et au fer. S'il arrive que l'âme ne soit pas préparée, et ne soit pas vigilante en ce qui concerne ces fatigues, elle se perd vite. Il nous faut donc une intelligence d'acier, un œil qui ne dort jamais, une grande patience, des forteresses puissantes, des murailles extérieures et des verrous, des gardiens vigilants et braves, et avant toutes ces choses l'impulsion d'en-haut.³⁵" Une fois qu'on a mis la main à la charrue, on ne peut plus regarder impunément en arrière : on est embarqué. Si la pratique de l'Eglise orientale jusqu'à nos jours, tant orthodoxe que catholique, et celle de l'Eglise latine pendant des siècles, a admis la possibilité pour les gens mariés d'accéder au sacerdoce (quoique non aux prêtres de se marier), la trahison d'un véritable engagement à la virginité a toujours été considérée comme grave. St BASILE soumet cette trahison à "la même sanction que l'adultère"³⁶ : "Qu'aucun serviteur ne soit aiguillonné par le désir jusqu'à l'impiété de toucher à l'épouse du Seigneur ! Qu'aucun pilleur sacrilège ne soit si furieux jusqu'à toucher avec des mains licencieuses la prétresse immaculée ! Qu'aucun n'aille si loin dans la folle témérité, considérant quel jugement est suspendu sur les pilleurs des temples, qu'il mette sa main voleuse, d'une façon profanatrice, non plus sur des vases inanimés, confectionnés de matière d'or et d'argent, mais sur les offrandes animées et vivantes elles-mêmes ! Ou plutôt que personne ne soit si sacrilège jusqu'à brûler barbarement, par les torches allumées de la licence, non plus des vases inanimés dans le temple, mais le temple même du Seigneur, c'est-à-dire le corps de la vierge, et la chose en celui-ci la plus précieuse entre toutes :

35. *Traité de la Virginité*, 27 (P.G. III, 551).

36. *Can.* 18 et 60 (P.G. XXXII, 720, 797).

l'âme de la vierge, très sainte offrande dans le temple du Seigneur.”³⁷

Voilà quant à l'abstention de l'acte sexuel. Si maintenant nous nous transférons à ses conséquences, nous constaterons la même incorruptibilité de la virginité. Elle coupe court d'abord à la douleur de l'enfantement, conséquence du plaisir, et aussi étrangère que lui à notre nature originelle : “Dans la peine tu enfanteras des fils”.³⁸ La douleur en effet suit le plaisir comme son ombre : “SOCRATE, lui, s'étant assis sur le lit, replia sa jambe et se mit à la frotter vivement de la main, et, tout en la frottant : ‘Que cela est donc d'une apparence déroutante, dit-il, ce que les hommes appellent l'agréable ! Et comme la nature en est bizarre, au regard de ce qu'on juge être son contraire, le pénible ! Ils n'acceptent, ni l'un ni l'autre, de se côtoyer dans le même temps chez un homme, et pourtant, on n'a qu'à poursuivre l'un des deux et à l'attraper, pour que, forcément, on attrape presque toujours l'autre aussi, comme s'ils étaient tous deux attachés à un unique sommet de tête.’”³⁹ La virginité coupe court aux autres aspects de “la tribulation dans la chair”⁴⁰, inhérente au mariage, à tous les soucis matériels, cela non par égoïsme, mais au contraire pour être plus dégagée, plus dépouillée, dans un abandon absolu à la Providence, lequel est plus difficile à réaliser quand on est responsable, en plus de soi-même, de toute une famille : “Observez les lis des champs, comme ils poussent : ils ne peinent ni ne filent”.⁴¹ On imagine mal des gens mariés parvenus au degré de liberté et de dépouillement intérieurs autant qu'extérieurs, d'un ELIE prophète ou d'un JEAN-BAPTISTE. En somme, “je voudrais, dit St PAUL, vous voir exempts de soucis. L'homme qui n'est pas marié a

37. *Id.*, Traité de la véritable incorruptibilité de la Virginité, 41 (P.G. XXX, 749).

38. Gen. 3¹⁸.

39. PLATON, Phédon, 60 b.

40. I Cor. 7²⁸.

41. Mt. 6²⁸.

souci des affaires du Seigneur, comment plaire au Seigneur ; celui qui s'est marié a souci des affaires du monde, comment plaire à sa femme, et il est divisé. De même la femme sans mari, la vierge a souci des affaires du Seigneur, afin d'être sainte et de corps et d'esprit ; celle qui s'est mariée a souci des affaires du monde, comment plaire à son mari.⁴²" Bien plus, la virginité arrête, si l'on peut ainsi dire, la mort même : "Car c'est par la génération que la corruption prend son principe : ceux qui se sont abstenus de celle-là par la virginité, ont arrêté en eux-mêmes les limites de la mort, l'empêchant de procéder à travers eux plus loin, et se posant eux-mêmes comme frontière entre la mort et la vie, ne laissent pas la mort aller plus loin. Si donc la mort ne peut pas passer outre la virginité, mais se termine en elle et se dissout, il est clairement démontré que la virginité est plus forte que la mort ; et c'est bellement que ce corps-là est appelé incorruptible, qui ne sert pas la fonction de la vie corruptible, ni n'accepte de devenir l'organe de la succession mortelle.⁴³" En effet, la génération des enfants est primordialement une consolation contre la mort, pour ceux qui avaient une révélation encore très obscure de la vie éternelle : quel besoin encore d'engendrer, quand le Christ a piétiné avec tant d'éclat la mort ?

La pensée profonde exprimée dans le dernier texte cité ne manquera pas d'intriguer, et qui sait ? de provoquer la noble et magnanime indignation de ceux que CHRYSOSTOME appelle : "ceux qui s'inquiètent du monde habité ; ceux qui s'inquiètent avec zèle des autres, mais qui ne supportent pas même de penser à eux-mêmes ; et ils tremblent que le genre humain ne vienne à manquer, mais négligent leur propre âme comme si elle était étrangère ; et cela quoique devant rendre un compte rigoureux pour celle-ci et pour les plus petites choses, alors qu'ils ne doivent rendre pas même

42. I Cor. 7³²⁻³⁴.

43. St GRÉGOIRE DE NYSSE, Traité de la Virginité, 13 (P.G. XLVI, 377).

le moindre compte pour la rareté du genre humain.⁴⁴" Cette race a proliféré incroyablement aujourd'hui : chacun, comme Atlas, porte sur ses épaules le monde entier avec tous ses problèmes : le Vietnam, Chypre, la Palestine, le Portugal, le danger nucléaire, la guerre froide, la guerre chaude... quand ce ne sont pas les choses les plus ridicules et les plus insignifiantes : quel est le dernier amour qui a foncé sur Claude FRANÇOIS ? quelle est la dernière chanson de Mireille MATTHIEU ? qui a gagné au "rugby", la France ou l'Angleterre ? Il n'y a qu'une seule chose dont on se désintéresse complètement, à l'existence de laquelle on ne croit même pas : sa propre âme ! Nous les avons naguère rencontrés, tremblant à la perspective d'un surpeuplement éventuel de la planète, dès qu'il s'agissait d'assumer leurs responsabilités dans le mariage ; maintenant qu'on leur parle de la virginité, ils sont soudain saisis par la phobie contraire : "Quoi ! vous nous préconisez la virginité ? Vous dites même qu'elle arrête la mort, alors qu'elle fait juste le contraire ? Qu'adviendrait-il du genre humain si tous suivaient vos conseils ?" Nous n'allons pas répondre, comme certains apologistes maladroits le font, que tous ne vont pas *de fait* suivre la virginité, et qu'ainsi le genre humain continuerait — confirmant ainsi l'accusation que la virginité est exterminatrice ! Ni allons-nous répondre que la virginité est une vocation, donc réservée à quelques-uns, au sens par exemple où nous disons que l'appel au sacerdoce est une vocation — et qu'ainsi il y aura toujours des gens qui se marient, et la propagation de la race est assurée. Non ! car la virginité, étant un facteur de vie spirituelle plus haute, tous en principe y sont conviés, Dieu ne faisant pas exception des personnes, et St PAUL disant : "Je voudrais que *tout le monde* fût comme moi... Je dis toutefois aux célibataires et aux veuves qu'il leur est bon de demeurer comme moi... N'es-tu pas lié à une femme ? Ne cherche pas de femme."⁴⁵" Mais

44. *Traité de la Virginité*, 14 (P.G. III, 544).

45. I Cor. 7^{7-8,27}.

de tout cela, plus loin. Voici ce que nous répondrons avec St CHRYSOSTOME : "Dieu n'a pas besoin du mariage pour multiplier les hommes sur la terre⁴⁶" : "Car, dis-moi, quel mariage a donné naissance à ADAM ? Quelles douleurs de l'enfantement ont-elles donné naissance à EVE ? Tu ne sauras pas dire. Pourquoi donc crains-tu en vain, et trembles-tu que, le mariage cessant, le genre humain ne cesse ? Des myriades de myriades d'anges servent Dieu, des milliers de milliers d'archanges se tiennent devant Lui, et aucun d'entre eux n'est venu à l'existence par génération, ni par enfantement et douleurs et conception : à combien plus forte raison donc Il eût façonné les hommes sans mariage, ainsi qu'Il a façonné les premiers d'où tous les hommes [sont venus]. Et maintenant ce n'est pas la puissance du mariage qui forge notre genre [humain], mais la parole du Seigneur disant au commencement : 'Croissez et multipliez et emplissez la terre'.⁴⁷ Si, obéissant à son commandement, ADAM avait vaincu l'arbre du plaisir, [Dieu] n'aurait pas manqué de voies par lesquelles faire croître le genre humain. Car ni le mariage, sans la volonté de Dieu, ne pourrait multiplier les hommes, ni la virginité, Lui voulant qu'ils soient nombreux, ne pourrait porter préjudice à la richesse du nombre.⁴⁸" St GRÉGOIRE DE NYSSE est du même avis : "Si aucun détournement et aucune déviation de l'égalité de rang avec les anges ne nous était arrivée par le péché, nous n'aurions pas eu besoin, nous non plus, de mariage pour nous multiplier. Mais la manière de se multiplier qui se trouve dans la nature angélique, manière ineffable et inconcevable aux conjectures humaines, mais existant absolument, aurait agi chez les hommes (abaissés de peu au-dessous des anges), en croissant jusqu'à la mesure humaine définie par le conseil du Créateur.

46. Traité de la Virginité, 17 (P.G. IIL, 546).

47. Gen. 1²⁸.

48. *Id.*, Traité de la Virginité, 14-15 (P.G. IIL, 544).

Si quelqu'un se sent dans l'embarras, cherchant le mode de génération humaine quand l'homme n'aurait pas besoin du concours du mariage, nous l'interrogeons à notre tour : quel est le mode de la subsistance angélique ? Comment les anges sont-ils en nombre infini, étant d'une seule substance et multipliés en nombre ? ”⁴⁹ Mais tandis que St AUGUSTIN pense que le mode de génération humaine, sans le péché original, eût été sexué, dans la pleine souveraineté sur les membres, bien sûr (“ nous disons que l'ensemencement des enfants qu'il faut engendrer, n'eût pu se faire même au paradis, si des enfants devaient naître, sans la motion des parties génitales et l'union des époux. Mais que telle eût été leur motion et union, si personne n'avait péché, qu'elle l'est maintenant avec la concupiscence dont il faut avoir honte, voilà une question dont nous disputerons plus tard diligemment, si Dieu veut ”⁵⁰ — et nous avons déjà vu sa réponse, dans ce chapitre même) ; tandis que St CHRYSOSTOME s'abstient de trancher quel aurait été ce mode (“ si ADAM avait continué d'obéir, il n'aurait pas eu besoin du mariage — Et comment, objectera-t-on, tant de myriades seraient-elles venues à l'existence ? — Et moi, je te demande à mon tour, puisque cette phobie continue de t'agiter fortement : comment [est venu] ADAM, comment EVE, sans l'intermédiaire du mariage ? — Quoi donc ! dis-tu, c'est ainsi que tous les hommes seraient venus à l'existence ? — *Qu'il en fût ainsi ou autrement, je ne saurais le dire*⁵¹ ”), St GRÉGOIRE DE NYSSE, lui, suivi par St MAXIME, bannit la distinction sexuelle elle-même de l'intention primordiale du Créateur, et pense qui si de fait Dieu a créé l'homme sexué, ce n'est qu'en prévision de sa chute et du besoin que celui-ci aurait du mariage pour remédier à la mort : “ Ayant prévu par sa puissance de vision que le libre choix n'ira pas droit au bien, et, pour cela, qu'il

49. Crédit de l'homme, 17 (P.G. XLIV, 189).

50. Contre deux lettres des Pélagiens, I, 5 (P.L. XLIV, 555).

51. Traité de la Virginité, 17 (P.G. III, 546).

déchoiera de la vie angélique : afin que la multitude des âmes humaines ne fût pas retranchée, par sa défection du mode selon lequel les anges ont crû jusqu'à une telle multitude, pour cela [Dieu] disposa dans la nature un dessein de croissance correspondant à ceux qui sont tombés dans le péché, en greffant dans la nature humaine, au lieu de la noblesse angélique, le mode animal et privé de raison de la génération les uns des autres.⁵²" Quoi qu'il en soit de cette question somme toute accessoire, tous les Pères (et non seulement ceux que nous venons de citer) sont d'accord sur l'essentiel, à savoir que le mode de procréation, sans le péché, aurait été très différent du mariage actuel, et que la virginité s'en rapproche, par l'impossibilité, bien davantage que celui-ci, et qu'elle ne saurait en conséquence léser le bien du genre humain, même si tous se mettaient en tête de la suivre — bien au contraire !

On comprend dès lors pourquoi le Christ a tenu à naître d'une " vierge ". Le Fils de Dieu eût bien pu s'incarner par l'intermédiaire du mariage : de même qu'Il a rendu possible que la Vierge elle-même fût conçue par le mariage de JOACHIM et d'ANNE sans contracter le péché originel ("conçu de la Vierge, dit St GRÉGOIRE LE THÉOLOGIEN, purifiée d'avance par l'Esprit dans son âme et dans sa chair"⁵³), afin d'être le digne réceptacle de Celui qui est toute pureté. Il eût pu se faire, par l'intermédiaire de Joseph et de Marie, une chair immaculée. Mais Il ne l'a pas voulu : " Par rapport aux autres femmes, tant qu'elles sont vierges, elles ne sont pas mères ; et dès qu'elles deviennent mères, elles ne possèdent plus la virginité. Mais ici les deux appellations s'accordent ensemble, car la même est mère et vierge. Et ni la virginité n'a empêché l'enfantement, ni l'enfantement n'a dissous la virginité."⁵⁴ De son côté, le concile " In Trullo " précise :

52. Crédit de l'homme, 17 (P.G. XLIV, 189).

53. Discours sur la Nativité, Disc. 38, 13 (P.G. XXXVI, 325).

54. St Grégoire DE NYSSE, Discours sur la Nativité (P.G. XLVI, 1136).

“Confessant et proclamant à tous les fidèles que l'enfantement divin de la Vierge s'est fait sans les douleurs du travail⁵⁵, vu qu'il a été causé sans semence, nous redressons ceux qui par ignorance font des choses qui ne conviennent pas. Par conséquent, vu qu'il y a certains, après le jour de la sainte Nativité du Christ notre Dieu, qui font cuire du gâteau de fleur de farine de froment, et en communiquent les uns aux autres, pour honorer par là l'accouchement [dans la douleur] de la toute pure Vierge Mère, nous établissons que rien de pareil ne doit être fait par les fidèles : car ce n'est pas honorer la Vierge, qui a enfanté dans la chair, au-dessus de l'intelligence et de la parole, le Logos inaccessible, que de définir et de marquer par les choses communes et humaines les circonstances de son enfantement inexprimable.⁵⁶ ” La raison de sa conception et de sa naissance virginales, c'est que, s'incarnant, pour nous faire don de l'impassibilité par l'union de sa divinité impassible avec notre chair passible, c'est par la virginité, initiatrice de l'impassibilité, qu'Il a voulu naître : “ADAM, en désobéissant, a enseigné que la génération naturelle provient du plaisir : le Seigneur, bannissant celui-ci de la nature, ne s'est pas rattaché à la conception qui a la semence pour origine ; la femme, transgressant le commandement, a montré que la génération naturelle commence par la douleur : le Seigneur, débarrassant notre nature de celle-ci, n'a pas permis, en naissant, que sa mère souffrît de corruption — afin d'exclure de la nature à la fois le plaisir volontaire et la douleur involontaire qui en est la conséquence ; faisant disparaître les choses dont Il n'a pas été le Créateur, et enseignant mystiquement le commencement d'une autre vie selon la pensée, qui commence justement par la douleur et les peines, mais qui aboutit absolument à des délices divines et à une joie sans fin.⁵⁷ ” Quant

55. ἀλόγευτον.

56. Canon 79.

57. St MAXIME, Div. Chap. théol. et écon., I, 14 (P.G. XC, 1185).

à ceux qui se demandent pourquoi la Mère de Dieu devait rester Vierge toute sa vie, nous leur dirons : comment eût-il été concevable que le sein qui a servi de trône pendant neuf mois au Fils de Dieu, comme les chérubins d'EZÉCHIEL, comment, disons-nous, eût-il pu servir à un autre dessein, profane en comparaison ? Si la terre à proximité du buisson ardent qui apparut à MOÏSE devint sainte ("N'approche pas d'ici. Ote tes sandales de tes pieds, car le lieu que tu foules est une terre sainte⁵⁸"), à combien plus forte raison le sein qui reçut le feu divin, c'est-à-dire le buisson lui-même qui s'enflammait sans se consumer, est-il saint ! Et comment aussi nier le mérite de la virginité à celle qui est "pleine de grâce" ? "Avec des yeux terrestres tu as surpassé les Chérubins aux multiples yeux ; par les ailes de l'âme mues par Dieu, tu l'as emporté sur les Séraphins aux six ailes ; et tu t'es élevée au-dessus de toute créature, parce que tu as brillé en pureté plus que toute créature, et tu as reçu le Créateur de toute créature, et tu l'as porté dans ton sein et enfanté, et entre toutes les créatures tu es devenue Mère de Dieu. C'est pourquoi je t'adresse la parole : 'Réjouis-toi, pleine de grâce'⁵⁹, parce que tu as été davantage remplie de la grâce divine que toute créature⁶⁰". Si MARIE a obtenu plus de grâce qu'aucun autre, c'est parce qu'aussi elle a correspondu davantage à la grâce qu'aucun autre : comment donc concevoir ce maximum d'héroïsme sans la virginité ?

Concluons ce parallèle entre la virginité et le mariage. Celui-ci est "plus humble"⁶¹, "plus terrestre"⁶², mais aussi "plus mesuré"⁶³, "plus sûr"⁶⁴ ; celle-là est "plus sublime et

58. Ex. 3⁵.

59. Luc 1²⁸.

60. St SOPHRONE, Disc. sur l'Annonciation, 18-19 (P.G. LXXXVII, 3237, 3240).

61. St GRÉGOIRE de Nazianze, Sur Gorgonie, Disc. 8 (P.G. XXXV, 797).

62. St ATHANASE, Lettre à Ammoun (P.G. XXVI, 1173).

63. Id.

64. St GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *id.*

plus divine ”⁶⁵, “ elle a des grâces plus merveilleuses⁶⁶ ”, mais aussi elle est “ plus difficile et plus dangereuse⁶⁷ ”, “ plus houleuse ”⁶⁸.

C'est pourquoi St PAUL ne la conseille pas indifféremment, tremblant qu'elle ne soit un piège, car elle l'est pour ceux qui l'embrassent imprudemment : “ Je dis cela dans votre propre intérêt, non pour vous tendre un piège, mais pour vous porter à ce qui est honorable et qui attache sans partage au Seigneur.⁶⁹ ” C'est pourquoi aussi St BASILE exige qu'on scrute les dispositions de ceux qui veulent s'y engager, pour s'assurer qu'ils ne le font pas “ malgré eux, ni par tristesse, ni par nécessité ”⁷⁰, mais dans la joie du Seigneur : pas malgré eux ou par nécessité, car la liberté est la base de toute valeur spirituelle ; ni par tristesse, c'est-à-dire par une sorte de réaction déraisonnable contre le plaisir en tant que tel, ce qui est calomnier la création divine (pareille réaction est fréquente à la suite d'un amour malheureux, dans un accès de désespoir). De même, St CHRYSOSTOME met en garde : “ Il y a trois choses : virginité, mariage, fornication. La virginité obtient une couronne, le mariage une louange modérée, la fornication correction et châtiment. Vois donc comment pratiquer la continence, [et vois] si tu peux supporter la faiblesse du corps, et ne désire pas monter au-delà de la mesure, afin que tu ne descenes pas au-delà de la mesure. De même donc que celui qui veut nager entre dans la mesure où il peut sortir ; quand il entre, il se représente la distance dont il faut sortir : ainsi toi sois chaste dans la mesure où tu le peux supporter, afin de ne pas descendre au-delà de la mesure. ”⁷¹ Le saint parle ici de la continence dans le mariage

65. *Id.*

66. St ATHANASE, *id.*

67. St GRÉGOIRE DE NAZIANZE, *id.*

68. St ATHANASE, *id.*

69. I Cor. 7⁸⁵.

70. Hom. sur Ps. 44, 11 (P.G. XXIX, 412).

71. Sur Ps. 50, Hom. I, 8 (P.G. LV, 575).

surtout, à plus forte raison ses sages conseils s'appliquent-ils à la virginité. En d'autres termes, il veut dire : connais-toi toi-même. Enfin, Notre Seigneur Lui-même, précisément parce qu'Il exalte la virginité bien au-dessus du mariage, en parle dans des termes tels qu'Il donne beaucoup à réfléchir à ceux qui veulent l'embrasser : "Les disciples lui disent : 'si telle est la condition de l'homme envers la femme, il n'est pas expédient de se marier'. Et Lui de leur répondre : 'Tous ne comprennent pas ce langage, mais ceux-là seulement à qui c'est donné. Car il y a des eunuques qui sont nés ainsi du sein de leur mère, il y a des eunuques qui le sont devenus par l'action des hommes, et il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels en vue du royaume des cieux. Comprenez qui pourra !'"⁷² Dans les "eunuques qui sont nés ainsi" il faut ranger aussi ceux qui par nature sont sexuellement apathiques. Seule la troisième catégorie, c'est-à-dire ceux qui se sont rendus eunuques, non corporellement, mais par la chasteté de la pensée, et en vue du royaume des cieux, sont exaltés par Lui. Quant à sa parole : "Tous ne comprennent pas ce langage, mais ceux-là seulement à qui c'est donné", il ne faut pas l'entendre dans le sens de don qui n'exige pas de labeur correspondant, ni dans celui de discrimination arbitraire des personnes : "Alors l'intelligence maîtresse n'est rien ? Rien la peine, rien la parole, rien la philosophie, rien le jeûne, rien les veilles, rien la couche sur la dure, rien de verser des sources de larmes, aucune de ces choses-là ? Mais JÉRÉMIE est sanctifié selon le sort, et d'autres sont rejetés dès le sein ?... D'où à l'expression : 'à qui c'est donné', ajoute : à ceux qui en sont dignes, ceux qui, pour être tels, non seulement l'ont reçu de la part du Père, mais se le sont donné à eux-mêmes."⁷³ La même remarque doit être faite à propos de la parole de St PAUL : "Je voudrais que tout

72. Mt. 19¹⁰⁻¹².

73. St GRÉGOIRE DE NAZIANZE, Sur Mt. 19¹⁻¹², Disc. 37, 14-5 (P.G. XXXVI, 300-1).

le monde fût comme moi ; mais chacun reçoit de Dieu son don particulier, l'un celui-ci, l'autre celui-là.⁷⁴" Cela dit, il ressort de la parole du Christ qu'une très grande grâce est requise pour réaliser la virginité, si difficile qu'on pouvait difficilement trouver à Rome les six vestales dont pourtant il n'était exigé qu'une virginité purement corporelle, et que dans l'Ancien Testament à peine quelques prophètes ont pu la suivre : 'Car si le Seigneur ne garde pas la ville, en vain veillent ceux qui la gardent'.⁷⁵ Comment donc attirerons-nous cette impulsion [divine] ? Quand nous aurons contribué toute notre part, une pensée saine, une grande intensité de jeûne et de veille, l'observance rigoureuse des lois, la garde des commandements, et le principe de tout : ne pas avoir confiance en nous-mêmes. En effet, s'il arrive que nous réalisions de grandes choses, il faut nous dire continuellement : 'Si le Seigneur n'édifie la maison, en vain peinent ceux qui l'édifient'.⁷⁶" La non-floraison de la virginité sous l'Ancien Testament est due à la même raison sous-jacente à la tolérance de la polygamie, du divorce, etc. : la grâce n'avait pas encore été donnée dans toute sa plénitude. "Il en est arrivé dans ce cas comme pour les petits des oiseaux. Et en effet quand leur mère les élève, elle les porte en dehors du nid ; mais si elle voit qu'ils sont faibles et qu'ils tombent, et qu'ils ont besoin encore de rester à l'intérieur, elle les garde encore plusieurs jours : non pour qu'il y restent toujours, mais pour que, leurs ailes ayant bien pris consistance, et toute leur force étant venue, ils puissent dès lors s'envoler avec sécurité.⁷⁷"

A ceux qui ne croient pas à la possibilité de la virginité, et nous objectent la comparaison avec l'instinct de conservation, lequel est incoercible, nous répondrons qu'il y a une grande différence entre celui-ci et l'instinct sexuel : le besoin

74. I Cor. 7^o.

75. Ps. 126¹.

76. Ps. 126¹. CHRYSOSTOME, Traité de la Virginité, 27 (P.G. III, 551).

77. *Id.*, 17 (P.G. III, 545).

de boire et de manger est naturel et nécessaire, tandis que l'instinct qui pousse au coït est naturel mais non nécessaire. C'est ce que reconnaissent des penseurs pourtant peu suspects de partialité à l'égard du christianisme, FREUD par exemple. Le mécanisme qui rend possible la virginité, il l'appelle "sublimation", terme chimique qui désigne la transformation directe d'un solide en vapeur, sans passer par l'état liquide : "C'est durant cette période de latence totale ou au moins partielle que les forces psychiques se développent, lesquelles plus tard agissent comme inhibitions sur la vie sexuelle, et rétrécissent sa direction comme des digues. Ces forces psychiques sont le dégoût, la pudeur, et les exigences morales et esthétiques idéales... Par quels moyens s'accomplissent ces constructions d'extrême importance, si importantes pour la culture personnelle et l'équilibre futur ? Elles s'accomplissent probablement aux dépens de la sexualité infantile elle-même. L'influx de cette sexualité ne s'arrête pas même durant cette période de latence, mais son énergie est détournée, soit totalement soit partiellement, de l'utilisation sexuelle, et conduite à d'autres buts. Les historiens de la civilisation semblent être unanimes à penser que pareille déflexion de l'énergie sexuelle, des buts sexuels à de nouveaux buts, un mécanisme qui mériterait le nom de 'sublimation', a fourni des composantes puissantes pour toutes les réalisations culturelles.⁷⁸" Ailleurs il parle du "mécanisme de la sublimation, par lequel les excitations excessives provenant des sources sexuelles individuelles sont déchargées et utilisées dans d'autres sphères, de sorte qu'une intensification non maigre de la capacité mentale résulte d'une prédisposition qui est dangereuse en tant que telle. Cela compose une des sources de l'activité artistique, et, selon qu'une telle sublimation est complète ou incomplète, l'analyse du caractère des personnes hautement douées, surtout celles à inclination artistique, montrera toutes sortes de mélanges proportionnés entre la puissance créatrice, la

78. Trois contributions pour la théorie de la Sexualité, II.

perversion, et la névrose.⁷⁹" Sans doute la pensée de Freud, par ailleurs, sur les buts en lesquels l'énergie sexuelle est sublimée, est ambiguë, et tantôt il en parle comme s'ils n'étaient que d'autres formes de l'énergie sexuelle, donc de même nature ("je ne doute pas que le concept de 'beauté' ne soit enraciné dans le sol de la stimulation sexuelle, et qu'il ne signifie originairement ce qui est sexuellement excitant⁸⁰"), et tantôt comme s'ils en étaient distincts et d'ordre supérieur. Pour nous qui savons que l'idée de 'beauté' est irréductible à l'instinct sexuel, pour la simple raison qu'il y a un abîme infranchissable entre l'instinct ou la sensation et l'intelligence, une différence non plus de degré mais de nature, comme nous l'avons démontré dans le premier chapitre, l'ambiguïté freudienne ne nous dérange pas : il suffit qu'il ait reconnu que la transformation d'une énergie à une autre est possible, et même fréquente.

Les exemples ne manquent pas : "L'amour stimule l'esprit quand il n'atteint pas son objet. Si BÉATRICE avait été la maîtresse de DANTE, peut-être la 'Divine Comédie' n'existerait-elle pas. Les mystiques emploient souvent les expressions du 'Cantique des Cantiques'. Il semble que leurs appétits sexuels inassouvis les poussent avec plus d'ardeur sur la route du renoncement et du don d'eux-mêmes. La femme d'un ouvrier peut exiger les services de son mari chaque jour. Mais celle d'un artiste ou d'un philosophe beaucoup moins souvent. Il est bien connu que les excès sexuels gênent l'activité intellectuelle.⁸¹" Ainsi, nous soupçonnons pour notre part fortement le célibat obstiné de BEETHOVEN, persistant malgré ses orageux amours, d'être dû au grand besoin qu'il avait de l'énergie sexuelle, pour la sublimer en musique.

De tout ce qui précède, il découle que la sublimation est toujours transformation à une énergie *supérieure*, autant que

79. *Id.*, III.

80. *Id.*, I.

81. CARREL, L'Homme, cet inconnu, IV, 7.

le sentiment, non au sens dérisoire que ce mot a généralement en France, mais au sens fort du terme, est supérieur à la sensation : " Nos sensations comprimées nourrissent notre sentiment. La chair, une fois domptée, ajoute à notre âme.⁸²" Cette " compression " qui produit une énergie " supérieure ", St GRÉGOIRE DE NAZIANZE l'a décrite magnifiquement dans cette image : " Vois-tu les flots contenus dans des conduits de plomb, comment en se resserrant beaucoup et en se portant dans la même [direction], ils dépassent souvent la nature de l'eau, à tel point que ce qui est poussé par l'arrière va en haut ? De même si tu resserres ton désir, et tu t'unis toute à Dieu, si tu te retires, tu ne tomberas pas, tu ne te disperseras pas. "^{82a} Si le but est supérieur, il ne peut pas, par conséquent, y avoir de sublimation à des buts comme le sport par exemple — ainsi que beaucoup de pauvres éducateurs, plus zélés qu'éclairés, s'y dépensent héroïquement, pour constater un beau jour le renversement de toutes leurs illusions, car la nature ne se comprime pas impunément, tôt ou tard elle se vengera. Je ne suis pas du tout contre le sport, loin de là ! Je maintiens même qu'il est nécessaire au bon fonctionnement du corps, pour sa mise au service de l'esprit (" la précision du geste aide celle de la pensée ", est un adage répété par plusieurs penseurs), et pour faire équilibre à la tension intellectuelle et spirituelle (" notre intelligence est fatiguée, non par l'abondance, mais par le saint effroi qu'inspirent les choses dont nous parlons : car l'âme tremble et est stupéfaite quand elle s'adonne longtemps aux contemplations divines⁸³ ") : " Ainsi je marchais tout seul, le jour baissant. La promenade était sur une côte escarpée. Et en effet j'ai l'habitude en quelque manière de dissoudre les fatigues par de pareilles relaxations. Car la

82. BOURGET, Physiologie de l'Amour moderne, 2.

82a. Sur Mt. 19¹⁻¹², Disc. 37, 12 (P.G. XXXVI, 296-7).

83. CHRYSOSTOME, Hom. sur l'incompréhensibilité de Dieu, III, 6 (IIL, 725).

corde non plus ne supporte pas d'être toujours fortement tendue, et elle a besoin d'être relâchée des encoches un peu, si l'on veut la tendre à nouveau, et qu'elle ne soit ni inutilisable pour l'archer, ni superflue au moment de l'usage.⁸⁴" La pratique dont l'école péripatéticienne⁸⁵ a tiré son nom a été adoptée par ARISTOTE parce qu'elle favorise certainement le travail de la pensée. Nous n'attaquons donc pas le sport. Mais lever la jambe droite ou le bras gauche, courir, nager, jouer au "football" ou au "rugby", bref, tous les sports, quelque utiles qu'ils soient de par ailleurs, n'ont pas même une seule once du sublime pour qu'on puisse en faire un but de la sublimation.

Les buts de la sublimation chrétienne sont essentiellement et avant tout l'amour de Dieu et du prochain. Nous complétons ce que nous en avons dit là par les observations sommaires suivantes. Concernant le premier amour, il n'y a pas que la Beauté divine qui y pousse ; nous aimons Dieu parce qu'Il est notre créateur aussi : "L'amour de Dieu, dit St BASILE, ne s'enseigne pas. En effet, nous n'avons pas appris d'un autre de sentir la joie à la lumière, ou de prétendre à la vie ; et personne ne nous a enseigné d'aimer nos parents ou ceux qui nous ont nourris. Ainsi donc, bien plus, ce n'est pas du dehors que nous apprenons à désirer Dieu ; mais simultanément avec la constitution de l'animal, je veux dire l'homme, une certaine raison qui révèle dans la matière une intelligence créatrice⁸⁶ est infusée en nous, ayant par elle-même le principe qui rend apte à l'amour.⁸⁷" Ceux donc qui, loin d'aimer Dieu naturellement, nient même son existence, et demandent des preuves de cette dernière — d'ailleurs très faciles à fournir, rationnellement — ressemblent exactement à ceux qui demanderaient des preuves qu'ils ont dû naître d'un

84. St GRÉGOIRE le Théologien, Sur lui-même, après l'affaire de Maxime, Disc. 26, 8 (P.G. XXXV, 1237).

85. περιπατῶ : se promener en conversant.

86. σπερματικός τις λόγος.

87. Règles en détail, 2 (P.G. XXXI, 908).

père et d'une mère, et il est drôle qu'on ne voie jamais de ces derniers, mais qu'on soit continuellement assailli par des gens qui demandent une démonstration en bonne et due forme de l'existence de leur Créateur ! Dieu a enfin un dernier titre à notre amour : c'est qu'Il nous a créés une seconde fois, et du prix de son sang, Il nous aime non en bloc pour ainsi dire et d'une manière abstraite, mais chacun de nous personnellement ("Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi"⁸⁸), alors que nous ne méritions qu'aversion et mépris... Comme JACOB, qui endura sept ans les ardeurs du jour, le froid de la nuit, et les plus rudes labeurs pour avoir RACHEL, et ces sept ans "lui parurent comme quelques jours, tellement il l'aimait"⁸⁹, celui qui a l'amour de Dieu peut tout, et ce qui paraît impracticable, impossible, fou, quand on l'envisage froidement, pour lui devient facile, même les souffrances deviennent douces : "Offrons-nous nous-mêmes en sacrifice à Dieu, plutôt offrons-nous chaque jour et en chaque mouvement. Acceptons tout pour le Logos, imitons la Passion par les souffrances, honorons le sang par le sang, ascendons la croix avec ardeur. Les clous sont doux, bien que très douloureux, car souffrir avec le Christ et pour le Christ est préférable à vivre dans les délices avec d'autres."⁹⁰"

Quant à l'amour du prochain, il s'adresse absolument à tous les hommes, parce qu'il est basé sur deux réalités communes à tous : chacun a été créé à l'image de Dieu, et chacun a été créé à nouveau par le sang du Christ. Comment en effet ne pas aimer, tout en haïssant ses vices (cette distinction est essentielle), celui qui est à l'image de Dieu, participant qu'il est d'une certaine manière à l'intelligence divine, alors qu'il faut, à la suite de St FRANÇOIS d'Assise, appeler les animaux eux-mêmes "nos frères", et baisser la terre,

88. PASCAL, Pensées (éd. Brunschvicg), VII, 553.

89. Gen. 29²⁰.

90. St GRÉGOIRE DE NAZIANZE, Sur Pâques, Disc. 45, 23 (P.G. XXXVI, 656).

reflet elle aussi — quoique lointain, mais, contrairement à nous, innocent — de Dieu ? Comment peut-on ne pas aimer celui que le Christ a aimé jusqu'à lui donner sa propre vie ? Pourtant dans notre monde moderne, une immense aliénation, homicide, monstrueuse, effroyable, s'est établie parmi les hommes : "L'enfer, c'est les autres". Le prochain, c'est un agglomérat de phénomènes, de sensations, une pure projection de mon esprit, et que je "neutralise" ou "néantise" (ô beauté du vocabulaire et de la pensée !) à volonté. On vit côté à côté sur le même palier des années durant sans même se connaître. Savoir que quelqu'un existait dans la chambre d'à côté seulement après qu'une odeur nauséabonde, de cadavre datant de plusieurs jours, voire de plusieurs mois, nous y eut forcés, est une nouvelle banale et quotidienne. Cinquante automobilistes passent, sciemment et délibérément, sur un blessé renversé en pleine route, pour ne pas avoir à subir des ennuis ou à rater une partie de plaisir. L'indifférence est telle qu'on se demande bien parfois si l'on n'a pas affaire à des machines et à des spectres plutôt qu'à des êtres humains en chair et en os — certains se le demandent même avec une terrible angoisse, laquelle parfois ils ne supportent pas et se suicident. Quand ce n'est pas de l'indifférence, alors c'est une étrangeté de réaction déroutante, telle que la décrit SARTRE sous mille formes dans "La Nausée", "Le Mur", etc., tellement éloignée des réactions humaines qu'on se demande alors si l'on n'a pas affaire à un rhinocéros ou un hippopotame — allez deviner ce qui se passe dans la tête d'un hippopotame ! — ou à quelque espèce animale éteinte. Dans cette situation, une première tâche, urgente, s'impose : détruire cette aliénation, non seulement en sachant écouter les autres (dans les très rares cas où ils prennent l'initiative de parler, de se confier), mais surtout en *initiant* soi-même le contact, fût-ce avec des sangliers, en ne reculant devant aucune rebuffade, aucun échec (il faut bien s'y attendre plutôt). Il va de soi que cette aliénation générale, l'extrême difficulté d'acquérir de vrais amis, c'est-à-dire des amis qui

ont l'esprit du Christ, ne peuvent qu'isoler l'apôtre et rendre la virginité encore plus exigeante, plus héroïque.

L'amitié chrétienne n'est qu'une forme privilégiée de l'amour du prochain, un amour de préférence, une complaisance spéciale dans l'autre, provenant de ce que celui-ci est non seulement à l'image de Dieu (ce qui est commun à tous les hommes), mais aussi à sa ressemblance (par la vertu), et dans l'exacte mesure de cette ressemblance. C'est ainsi que le Christ est dit "aimer"⁹¹ LAZARE, MARTHE et MARIE, le disciple qui s'est penché sur son sein lors de la Cène... C'est ainsi que St BASILE et St GRÉGOIRE DE NAZIANZE formaient deux corps en une seule âme, parce qu'une seule volonté était leur force motrice : la volonté divine. Le principe de l'amitié et l'étonnante unité de sentiments qui en découle sont pathétiquement et sublimement exprimés par ce dernier lors de son retour à son troupeau, après l'usurpation épahème de son siège par l'imposteur MAXIME : "Je vous ai désirés, ô [mes] enfants, et j'ai été en échange désiré par vous dans la même mesure. Car j'en suis persuadé, et s'il faut ajouter une garantie au discours, oui, par ma gloire en vous, frères, que j'ai dans le Christ Jésus Notre Seigneur. En effet, ce qui m'a fait faire ce serment, c'est l'Esprit Saint, dont nous sommes mus à votre égard, afin que nous apprêtons au Seigneur un peuple choisi. Voyez combien grande est ma persuasion : j'ai celle de mes sentiments, et je la soutiens énergiquement de votre part. Rien d'étonnant à cela ! Car ceux à qui l'Esprit est commun, le sentiment l'est aussi ; ceux qui ont les mêmes sentiments ont aussi la même persuasion. En effet, ce qu'on n'a pas soi-même éprouvé, on n'y ajoute pas foi chez un autre ; mais celui qui l'éprouve, est plus disposé à y assentir : témoin invisible d'une passion invisible, miroir soi-même de la condition d'autrui. C'est pourquoi je n'ai pas plus longtemps supporté cesser de vous

91. Jean 11⁵, 13²³, 19²⁶...

fréquenter.⁹²" Concluons par ces paroles, également belles et enflammées, de CHRYSOSTOME : "En vérité un ami est plus désirable que la lumière elle-même, j'entends l'ami sincère. Et ne t'en étonne pas : car il nous est meilleur que le soleil s'éteigne que d'être privés d'amis, meilleur de séjourner dans les ténèbres que d'être sans amis. Et comment ? je le dirai : beaucoup, voyant le soleil, demeurent dans les ténèbres ; mais abondant en amis, ne tombent même pas en tribulation. Je parle des amis spirituels, qui font passer l'amitié avant toutes choses. Ainsi était PAUL : il aurait donné sa vie avec plaisir, sans qu'on le lui demandât, et se serait précipité en enfer avec plaisir... Les amis (les amis selon le Christ) surpassent les pères et les enfants. Car ne me dis pas maintenant, que ce bien a disparu avec les autres. Mais conçois qu'au temps des Apôtres, je ne dis pas les coryphées mais même ceux-là qui ont cru, tous 'n'avaient, est-il dit, qu'une seule âme et un seul cœur ; nul ne disait sien ce qui lui appartenait',⁹³ et à chacun était réparti selon ses besoins. Il n'y avait pas 'le mien' et 'le tien'... Si cela n'était pas possible, Le Christ ne le prescrirait pas, Il ne parlerait pas tant de l'amour. L'amitié est quelque chose de grand, et combien grande, personne ne pourrait l'apprendre, aucun discours ne pourrait le représenter, si ce n'est l'expérience... Quand il y a l'amour, nous cachons les petits bienfaits [que nous faisons], et nous aimons représenter les grands [bienfaits] comme petits, afin que nous ne paraissions pas avoir notre ami pour débiteur, mais que nous lui paraissions être ses débiteurs en cela même en quoi il est notre débiteur. Je sais que la plupart ne comprennent même pas ce que je dis là. La raison en est que je parle maintenant d'une chose qui a son séjour au ciel. De même que si je parlais de quelque plante qui croît aux Indes, que personne n'a connue

92. Sur lui-même, après l'affaire de Maxime, Disc. 26, 1 (P.G. XXXV, 1228).

93. Act. 4³².

par expérience, le discours serait incapable de représenter ce qu'elle est, dussè-je en dire une infinité de choses: ainsi maintenant ce que je dis, en vain je le dis, personne ne pourra le comprendre. Cette plante a été plantée au ciel, et elle a des branches chargées non de perles mais de vie vertueuse, de beaucoup plus délicieuse que celles-là. Quelques plaisirs que vous mentionniez, honteux ou honorables, celui de l'amitié les surpasser tous, même celui du miel. Car celui-ci finit par dégoûter, mais l'ami [ne dégoûte] jamais, tant qu'il reste ami; mais plutôt le désir est intensifié, et le plaisir n'atteint jamais la satiété.⁹⁴" Nous nous limitons à deux remarques sur ce texte : d'abord, quant à ce qu'y dit CHRY-SOSTOME de St PAUL, qu'" il se serait précipité en enfer "..., c'est une allusion à la célèbre parole de l'Apôtre : " Je souhaiterais être moi-même anathème, séparé du Christ, pour mes frères, ceux de ma race selon la chair.⁹⁵" Sans doute le souhait est irréalisable, mais cela ne veut pas dire qu'il doit être relégué (tentation pas étonnante chez ceux qui ne savent ce que c'est l'amour) comme exercice oratoire, c'est, dans son impossibilité même, une preuve suprême d'amour. Ensuite, la parole : " Il n'y avait pas 'le mien' et 'le tien'" — j'ai honte de devoir le dire, mais le trop grand nombre de fourvoyés m'y oblige — n'a rien à faire avec aucune espèce de communisme, mais alors absolument rien ! Entre celui-ci et le christianisme il y a incompatibilité absolue : le communisme est déification des biens terrestres, envie collective, violence et rapine [ne fût-ce que pour qu'on ne m'accuse pas de l'indélébile et terrible infamie d'être un " anticomuniste primaire et viscéral " — encore, si ce n'était que " primaire ", ce serait à la limite du supportable ; mais " viscéral ", de grâce, non ! — j'ajouterai que le capitalisme aussi, non dans ce que ce mot comporte d'assises légitimes (comme la liberté, le droit de propriété), mais dans la tournure qu'il a prise

94. Hom. 2 sur I Thess., 3 (P.G. LXII, 404-6).

95. Rom. 9^a.

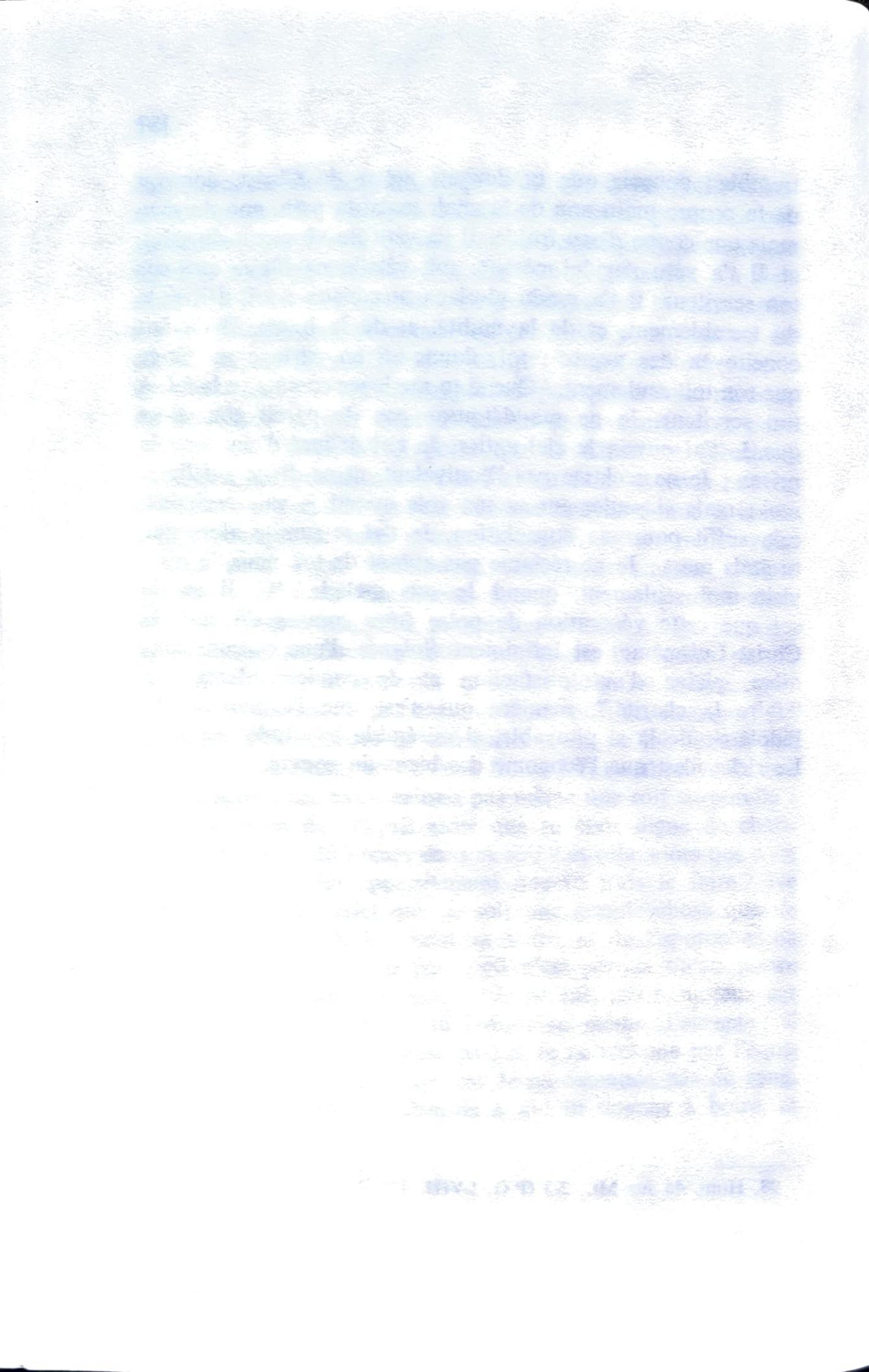
dans notre monde moderne, et qui n'est que la poursuite effrénée et égoïste des richesses érigée en système, poursuite qui s'accentue au fur et à mesure qu'on s'enrichit, tellement est creux le cœur de l'homme ! je dis ce capitalisme-là n'a rien aussi à voir avec le christianisme] : tandis que le christianisme est détachement volontaire de ces biens pour l'amour du Christ, auprès duquel ils ne sont qu' " excréments ",⁹⁶ et il est amour du prochain (ne supportant pas que celui-ci manque du nécessaire et soit dans le besoin et la souffrance) *pour l'amour du Christ*, à tel point que le Christ se substitue, s'identifie, au prochain : "Car J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, J'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, J'étais étranger et vous m'avez accueilli, J'étais nu et vous m'avez vêtu, J'étais malade et vous m'avez visité, J'étais en prison et vous êtes venus à moi "⁹⁷ — paroles dont CHRYSOSTOME donne cette paraphrase céleste : "Le premier, Il t'a introduit sous son toit : toi, tu ne l'introduis pas le second ? Il t'a vêtu alors que tu étais nu : et toi, même après cela, tu ne l'introduis pas chez toi alors qu'Il est étranger ? Le premier, Il t'a abreuvé de son calice : toi, ne lui donnes pas même un peu d'eau, ou de l'eau froide ? Il t'a abreuvé de son Esprit-Saint : toi, tu ne calmes pas même une soif corporelle ? Il t'a abreuvé de l'Esprit alors que tu étais digne de châtiment : toi, tu le dédaignes dans sa soif ? et cela, alors que c'est des choses qui lui appartiennent que tu irais le faire ? Ne penses-tu pas en effet que ce soit une grande chose que de tenir le calice dont le Christ va boire, et de l'approcher de sa bouche ? Ne vois-tu pas qu'il n'est permis qu'au prêtre seul d'offrir le calice du sang ? 'Je ne suis pas minutieux sur ces choses, dit-Il, mais si tu l'offres toi-même, J'accepte ; si tu es un laïque, Je ne récuse pas, et Je ne réclame pas l'équivalent de ce que J'ai donné, car Je ne demande pas du sang, mais de l'eau froide'. Conçois à qui tu donnes à boire, et

96. σκέψαλον. Phil. 3⁸.

97. Mt. 25³⁵⁻³⁶.

tremble ; conçois que tu deviens prêtre du Christ, donnant de ta propre main non de la chair mais du pain, non du sang mais une coupe d'eau froide. Il t'a vêtu du vêtement du salut, et Il t'a vêtu par lui-même : toi, vêts-le ne fût-ce que par ton serviteur. Il t'a rendu glorieux aux cieux : toi, délivre-le du tremblement, et de la nudité, et de la honte. Il t'a fait concitoyen des anges : toi, donne-lui en partage ne fût-ce que ton toit seulement. ‘Que si tu me loges comme tu le fais à ton serviteur, Je ne me détourne pas de pareil gîte, alors que Je t'ai ouvert le ciel entier. Je t'ai délivré d'une terrible prison ; Je ne réclame pas l'équivalent, ni ne dis-je : délivre-moi ; mais si seulement tu me vois quand je suis enchaîné, cela suffit pour ma consolation. Je t'ai ressuscité alors que tu étais mort ; Je ne réclame pas autant de toi, mais Je dis : visite-moi seulement, quand Je suis malade’.⁹⁸ ” Il va de soi que cette vénération de notre frère comme s'il était le Christ Lui-même, est infiniment éloignée d'une certaine manière, pleine d'autosatisfaction et de condescendance, de “faire la charité”, manière qui n'est que l'expression de l'idolâtrie de la si pitoyable, si misérable béatitude terrestre. Le riche n'est que l'économie des biens du pauvre.

98. Hom. 45 sur Mt., 2-3 (P.G. LVIII, 474-5).



CHAPITRE VII

LA CONCUPISCENCE ET LA LUTTE DE LA PURETÉ : A) LA FORNICATION

Dans les chapitres précédents, nous avons parlé de la bonne utilisation de l'instinct sexuel, soit sexuellement, sous l'égide de la raison illuminée par l'Esprit, et cela par le mariage, soit par la sublimation. Nous avons parlé aussi des ennemis spécifiques du mariage : adultère, polygamie, contraception, avortement, divorce... Mais nous n'avons guère parlé de la source de ces ennemis corrupteurs du mariage, laquelle est la concupiscence, ni des autres effets de celle-ci, ni de la manière de se prémunir contre elle, et d'atteindre la pureté dans et en dehors du mariage. Et c'est l'objet de ces deux derniers chapitres.

Bien que j'aie employé le mot "concupiscence" occasionnellement au sens neutre, c'est-à-dire sans qualification morale, pour désigner l'énergie sexuelle tout court, et cela dans des contextes qui ne pouvaient prêter à confusion, cependant habituellement il désigne ce mélange de sentiments et de sensations qui résulte quand le plaisir sexuel a le dessus sur la raison. En ce sens le plaisir peut être qualifié comme la cause de tout péché, selon le mécanisme du prototype de tout péché, à savoir celui de nos premiers parents : "Et la femme vit que l'arbre était bon à manger et agréable à voir, et qu'il

était désirable pour acquérir l'entendement.¹" C'est en ce sens que ST BASILE, reprenant une idée de PLATON ("le plaisir, le plus grand appât du mal"²), dit : "Car le plaisir est le grand appât du mal : c'est par lui que nous, hommes, sommes le plus enclins au péché, et que toute âme est attirée, comme par un hameçon, vers la mort.³" C'est dans le même sens que ST MAXIME assure : "En toute rigueur, je pense que très certainement il n'y a pas de péché qui ait le commencement de sa propre genèse, chez l'homme, autrement que dans une relation déraisonnable de l'âme à l'égard de la sensation, à cause du plaisir⁴", et que DOSTOÏÉVSKI, l'analyste le plus profond de notre temps, le plus fulgurant, le plus chrétien, note "ces impulsions de *cruelle*⁵ volupté qui affectent virtuellement tout homme sur notre terre — tous, et qui sont l'unique source de presque tout péché dans notre race humaine.⁶" Il va de soi que ce plaisir n'est pas nécessairement corporel, puisqu'il existe dans des péchés qui n'impliquent aucun usage primordial du corps, tels l'envie, l'orgueil, l'hypocrisie — le plaisir dans l'orgueil par exemple, consistant en un vertige qui s'empare de l'homme en révolte contre Dieu, et qui le fait se délecter dans sa propre puissance. Il y a évidemment toujours une répercussion sur le corps, puisqu'il est entrelacé à l'âme.

Nous allons maintenant analyser les stades par lesquels le plaisir asservit l'homme progressivement, jusqu'à y régner en maître souverain. Ces stades, très familiers aux Pères, sont cinq : l'assaut, le tête-à-tête, la lutte, le consentement, enfin la passion ou la servitude.

1. Gen. 3⁶.

2. Timée 69 d.

3. Règles en détail, 17 (P.G. XXXI, 964).

4. Div. Chap. Théol. et Com., III, 97 (P.G. XC, 1301).

5. Souligné par DOSTOÏÉVSKI.

6. Journal d'un écrivain, Avril 1877 : Le Songe d'un homme étrange, 4.

I. L'assaut⁷ : c'est une pensée mauvaise qui nous vient plus ou moins subitement et nous suggère de faire ceci ou cela. Etant toujours indépendante de notre volonté, elle n'est jamais peccamineuse : "Un frère vint chez le Père PIMEN et lui dit : 'Père, beaucoup de pensées me viennent, et me mettent en péril.' L'ancien l'emmène en plein air et lui dit : 'Déploie ton vêtement, et maîtrise les vents'. L'autre dit : 'Je n'arrive pas à faire cela'. Et l'ancien lui dit : 'Si tu ne peux faire cela, tu ne pourras non plus empêcher les pensées de te venir ; mais il dépendra de toi de leur résister'."⁸

Les sources de la suggestion sont nous-mêmes et le démon. St BASILE expose cela admirablement : "Il y a deux manières selon lesquelles les pensées inconvenantes viennent troubler les pensées droites : ou bien l'âme à cause de sa propre négligence erre dans les choses qui ne conviennent pas, et d'imaginaires tombe dans des imaginations irréfléchies ; ou bien le diable, complotant, s'efforce de suggérer à l'esprit des choses insensées, et de l'éloigner de la contemplation des choses louables et de leur investigation. Quand donc l'âme, relâchant peu à peu la compacité et la tension de l'intelligence, ramène au hasard le souvenir des premières choses venues, alors la pensée, entraînée d'une façon irréfléchie et sans science aux choses rappelées, et s'occupant d'elles davantage, fait succéder de grands errements à des errements, et finalement aboutit souvent aux pensées obscènes et absurdes..."⁹ En d'autres termes, il est impossible, tant qu'on est en état d'intense contemplation ou de vigilance continue, qu'on devienne pour soi-même source de tentation. Aussi les saints sont-ils plutôt tentés par le démon. Les mondains qui succombent facilement à leur propre concupiscence, le démon, selon la pittoresque et énergique expression du curé

7. προσδολή.

8. Apophegmes des Pères du désert : Pimen.

9. Dispositions ascétiques, 17 (P.G. XXXI, 1380).

d'Ars, "leur crache dessus". Ainsi réserve-t-il ses plus terribles attaques à ceux qui ont vaincu leur propre chair (à plus forte raison à ceux qui sont *radicalement* dépourvus de toute concupiscence, le Christ, il va de soi, mais aussi la VIERGE, ADAM et EVE avant le péché) : "As-tu jamais tenté ceux qui se nourrissent de sauterelles, prient dix-sept ans au désert et sont couverts de mousse ? — Mon cher, je n'ai fait que cela. On oublie le monde entier pour une pareille âme, car c'est un joyau de prix, une étoile qui vaut parfois toute une constellation ; nous avons aussi notre arithmétique ! La victoire est précieuse !¹⁰" Cette arithmétique, c'est que plus la cime atteinte est haute, plus la chute est vertigineuse et entraîne celle de milliers avec elle, même si personne n'en a été témoin : parce que nous sommes solidaires les uns des autres. La tactique du démon est, "avec beaucoup de véhémence, de faire violence à l'âme solitaire et tranquille en lui lançant ses pensées comme des flèches enflammées, de l'incendier soudainement, et de rendre chroniques et difficiles à dissoudre les souvenirs une fois jetés.¹¹" Deux ou trois exemples suffiront. Voici d'abord la fameuse tentation de St ANTOINE : "Alors, confiant en ses armes du bas-ventre, et s'en glorifiant (car ce sont ses principales armes contre les jeunes), [le démon] s'avance contre le jeune homme, le troubant de nuit, le harcelant pendant le jour, à tel point que les témoins sentaient le combat entre les deux. L'un suggérait des pensées sales, l'autre les renversait par les prières ; l'un chatouillait¹², l'autre semblant comme rougir, défendait son corps par la foi, les prières et les jeûnes ; et le diable osa, le misérable, prendre l'image d'une femme la nuit, l'imitant de toutes manières, à seule fin de séduire ANTOINE : mais celui-ci pensant au Christ, à la noblesse de sentiments qu'on a par Lui, et considérant le caractère intellectuel de l'âme.

10. DOSTOÏEVSKI, Les Frères Karamazov, XI, 9.

11. St BASILE, Dispositions ascétiques, 17 (P.G. XXXI, 1380).

12. ἐγαργάλιζεν.

éteignit le charbon ardent de l'illusion [créée] par le diable.¹³" Le mot grec que nous avons traduit par "chatouiller" désigne explicitement le chatouillement physique du plaisir. "Souvent il arrive, dit St JEAN DE LA CROIX, que dans les exercices spirituels mêmes — sans qu'il soit en leur puissance de s'en garantir — il s'élève et se produit dans la sensualité des mouvements et des actes sales, et quelquefois même quand l'esprit est bien recueilli en l'oraison, ou bien quand ils se confessent et communient... Chez certaines personnes qui ont cette mauvaise humeur [la mélancolie], cette peine en vient au point qu'il leur paraît clairement sentir le démon s'unir charnellement à elles — sans qu'elles soient libres de le pouvoir éviter — encore que certaines de ces personnes, à grande force et travail, puissent éviter pareille union.¹⁴" Sans doute, beaucoup souriront de compassion et d'intelligence transcendante en lisant cet exposé sur les agissements du démon : "Ce pauvre ANTOINE ! C'est son imagination surchauffée par ses appétits inassouvis qui lui crée des hallucinations !" Mais d'abord, nul n'a le droit, quand il se vautre dans la débauche, ou même quand il ne mène aucune lutte spirituelle de l'envergure de celle d'ANTOINE, de porter un jugement quelconque sur ce dont il ne sait rien. Deuxièmement, même sans recourir aux témoignages explicites de l'Ecriture, ou aux faits extraordinaires témoignant de l'action du démon (spiritisme, possession...), on peut conclure qu'il existe en jetant un regard attentif sur ce qui se passe dans certaines circonstances de la vie. DOSTOÏEVSKI nous en donne un éclatant exemple dans "Crime et Châtiment" : alors que RASKOLNIKOV, faisant une répétition de son crime mais non encore décidé tout à fait, se sentant fatigué, harrassé, aurait dû rentrer chez lui par le chemin le plus court et le plus habituel, il le fit par un chemin beaucoup plus long, la place des Halles, où il n'avait rien à faire, pour tomber précisément sur

13. St ATHANASE, Vie de St Antoine, 5 (P.G. XXVI, 848).

14. Nuit obscure, I, 4.

le détail qui le décida à son crime (la sœur de la vieille qu'il projetait de tuer disait à quelqu'un qu'elle sortira le lendemain à sept heures du soir — donc la vieille sera seule à cette heure-là !). "Pourquoi, se demandait-il, pourquoi cette rencontre si importante, si décisive pour lui, et en même temps si fortuite sur la place des Halles (où il n'avait rien à faire), s'était-elle produite à présent, à cette heure, à cette minute de sa vie et dans des conditions telles qu'elle devait avoir, à elle seule, sur sa destinée, l'influence la plus grave, la plus décisive ?... Certes il aurait pu attendre des années entières une occasion favorable, essayer même de la faire naître, sans en trouver une meilleure et offrant plus de chance de succès que celle qui venait de se présenter à lui...¹⁵ Dans cette affaire, il inclina toujours à voir l'action de coïncidences bizarres, de forces étranges et mystérieuses.¹⁶" Pareils faits défient toute psychanalyse. On dirait qu'un génie transcendant et malfaisant s'acharne contre nous et machine notre perte avec une architectonique admirable : "Car ce n'est pas contre des adversaires de chair et de sang que nous avons à lutter, mais contre les principautés, contre les puissances, contre les régisseurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits du mal, en des choses célestes.¹⁷"

II. Le "tête-à-tête"¹⁸ est défini par St JEAN CLIMAQUE : "un dialogue, accompagné de passion ou non, avec ce qui se présente¹⁹", une sorte d'attirance exercée par l'objet, volontaire ou involontaire. La violence de la suggestion est parfois telle, et précisément dans les tentations sexuelles surtout, que l'esprit ne remarque qu'après un certain temps que le dialogue qui s'est établi est accompagné de passion.

15. I, 5.

16. I, 6.

17. Eph. 6¹².

18. συνδυασμός.

19. Échelle, XV (P.G. LXXXVIII, 896).

III. La lutte²⁰ : pour être efficace, il est nécessaire qu'elle soit positive et négative, l'accent étant mis sur le premier aspect. Qu'est-ce que c'est "positive" et "négative"? St BASILE va nous l'expliquer : "Si donc l'âme dispose sa puissance contemplative et sa raison à être toujours en état de vigilance, comme dit le prophète : 'Que ne s'assoupisse pas ce qui te garde'²¹, elle calmera de deux manières les passions du corps : en effet, sa contemplation des choses meilleures et qui lui sont naturelles sera en activité, et sa fonction qui surveille les désordres du corps châtiera ceux-ci et les réprimera.²²" La lutte positive est donc basée sur l'exercice de la fonction contemplative, elle est une ordination de celle-ci à Dieu ; la négative est subalterne et répressive, elle est ordination du corps à la raison. Il est extrêmement important de noter que jamais la répression ne doit être dissociée de la contemplation, autrement celle-là sera vouée à l'échec : la nature et la vérité, tôt ou tard, prendront leur revanche. La répression, isolée de la contemplation, devient, en langage freudien, "refoulement" : pour qu'il y ait sublimation, la répression ne doit constituer qu'un premier stade, complété simultanément par la contemplation divine. Le refoulement est toujours malhonnêteté à l'égard de soi-même. Seule la sublimation peut le dissoudre. Autrement, il se traduit soit par une explosion de débauche, soit (quand il reste hermétiquement clos) par la névrose. Notre analyse de la lutte négative devra donc être lue sans jamais perdre de vue la fonction positive toujours sous-jacente. A cause de l'in-capacité humaine d'exprimer simultanément deux idées complémentaires, l'Ecriture et les Pères s'expriment aussi d'une façon purement répressive apparemment, mais jamais alors ne faut-il perdre de vue le complément positif exprimé souvent quelques lignes avant ou plus loin.

20. πάλη.

21. Ps. 120³.

22. Dispositions ascétiques, 2 (P.G. XXXI, 1341).

Pour qu'une lutte aboutisse, il faut qu'elle soit rationnelle, c'est-à-dire qu'il faut savoir d'où l'on part, où l'on va, et de quels moyens l'on dispose. Autrement, cela ressemblerait à une lutte nocturne où l'on donne des coups au hasard, et où la victoire aussi dépendra du hasard, c'est-à-dire ne pourra jamais être obtenue, car il s'agit, nous l'avons dit, de lutter non contre la chair et le sang (déjà impossibles à maîtriser au hasard), mais contre des puissances spirituelles dont l'intelligence extraordinaire est toute au service de la méchanceté. Nous avons vu que tout commence avec la tentation. Comment y faire face ? Celle-ci, avons-nous dit, naît soit de nous-mêmes (le démon évidemment toujours aidant, un de ses rôles étant de pénétrer par les fissures propres à chacun), soit exclusivement du démon. Laissons pour le moment de côté le rôle exclusif du démon, voyons comment la tentation naît de nous-mêmes :

Il y a d'abord une source intérieure au corps. Il est certain qu'un corps qui a un faible pour les pintades truffées aux champignons étuvés et pour le beaujolais aura, en tant que tel, une plus forte inclination à la luxure qu'un corps émacié par les jeûnes. La corrélation extrêmement étroite entre l'instinct de propagation de l'espèce et celui de conservation de la vie, partant entre la luxure et la gourmandise est un des thèmes les plus soulignés par les Pères : "La satiété est le commencement de la démesure. En effet tout genre de licence bestiale se rue avec les délices, l'ivresse, et les diverses sauces épicées et délicates. De là, par l'aiguillon provenant des délices en l'âme, les hommes deviennent des chevaux pris de frénésie pour les femmes. Chez les ivrognes ont lieu les interversions de la nature : ils cherchent la femme dans l'homme, et l'homme dans la femme.²³" Il dit aussi : "Car le vin les embrase"²⁴ : en effet, le feu qui provient du vin dans la chair, devient l'allumette des flèches enflammées

23. St BASILE, Hom. I sur le jeûne, 9 (P.G. XXXI, 181).

24. Is. 5¹¹.

de l'Ennemi. Car le vin submerge la raison et l'intelligence. il enflamme les désirs et les plaisirs comme l'huile [excite] la flamme ; de sorte que la parole : ‘car le vin les embrasse’, nous l'entendons non seulement pour l'embrasement du désir de boire, mais pour l'embrasement du reste du corps aussi.²⁵ ” Il n'y a rien de plus évident. Aussi St JEAN CLIMAQUE dit-il : “ Celui qui veut vaincre le démon de la fornication par la gourmandise et la satiéte est semblable à celui qui éteint un incendie avec de l'huile.²⁶ ” Inversement, le jeûne est un adjuyvant irremplaçable de la chasteté, non seulement en affaiblissant le corps (tout en le gardant, bien sûr, parfaitement utilisable au service de l'âme, autrement le jeûne dépasserait son but et se retournerait contre lui-même, il deviendrait un véritable suicide), et par là la concupiscence dans sa source corporelle, mais aussi en apprenant à le mater, car qui sait mater le ventre saura normalement mater le sexe aussi, la tyrannie du ventre étant, de l'aveu de tous, encore plus terrible. Je parle bien sûr du vrai jeûne, du jeûne jeûné, et non de la discipline ecclésiastique actuelle du jeûne, qui n'est que symbolique.

Venons-en aux sources extérieures à nous. J'y inclus non seulement les occasions extérieures de tentation, mais aussi l'imagination, car celle-ci se nourrit des choses extérieures. Rappelons d'abord un grand principe à la base de toute cette lutte (comme de toutes les vertus) : l'humilité. Sans elle pas de grâce divine, et sans la grâce pas de victoire. “ Celui, dit St JEAN CLIMAQUE, qui choisit de faire cesser ce combat [de la chasteté] avec la seule continence, est semblable à celui qui nage d'une seule main et s'efforce de sortir de l'océan. A la continence, joins l'humilité : sans elle, la première se trouve être inutile.²⁷ ” (Par “ continence ”, le saint entend ici le jeûne). Nous avons déjà parlé de l'humilité à

25. Comm. sur Isaïe, V (P.G. XXX, 373, 376).

26. Échelle, XV (P.G. LXXXVIII, 888).

27. *Id.*

propos de la virginité, mais nous ajoutons ceci, concernant son rôle devant les tentations : il faut fuir les tentations. La véritable traduction de l'avant-dernier verset²⁸ du « Notre Père », c'est : “Et ne nous laissez pas entrer en tentation.” Nous ne commettons pas par cette demande une lâcheté, comme certains présomptueux le prétendent, nous avouons uniquement notre faiblesse : “Par là, dit St CHRYSOSTOME, il redresse clairement notre pauvreté, et réprime notre enflure, nous inculquant, non de refuser les luttes, mais de ne pas bondir vers elles. Car ainsi notre victoire sera plus éclatante, et la défaite du démon plus ridicule. En effet, si nous sommes attirés de force [à la lutte], il faut tenir bon noblement ; mais si nous n'y sommes pas conviés, il faut s'écartez et attendre de pied ferme le temps des luttes, afin que nous fassions preuve et d'indifférence à la vaine gloire et de noblesse.²⁹” Et St BASILE dit de son côté : “Accepter le combat qui nous survient involontairement est nécessaire ; mais nous en forger volontairement est suprêmement déraisonnable. Car dans le premier cas la défaite elle-même, peut-être, serait digne d'indulgence (que la défaite cependant soit très loin des athlètes du Christ !) Mais tomber dans le second cas, en plus du ridicule, est dépourvu de toute excuse.³⁰” Aussi bien le Christ nous donne un magnifique exemple d'humilité en cas de tentation, en priant que le calice passe, et en disant à PIERRE : “Veillez et priez afin de *ne pas entrer* en tentation ; car l'esprit est prompt, mais la chair, infirme.³¹” Et l'insurpassable en vaillance ATHANASE s'enfuit plusieurs fois devant les Ariens, et écrit tout un livre pour justifier sa conduite. En conséquence de tout cela, notons que les traductions “ne nous laissez pas succomber à la tentation”, et “ne nous soumettez pas à la tentation” sont toutes deux inexac-

28. Καὶ μὴ εἰσενέγκης ἡμᾶς εἰς πειρασμόν. Mt. 6¹⁸.

29. Hom. 19 sur Mt., 6 (P.G. LVII, 282).

30. Dispositions ascétiques, 3 (P.G. XXXI, 1344).

31. Ένα μὴ εἰσέλθητε εἰς πειρασμόν. Mt. 26⁴¹.

tes : la première, parce qu'elle dit trop peu (car il faut demander non seulement de ne pas succomber, mais même de ne pas entrer en tentation) ; la seconde, parce qu'elle est ambiguë, Dieu à proprement parler ne "tentant" personne (car tenter veut dire : allécher au mal), mais permettant seulement qu'on soit tenté, c'est-à-dire tolérant, en vue du plus grand bien, le mal qui est, toujours, commis par d'autres que Lui.

Cet état d'esprit fondamental étant assuré, il faut résister dès le commencement de l'assaut, comme le fit St MACAIRE l'Egyptien : il entra une fois dans un temple pour dormir ; "il y avait là de vieux corps païens. En ayant pris un, il le déposa comme oreiller sous sa tête. Les démons, voyant son audace, lui portèrent envie ; et voulant le mettre hors de lui-même, ils appellèrent comme le nom d'une femme : 'Une telle, viens avec nous au bain'. Un autre démon qui était sous lui, répondit, comme de parmi les morts, à l'invitation, disant : 'J'ai un étranger sur moi, et je ne peux venir'. Mais le vieillard ne fut pas mis hors de lui-même ; mais, ayant confiance, il frappa le corps, disant : 'Lève-toi, et va dans les ténèbres, si tu peux' ! Ayant entendu cela, les démons crièrent d'une voix haute, disant : 'Tu nous a vaincus', et s'enfuirent honteux.³²" Car le plaisir, le sexuel en particulier, est de telle nature qu'une fois qu'il a pris pied il devient extrêmement difficile de l'empêcher d'aller jusqu'au bout. Le serpent (qui séduisit EVE), symbolisant non seulement le diable mais aussi le plaisir, St GRÉGOIRE DE NYSSE dit dans une allégorie remarquable : "On dit que cet animal-là, le serpent, s'il éloigne sa tête dans l'emboîtement où il pénètre, est difficilement tiré en sens contraire par la queue, le bord rocailloux de l'écaille en arrière résistant naturellement à la violence de ceux qui le tirent à eux ; et celui dont les moyens d'échapper sont libres en avant, l'écaille glissant par son caractère lisse, celui-là il est impossible de le dégager de

32. Apophthegmes des Pères du désert : Macaire l'égyptien.

derrière, vu qu'on en est repoussé par les pointes des écailles. Le discours montre, à mon avis, qu'il faut se garder du plaisir, lequel entre et s'insinue par le bord rocailleux de l'âme, et boucher le plus possible les jointures de la vie. Car c'est ainsi que la vie humaine sera gardée pure du mélange avec les bêtes sauvages. Si le serpent du plaisir trouve un accès en nous, vu que la vie harmonieuse a été dissoute en nous, il se tapit par ces jointures, et devient difficile à écarter, par les écailles, des emplacements de l'intelligence. Entendant le mot 'écailles', comprends par l'éénigme les diverses causes des plaisirs... Si donc tu évites la cohabitation avec la bête, garde-toi de la tête, c'est-à-dire de la première attaque du mal... N'ouvre pas de passage au reptile glissant vers l'intérieur, et apportant en même temps avec lui, dès le tout premier commencement, tout son poids.³³"

Or, le plaisir a pour principe les sens : "Le plaisir, dit St BASILE, étant un par son genre, jaillit avec fracas comme une source, de la chair. Et se divisant en cinq sens comme en cinq courants, par eux coule de l'intérieur vers les choses sensibles. Chaque sens, par l'ouverture des organes qui lui est propre, précipitant son courant avec véhémence vers l'objet sensible correspondant, baignant de ses flots tout ce qui lui est affiné, le traîne après lui, et s'étant rempli de la fange qui provient des corps, coule vivement, comme un torrent grossi, à nouveau en sens inverse, de l'extérieur, par les mêmes ouvertures, jusqu'aux tourbillons de la chair, et agitant impétueusement l'âme par les passions, opère son naufrage.³⁴" Qu'est-ce que cela veut dire ? Faut-il totalement éloigner les sens de ce qui les surexcite continuellement, afin d'endormir ainsi les passions, stade préliminaire à leur véritable maîtrise ? C'est le grand principe de l'érémisme et de la vie monastique en général : "S'isoler selon l'habitat, concourt

33. De la Prière, IV (P.G. XLIV, 1172).

34. Traité de la véritable incorruptibilité de la Virginité, 4 (P.G. XXX, 677).

à faire que l'âme ne soit pas ballottée... Afin donc que nous ne recevions des provocations au péché ni par les yeux ni par les oreilles, et que nous ne nous habituions au péché imperceptiblement, des images pour ainsi dire et des empreintes de ce que nous voyons et entendons demeurant dans l'âme pour sa ruine et sa perdition, et afin que nous puissions nous attacher à la prière, isolons-nous d'abord selon l'habitat. C'est ainsi que nous viendrons à bout des habitudes précédemment acquises, dans lesquelles nous vivions étrangers aux commandements du Christ (ce n'est pas une petite lutte que de vaincre ses propres habitudes, car l'habitude consolidée par une longue durée acquiert la force de la nature) et que nous pourrons effacer les souillures des péchés par la prière diligente et la méditation persévérente des désirs de Dieu, lesquelles prière et méditation sont impossibles à réaliser dans la multitude des choses qui tiraillent l'âme en tous sens et engendrent des préoccupations terrestres.³⁵" Paroles admirables ! Mais tous évidemment, ne sont pas appelés à vivre dans le désert, et l'exemple même de St BASILE, de Notre Seigneur, des Apôtres, le prouve. Par ailleurs, le principe même de l'érémitisme peut (il suffit d'en avoir l'énergie) et doit être appliqué autant que possible (bien scruter la dernière phrase citée de St BASILE) par tout chrétien vivant dans le monde, s'il veut tant soit peu sauver la contemplation, essence de la vie spirituelle. Mais surtout, prétendre (ce que ni St BASILE ni aucun saint n'a jamais fait) que l'érémitisme est nécessaire pour ne pas pécher, c'est consacrer la défaite du chrétien, c'est assimiler le christianisme à une boîte de conserves qui se corrompt sitôt qu'elle respire l'air ! Au contraire, le christianisme est essentiellement chose intérieure, la pureté est affaire d'âme, et qui peut non seulement se conserver au milieu de la pire corruption du monde (se rappeler l'exemple de Noé, Lot et tant d'autres), mais aussi transformer cette corruption à son image, comme le levain

35. *Id.*, Règles en détail, 6 (P.G. XXXI, 925).

fait lever toute la pâte, car le Christ est plus fort que le monde. Parlant des barrières qui séparaient les hommes des femmes dans les églises, St CHRYSOSTOME s'écrie : " Il aurait fallu avoir à l'intérieur de vous-mêmes le mur vous séparant des femmes ; mais puisque vous ne le voulez pas, les Pères ont cru nécessaire que vous fussiez séparés d'elles ne fût-ce que par ces planches-là. Ainsi que je l'ai entendu, moi, des plus âgés, jadis ces murs n'existaient pas. Car dans le Christ Jésus, ' il n'y a ni homme ni femme ' ³⁶ ; et au temps des Apôtres, les hommes et les femmes étaient ensemble. Car les hommes étaient des hommes, et les femmes des femmes ; mais maintenant tout est renversé : les femmes se sont jetées dans les mœurs des courtisanes, les hommes ne se conduisent pas mieux que des chevaux frénétiques. N'avez-vous pas entendu que les hommes et les femmes étaient rassemblés dans la chambre haute ?... Vous avez entendu la marchande de pourpre dire : " Si vous me tenez pour une fidèle du Seigneur, entrez dans ma maison et demeurez chez moi " ³⁷. Vous avez entendu comment les femmes circulaient avec les Apôtres... ³⁸" Commentant la parole de l'Ecriture sur RÉBECCA : " Elle était vierge, aucun homme ne l'avait approchée ³⁹ ", le même saint fait ces remarques : " Si elle était continuellement demeurée dans son appartement, comme les vierges d'aujourd'hui, et jamais n'avait fréquenté l'agora, ni n'était sortie de la maison paternelle, ce n'aurait pas été un si grand éloge que de dire d'elle : ' aucun homme ne l'avait approchée ' ! Mais quand tu la vois sortir à l'agora, obligée chaque jour de puiser l'eau, une fois et deux et souvent, puis non connue par un homme, alors surtout tu pourras avoir de la considération pour son éloge. Si en effet il arrive souvent qu'une vierge, se risquant rarement dans l'agora, étant sans

36. Gal. 3²⁸.

37. Act. 16¹⁵.

38. Hom. 73 sur Mt., 3 (P.G. LVIII, 677).

39. Gen. 24¹⁶.

forme et laide, suivie de beaucoup de servantes, ait été corrompue dans ses mœurs par ces sorties : celle qui sort chaque jour de la maison paternelle, et non pas simplement dans l'agora, mais va jusqu'à la source y puiser de l'eau, là où il est nécessaire de fréquenter beaucoup d'autres, comment n'est-elle pas digne d'admiration infinie pour ne jamais se laisser corrompre les mœurs, ni par les sorties continues, ni par la beauté de sa figure, ni par la multitude de ceux qui sont présents, ni autrement — mais, restant non corrompue dans son corps et dans son âme, et préservant la chasteté de façon plus rigoureuse que celles qui demeurent dans les gynécées, et se manifestant telle que la cherche St PAUL en disant : ‘afin quelle soit sainte de corps et d'esprit’ ? ”⁴⁰ Quand les Pères parlent donc, ce qui leur arrive souvent, de “vierges enfermées dans les gynécées”, ils font uniquement allusion à l'éducation de l'époque, sans l'ériger en idéal. Même pour les vierges consacrées, l'accueil, l'hospitalité, le contact (vertus aujourd'hui inconnues et qui ont un relent mythologique, dans beaucoup de pays) restent de rigueur : “Aime la solitude, autant que tu peux ; n'oublie pas les serviteurs de Dieu, et qu'ils ne s'effacent pas de ton cœur. Si un saint entre dans ta maison, tu le recevras ainsi que le fils de Dieu. Car notre Seigneur Jésus Christ a dit : ‘Celui qui vous reçoit, me reçoit’. ⁴¹ Si un homme juste entre dans ta maison, tu t'avanceras au devant de lui avec crainte et tremblement, et tu te prosterneras à ses pieds par terre. Car ce n'est pas devant lui que tu te prosternes, mais devant Dieu qui l'envoie. Tu prendras de l'eau, et tu lui laveras les pieds, et avec beaucoup de piété tu écouteras ses paroles”⁴² — prescrit St ATHANASE aux vierges consacrées.

Mais si les Pères n'érigent pas le gynécée en idéal, ils sont très loin de tolérer qu'on voie tout, entende tout, fréquente

40. I Cor. 7³⁴. Hom. sur : Quelle femme prendre?, 7 (P.G. LI, 236).

41. Mt. 10⁴⁰.

42. De la Virginité, ou de l'Ascèse, 22 (P.G. XXVIII, 277).

tout. Tout a des limites. Par conséquent, il faut garder ses sens, c'est-à-dire veiller à ce qu'ils n'entraînent pas la ruine de l'âme :

1. La vue : celle-ci étant le sens le plus vivace et le plus révélateur de la beauté, et passant en même temps à tort pour être la plus inoffensive parce que la plus distante, le Christ a stigmatisé d'une façon particulière la concupiscence qui commence par les yeux : "Quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère dans son cœur".⁴³ Il n'y a pas de phrase en ce sujet davantage reproduite et commentée par les Pères : "Il ne dit pas simplement : 'quiconque convoite', car il peut arriver qu'on soit dans les montagnes et convoiter ; mais : 'quiconque regarde pour convoiter', c'est-à-dire celui qui amasse à soi-même la convoitise, celui qui sans nécessité introduit cette bête dans la pensée sereine... Puis, afin que nul ne dise : 'Quoi donc ! Et si je scrutais [une beauté étrangère] et je n'étais pas pris ?', Il retranche le regard, de crainte que, prenant confiance en cette impunité, tu ne tombes jamais dans le péché... Car, regardant une fois et deux et trois, peut-être pourrais-tu te maîtriser ; mais si tu fais cela continuellement et allumes la fournaise, tu seras pris inévitablement. Car tu n'es pas en dehors de la nature humaine. De même donc que nous, si nous voyons un enfant saisir un glaive, bien qu'il ne se soit pas blessé, nous le fouettons et lui interdisons de le saisir jamais : ainsi Dieu retranche le regard licencieux même avant l'acte, de crainte qu'il ne tombe dans l'acte.⁴⁴" Cette interdiction de regarder pour convoiter doit toujours être prise de pair avec le transfert de l'intelligence, à partir de la beauté visible, vers la beauté intelligible, et ainsi ce qui paraît être, au premier abord, pure répression, se manifeste, ce qu'il est en réalité, comme sublimation : "Le corps est de

43. Mt. 5²⁸.

44. CHRYSOSTOME, Hom. 17 sur Mt., 2 (P.G. LVII, 256).

la boue, mais étant un Démiurge habile, [Dieu] fit produire d'une vile matière une beauté prodigieuse, non afin que tu forniques, mais pour te fournir une démonstration de sa propre habileté. N'outrage donc pas l'artiste, et ne fais pas de l'œuvre de son habileté une occasion d'impudicité et de fornication. Admire la beauté jusqu'à glorifier l'artiste, ne va pas plus avant, excitant la passion. L'œuvre est belle, donc il faut admirer l'ouvrier, non L'outrager. Si quelqu'un, dis-moi, prenant la statue en or [faite] par quelqu'un et l'image royale, la souillait avec de la fange et des choses pareilles, ne serait-il pas possible de la dernière peine elle-même ? ”⁴⁵

Mais il y a une limite au-delà de laquelle le regard déchoit tôt ou tard dans la convoitise. C'est le cas de la nudité. Le port d'habits n'est pas le fruit d'une civilisation factice et corrompue, mais de la pudeur provenant de la révolte des organes sexuels contre la raison, dont nous avons parlé. Tous les peuples qui ont vécu ou vivent dans la nudité sont restés ou restent en dehors de toute civilisation. Les nudistes feraient bien de méditer ces vérités, avant de commettre l'effroyable anachronisme (eux qui se targuent d'être en avance sur leur temps) de s'assimiler à l'état impassible et glorieux d'ADAM et d'EVE dans le paradis : il se trouve malheureusement que nous ne sommes plus au paradis, ni dans l'état glorieux et impassible. Et non seulement les nudistes, mais aussi les artistes qui copient des modèles nus : la main même d'un CANOVA a tremblé en essayant de sculpter les seins de Pauline BONAPARTE. A plus forte raison les habitués des cabarets de nuit : “ Toi, dit St CHRYSOSTOME encore, quittant la source de sang, le calice qui inspire un effroi sacré, tu vas à la source diabolique, afin de voir une prostituée nager, et de subir le naufrage de l'âme. Car cette eau-là est l'océan de l'impudicité, faisant noyer non les corps, mais opérant le naufrage des âmes. Et elle, elle nage le corps nu, et toi, en regardant, tu es précipité dans l'abîme de

45. *Id.*, Sur Ps. 43, 9 (P.G. LV, 181).

l'impudicité... Mais ce qui est le plus difficile à supporter, c'est qu'il appellent 'délices' pareille ruine totale, et 'l'Euripe de la volupté' l'océan de perdition ! bien qu'il soit plus facile de traverser la mer Egée et la mer Tyrrhénienne avec sécurité que cette vision-là... Car si 'celui qui regarde une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultére'⁴⁶, celui qui s'oblige à en regarder une nue, comment ne sera-t-il pas mille fois pris captif ? "⁴⁷ Ailleurs⁴⁸, c'est avec beaucoup de véhémence qu'il attaque PLATON, pour avoir prescrit dans sa "République" que les jeunes femmes s'exerçassent nues aux jeux de la palestre, à côté des hommes.

Il y a certes certains rares cas racontés par des Pères où l'impassibilité a été sauvegardée, tels que celui que raconte St JEAN LE CONTINENT, d'un saint vieillard appelé KONON, préposé aux baptêmes : "Il oignait et baptisait ceux qui venaient pour cela. Et chaque fois qu'il oignait une femme, il était scandalisé, et pour cela il voulait se retirer du monastère ; et chaque fois qu'il avait la pensée de se retirer, St JEAN-[BAPTISTE] se présentait à lui, disant : 'Patiente, et je t'allégerais de la lutte'. Une jour donc vint une jeune fille persane, pour être baptisée ; elle était gracieuse et très belle, de sorte que l'ancien ne put l'oindre d'huile sainte ; et étant restée deux jours, l'archevêque PIERRE entendit de cela, et fut stupéfait de ce qui était arrivé, et voulut assigner une diaconesse pour la tâche. Mais il ne le fit pas, parce que l'usage n'y était pas admis. L'ancien KONON, ayant pris son manteau en peau de mouton, se retira, disant : 'Je ne resterai plus dans ce lieu-ci'. Comme il était sorti sur les collines, voilà que le rencontre St JEAN-BAPTISTE, qui d'une voix douce lui dit : 'Retourne à ton monastère et je t'allégerais de la lutte'. Le Père KONON lui dit avec colère : 'Crois-moi, je ne retournerai pas, car souvent tu m'as promis mais tu n'as rien fait. Alors,

46. Mt. 5²⁸.

47. Hom. 7 sur Mt., 6 (P.G. LVII, 80).

48. Hom. 5 sur Tite, 4 (P.G. LXII, 694).

l'ayant saisi, St JEAN le fit s'asseoir sur une des collines, et ayant regardé ses vêtements, fit sur lui trois fois le signe de la croix sous le nombril, et lui dit : ‘ Crois-moi, vénérable KONON, je voulais que tu eusses une récompense de la lutte ; mais puisque tu ne veux pas, j'ai allégé ta lutte, et tu n'as pas de récompense pour cela ’. Et l'ancien KONON, s'étant retourné au monastère où le baptême avait lieu, et ayant le lendemain oint la persane, la baptisa, ne voyant même pas si elle était du sexe féminin. Il resta encore douze ans, oignant, baptisant, non provoqué dans son corps, et ne voyant même pas si une personne était du sexe féminin [ou non]. Et ainsi il mourut.”⁴⁹ St JEAN CLIMAQUE aussi fait allusion à un cas d'impassibilité : “ Quelqu'un m'a indiqué le chemin d'une définition extraordinaire, et la plus haute, de la pureté ; car ‘ quelqu'un, dit-il, ayant vu une certaine beauté, a glorifié fortement le Créateur par elle, et de la seule vision a été mû à l'amour de Dieu et à la source des larmes ’. Et c'était stupéfiant de voir que ce qui pour l'un est une fosse fût devenu pour un autre la cause de couronnes surnaturelles. *Si jamais pareil homme en pareilles choses a acquis une sensation et une pratique pareilles, celui-là est ressuscité incorruptible avant la résurrection générale !* ”⁵⁰ Mais, comme on le voit par les paroles soulignées, ces cas sont un charisme très rare, et souvent intermittent, et nous avons déjà vu avec St CHRYSOSTOME que les plus grands saints ont normalement à soutenir la lutte contre “la rage du désir” toute leur vie. De plus, chez ceux qui ont reçu ce charisme très exceptionnel, il n'y a nullement la présomption d'aller au-devant d'une si redoutable tentation, il n'y a aucune recherche de pareilles occasions, l'anecdote citée prouve exactement le contraire. Ils n'avaient jamais confiance en eux-mêmes : “ Le renard simule le sommeil, et le corps et le démon simulent la chasteté ; mais l'un afin de séduire l'oiseau, l'autre afin de faire

49. Le Pré, 3 (P.G. LXXXVII, 2853, 2856).

50. Échelle, XV (P.G. LXXXVIII, 892-3).

périr l'âme. Ne te fie pas à la fange *durant ta vie*, et n'aie pas confiance en elle, jusqu'à ce que tu ailles à la rencontre du Christ.⁵¹" Aussi les faux ascètes qui cherchaient gratuitement pareilles situations, par gaillardise et défi, pour se prouver à eux-mêmes et prouver aux autres qu'ils sont déjà ressuscités avant la résurrection générale, ont-ils été sévèrement stigmatisés par les Pères, tant pour la perdition évidente à laquelle ils s'exposaient par leur manque d'humilité et leur folle témérité, que pour le scandale qu'ils causaient : "Si quelqu'un scandalise l'un de ces petits qui croient en moi, il serait préférable pour lui de se voir suspendre autour du cou une de ces meules que tournent les ânes et d'être englouti en pleine mer.⁵²" Paroles terribles s'il en fut ! Ne pas scandaliser les autres, c'est s'abstenir de tout acte, *même bon*, propre à faire tomber dans le mal ceux de nos frères qui ont une conscience faible (je dis bien "faible" ; mais non "pharisaïque", c'est-à-dire qui simule être choquée) — du moment qu'aucune nécessité ne nous oblige à cet acte, ou qu'aucun bien, plus grand que le mal qui arrive à ces frères, ne découle de notre acte. St PAUL analyse magnifiquement cela au chapitre 8^e de la première aux Corinthiens. Il s'agit de viandes consacrées aux idoles, ensuite vendues au marché pour la consommation ordinaire. Qu'elles aient été consacrées aux idoles ou non, une conscience droite sait que cela ne les empêche pas de rester des viandes, et donc des choses bonnes en tant que créées par Dieu, et qu'elle peut en manger et en glorifier Dieu, en dehors évidemment du culte idolâtrique. Certaines consciences faibles pouvant s'en choquer, parce que ces viandes leur paraissent souillées à jamais du fait de leur consécration, et leur consommation leur semblant d'une certaine manière participation au culte idolâtrique, St PAUL ordonne à ceux qui ont une conscience éclairée de s'en abstenir, uniquement pour ne pas scandaliser ces frères,

51. *Id.* (P.G. LXXXVIII, 881).

52. Mt. 18⁶.

incapables de discernement, et ainsi aptes à faire avec une conscience souillée ce qui en soi est bon : "Si le manger scandalise mon frère, je ne mangerai pas de viande jusqu'à l'éternité ! " ⁵³

Mais revenons à notre sujet. Ce ne sont pas seulement les Pères et les saints qui ont stigmatisé la gaillardise sus mentionnée, mais encore de grands génies profanes : "Iago : Ou être nue au lit avec son ami, une heure ou plus, sans se proposer le mal ? — Othello : Nue au lit, Iago, et ne pas se proposer le mal ! C'est de l'hypocrisie contre le diable : ceux qui ont une intention vertueuse, et cependant font cela, le diable tente leur vertu et ils tentent le ciel. ⁵⁴" On ne peut mieux ni plus énergiquement s'exprimer. Nul n'est plus malin que le diable ! C'est que, comme nous l'avons dit plus d'une fois, la nature exige cela : "Ton corps serait-il de pierre ? Serait-il de fer ? Tu es enveloppé de chair, de chair humaine, laquelle est enflammée par le désir, pire que la paille. ⁵⁵" Et l'orateur, avec une audace dont seuls les saints sont capables, peint en une autre occasion, avec une vivacité prémeditée, les séductions des courtisanes du théâtre de son temps, et soudain interpelle : "N'auriez-vous pas eu certaine réaction tandis que je décrivais cela ? Mais n'ayez pas honte, et ne rougissez pas. Car c'est la nécessité de la nature qui exige cela, et dispose l'âme selon la puissance des choses offertes. Si alors que je vous parle, alors que vous vous tenez dans l'église, alors que ceux-là sont absents, vous avez eu certaine réaction en écoutant, imaginez combien il est naturel que soient affectés ceux qui sont assis dans le théâtre lui-même, qui y jouissent de beaucoup de licence, qui sont en dehors de ce lieu-ci honorable et inspirant un saint effroi, ceux qui avec grande impudence regardent ces choses-là et

53. I Cor. 8¹³.

54. SHAKESPEARE, Othello, IV, 1.

55. CHRYSOSTOME, Hom. contre ceux qui quittent l'église et vont aux hippodromes et aux théâtres, 2 (P.G. LVI, 266).

les écoutent — Mais quoi enfin ! dirait peut-être quelqu'un de dissipé, si c'est la nécessité de la nature qui règle ainsi l'âme, pourquoi laissant celle-là de côté nous accuses-tu ? — C'est que s'amollir en écoutant pareilles choses est l'ouvrage de la nature, mais les écouter n'est plus de la nature, mais une faute du libre choix. Car celui qui touche au feu, il est nécessaire qu'il en soit consumé ; mais ce n'est plus la nature qui nous mène au feu et à la destruction qui s'ensuit^{56.}"

Si regarder est plus propre à l'homme, se faire regarder, se faire admirer est plus propre à la femme. Et en soi il n'y a rien de mal en cela, car la beauté est un don, sans aucun mérite il est vrai, mais quand même un don de la munificence divine. Le mal commence quand on use de ce don pour exciter en l'homme la concupiscence, quand on devient une allumeuse. Là encore, du moment qu'on est consciente que telle façon de s'habiller, de se comporter, excite d'elle-même dans l'autre sexe la concupiscence, on ne peut se justifier en disant : "Mais je ne voulais pas cela !" Nous avons vu, au chapitre III, qu'une femme, quelque ingénue qu'elle soit, ne peut ignorer les réactions du sexe opposé, car la nature elle-même se charge de le lui apprendre. Aller par conséquent en mini-jupe, en généreux décolleté, en habits transparents etc., et s'étonner ensuite qu'on ait allumé la concupiscence, faire la naïve, c'est comme si quelqu'un allumait un monceau de paille et s'étonnait qu'il prît feu ! La pudeur est inséparable de la pureté, quoi qu'en disent ceux qui, pensant justifier la débauche où ils se vautrent, crient à l'hypocrisie. *Ce sont certainement eux les hypocrites, puisqu'ils feignent de nier ce qui crève les yeux !* Si Tartuffe est si exécutable, ce n'est pas parce qu'il dit à Dorine :

" Couvrez ce sein que ne saurais voir ;
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées^{57.}"

56. Hom. 18 sur Jean, 4 (P.G. LIX, 120).

57. MOLIÈRE, Tartuffe, III, 2.

— un saint aurait pu en dire autant — c'est parce qu'il essaie de camoufler des actions abominables par une apparence de sainteté, telle cette admirable exhortation-là à la pudeur. "Le Seigneur bon, dit St JEAN CLIMAQUE, montrant en cela beaucoup de sollicitude à notre égard, a bridé par la pudeur, comme par un mors, l'impudence du sexe féminin : car si celui-ci se mouvait de son propre chef à l'homme, aucune chair ne serait sauvée.⁵⁸" Et la pudeur de son côté est liée aux choses extérieures : "En même temps qu'elle se dépouille de sa tunique, une femme se dépouille aussi de sa pudeur.^{58a}" Et St CYPRIEN stigmatise énergiquement toute prétention de maintenir la pureté, qui ferait fi de la pudeur : "Que dire de celles qui fréquentent les bains mixtes, qui constituent à des yeux avides de concupiscence des corps voués à la pudeur et à la chasteté, qui, en compagnie des hommes, regardent honteusement et sont vues nues par eux ? Ne donnent-elles pas un appât aux vices, et ne sollicitent-elles pas et n'invitent-elles pas les désirs de ceux qui sont présents, pour leur propre corruption et préjudice ? 'Que chacun, dis-tu, voie pour lui-même dans quel esprit il vient ; moi, mon seul soin, c'est de restaurer et de laver ce petit corps'. Cette excuse ne te lavera pas, et ne te justifiera pas de l'accusation de luxure et d'effronterie. Ce bain salit, il ne lave pas, il ne nettoie pas les membres mais les souille. Toi, tu ne regardes personne impudiquement, mais tu es toi-même regardée impudiquement. Tu ne souilles pas tes yeux d'une honteuse délectation, mais tandis que tu délectes d'autres, tu deviens toi-même polluée.⁵⁹" Et qu'on ne pousse pas la haine de la logique — la plus maltraitée des disciplines actuellement — jusqu'à rétorquer que telle femme pudique dans sa tenue peut être impure : je n'ai point dit que pudeur équivaut à pureté, mais que sans elle il ne peut y avoir de

58. Échelle, XV (P.G. LXXXVIII, 896).

58a. HÉRODOTE, Histoires, I, 8.

59. De la tenue des Vierges, 19 (P.L. IV, 458).

pureté, c'en est la cuirasse. Et d'ailleurs cette "pudeur" sans pureté n'est qu'une caricature de la vraie pudeur, une pure hypocrisie. Et qu'on ne dise pas non plus : telle femme très pure peut exciter la concupiscence. Sans doute ! mais alors, dans ce cas, la concupiscence serait pure perversité de celui qui l'éprouve, car la femme n'en a en aucune façon posé le fondement et ne peut en aucune façon en être tenue responsable. N'oublions pas que, dans "les Frères Karamazov", Smerdyakov, futur assassin de son père, lisait constamment St ISAAC LE SYRIEN ! St ISAAC l'aurait-il poussé au meurtre, ou sa propre perversité ?

En conséquence, les Pères ont beaucoup insisté sur la pudeur et la vigilance. Le fameux et énigmatique verset de St PAUL : "Voilà pourquoi la femme doit avoir sur la tête un signe de sujétion à cause des anges⁶⁰", en plus de l'obéissance que la femme doit à son mari, symbolise et exprime d'une manière exquise et pittoresque, sous la forme de respect dû à l'ange gardien (lequel n'est point de l'enfantillage, mais existe bel et bien et contrebalance l'action du démon : "Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits : car, je vous le dis, leurs anges aux cieux regardent constamment la face de mon Père qui est dans les cieux⁶¹", cette pudeur féminine qui s'effarouche de tout, même d'un miroir, "comme si ce miroir était une prunelle". La pureté d'une femme doit être telle qu'elle déborde à l'extérieur, dans chaque trait et chaque geste, involontairement, et loin d'exciter la concupiscence, au contraire doit l'éteindre, et enflammer à l'amour de la pureté — cela évidemment autant qu'il dépend d'elle, car la perversité de beaucoup d'hommes est capable de transformer même le spectacle le plus angélique en matière à saleté. Mais quand la pureté laisse à désirer, elle se traduit par toutes sortes de manèges indignes que le poète comique a excellentement rendus : "L'une est-elle petite ? elle a fixé une semelle

60. I Cor. 11¹⁰.

61. Mt. 18¹⁰.

de liège dans ses souliers. Trop grande ? elle porte une sandale mince, et sort, la tête enfoncée dans les épaules : la voilà rapetissée. Celle-là n'a pas de hanches ? elle s'est cousu des dessous rembourrés, si bien qu'on siffle d'admiration à la vue de sa croupe harmonieuse. A-t-elle un ventre proéminent ? c'est le cas de porter des seins comme en ont les acteurs comiques : par des armatures analogues qu'elles se fixent bien droites, elles ont ramené leur vêtement en avant du ventre au moyen de ce genre de baleines. L'une a-t-elle les sourcils roux ? on les colore au noir de fumée. Est-elle par hasard noiraude ? elle s'enduit de blanc de céruse ; si elle a le teint trop blanc, elle se farde d'incarnat. A-t-elle quelque partie du corps qui soit belle ? elle l'exhibe. Elle possède une dentition parfaite ? de toute nécessité, il lui faut rire pour que l'entourage contemple la grâce de sa bouche. Mais, si son rire n'est pas plaisant, à longueur de journée elle tient, très droite entre ses lèvres, une brindille de myrte, si bien qu'elle finit par être souriante, qu'elle le veuille ou non.⁶²" Tous les Pères sans exception ont condamné dans le fard en tous ses genres (y compris les teintures de cheveux) une espèce de mensonge, et une prétention de corriger l'œuvre du Créateur : "La beauté vile, dit St GRÉGOIRE DE NAZIANZE, et le statuaire d'en-bas rivalisant avec, et dissimulant la création de Dieu par des couleurs artificieuses, et à cause de la considération déshonorant et proposant aux yeux avides la forme divine comme une idole de fornication, afin que la beauté bâtarde dissimule l'image naturelle préservée pour Dieu et pour la vie future.⁶³" Il est remarquable que St CHRYSOSTOME considère le fard chose plus grave que d'être efféminée ou bavarde ou vaine ou de s'orner de pierres précieuses, puisque concernant une femme qui réunit tous ces défauts, il conseille au mari, en vertu de la prudence qui veut qu'on ne s'attaque pas à tous les défauts

62. ALEXIS, cité par Clément d'Alex., *Pédagogue*, III, 2 (P.G. VIII, 568-9).

63. Sur Gorgonie, Disc. 8, 10 (P.G. XXXV, 800).

à la fois, de peur de provoquer une réaction et d'échouer, mais en commençant par le plus grave, de les abattre un à un, il lui conseille, dis-je, de commencer par les fards, en fermant les yeux provisoirement sur les autres défauts. Ayant une fois guéri par la douceur le vice de l'âme qui en est à la base, "tu ne verras plus [ta femme] enlaidissant le visage du corps, ni des lèvres ensanglantées, ni une bouche semblable à celle d'un ours empourprée de sang, ni des sourcils noircis de suie comme provenant d'une marmite, ni des joues enduites de plâtre comme les parois des sépulcres. Car toutes ces choses sont de la suie, et de la cendre, et de la poussière, et indices de l'odeur la plus infecte. Mais je ne sais comment, sans m'en apercevoir, je me suis laissé entraîner à ces paroles, et, exhortant un autre à enseigner avec modération, je me suis roulé moi-même dans la colère...⁶⁴" L'on voit aussi par cette description combien ces femmes sont loin d'atteindre leur but, la beauté naturelle, quelque défectueuse qu'elle puisse être, étant toujours supérieure à la beauté factice — et de par ailleurs ces produits dangereux hâtent le processus de vieillissement de la peau d'une façon foudroyante. Il en est de même de celles qui s'ornent de pierres précieuses : "Si [une femme] est belle, elle porte préjudice à la beauté naturelle, car cette parure excessive ne laisse pas la beauté paraître nue, parce qu'elle en enlève la plus grande partie ; mais si elle est sans forme et laide, cette parure la rend ainsi encore plus désagréable. Car la laideur, exposée elle seule uniquement, paraît telle qu'elle est ; mais quand on lui juxtapose la splendeur des pierres et la beauté de quelque autre matière, elle en est accrue. En effet, la lumière de la perle qu'on pose, comme resplendissante dans l'obscurité, montre la couleur sombre du corps encore beaucoup plus sombre.⁶⁵" En somme, "que votre parure ne soit pas extérieure, faite de cheveux tressés, de cercles d'or et de

64. Hom. 30 sur Mt., 5-6 (P.G. LVII, 369).

65. *Id.*, Traité de la Virginité, 62 (P.G. IIL, 581).

toilettes bien ajustées.⁶⁶ " " Que les femmes aient une tenue décente ; qu'elles se parent, avec pudeur et retenue, non de cheveux tressés et d'or, ni de pierres précieuses et de somptueuses toilettes, mais de bonnes œuvres, ainsi qu'il convient à des femmes qui font profession de piété.⁶⁷ "

2. Le toucher : Il est le sens le plus grossier et le plus dangereux. " Un philosophe voyant l'un de ceux qui étaient avec lui baiser tendrement un beau jeune homme s'étonna, disant qu'il ' se précipiterait facilement dans le feu celui qui ose par un baiser allumer en lui cette fournaise-là ' ! "⁶⁸ " Une parole d'un auteur profane voulant nous soustraire à cette flamme, dit : ' il faut se garder d'embrasser les personnes belles comme [l'on se garderait] des morsures des animaux venimeux. Car, dit-il, le venin du plaisir se diffuse par le baiser à travers tout le corps ' . En effet, est-il dit, ' embrassez-vous les uns les autres d'un saint baiser '⁶⁹ : harmonisant les uns aux autres pour ainsi dire l'haleine du baiser corporel dans le pur parfum de l'Esprit-Saint.⁷⁰ " CHRYSOSTOME met en relief la signification de ce saint baiser : " C'est pour cela que le baiser a été donné, afin de rallumer l'amour, afin d'enflammer le sentiment, afin que nous nous aimions les uns les autres, comme les frères aiment les frères, les enfants les parents, les parents les enfants, ou plutôt bien davantage, car ces choses-ci sont [l'effet] de la nature, mais celle-là de la grâce. C'est ainsi que les âmes s'unissent les unes aux autres. C'est pour cela que rentrant de voyage nous nous embrassons les uns les autres, les âmes venant s'unir les unes aux autres. Car ce membre-là est celui qui proclame le plus à nous l'amour de l'âme. Concernant ce saint baiser, il y a une

66. I Pierre 3³.

67. I Tim. 2⁹⁻¹⁰.

68. CHRYSOSTOME, Contre ceux qui cohabitent avec des vierges, 2 (P.G. XLVII, 497).

69. I Cor. 16²⁰, II Cor. 13¹¹, Rom. 16¹⁸.

70. St BASILE, Traité de la véritable incorruptibilité de la Virginité, 44 (P.G. XXX, 757).

autre explication à donner. Laquelle ? Nous sommes le temple du Christ : en nous embrassant les uns les autres nous embrassons donc le vestibule du temple et son entrée. Ou ne voyez-vous pas que ceux qui baissent le vestibule de ce temple, les uns s'inclinent, les autres le touchent de la main et la portent à leur bouche ? Et c'est par ces vestibules et ces portes que le Christ est entré et qu'Il entre en nous, quand nous communions. Ceux qui participent aux mystères, vous, vous savez ce que je dis là. Et ce n'est pas un mince honneur dont notre bouche est honorée quand elle reçoit le corps du Seigneur. C'est pour cela surtout que nous nous embrassons là.⁷¹"

3. Les autres sens : La musique est un art qui remue puissamment l'âme, dont elle harmonise les discordances les plus inconscientes et les plus imperceptibles, et atteint certaines fibres mystérieuses que les autres arts ne peuvent atteindre à égalité. Cette puissance a été décrite par les mythes d'Orphée et des Sirènes (ce dernier symbolise, en plus, la fascination destructrice du plaisir). Par conséquent, la musique peut avoir de bons comme de mauvais effets, tout comme la littérature, la peinture et les autres arts. Ainsi si la musique de BEETHOVEN par exemple est sublime, passionnée, dramatique et exaltante, celle de BACH sereine et profonde, toutes deux ennoblissant l'âme, que dire de cette cacophonie fracassante ou de ces airs langoureux qui ont aujourd'hui des millions d'adeptes de par le monde surexcités jusqu'au délire, que dire de leur succès aussi gigantesque qu'éphémère si ce n'est qu'il est exclusivement dû à leur capacité de flatter les instincts les plus bas, surtout la violence et la dissolution ? "Quand on permet, écrit PLATON, à la musique de donner des auditions publiques de flûte et de déverser dans l'âme, par le conduit des oreilles comme si c'était un creuset de fondeur, les harmonies dont nous parlions tout à l'heure, celles qui

71. Hom. 30 sur II Cor., 1-2 (P.G. LXI, 606-7).

sont douces, molles, plaintives ; quand on passe la vie entière à murmurer d'un accent plaintif et à trouver dans le chant ses plus chères délices, alors on commence, si l'on avait en soi quelque généreuse ardeur, par l'avoir amollie, comme si c'était une barre de fer, et par avoir rendu inutilisable ce qui ne l'était pas à l'état de dureté ; puis, si l'on ne se relâche point de son application, mais qu'on s'y complaise au contraire, tout aussitôt après on est déjà fondu et déliquescent ; jusqu'à ce que la fusion ait fini de gagner l'ardeur généreuse du sentiment et d'amputer l'âme de ce qui en est en quelque sorte la musculature, pour faire d'elle 'un combattant efféminé'.⁷²" Ce n'est pas par la seule abstention qu'il faut réagir, mais en substituant musique à musique (ou à cacophonie plutôt, dans la plupart des cas) et paroles à paroles, autrement on se priverait du grand appoint que représente l'art musical dans notre vie spirituelle : "Les chants terrestres, dit St CHRYSOSTOME, et les mélodies du monde, frappant l'ouïe et fascinant l'intelligence, sont très nuisibles et précipitent dans les désirs de la perdition. Car, pleins de paroles honteuses et débordants de désirs criminels, ils amollissent le courage de l'âme et dissolvent la noblesse du corps, selon la mollesse de ce qu'on chante et la dissolution de la mélodie. Mais ceux qui sont célestes et ont pour chorège l'Esprit Saint, entraînant l'intelligence à l'ordre selon la belle ordonnance des paroles et la décence des pensées, rendent l'âme bien réglée. Car l'âme mue en même temps par ce qui est dit, et s'abandonnant aux pensées, porte sa disposition du côté où l'attire la parole, l'organe de mouvement de la mélodie de l'Esprit.⁷³" Et encore, parlant toujours du chant byzantin, ainsi qu'il était constitué de son temps : "Il n'y a rien en effet, rien qui ainsi ressuscite l'âme, et lui donne des ailes, et la fait s'éloigner de la terre, et la délie des chaînes du corps, et la rend philosophe, et la fait se moquer

72. Iliade, XVII, 588. République, III, 411 ab.

73. Sur Ps. 100, 1 (P.G. LV, 629).

de toutes les choses terrestres, comme une mélodie harmonieuse, et un chant divin cousu avec un rythme.⁷⁴" Cette tactique (substituer musique à musique, et donc ouïe à ouïe) doit d'ailleurs être employée pour tous les sens, comme de beaucoup la plus efficace : ainsi celui dont les yeux se sont repus longtemps de croupes harmonieuses de danseuses de cabaret doit accoutumer ses yeux aux choses saintes, telles les icônes : la contemplation assidue de la mosaïque représentant JEAN-BAPTISTE, dans la tribune sud de Sainte-Sophie à Constantinople (pour ne citer qu'une icône entre des centaines), ces yeux convergents vers l'intérieur, ce visage émacié, cette chevelure ébouriffée, ce regard qui, conjointement avec les contorsions des lèvres, des joues et du front est un pur sanglot, on ne peut contempler cela, dis-je, sans que jaillisse la source des larmes, larmes purificatrices et plus douces que toutes les délices...

Il nous reste à dire un mot des parfums. Comme toutes les choses créées, ils ne peuvent être en eux-mêmes un mal. Il suffit de se rappeler la pécheresse oignant de nard la tête et les pieds du Sauveur, la myrrhe et l'aloès dont son saint corps a été parfumé au tombeau, le benjoin et l'encens, "ayant l'expansion des choses infinies", couramment employés dans le culte, et "qui chantent les transports de l'esprit et des sens." Mais c'est l'abus des parfums qui est condamnable, c'est-à-dire leur usage dans une intention perverse et en quantité exagérée, d'autant plus condamnable qu'ils sont en général précieux et qu'il y a autour de nous des pauvres qui meurent de faim ! "N'ayons pas, dit St CLÉMENT d'Alexandrie, de la répugnance pour les parfums sans savoir pourquoi, comme c'est le cas des vautours ou des scarabées — de ces derniers on dit qu'ils meurent, si on les enduit d'un parfum de rose — mais, parmi ces parfums, choisissons-en pour les femmes quelques-uns qui ne rendent pas l'homme tout hébété : car s'enduire démesurément d'huiles parfumées sent

74. Sur Ps. 41, 1 (P.G. LV, 156).

plutôt les funérailles que la vie en commun... Ne croyez-vous pas que le parfum, étant une huile délicate, a le pouvoir d'efféminer les habitudes viriles ? Tout à fait. De même que nous avons écarté du goût tout raffinement, de même nous repoussons loin de la vue et de l'odorat la jouissance, de peur que, à notre insu, cette intempérance que nous avons bannie, nous ne lui redonnions accès à l'âme par la voie des sensations, comme par des portes non gardées.⁷⁵" Il n'y a rien de plus nauséabond qu'une âme débauchée dans un corps parfumé, véritable sépulcre blanchi.

Ayant parcouru les sens un à un, avec les objets spécifiques qui allèchent chaque sens, il nous faut maintenant parler de certaines choses qui font appel à plusieurs sens à la fois. Leur danger résidera dans le nombre des sens qu'elles allèchent, et la force avec laquelle elles le font. La danse par exemple fait appel à tous les sens à la fois, d'une manière extrêmement dangereuse : musique sensuelle, chants obscènes, lumière tamisée et coins obscurs invitant aux privautés, parfums enivrants, exhibitionnisme encore plus enivrant, toucher très intime épousant pour ainsi dire toute la plastique du corps de l'autre sexe, attitudes langoureuses, tout concourt à faire de la danse moderne en général une chose particulièrement scélérate. Le cinéma et la télévision ne font appel qu'à deux sens : la vue et l'ouïe ; mais en raison du rôle excessif qu'ils jouent dans la vie quotidienne, n'épargnant presque aucun foyer, les enfants compris, ils constituent également un grave danger, non seulement à cause de la violence et de l'obscénité effarantes, soulignées puissamment par l'image vivante, dont ils sont devenus les véhicules, mais aussi parce que leur abus donne une grande prépondérance, d'abord à la bâtarde des sentiments (le mot grec⁷⁶ pour "acteur" signifie aussi "hypocrite" — quelle mine enrichissante que l'étymologie, surtout grecque !) et de leur mani-

75. Pédagogue, II, 8 (P.G. VIII, 472-3).

76. ὑποκριτής.

festation : il y a un accent *faux*, un air *faux*, qui percent d'une manière écœurante chez la presque totalité des acteurs, surtout dès qu'ils prétendent représenter quelque chose de grand, la vie de SOCRATE ou de BEETHOVEN par exemple, à plus forte raison celle de Jésus-Christ : des cheveux ébouriffés et une chambre en désordre ne suffisent pas à évoquer BEETHOVEN (car même dans le désordre de sa chambre il y avait un ordre profond qui n'est pas à la portée d'un metteur en scène), de même qu'un personnage bénisseur à l'air mièvre et doucereux, aux gestes compassés, n'a absolument rien à voir avec Jésus-Christ. Par contre, dès que les acteurs représentent des plati-tudes ("Qu'avez-vous dans la marmite ?... Allons boire un coup au bistrot, t'y vas)?... ") ils réussissent, je ne dirais pas à merveille (car il reste toujours un certain décalage entre la vie réelle et la simulation), mais davantage, on voit bien que ces plati-tudes constituent, pour la plupart d'entre eux, le tissu de leur vie réelle. Prépondérance ensuite, comme tant de romans à l'eau de rose, donnée à la vie imaginaire (dont on se réveillera d'autant plus durement qu'elle aura été plus rose) sur la vie réelle : quel exemple plus éloquent que celui de deux époux hébétés devant le poste de télévision, aliénés de la société, voire l'un de l'autre, puisqu'ils ne savent se dire de toute la soirée un seul mot qui sorte du cœur ?

Les livres non illustrés n'agissent pas directement sur les sens, mais indirectement par l'intermédiaire de l'imagination, et sont d'autant plus néfastes qu'ils atteignent l'intelligence davantage que le cinéma et la télévision. Nous ne nous étendrons pas sur une chose si évidente ; il suffit de rappeler l'épidémie de suicides causée par "Werther" et, dans une moindre mesure, "La Nouvelle Héloïse"... Ici l'on voit surgir, comme à propos de tous les arts d'ailleurs, la race des esthètes, qui tient pour "l'art pour l'art". Sacrée formule, devenue intouchable ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Si l'on entend par là que la beauté se justifie par elle-même, alors l'on est tout à fait d'accord, car la beauté, selon le mot fameux de PLATON, est "la splendeur du vrai". Mais la

beauté comprend diverses sphères, comme la vérité comprend diverses sphères (il y a vérité scientifique, vérité métaphysique, vérité révélée, vérité de l'imagination créatrice, vérité de l'analyse psychologique, vérité éthique...). Il y a donc beauté dans chacun de ces domaines, et il y a aussi possibilité de... laideur. Une œuvre donc, belle du point de vue de l'imagination créatrice, peut être laide du point de vue éthique. Sa beauté en imagination créatrice est sa propre justification, mais dans le domaine strict de l'imagination créatrice seulement : "l'art pour l'art !" Mais sa laideur éthique constitue aussi sa propre condamnation, dans le domaine éthique précisément. Il n'est pas permis, au nom d'une beauté d'un certain ordre (celle de l'imagination créatrice dans notre exemple), de justifier une laideur d'un ordre différent (le domaine éthique, dans notre exemple). Et vice versa, il n'est pas permis, parce qu'une œuvre est belle éthiquement, de conclure qu'elle l'est nécessairement quant à l'imagination créatrice ou quelque autre ordre. "L'art pour l'art", toujours ! L'écrivain est donc responsable, moralement, des ravages moraux que son œuvre peut causer *par elle-même* (c'est-à-dire en tant qu'interprétée dans son intention objective et réelle, et non si elle est interprétée perversement ou mésinterprétée, puisque l'Evangile lui-même peut être, à cause de la perversité ou de la stupidité des hommes, utilisé aux pires fins).

La tâche du chrétien qui veut préserver sa pureté se révèle donc rude, d'autant plus rude que le monde moderne, dans sa généralité, a atteint, sur ce point, une corruption jamais atteinte auparavant avec cette profondeur et cette universalité : "Les exigences du sens générésique, dit BERGSON, sont impérieuses, mais on en finirait vite avec elles si l'on s'en tenait à la nature. Seulement, autour d'une sensation forte mais pauvre, prise comme note fondamentale, l'humanité a fait surgir un nombre sans cesse croissant d'harmoniques ; elle en a tiré une si riche variété de timbres que n'importe quel objet, frappé par quelque côté, donne maintenant le

son devenu obsession. C'est un appel constant au sens par l'intermédiaire de l'imagination. *Toute notre civilisation est aphrodisiaque.*⁷⁷" BERGSON écrivait cela en 1932 — qu'aurait-il dit en 1975 ? Le tableau est bien sombre. En général l'homme et la femme ne vibrent l'un pour l'autre que sensuellement. S'il arrive pourtant — chose rare ! — que l'homme voie dans la femme une sœur en Christ, et veuille agir en conséquence, il se bute à d'incroyables difficultés provenant de ce que celle-ci, soit porte en elle, à la suite de tristes expériences, un profond pli de méfiance à l'égard du mâle, soit ne monte pas à la hauteur, et ne voit en lui qu'une occasion à quelque nouvelle aventure sexuelle. Inversement, si c'est une femme qui cherche dans l'homme un frère, elle est considérée comme une aventurière ou une naïve, et vite devient la proie des loups. La sensualité étant considérée comme le suprême bien, de stupides concours, d'une niaiserie difficilement concevable, divinisent la beauté : "Et l'on se posterna devant la Bête en disant : 'qui est semblable à la Bête, et qui peut lutter contre elle ?'"⁷⁸ Mais tout a des limites. L'excès même du plaisir a détruit le plaisir. Car celui-ci dépend du besoin, et le besoin gavé tourne au dégoût. Aussi raffine-t-on pour remuer les sens blasés. Après les tenues de plages décentes du siècle passé, on a commencé par le maillot dit "une pièce", puis le maillot "deux pièces", plus exhibitionniste, est venu ; celui-ci maintenant s'effile : c'est le "maillot-ficelle" ! et sur certaines plages les gendarmes, ou les habitants d'alentour, sont obligés d'employer la matraque pour réprimer la nudité complète de plus en plus envahissante. Où allons-nous ? Les camps de nudistes prolifèrent. Des cabarets de nuit et des cinémas ignobles rivalisent à qui donnera le spectacle le plus osé et le plus obscène. Certains théâtres donnent dans les scènes de sexe vivantes. Mais la licence déborde les lieux immondes et circonscrits, et est

77. *Les deux sources de la Morale et de la Religion*, IV, 322.

78. *Apoc.* 13⁴.

devenue partie intégrante de notre vie quotidienne. Les revues les plus obscènes sont étalées dans la plupart des kiosques. Veut-on faire une affiche de publicité qui réussisse, pour une montre par exemple ? Il faut que celle-ci soit portée par une femme presque nue. Un dentifrice n'est pas valable si l'on ne vous montre une blonde — nue ou presque, fatallement — s'extasier sur votre haleine exquise "à laquelle aucune femme ne peut résister". Plus audacieuse, la licence a envahi les lieux les plus saints : qu'on pense, entre des milliers d'exemples, à la profanation, le 13 décembre 1974, de cette gloire sacrée de la France qu'est la cathédrale de Reims, par cinq mille jeunes qui sont allés jusqu'à y faire leurs excréments et l'amour ; et, quelques mois auparavant, à cette abbaye du Jura dont les moines patronnèrent un spectacle du martyre de Ste AGNÈS, où celle-ci, seins nus, n'était couverte que de sa chevelure et d'un maillot couleur chair, ce qui fit attaquer le spectacle par de braves paysans armés de gourdins. Et le sacrilège a été poussé à son comble, le Christ Lui-même n'a pas été épargné, dans des films immondes. Car le sacrilège excite la sensualité comme un fouet, et fait éprouver de criminelles délices, un vertige dément, à mêler les choses les plus ordurières aux plus saintes...

Pourtant, comme je l'ai déjà dit, le chrétien ne doit pas reculer : "J'ai vaincu le monde".⁷⁹ Il évitera ces occasions autant qu'il est en son pouvoir ; et quand il y est acculé, il saura passer au milieu d'elles victorieux, et parfois, même sans s'en apercevoir, par la maîtrise que peut posséder l'âme sur les sensations elles-mêmes. Et pourquoi pas ? Combien de fois n'arrive-t-il pas que, l'esprit étant vivement préoccupé, nous sentions les choses extérieures sans les percevoir ? que nous les regardions avec ce regard vide et absent ? Mais surtout le chrétien ne doit pas avoir peur de la lutte. Il n'y a pas de couronnement sans elle. La lutte est indice de santé spirituelle. Quand il n'y a pas lutte, c'est qu'on s'abandonne

79. Jn. 16³³.

au péché : “ Là où nous sommes combattus, c'est qu'inévitablement nous combattons l'ennemi âprement ; car quand il n'est pas combattu par nous, lui aussi se trouve être notre ami.⁸⁰ ” L'abbé EVAGRE disait : “ Enlevez les tentations, et personne ne sera sauvé ! ”⁸¹ De même, quand on nage avec le courant (entendez : concupiscence), on ne sent aucune résistance et on se croit en paix : “ Submergé par les passions, dit St BASILE, il n'en a pas conscience, semblable aux ivrognes et à ceux qui sont en délire, lesquels subissant les choses les plus terribles se croient être en dehors de la passion.⁸² ” Ce n'est que quand on commence à nager contre le courant, qu'on sent la résistance. St JÉROME raconte comment, quand il était allé au désert, ses luttes se sont intensifiées et déplacées de l'acte à l'imagination (indices d'avancement spirituel) : “ O combien de fois, moi-même, établi au désert, et dans cette vaste solitude-là, laquelle embrasée par les ardeurs du soleil, procure aux moines une âpre demeure, je me croyais assister aux délices romaines ! Je m'asseyais seul, car j'étais rempli d'amertume. Mes membres sans consistance avaient horreur du sac, et une rude peau recouvrait la corruption d'une chair éthiopienne. Chaque jour des larmes, chaque jour des gémissements, et si parfois le sommeil suspendu sur moi m'oppri-mait contre mon gré, je fracassai contre le sol nu mes os qui se tenaient à peine entre eux. Quant à la nourriture et à la boisson, je garde le silence, puisque même les moines malades n'usent que d'eau froide, et prendre quelque chose de cuit est un luxe. Moi donc, qui à cause de la crainte de l'enfer me suis condamné à pareille prison, et suis devenu le compagnon des seuls scorpions et bêtes fauves, j'assistai souvent aux danses des jeunes filles. Le visage était pâle à cause des jeûnes, et l'esprit brûlait de désirs dans un corps frigide, et au lieu de l'homme déjà mort d'avance dans sa chair, seules bouillonnaient les ardeurs des désirs sensuels.⁸³ ”

80. St JEAN CLIMAQUE, Échelle XV (P.G. LXXXVIII, 893).

81. Apophegmes des Pères du désert : Evagre.

82. Dispositions ascétiques, 3 (P.G. XXXI, 1345).

83. Lettre 22, A Eustochie (P.L. XXII, 398).

Si, malgré la lutte ardente et tenace, la tentation continue, c'est que manifestement celle-ci vient exclusivement du démon : " Alors, dit St BASILE, il faut renverser pareilles machinations par une vigilance et une persévérance accrue, de même qu'un athlète qui s'écarte, avec la circonspection la plus rigoureuse et l'agilité du corps, des coups des adversaires, et tout assigner, la destruction de l'ennemi et le détournement de ses flèches, à la prière et à l'invocation de l'aide d'en haut... Mais si pareille vexation des pensées continue à cause de l'impudence de l'ennemi, même ainsi il ne convient pas d'abandonner ni de laisser les luttes à moitié accomplies, mais [il convient] de supporter courageusement, jusqu'à ce que Dieu, voyant notre résistance, fasse briller la grâce de l'Esprit, laquelle met en fuite le conspirateur, purifie notre intelligence et l'emplit de lumière divine, et accorde à la pensée d'adorer Dieu avec joie dans une sérénité sans vagues.⁸⁴" En effet, " bienheureux ceux qui sont purs de cœur, car ils verront Dieu.⁸⁵"

Il ne faut pas laisser inaperçue cette belle description de la joie qui accompagne la pureté. C'est que la pureté n'a rien à faire avec la hargne, l'esprit chagrin et la tristesse, propre aux prudes, ces dragons de vertu, et aux célibataires forcés. La pureté trace un voie équilibrée entre le plaisir et la tristesse : il ne faut pas que, fuyant le plaisir, elle soit vaincue par la tristesse ! Elle est toute volontaire, et là où il y a volonté de bien, il y a joie spirituelle.

Ne passons pas non plus rapidement sur la fameuse parole du Christ que nous venons de citer. Cette pureté dont le Christ dit qu'elle fait voir Dieu, elle est d'abord dans le cœur. Car la religion du Christ est une religion du cœur, non pharisaïque et purement extérieure (sans refuser les choses extérieures, car elles expriment et renforcent l'intérieur : " Il faut que l'extérieur soit joint à l'intérieur pour obtenir de Dieu ; c'est-à-dire que l'on se mette à genoux, prie des lèvres, etc., afin

84. Dispositions ascétiques, 17 (P.G. XXXI, 1380-1).

85. Mt. 5^e.

que l'homme orgueilleux, qui n'a voulu se soumettre à Dieu, soit maintenant soumis à la créature. Attendre de cet extérieur le secours est être superstitieux, ne vouloir pas le joindre à l'intérieur est être superbe⁸⁶"). Cela explique le titre du livre de St BASILE que nous avons tant cité dans cette étude : "Traité de la véritable incorruptibilité de la virginité". Car il y a une intégrité purement corporelle, celle que possèdent les demi-vierges, dont l'âme cependant est souillée, et cette demi-virginité, non, le Christ n'en veut pas, car elle Lui offre ce qui a valeur moindre (le corps), et se réserve ce qu'il y a de plus précieux, et de beaucoup. Ensuite, la pureté du cœur veut dire que c'est uniquement par la pensée (illuminée par l'Esprit) qu'on retranche la concupiscence, et non par la castration corporelle : "Ceux qui, ne comprenant pas la parole : 'Et il y a des eunuques qui se sont eux-mêmes rendus tels en vue du royaume des cieux',⁸⁷ se sont mutilés absurdement, accusent de loin par l'acte même leur incontinence. Car ceux qui ont jeté loin d'eux l'arme de l'amour charnel, de crainte que par sa présence elle n'agît, il est évident par ce désarmement qu'ils se sentaient mus au coït, et qu'ils conservent la virginité, non en ne voulant pas [le coït], mais par impuissance. Or, la loi divine juge non l'acte, mais la pensée. Car celui, non pas 'qui a commis l'adultère en acte', mais 'qui regarde pour convoiter, a déjà commis l'adultère'.⁸⁸ L'ablation des parties génitales accuse celui qui s'est mutilé de plus grand adultère que le désir par les yeux : car, n'ayant pas foi en lui-même qu'il maîtrisera son intempérance, il retranche ce par quoi il mettrait le désir en acte.⁸⁹" Enfin, la "pureté" du cœur, bien que primordialement désignant la chasteté, la dépasse pour désigner le détachement de tout le créé, de tout ce qui contamine, pour ne trouver sa jouissance qu'en Dieu seul, ce

86. PASCAL, Pensées (éd. Brunschvicg), IV, 250.

87. Mt. 19¹².

88. Mt. 5²⁸.

89. St BASILE, Traité de la véritable incorruptibilité de la Virginité, 61 (P.G. XXX, 793).

qui suppose la coopération de toutes les vertus : car il est impossible de voir Dieu avec la chasteté seule, il est de même impossible de réaliser la chasteté parfaitement sans les autres vertus, à cause de la connexion indéclinable de toutes les vertus entre elles, et de leur interpénétration. La fameuse parabole des cinq vierges folles ne signifie pas autre chose : elles avaient négligé "l'huile" c'est-à-dire la miséricorde, surtout à l'égard des pauvres : "C'est pour cela qu'Il les appelle 'folles'⁹⁰, et à bon droit : car, étant venues à bout du désir plus tyrannique, elles se sont laissé prendre par le désir plus faible. En effet regarde : elles ont vaincu la violence de la nature, freiné la frénésie rageuse, calmé les vagues du désir, fait preuve sur terre d'une vie angélique, elles l'ont disputé, enveloppées d'un corps, aux puissances incorporelles ; et après tant de peines elles n'ont pu venir à bout du désir de l'argent, vraiment folles et insensées ! C'est pourquoi elles n'ont pas été jugées dignes de pardon, car leur chute fut l'effet de la seule nonchalance⁹¹."

De même que les vertus, les vices se prêtent un appui mutuel, avec une subtilité et une ruse inconcevables. Il faut être très averti (j'entends par là la simplicité du cœur, et non une vaine science, car les sages selon ce monde ont été pris dans leurs propres filets) par conséquent, pour qu'on n'aille pas lutter contre la fornication par un autre vice, donc ne faire que la remplacer par un autre vice, peut-être plus grave encore. St SYMÉON le Nouveau Théologien donne un excellent exemple qui illustre bien ce que nous voulons dire : "Un jour, saisi par l'ennui⁹², quelqu'un⁹³ avait l'esprit vide et ténébreux, et l'âme relâchée, de sorte que peu s'en fallait que la componction ne disparût de son cœur, et la flamme de l'Esprit ne s'éteignît en lui, et toute la maison de son corps

90. Mt. 25³.

91. CHRYSOSTOME, Hom. sur II Cor. 4¹³, 6 (P.G. LI, 277).

92. ἀχηδλας.

93. Il s'agit de lui-même.

ne fût remplie de fumée. Non seulement cela, mais un engourdissement des membres étant survenu en lui, il fut entraîné par nonchalance dans un sommeil démesuré au point qu'il était forcé de manquer à son règlement habituel. Résistant à ces choses-là par la continence et les veilles, et ayant vaincu le sommeil, son cœur s'est aussitôt durci de présomption, et la componction l'ayant délaissé, la lâcheté se glissa furtivement en lui. Dès qu'à nouveau il eut senti celle-ci en lui, il sortit de sa cellule à une heure indue, et s'étant rendu dans un endroit obscur et ténébreux, s'étant tenu debout et ayant élevé les mains aux cieux, et s'étant marqué du signe de la croix, il éleva l'œil de l'âme à Dieu : sitôt qu'il eut humilié un peu sa pensée, le démon de la lâcheté s'écarta un peu de lui. Mais plus fort que ce démon le terrible ennemi qu'est la vaine gloire se dissimulait dans sa pensée, voulant le tirer en bas et à nouveau le livrer au démon de la lâcheté. Ayant compris cela, il fut stupéfait, et il implorait Dieu ardemment de délivrer son âme de tels pièges du diable.⁹⁴" La vie spirituelle exige donc beaucoup de discernement, elle ne s'exécute pas au petit bonheur. L'ennui, si bien décrit ici par le grand mystique byzantin, doit évidemment être distingué du sentiment, moralement ni bon ni mauvais, désigné en français par le même terme, et que même le Christ a éprouvé ("Mon âme est triste jusqu'à la mort⁹⁵" ; "Jésus dans l'ennui⁹⁶"). C'est un vice grave, un des vices capitaux (dans la classification latine, il doit être englobé dans celui de "paresse", qui par contre n'existe pas dans la classification grecque), qui consiste dans une paralysie de l'âme et du corps, pour tout ce qui est spirituel ou exige un effort même corporel, accompagnée d'une nostalgie du monde : "L'ennui, c'est paralysie de l'âme et dissolution de l'intelligence, négligence de l'ascèse, haine de la Promesse ; il béatifie les choses

94. Chap. prat. et théol., 71.

95. Mt. 26²⁸.

96. PASCAL, Pensées (éd. Brunschvicg), VII, 553.

mondaines, et calomnie Dieu comme étant sans entrailles et sans amour pour les hommes ; il est relâchement de la psalmodie, faiblesse maladive dans la prière...⁹⁷" Il est le plus grand précurseur de la fornication ; c'est souvent pour tromper son propre vide intérieur qu'on s'adonne à elle : " J'ai su que le démon d'ennui prépare d'avance celui de fornication, et lui fraie le chemin ; afin que paralysant fortement le corps et le submergeant dans le sommeil, il cause chez les ascètes des pollutions en état de veille.⁹⁸" — L'existence dans la langue française d'un mot si approprié pour désigner ce vice est attesté par un grand poète :

" Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants,
Dans la ménagerie infâme de nos vices,
Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde !
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris,
Et dans un bâillement avalerait le monde ;
C'est l'Ennui ! — l'œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka...⁹⁹"

Cela nous interdit les néologismes gratuits tels "acédie", qui se multiplient aujourd'hui d'une manière inquiétante, dans certaine littérature, et qui ne veulent rien dire pour le lecteur profane.

IV. La défaite dans la lutte, ou consentement¹⁰⁰ à la convoitise, est le quatrième stade. Parlant des vierges violées, St AUGUSTIN dit : " — Mais l'on craint que la convoitise étrangère ne pollue — Elle ne pollue pas, si elle est étrangère : mais si elle pollue, elle n'est pas étrangère. Mais comme la chasteté

97. St Jean CLIMAQUE, Échelle, XIII (P.G. LXXXVIII, 860).

98. *Id.*, XXVII (P.G. LXXXVIII, 1109).

99. BAUDELAIRE, Les Fleurs du Mal : Au Lecteur.

100. συγκατάθεσις.

est une vertu de l'esprit, et a pour escorte la force, par laquelle il décrète d'endurer n'importe quel mal, plutôt que de consentir au mal, et que d'un autre côté, aucune personne noble et chaste n'a sa chair en son pouvoir absolu, mais seulement peut consentir ou refuser par l'esprit : quelle personne d'intelligence saine penserait avoir perdu la chasteté si par hasard une convoitise qui n'est pas la sienne a été exercée et rassasiée dans la chair saisie et opprimée ? Car si de cette manière la chasteté était détruite, assurément elle ne serait pas une vertu de l'esprit.¹⁰¹" Donc le péché est dans l'exacte mesure du consentement. Il y a deux sortes de péché : ou bien on consent à l'acte de fornication (qu'on passe alors à l'acte ou non n'importe guère ; on est censé moralement parlant l'avoir fait, et si on tarde de l'exécuter, c'est uniquement à cause des circonstances extérieures), ou bien on consent à une délectation qui se passe toute entière dans la pensée, et qui n'a pas l'intention de franchir celle-ci jusqu'à l'acte : "Quand l'esprit se délecte dans les choses illicites par la seule pensée, ne décrétant certes pas qu'elles doivent être faites, retenant pourtant et roulant avec plaisir des choses qui devraient être repoussées sitôt qu'elles touchent l'esprit, il ne faut assurément pas nier qu'il y ait péché, mais beaucoup moindre que quand il est décidé de le réaliser en acte.¹⁰²" La qualification "beaucoup moindre" n'est que par rapport au péché en acte, mais n'empêche pas le péché commis d'être grave, du moment qu'il y a plein consentement en matière grave — car, quelques lignes plus loin, St AUGUSTIN poursuit : l'homme "sera damné, à moins que ces choses-là, qui ne comportent pas la volonté de faire, mais comportent néanmoins la volonté de délester l'esprit de pareilles choses, ne soient senties être des péchés de la seule pensée, et pardonnées par la grâce du Médiateur."

Il est souvent difficile à l'individu de savoir dans quelle mesure il a consenti. Et l'affaire est davantage compliquée du

101. Cité de Dieu, I, 18 (P.L. XLI, 31).

102. Id., Traité de la Trinité, XII, 12 (P.L. XLII, 1008).

fait qu'il y a souvent défaut d'harmonie entre la volonté et les réactions sexuelles corporelles : "Mais même les amants de cette volupté ne sont pas excités selon leur bon plaisir, soit aux coûts conjugaux, soit aux impuretés des actions infâmes ; mais parfois ce mouvement importune alors que nul ne le réclame, et parfois il fait défaut à qui le désire ardemment ; et tandis que la concupiscence est de feu dans l'esprit, elle est de glace dans le corps !" ¹⁰³ Et St JEAN CLIMAQUE dit : "J'ai vu certains tomber involontairement, et j'en ai vu qui voulaient tomber mais ne le pouvaient pas ; et j'ai considéré ceux-ci plus misérables que ceux qui tombent quotidiennement, vu qu'ils désirent même dans l'impuissance ce qui est nauséabond. ¹⁰⁴" (Par "involontairement" le saint n'entend pas ici ce qui est proprement involontaire, car il ne peut y avoir de péché sans la volonté. Il entend le péché par faiblesse, par "incontinence" ¹⁰⁵ au sens étymologique, où l'on est comme entraîné par le trop plein d'une "chair" gonflée de sève, la chair dont parle St AUGUSTIN dans le dernier texte cité : "parfois ce mouvement importune alors que nul ne le réclame". Y céder est évidemment un péché moins grave que le cas opposé — décrit aussi par St AUGUSTIN — où l'âme, et l'âme seule, fait tout pour réveiller la bête endormie, ce qui est "lasciveté" ¹⁰⁶, "licence" gratuite). Aussi, ce manque d'harmonie est-il un sujet de scrupule pour certaines personnes délicates qui, bien à tort, ne peuvent concevoir qu'elle puissent avoir l'âme pure quand elles sont témoins d'une telle effervescence dans leur propre corps ; et une pierre d'achoppement pour celles qui "avalent le chameau" (comme les casuistes relâchés et tristement célèbres du 17^e siècle), lesquelles, ne constatant pas de réaction physique en elles-mêmes, se font facilement une bonne conscience pour s'engouffrer dans la lascivité de plus en plus. Car il ne faut pas

103. *Id.*, Cité de Dieu, XIV, 16 (P.L. XLI, 425).

104. Échelle, XV (P.G. LXXXVIII, 884).

105. ἀκρασία.

106. ἀκολαστα

s'y tromper : *il y a une différence infinie entre la chasteté, laquelle est d'autant plus éclatante qu'elle maîtrise une sexualité plus ardente, plus fougueuse, et l'apathie du blasé, si fréquente de nos jours, qui n'est que fatigue provenant de l'excès du vice.* On ne le répétera jamais assez !

Il y a enfin deux précisions intéressantes au sujet du consentement. La première, c'est que si les pollutions à l'état de veille (sauf évidemment quand elles ne sont pas pleinement consenties) sont de graves actes de luxure, par contre celles qui ont lieu pendant le sommeil sont en elles-mêmes dénuées de toute responsabilité morale. Je dis bien "en elles-mêmes", parce qu'elles peuvent être coupables dans leur cause, à savoir quand elles sont l'effet de désirs lascifs insatisfaits, éprouvés à l'état de veille, généralement le même jour. De même, les rêves érotiques sont un indice de l'état spirituel de quelqu'un, sans être en eux-mêmes coupables (comment peuvent-ils l'être, quand pendant le sommeil il n'y a ni connaissance ni consentement ?). A la question : "D'où viennent les imaginations nocturnes inconvenantes ?" St BASILE répond : "Elles viennent des mouvements étranges de l'âme durant la journée. Si l'âme se purifie en vaquant à l'étude des jugements de Dieu, et en méditant continuellement les choses bonnes et agréables à Dieu, elle aura des rêves correspondants.¹⁰⁷" Aussi les "Petites Complies", dans la liturgie byzantine, insistent-elles sur ces points : "Gardez-nous du sommeil ténébreux du péché et de tout plaisir des ténèbres et de la nuit. Faites cesser les impulsions des passions, éteignez les flèches enflammées du malin lancées contre nous perfidement ; apaisez les révoltes de la chair et calmez toute pensée terrestre et matérielle. Et donnez-nous, ô Dieu, une intelligence éveillée, une pensée chaste, un cœur vigilant, un sommeil léger et libre de tout phantasme satanique..."

La deuxième précision, c'est qu'il y a une façon subtile

107. Règles brèves, 22 (P.G. XXXI, 1097).

de commettre le péché, dont St JEAN CLIMAQUE dit : " Il est question, chez des Pères doués de la science la plus rigoureuse, d'une autre pensée, plus subtile que celles-là ¹⁰⁸, dont certains disent qu'elle s'appelle 'le fait de jeter l'intelligence devant' ¹⁰⁹; laquelle pensée, sans temps, ni pensée, ni image, a coutume de révéler avec plus de finesse la passion à celui qui en est victime. On ne peut trouver parmi les esprits de plus rapide ou de plus invisible : elle manifeste sa propre présence dans l'âme par un simple souvenir et sans dialogue, instantané et inexplicable, et chez certains même inconscient. Si quelqu'un donc peut saisir par les pleurs [de la composition] une telle subtilité, celui-là pourra nous renseigner comment l'âme peut forniquer avec passion, par l'œil seul, par la simple vue et le toucher de la main et l'ouïe d'un chant, en dehors de toute pensée et raisonnement. ¹¹⁰" Cette manière de commettre le péché ne comporte donc aucun passage par les trois stades antérieurs : l'assaut, le tête-à-tête ou dialogue, et la lutte. On a là une des innombrables observations qui montrent la grande profondeur psychologique des Pères, leur puissance de discernement de toutes les subtilités des sentiments, et leur précision.

V. La passion ¹¹¹ : Nous entendons ici par ce mot non plus le sens étymologique, moralement indifférent, mais le sens dans lequel il est couramment employé, comme lorsqu'on dit "une mauvaise passion", c'est-à-dire cet état d'âme, où la concupiscence, bien ancrée par l'habitude (qui est "une seconde nature"), acquiert une autonomie complète et une souveraineté sur l'âme, du plein gré de celle-ci. Cette abdication de l'âme peut être, précisément à cause de sa

108. C'est-à-dire que les trois premiers stades par lesquels d'ordinaire l'esprit passe avant de consentir pleinement, et que le saint venait de décrire brièvement.

109. παραβούπισμός νοός

110. Échelle XV (P.G. LXXXVIII, 897).

111. πάθος.

véhémence éminemment volontaire, telle, qu'il lui semble qu'elle est involontairement menée (c'est ce que les Pères appellent " servitude "), par le destin, la fatalité, un démon, que sais-je ?

" Que dis-je ? Cet aveu que je te viens de faire,
Cet aveu si honteux, le crois-tu volontaire ? " ¹¹²

On dirait que l'âme alors est occupée par une force étrangère. SHAKESPEARE a bien décrit la génèse de cette occupation : " Entre la perpétration d'une chose horrible et le premier mouvement, tout l'intervalle est comme un phantasme ou un songe affreux : le Génie et les instruments mortels sont alors en conseil, et l'état de l'homme, comme un petit royaume, subit alors la nature d'une insurrection ". ¹¹³ Cette annihilation volontaire de la volonté donnant l'impression de faiblesse extrême menée contre son gré constitue le grand danger d'un livre tel que " Werther ". Il n'y a pas à s'étonner de ce phénomène quand on se rappelle ce que nous avons exposé au chapitre I sur le caractère incantatoire de toute concupiscence, la sexuelle en particulier. Or, la passion n'est qu'une disposition habituelle pour des actes qui ont ce caractère-là.

Examinons maintenant ce qui différencie la concupiscence de l'amour (jamais mot aussi beau n'a autant servi à désigner les réalités les plus laides !). Il faut lever l'équivoque. " Tous les hommes, dit PASCAL, se haïssent naturellement l'un l'autre. On s'est servi comme on a pu de la concupiscence pour la faire servir au bien public ; mais ce n'est que feinte, et une fausse image de la charité ; car *au fond ce n'est que haine* ". ¹¹⁴ " En effet, si quelqu'un aime une prostituée, il essaiera de l'éloigner des autres hommes, et non pas d'ajouter au péché — de sorte que c'est haïr fortement une prostituée que de

112. RACINE, Phèdre, II, 5.

113. Jules César, II, 1.

114. Pensées (éd. Brunschvicg), VII, 451.

forniquer avec elle ; mais c'est l'aimer vraiment que de l'éloigner de cette pratique infâme.¹¹⁵" Cette "feinte" dont vient de parler PASCAL doit être terriblement rusée pour tromper tant et tant de gens ! Qu'est-ce qui arrive ? Contrairement à ce qui se passe dans l'amour, la concupiscence est alléchée et déterminée uniquement par la beauté sensible, ou au moins primordialement. Son seul but est la jouissance égoïste. Cela donne à la concupiscence un semblant d'identité avec l'amour : l'attirance. Et c'est ce semblant qui trompe tant. On ne réfléchit pas aux mobiles de cette attirance. JUDAS a bien embrassé le Christ, mais c'était pour mieux le livrer. BRUTUS s'est respectueusement approché de CÉSAR, mais pour lui asséner un coup de poignard dans le dos. Les vrais psychologues ne s'y sont pas laissé prendre. Décrivant cet étrange amalgame de haine et d'attirance, avant que la concupiscence ne procède à l'acte, un personnage de SHAKESPEARE dit : "Je l'aime et je la hais". Evidemment, dans les moins pires cas, on essaie de se leurrer et de se persuader qu'on aime ; mais la sensation de haine vient torturer aux moments les plus inattendus, comme les douleurs de l'enfancement, comme l'infarctus du myocarde, au beau milieu des plus belles extases, et fait littéralement frissonner le sujet. On aime comme si l'on était toujours prêt à haïr : "Ne me provoque pas, malheureuse", dit APHRODITE à HÉLÈNE ; "sinon, je t'abandonnerais, au fort de ma colère ! Ma haine alors pour toi serait prodigieuse autant que mon amour le fut jusqu'à présent."¹¹⁶ Nous nous étendrons plus loin davantage sur cette haine. Voilà avant l'acte, de loin.

Venons-en à l'acte lui-même, puisque c'est sur le prétendu plaisir que se rabattent les débauchés. D'abord, tant que la convoitise ne passe pas à l'acte, mais consume seulement du dedans, l'amertume que cela engendre éclipse le plaisir qu'on peut avoir par les yeux ou par le toucher, quoique les sujets

115. St CHRYSOSTOME, Hom. 4 sur I Thessal., 4 (P.G. LXII, 420).

116. HOMÈRE, Iliade, III, 414-5.

n'en soient pas conscients à cause de leur frénésie, et est du même ordre que le supplice de TANTALE lequel, condamné à une soif éternelle, voyait constamment l'eau la plus pure couler devant lui, et disparaître sitôt qu'il y tendait la main : “En effet, dans la mesure où l'on accroît la convoitise et lui fournissons une nourriture plus forte, notre souffrance s'intensifie. Et de même que celui qui est assis à la table et à la source s'afflige non tant de ce qu'il voit, mais de ce que, lui ayant été concédé d'y toucher avec la main, il lui est interdit par contre d'en goûter : ainsi ceux qui s'abandonnent à toucher les corps des vierges, sont punis par le toucher plus péniblement que par la vue, en s'attirant une souffrance plus amère provenant de ce qu'ils n'atteignent pas [l'objet de leurs désirs] ”.¹¹⁷ Tant que le débauché ne passe pas à l'acte, “l'agitation dans son corps est véhemente, et il se trouve dans un état plus terrible qu'aucune mer agitée, ne résistant jamais à sa convoitise, mais toujours frappé par elle, comme les possédés, et ceux qui sont constamment déchirés par les esprits mauvais.¹¹⁸ ” DANTE fait même de ce ballottement l'aspect le plus fondamental du supplice des luxurieux en enfer : “Je vins dans un lieu privé de lumière entièrement, qui mugit comme la mer, par la tempête, lorsque la frappent des vents contraires. L'ouragan infernal, qui jamais ne se calme, entraîne les esprits dans sa tourmente : il les roule, il les heurte, il les moleste... J'ai compris qu'à ce genre de supplice étaient condamnés les pécheurs charnels qui subordonnent la raison au désir. Et comme les étourneaux sont emportés par leurs ailes, au temps de froidure, en troupe large et serrée, ainsi fait cette rafale des esprits pervers ; de ça, de là, en bas, en haut, elle les mène ; nul espoir jamais ne les réconforte, non de repos, mais de moindre peine. Et comme les grues vont, chantant leur lai, formant dans l'air

117. CHRYSOSTOME, Contre ceux qui cohabitent avec des vierges, 2 (P.G. XLVII, 497).

118. *Id.*, Hom. 37 sur I Cor., 3 (P.G. LXI, 320).

une longue file, ainsi je vis venir, poussant des gémissements, des ombres entraînées par cette tourmente.¹¹⁹" L'acte strictement dit, dépouillé de tout amour, de toute tendresse qui lui insuffle son charme et sa douceur, est plus une frénésie et une folie furieuse qu'un acte d'amour : "En effet, c'est du délire, de la folie, de l'égarement. Car grincer des dents, et être hors de soi, ce n'est pas du plaisir. Si c'était du plaisir, il ne te causerait pas ce que subissent les déments. Et en effet, ceux qui luttent au pugilat, et ceux qui sont frappés, grincent des dents ; et les femmes qui enfantent, déchirées par les douleurs, font de même, de sorte que ce n'est pas du plaisir, mais plutôt de l'égarement, du tumulte et de l'agitation.¹²⁰" Ailleurs, le saint et profond analyste dit : "Même dans la fornication, il n'y a pas de plaisir. Car lorsque l'âme, saisie par la passion, perd tout jugement, quel plaisir est-ce là ? Moi, j'appellerais plaisir véritable celui où l'âme n'est pas excitée dans la passion ni tiraillée. Car quel plaisir est-ce, de grincer des dents, d'avoir les yeux de travers, d'être chatouillé et échauffé au-delà de ce qui convient ? Il n'y a ainsi pas de plaisir, quand nous nous efforçons de nous en délivrer le plus tôt, et quand nous souffrons en nous en délivrant. Si c'est du plaisir, ne t'en délivre pas, reste dans le plaisir. Vois-tu que ce n'est un plaisir que de nom seulement ?"¹²¹ Idée profonde ! La fornication est meurtrière non seulement à l'amour, mais au plaisir même. Pour s'en rendre compte, il suffit de prendre pour exemple ceux en qui elle s'est développée au maximum, c'est-à-dire les débauchés et les prostituées. Ils ne sont capables que d'une sensualité âcre, âpre, cuisante, quand ils sont encore capables de quelque sensation (ce qui est rare) : "Ignorez-vous, écrit ROUSSEAU, que rien n'est moins tendre qu'un débauché, que l'amour n'est pas plus connu des libertins que des femmes de mau-

119. La Divine Comédie : Enfer, V.

120. CHRYSOSTOME, Hom. 37 sur I Cor., 3 (P.G. LXI, 321).

121. *Id.*, Hom. 2 sur I Tim., 3 (P.G. LXII, 514).

vaise vie, que la crapule endurcit le cœur, rend ceux qui s'y livrent impudens, grossiers, brutaux, cruels, que *leur sang appauvri, dépouillé de cet esprit de vie qui du cœur porte au cerveau ces charmantes images d'où nait l'ivresse de l'amour, ne leur donne par l'habitude que les acres picotements du besoin*, sans y joindre ces douces impressions qui rendent la sensualité aussi tendre que vive ? Qu'on me montre une lettre d'amour d'une main inconnue, je suis assuré de connoître à sa lecture si celui qui l'écrit a des mœurs. Ce n'est qu'aux yeux de ceux qui en ont que les femmes peuvent briller de ces charmes touchans et chastes qui seuls font le délire des cœurs vraiment amoureux. Les débauchés ne voyent en elles que des instrumens de plaisir qui leur sont aussi méprisables que nécessaires, comme ces vases dont on se sert tous les jours pour les plus indispensables besoins.¹²²" Si l'on a du cœur, on doit se sentir navré, chaque fois qu'on voit ces pauvres femmes, les plus abandonnées et les plus tragiques des êtres, postées à la chasse de l'homme, le regard hallucinant, le visage désespéré et presque convulsif, le sourire lui-même (quand il existe) si poignant !... Et les hommes qui en font une matière à plaisanterie et qui osent encore les débaucher doivent être cruels et criminels.

Continuons. Après l'acte, une drôle de chose arrive. Comme la concupiscence a réduit l'acte sexuel à un besoin purement organique, exactement comme la faim et la soif, elle s'évanouit sitôt rassasiée, et avec elle s'évanouissent, aussi instantanément qu'ils étaient apparus, tous les mirages créés par un cerveau surchauffé un moment : seule alors la haine surnage, inévitable, impossible souvent à camoufler. Ces volte-face sont parfois si spectaculaires qu'elles paraissent strictement incroyables à l'objet qui, il y a une demi-heure à peine, se croyait désiré jusqu'à la folie. L'histoire d'AMNON et de sa demi-sœur TAMAR illustre cela d'une façon éclatante. "AMNON était tourmenté au point de se rendre malade à

122. Rousseau juge de Jean Jaques, I.

cause de sa sœur TAMAR, car elle était vierge et AMNON ne voyait pas la possibilité de lui rien faire.¹²³" Il use de stratagème et la viole. Mais après l'avoir violée, "AMNON se prit à la haïr très fort — la haine qu'il lui voua surpassait l'amour dont il l'avait aimée — et AMNON lui dit : 'Lève-toi ! Va-t-en !' Elle lui dit : 'Mon frère, non, me chasser serait pire que l'autre mal que tu m'as fait'. Mais il ne voulut pas l'écouter. Il appela le garçon qui le servait et lui dit : 'Débarrasse-moi de cette fille, jette-la dehors et verrouille la porte derrière elle'!"¹²⁴ Est-ce croyable ? PAUL BOURGET nous en donne un autre exemple, en même temps que l'explication. Le héros de son roman "Le Disciple" écrit à son maître : "Vous qui avez décrit en des pages si fortes la vapeur d'illusions soulevée en nous par le désir physique, ce vertige du sexe dont nous sommes pris comme d'un vin, vous ne me jugerez pas monstrueux d'avoir senti cette vapeur se dissiper avec le désir, cette ivresse s'en aller avec la possession... Je me souviens. Je la regardais et je me sentais, sans savoir comment, retomber de mon âme exaltée et frénétique d'avant le bonheur, à cette âme réfléchie, philosophique et lucide qui avait été la mienne autrefois et que le sortilège du désir avait métamorphosée..." Il y a un proverbe célèbre qui dit que tout animal est triste après la volupté : 'Omne animal...' Ce n'est pas cette tristesse que j'éprouvai alors, mais un dessèchement absolu de ma tendresse, un retour rapide — rapide comme l'action d'un précipité chimique — à un état d'âme antérieur. Je ne crois pas que ce déplacement de sensibilité ait demandé plus d'une demi-heure.¹²⁵" Sans doute tous les retournements ne sont pas aussi spectaculaires que celui d'AMNON. N'empêche que dans toute concupiscence il y a une oscillation constante entre l'attirance du désir et le dégoût du rassasiement et de la haine. Et maints mariages

123. II Sam. 13².

124. *Id.* 13¹⁶⁻¹⁷.

125. IV, 6.

bâtis sur la concupiscence malgré toute leur validité purement juridique, ne subsistent que par intérêt, ou pour cette volupté animale, ou pour sauver les apparences. Mais l'amour n'y existe pas, ou plutôt, n'y a jamais existé. "En effet, dit St GRÉGOIRE DE NAZIANZE, les amours des corps, étant amour de choses qui s'écoulent, s'écoulent eux aussi, comme des fleurs de printemps. Car ni la flamme ne demeure, la matière ayant été consumée — mais elle s'en va avec ce qui l'allume — ni le désir ne subsiste, une fois flétrit ce qui l'enflammait. Mais les amours selon Dieu, et chastes, se rapportant à ce qui demeure, sont pour cela très stables ; et dans la mesure où la Beauté leur apparaît davantage, elle enchaîne davantage à elle-même et entre eux les amoureux des mêmes choses.¹²⁶"

Etant donc haine, la concupiscence a tous les caractères de la haine. Quelque paradoxal que puisse paraître ce que je vais dire, je le dirai néanmoins, car c'est la pure vérité : l'histoire de Roméo et de Juliette paraît à beaucoup être l'idéal même de l'amour — eh bien ! ce n'est pas l'amour qui unissait Roméo et Juliette, mais la concupiscence, et partant la haine. Car le propre de l'amour, c'est de sauver, c'est d'insuffler l'amour de l'existence : or les sentiments de Roméo et de Juliette les ont conduits au suicide, car ils n'étaient pas bâtis sur Dieu, mais sur une idole : la divinisation mutuelle de l'un par l'autre. Les caractères moraux de l'amour et de la haine sont déployés d'une façon frappante dans l'histoire de JOSEPH et de la femme de POTIPHAR : "Comment n'est-il pas digne d'admiration celui qui, étant pur, n'a pas révélé la passion de la femme, ni livré le péché de celle-ci à la risée publique, ni, quand il était monté sur le trône et devenu roi de toute l'Egypte, gardé rancune contre la femme ni réclamé vengeance ? Vois-tu comment il avait de la sollicitude pour elle, tandis qu'elle n'aimait pas, mais était frénétique ? Car elle n'aimait pas JOSEPH, mais voulait

126. Oraison funèbre de St BASILE, Disc. 43, 19 (P.G. XXXVI, 520-1).

assouvir ses désirs licencieux, si l'on scrute rigoureusement les paroles elles-mêmes, avec colère et haine meurtrière. Que dit-elle en effet ? ‘Tu nous a amené un garçon hébreu pour badiner avec nous ?’¹²⁷ Reprochant le bienfait [de JOSEPH] à son mari, elle montre les vêtements, devenue plus féroce qu'aucun fauve.¹²⁸” Férocité et cruauté ! Les exemples sont infinis dans l'histoire. Qu'on songe seulement à DAVID, prophète si plein de mansuétude, devenu assassin par l'adultère, et à HÉRODIADE : “Qui ne frissonnerait pas en voyant cette tête sacrée dégouttant de sang, posée au milieu d'un repas ? Mais ce n'était pas le cas du criminel HÉRODE, ni de cette femme encore plus maudite. Telles sont en effet les femmes adultères, plus effrontées et plus cruelles que tous. Car si nous, en écoutant cela, nous frissonnons, que n'était-il pas vraisemblable que ce spectacle fit alors, là-bas ? Qu'est-ce qu'ont dû éprouver ceux qui étaient à table, en voyant au milieu du banquet le sang dégouttant d'une tête fraîchement coupée ? Mais cette femme qui se repaît de sang et qui est plus sauvage que les Erinnyes n'éprouva rien à ce spectacle, elle se lança dans l'outrage, bien quelle eût dû être horrifiée, à défaut de tout autre motif, par le seul spectacle, pour le reste de sa vie ”.¹²⁹

Les effets de la fornication, tant sur l'âme que sur le corps, sont saccageants : “Ne prête nulle attention à la femme perverse, car les lèvres de l'étrangère distillent le miel, et son palais est plus onctueux que l'huile, mais l'issue en est amère comme l'absinthe, et aiguisee comme une épée à deux tranchants. Ses pas descendent à la mort, ses démarches parviennent aux enfers...¹³⁰” Tout d'abord, l'âme se retrouve, aussitôt après avoir été éblouie par le plaisir qui lui promettait “le septième ciel” (il n'y a en effet rien de plus mensonger

127. Gen. 39¹⁴.

128. CHRYSOSTOME, Hom. 32 sur I Cor., 7-8 (P.G. LXI, 274-5).

129. *Id.*, Hom. 48 sur Mt., 4 (P.G. LVIII, 492).

130. Prov. 5²⁻⁵.

et d'aussi plein de jactance que le plaisir), dans des ténèbres profondes ; car la chair, la matière, est par elle-même aux confins des ténèbres et n'est illuminée que par l'esprit, et la fornication, abdication de l'esprit comme tout péché, plonge l'âme dans ces ténèbres d'une manière particulière, à cause de l'intime liaison de ce péché avec la chair. L'intelligence est comme frappée d'ivresse et ne sait plus où elle va. " Malheur à moi ", s'écrie la pécheresse, " car l'aiguillon de la luxure, l'amour du péché, se trouvent être pour moi une nuit ténébreuse et sans lune ! " ¹³¹ " Et qu'était-ce, dit St AUGUSTIN, ce qui me délectait, si ce n'est d'aimer et d'être aimé ? Mais je n'observai pas le mode [d'aimer] d'âme à âme, comme l'est la voie lumineuse de l'amitié, mais des vapeurs s'exhaloient de la fangeuse concupiscence de la chair et de l'eau jaillissante de la puberté, et elles obnubilaient et obscurcissaient mon cœur, de sorte qu'il ne distinguait pas la sérénité de l'amour, des ténèbres de la convoitise. ¹³² " De même, une fois le plaisir passé, la conscience de l'amertume égale à l'absinthe, revient, lancinante, terrible. Dans la parabole du semeur, le Christ assimile les plaisirs aux " épines. " ¹³³ " Les impulsions déraisonnables des luxurieux, et les désirs fous et furieux, sont appelés ' douleurs de l'enfantement ' ¹³⁴ parce qu'ils surviennent à l'âme avec acuité et douleur. ¹³⁵ " L'âme est battue, nous l'avons vu, comme par les flots d'une mer sous la tempête, tiraillée, lacérée, malmenée — rien d'étonnant, puisqu'on a lâché le gouvernail. Elle est dans un affreux état de servitude : " — Comment, SOPHOCLE, demandait quelqu'un, te comportes-tu par rapport aux choses de l'amour ? Es-tu capable encore d'avoir commerce avec une femme ? — Et lui, de répondre : ne blasphème pas, bonhomme ! C'est au contraire avec la plus grande satisfac-

131. Liturgie Byzantine, Matines du Mercredi Saint.

132. Confessions, II, 2 (P.L. XXXII, 675).

133. Mc. 4¹⁹.

134. Ps. 7¹⁵.

135. St BASILE, Sur Ps. 7, 8 (P.G. XXIX, 248).

tion que je m'en suis évadé, comme si c'était s'évader de chez un maître plein de rage et sauvage ! ”¹³⁶ Cela est telle-ment vrai que le fornicateur, quoiqu'il fasse le héros de par ailleurs, perd toute estime auprès de celle avec qui il a forni-qué, dût-elle être une prostituée, parce qu'elle sent qu'elle l'a vaincu, qu'il a été le vil esclave de sa propre concupiscence : “ Lequel, dis-moi, interroge St CHRYSOSTOME, la prostituée estimera davantage, celui qui est asservi à elle, et devenu déjà son captif, ou bien celui qui vole au-dessus de ses filets, et plus haut que ses gluaux ? Il est évident pour tous que c'est celui-ci. A qui s'intéresse-t-elle davantage, à celui qui est tombé ou à celui qui ne l'est pas encore ? A celui qui ne l'est pas encore, très certainement. Lequel est plus désirable [pour elle], celui qui a été pris ou celui qui ne l'est pas encore ? Celui qui jusque-là n'a pas été pris. Si vous ne me croyez pas, je vous en fournirai la preuve par les choses qui vous concernent. En effet, quelle femme quelqu'un aimera-t-il plutôt, celle qui lui cède facilement et se livre à lui, ou bien celle qui se refuse et lui procure du fil à retordre ? De toute évidence, celle-ci. Car le désir dans ce cas s'embrase avec plus de véhémence.¹³⁷ ” Bien plus, le fornicateur éprouve de la honte et de la nausée pour lui-même :

Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide
Je trouve un tel dégoût, que je me sens mourir.”¹³⁸

“ Dans ton île, ô Vénus ! je n'ai trouvé debout
Qu'un gibet symbolique où pendait mon image...

— Ah ! Seigneur ! donnez-moi la force et le courage

De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût ! ”¹³⁹
Svidrigaïlov, le type même du débauché, se figure l'éternité comme une de ces cabines de bain villageoises tout en fumées,

136. PLATON, République, I, 329 c.

137. Hom. 37 sur I Cor., 3 (P.G. LXI, 319).

138. MUSSET, Poésies Nouvelles : l'Espoir en Dieu.

139. BAUDELAIRE, Les Fleurs du Mal : Un Voyage à Cythère.

où il n'y aurait que des araignées ou autres bêtes semblables.¹⁴⁰" A la veille de son suicide, il rêvait entre autres cauchemars, d'une souris qui sautait sur le drap, " décrivait des zigzags de tous côtés et glissait entre les doigts qui s'apprétaient à la saisir.^{140a}" Il est bien connu aussi que le "courage"¹⁴¹, qui constitue l'autre volet de la partie irrationnelle de l'âme, est amolli par le plaisir, d'où le manque de virilité chez le fornicateur, dans la mesure où il s'enfonce dans les plaisirs. Ce n'est pas sans raison que "dissolution" est synonyme de "débauche".

Un dernier effet, et qui n'est pas le moindre, c'est l'insatiableté. St BASILE évoque à ce sujet le mythe de "l'hydre"¹⁴² aux multiples têtes : si on ce contente simplement de couper la tête, trois têtes naissent à sa place ; mais si on la cautérise, elle est détruite tout de bon (entendez par "couper" : assouvir ; et par "cautériser" : la continence). La même pensée a été exprimée par BAUDELAIRE :

"La jouissance ajoute au désir de la force.
Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais,
Cependant que grossit et durcit ton écorce,
Tes branches veulent voir le soleil de plus près !
Grandiras-tu toujours, grand arbre plus vivace
Que le cyprès ?"¹⁴³

Mais alors, comment concilier cette idée avec celle, absolument indiscutable et plusieurs fois soulignée dans notre livre, que l'excès rend blasé ? La confusion est subtile, en effet. Ce que veulent dire St BASILE et BAUDELAIRE, c'est que plus on cède à sa concupiscence, et plus on devient incapable de contenir ses désirs. Le désir donc (et avec lui le plaisir,

140. DOSTOÏEVSKI, *Crime et Châtiment*, IV, 1.

140a. *Id.*, VI, 6.

141. θυμός.

142. De la véritable incorruptibilité de la Virginité, 67 (P.G. XXX, 805).

143. *Fleurs du Mal : Le Voyage*.

car tout plaisir dépend du désir), tout en devenant, en tant qu'*énergie naturelle*, de plus en plus faible à mesure qu'il est assouvi, devient, d'un autre côté, de plus en plus débridé et insatiable, en tant que concupiscence mauvaise.

Voilà pour l'âme. La concupiscence consume le corps aussi. En fait, tout péché consume le corps, même les péchés dits "spirituels", et cela en vertu de la liaison très intime de l'âme et du corps. C'est ainsi par exemple que l'envie et la haine (et la médecine moderne le confirme) ont un effet funeste sur le corps, lentement et indirectement elles le corrodent. La fornication, elle, (et tout péché de luxure) agit de façon très spéciale et directe sur le corps : " Tout péché que l'homme peut commettre est extérieur à son corps ; celui qui fornique, lui, pèche contre son propre corps.¹⁴⁴" La fornication, explique St GRÉGOIRE DE NYSSE, "a quelque chose de plus terrible que les autres actes mauvais. Car les autres actes mauvais du péché semblent épargner la chair de ceux qui les font, et ce qui est fait s'arrête à celui qui est atteint par l'acte... Mais la fornication ne comporte pas pareille distinction ; elle ne sépare pas celui qui subit de celui qui agit dans l'action, mais unissant d'un lien commun de souillure le fornicateur et la fornicatrice, elle les réduit sous le même joug pour leur dommage, et déshonorant le corps, elle se déshonore simultanément avec celui qui est déshonoré.¹⁴⁵" Les témoignages abondent sur les ravages causés dans le corps : " Beaucoup ont été égarés par la beauté d'une femme, et l'amour s'y enflamme comme un feu.¹⁴⁶" Dans un passage remarquable, GOGOL dit : " Il est revenu à demi mort, incapable de dire où ils avaient été ; il était devenu maigre comme un échalas, et un beau jour qu'on est entré à l'écurie, on n'a plus trouvé qu'un monceau de cendre à côté d'un seau vide : il avait brûlé,

144. I Cor. 6¹⁸.

145. Hom. sur I Cor. 6¹⁸ (P.G. XLVI, 492).

146. Ecclésiastique 9⁸.

brûlé tout à fait, et de lui-même. Et un piqueur comme ça, on aurait fait le tour du monde avant de trouver son pareil.¹⁴⁷" St BASILE dit : "Les coïts impurs et les enlacements souillés, et toutes les œuvres d'une âme frénétique et égarée, ne sont-ils pas un dégât évident porté à la nature et un dommage éclatant, ou plutôt une aliénation et une diminution de ce qui nous est vraiment propre, le corps étant amoindri dans les coïts et spolié de la nourriture la plus authentique et la plus consistante de ses membres ?... En effet, on sent que le corps est devenu plus débile, et lent à accomplir les choses nécessaires, et tout à fait faible.¹⁴⁸" On pourrait rétorquer : n'en est-il pas de même dans le mariage ? Non, indubitablement, si l'on réfléchit à ceci, que dans la luxure, à la différence du vrai mariage, la qualité des sensations est dévastatrice, pour toutes les raisons que nous avons longuement expliquées, il y a une violence faite au corps comme à l'âme, tous deux en véritable désarroi et dans un chaos, puisque c'est la partie irrationnelle, animal, qui prétend diriger : il y a une insatiabilité encline aux excès :

"Quand elle eut de mes os sucé toute la moelle".... Et Ste MARIE l'Egyptienne s'écrie : "Il n'y a plus de substance en moi !"¹⁴⁹ Enfin, est-il besoin de rappeler ce fléau si honteux et si exterminateur que sont les maladies vénériennes, beaucoup plus répandu qu'on ne le croit, précisément parce qu'un grand nombre n'osent pas, par honte, consulter le médecin ? Dans un passage d'une admirable audace, St CHRYSOSTOME s'écrie : "Le vêtement de ton serviteur, jamais tu ne choisiras de le porter, étant un objet de dégoût à cause de sa saleté ; mais tu choisiras d'être nu plutôt que d'en user. Et d'un corps impur et sale, servant non seulement à ton fils, mais à des milliers d'autres, tu uses jusqu'à l'épuisement et tu n'as pas horreur ?... Et tu ne supportes pas

147. Les Nouvelles Ukrainiennes, Mirgorod : Viï.

148. Homélie : Qu'il ne faut pas s'attacher aux choses du siècle, 4 (P.G. XXXI, 548).

149. Liturgie byzantine : Matines du 5^e Dim. de Carême.

saisir les mains d'un prisonnier : et celle qui est devenue un seul corps [avec lui], tu l'enlaces, et l'embrasses, et tu ne frissonnes pas, ni ne crains, et tu n'as pas honte, ni ne t'émeus, ni ne t'inquiètes ? ”¹⁵⁰

Concluons ce long parallèle entre l'amour et la concupiscence par ces beaux couplets de SHAKESPEARE, qui résument tout : “ Ne l'appelle pas ‘amour’, car l’Amour s'est enfui aux cieux, depuis que la Concupiscence en sueur a usurpé son nom sur terre ; et sous son apparence simple elle s'est engrangée de fraîche beauté, souillant l’Amour de blâme ; laquelle beauté le chaud tyran salit et bientôt laisse dans la désolation, comme les chenilles font aux tendres feuilles. L’Amour réconforte comme le soleil après la pluie, mais l'effet de la concupiscence, c'est la tempête après le soleil ; le doux printemps de l’Amour reste toujours frais, l'hiver de la Concupiscence arrive avant que l'été soit à moitié fini ; l’Amour ne tourne point au dégoût par satiéte, la Concupiscence meurt comme un glouton ; l’Amour est tout vérité, la Concupiscence pleine de mensonges forgés.¹⁵¹ ”

Il serait superflu après tout cet exposé d'ajouter un mot sur la gravité de la fornication, n'eût été le fait qu'ils sont nombreux aujourd'hui ceux qui pour une raison ou pour une autre prennent ce péché bien à la légère, de sorte qu'on peut dire que dans notre monde contemporain il n'y a pas de péché qui soit davantage sous-estimé. Les uns, “ parce que, disent-ils, il y a d'autres péchés plus graves.” Quelle logique désarmante ! Sans doute, l'assassinat par exemple, l'idolâtrie, l'apostasie... Mais cela n'habilet en aucune façon à commettre ce qui est moins grave, mais reste grave pourtant. Le fait que voler un pauvre soit plus grave que voler un riche ne justifie en aucune manière ce dernier acte. D'autres, nombreux, se basent pour justifier leur débauche, qui l'eût cru ? sur... l'épisode évangélique de la femme adultère

150. Hom. 5 sur I Thess., 4 (P.G. LXII, 427).

151. Vénus et Adonis, 794-805.

prise en flagrant délit ! Gloire à ta mansuétude, Seigneur ! “Le Christ, disent-ils, ne l'a pas condamnée, à l'encontre des Pharisiens.” Voire ! Mais ils oublient deux distinctions essentielles : qu'il s'agit d'abord de la Loi mosaïque ordonnant de lapider une adultère (les Pharisiens sont venus demander de la lapider), et que le Christ abroge tant parce qu'il est venu promulguer une loi d'amour que parce que, étant nous-mêmes tous pécheurs, nous n'avons le droit de lapider personne ; ensuite, il s'agit du péché considéré en lui-même (et non dans la sanction temporelle qu'il entraînait), qu'il est venu pardonner *si on y renonce*. Qu'on scrute les Ecritures et qu'on voie, par des preuves innombrables, qu'aucun péché n'est remis sans repentir. Et Celui qui sonde les cœurs a sondé la profondeur de l'humilité de cette femme et de son repentir, et lui a immédiatement accordé le pardon, non pour qu'elle péchât à nouveau et en toute assurance, mais pour qu'elle cessât de pécher, ses paroles en font foi : “Va, désormais ne pèche plus.¹⁵²” D'autres, également déraisonnables, se basent sur la parole : “En vérité, je vous le dis, les publicains et les prostituées vous précéderont dans le royaume des cieux.¹⁵³” Mais cette parole, comme le contexte le démontre, signifie que les publicains et les prostituées sont plus aptes à être convertis que les Pharisiens orgueilleux et hypocrites. Tout donc revient à la nécessité du repentir. D'autres enfin, qui ont le don enviable d'avilir tout ce qu'ils touchent, même les choses les plus sublimes, se saisissent de la fameuse parole de St AUGUSTIN : “Aime, et fais ce que tu voudras”^{153a}, et la lacèrent ainsi : “Du moment que tu aimes Dieu, fornique, débauche, fais ce que tu voudras !” Il faut vraiment être de la plus entière mauvaise foi pour ne pas voir que si St AUGUSTIN justifie toutes choses par l'amour, c'est que celui-ci fait coïncider notre

152. Jean 8¹¹.

153. Mt. 21³¹.

153a. Ama, et fac quod vis.

volonté avec la volonté divine, c'est-à-dire que tous nos actes tendront scrupuleusement à l'observance la plus exacte des commandements divins, y compris — ne leur en déplaise ! — celui de ne pas forniquer : "Si vous m'aimez, vous observerez mes commandements.^{153b}" — St AUGUSTIN voulant tout simplement mettre en relief l'incontestable supériorité de l'amour, dans l'observance des commandements, sur toute attitude servile et purement moralisatrice.

Si la fornication est moins grave que certains péchés, par contre elle semble entraîner plus d'âmes en enfer que n'importe quel péché. Il suffit pour s'en convaincre de songer que tout péché commence et se consomme par l'attirance de la raison hors de ses gonds, ce qui se fait par le plaisir, et que le plaisir sexuel est le plus violent entre tous. Aussi St GRÉGOIRE DE NYSSE dit-il : "C'est surtout, en quelque manière, par le plaisir luxurieux que notre nature, sans défiance, est entraînée au mal.¹⁵⁴" Pour la même raison, c'est aussi le péché qui laisse le plus de traces. Se référant à Nombres 11⁵, St BASILE commente : "Les plaisirs du corps sont en toute vérité assimilés aux oignons et à l'ail, car ils sont d'une part très âcres et irritants, et d'autre part ils introduisent dans les *profondeurs* où ils surviennent une odeur fétide terrible et *difficile à effacer*, procurant à ceux qui les admettent l'abondance des pleurs.¹⁵⁵" MUSSET l'a bien vu :

" Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
 Planter le premier clou sous sa mamelle gauche !
 Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :
 Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
 La mer y passerait sans laver la souillure,
 Car l'abîme est immense, et la tache est au fond.¹⁵⁶"

153b. Jn. 14¹⁵.

154. Vie de Moïse (P.G. XLIV, 421).

155. Commentaire sur Isaïe, I, 21 (P.G. XXX, 157).

156. Premières Poésies : La Coupe et les Lèvres, IV.

Ce n'est pas que le repentir véritable ne puisse régénérer l'homme, et le laver de fond en comble, mais c'est parce que le passé, psychologiquement parlant, ne disparaît jamais, vu que la durée constitue le tissu même de notre être. Et cela est particulièrement vrai de la volupté charnelle : "Il les oubliera, croyez-vous, ces premières expériences ? Lui, peut-être, mais non pas ses sens. Il y a une mémoire du sexe bien connue de tous les libertins, et si indélébile que le souvenir de nos débauches nous suit dans nos plus idéales amours. C'est même une des terribles formes de cette mystérieuse justice qui veut que tout se paie tôt ou tard, comme dans les banques bien tenues, à un centime près.¹⁵⁷"

Tout cela explique que les Pères ont imposé des sanctions contre la fornication plus longues et plus pénibles que pour certains péchés sensiblement plus graves. C'est que, à cause de la puissance du plaisir, on est davantage porté à revenir à ses vomissements, et c'est très lentement qu'on s'émancipe de sa tyrannie :

"La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,
Effacent lentement la marque des baisers."¹⁵⁸

C'est l'explication de "l'embarras" que ST JEAN CLIMAQUE dit éprouver dans l'anecdote suivante, sans doute par modestie, et dont il laisse au lecteur de deviner la solution : "Un homme savant m'a posé un problème redoutable : 'Quel péché, dit-il, à part le meurtre et l'apostasie, est le plus grave entre tous ?' Comme je lui eus dit : 'Tomber dans l'hérésie' : 'Et comment, me dit-il, l'Eglise catholique, recevant les hérétiques, les juge dignes de participer aux saints mystères après qu'ils ont anathématisé sincèrement leur propre hérésie, tandis qu'il lui est transmis par les 'Canons Apostoliques', quand elle reçoit le fornicateur qui se confesse et cesse de pécher, de l'exclure pour des années des mystères

157. BOURGET, *Physiologie de l'Amour Moderne*, 4.

158. BAUDELAIRE, *Les Fleurs du Mal : Le Voyage*.

immaculés ?' Et moi, stupéfait par l'aporie, ce qui y était embarrassant resta pour moi embarrassant.¹⁵⁹"

Reste une dernière question. Nous avons surtout parlé des moyens de ne pas tomber dans la fornication, il nous faut maintenant dire quelques mots sur les moyens d'en sortir, surtout quand c'est une grande passion. Une remarque préliminaire, qui s'applique d'ailleurs à tous les péchés : pour pouvoir s'en sortir, il faut d'abord se convaincre que c'est un péché, et qu'on doit en sortir. Car il n'y a pas de mal plus incurable que celui dont on n'a pas conscience : comment, par exemple, un malade pourrait-il jamais aller chez le médecin tant qu'il persiste à se croire en excellente santé ? Or, c'est justement le cas de ceux qui pèchent "par ignorance". Car, ne l'oublions pas, s'il y a une ignorance de bonne foi (et qui excuse du péché dans la mesure où elle est de bonne foi) — c'est-à-dire celle qui reste après qu'on a fait tout ce qui est en notre pouvoir pour trouver la lumière, après qu'on a cherché celle-ci "de toute son âme" — il y a aussi une ignorance coupable, coupable au maximum même. Nous en avons parlé au 1^{er} chapitre, c'est celle qui provient d'une vie mauvaise prolongée, en vertu de l'action de la vie sur la pensée. On transgresse d'abord à petits pas, avec hésitation, et l'on finit par le faire dans le refus délibéré de la lumière. Puis, un beau jour, on se réveille en disant : "Il n'y a ni chasteté, ni adultère, il n'y a que besoin naturel, qu'il faut satisfaire. Le bien et le mal sont des niaiseries inventées pour donner des complexes de culpabilité. Libérons-nous en, et épanouissons-nous !" On en arrive non seulement à se libérer de toute conscience de péché, mais à se glorifier d'avoir défloré tant et tant de filles, comme d'un exploit héroïque ; à massacrer prophètes et apôtres, "*croyant*" ainsi "*offrir un culte à Dieu !*"¹⁶⁰ Qui peut nier que cette ignorance-là soit le sommet de la malice dans le péché ? Comment sortir

159. Échelle, XV (P.G. LXXXVIII, 889).

160. Jean 16^a.

de ce néant spirituel ? Cela ne rentre pas dans la perspective de ce livre, et d'ailleurs ça nécessiterait tout un traité. Contentons-nous de deux mots : il faut, en plus de la grâce divine (absolument nécessaire pour tout bien, garantie d'ailleurs à tous ceux qui cherchent sincèrement la vérité), la convergence de toutes nos facultés : intuitive, discursive, affective, volontaire, esthétique, corporelle même... Il faut l'exécration du plus grand des mensonges : mentir à soi-même. Je suppose donc, dans les conseils très succincts que je propose pour sortir de la fornication, qu'on n'en est pas arrivé à ce néant spirituel :

1. La condition la plus urgente dans cette situation, c'est de ne pas être passif à la Werther, c'est-à-dire de ne pas se considérer comme écrasé fatalement et à jamais, mais de reprendre l'énergie de son âme, sachant que, quelles que soient les apparences, l'amour qui nous "terrasse" est éminemment volontaire. Il faut se souvenir que Cambronne, condamné à mort pour avoir frappé, en état d'ivresse, son colonel, puis gracié pourvu qu'il promît de cesser de boire, pour toujours, eut comme premier réflexe de préférer la mort à ne pas boire ! Puis, se ravisant, par un sursaut d'énergie, il promit et tint sa promesse.

2. Cette énergie doit se traduire immédiatement par l'éloignement de l'objet de sa passion. Car vouloir lutter contre sa passion tout en l'intensifiant par les sens qui sont sa source, c'est aussi absurde que de vouloir éteindre un incendie avec de l'huile. Cette séparation radicale est très dure au commencement, mais si on y persévère vaillamment, on finit par s'y habituer : or, l'habitude est vraiment "une seconde nature", tant pour le bien que pour le mal.

3. Il convient de contempler avec un certain recul et sang-froid la véritable nature de cet objet qu'on divinise. Or, qu'est-ce qu'on divinise dans l'objet de notre passion ? Sans doute la beauté corporelle, sevrée de toute sa puissance

de suggestion d'une autre Beauté. Or, qu'est-elle, cette beauté insensément divinisée ? "Pense ceci, que ce que tu vois n'est rien d'autre que de la glaire, du sang et le suc d'une nourriture complètement putréfiée. — Mais la fleur de l'apparence est éclatante ! dis-tu. — Mais elle n'est en rien plus éclatante que les fleurs de la terre. Mais tout cela pourrit et se flétrit. Ne fais donc pas attention là à l'éclat, mais passe par la pensée jusqu'à l'intérieur, et enlevant par la pensée cette belle peau, scrute ce qui est en dessous, puisque le corps des hydropiques aussi brille avec splendeur, et l'apparence n'en a rien de mauvais, mais, affectés fortement par la pensée du suc déposé à l'intérieur, nous ne pouvons désirer pareilles personnes. — Mais l'œil est langoureux et ardent, le sourcil bien allongé, les paupières d'un bleu sombre, la pupille douce, l'œil serein. — Mais vois que cela même à nouveau n'est rien d'autre que des nerfs, des veines, des membranes et des artères. Toi, imagine-moi ce bel œil malade, vieilli, flétri par le découragement, gonflé par la colère, combien hideux, combien vite périssable, disparaissant plus tôt que des dessins ! A partir de ces choses-là, transfère ton intelligence à la Beauté véritable.¹⁶¹"

4. Enfin, il ne faut oublier le grand principe que toute passion n'est vaincue que par une autre au moins égale. Car l'âme est par essence dynamique, c'est-à-dire toujours en mouvement. Si elle tombe dans une passion honteuse, c'est qu'elle n'était pas absorbée par une bonne. Il est impossible donc de sortir de celle-là si on ne la remplace pas par celle-ci : "Est pur, dit St JEAN CLIMAQUE, celui qui repousse l'amour par l'amour, et qui éteint le feu corporel par le feu immatériel".¹⁶² Cependant, sauf dans les cas où de grandes âmes, comme la MADELEINE, St AUGUSTIN, Ste MARIE l'Egyptienne, Ste PÉLAGIE, mettent autant d'ardeur, de magnanimité,

161. CHRYSOSTOME, Hom. 7 sur II Cor., 7 (P.G. LXI, 452-3).

162. Échelle, XV (P.G. LXXXVIII, 880).

d'exclusivité, pour éprouver ce feu immatériel, qu'ils en ont mis pour brûler d'amours coupables (c'est le parfum dont elle ensorcelait ses amants que la femme pécheresse versa sur la tête et les pieds du Sauveur, c'est avec les tresses de la chevelure dont elle enlaçait les cœurs qu'elle essuya ses pieds, et c'est des yeux qui fascinaient ceux qui la regardaient et les menaient captifs, tels "un bœuf conduit à l'abattoir" ¹⁶³, que jaillit cette source de larmes plus douces que tout rire), la généralité des hommes ont besoin de se rabattre, dans leur conversion, sur des passions, bonnes certes, mais plus humaines, moins divines.

163. Prov. 7²².

CHAPITRE VIII

B) LES PERVERSIONS SEXUELLES

Nous avons réservé un chapitre aux perversions sexuelles, tant à cause du grand développement qu'elles ont pris dans notre monde contemporain que pour ce qui les distingue de la fornication. Nous avons vu, au chapitre III, qu'en tout acte bon ou mauvais, où le corps soit impliqué, il y a deux plans superposés à considérer : l'instinct et la raison. Ainsi, la fornication ne pèche pas immédiatement contre l'instinct (puisque le but de ce dernier est le coït avec l'autre sexe), mais contre la raison seulement. Mais il y a des pratiques sexuelles qui pèchent à la fois contre l'instinct et contre la raison. Ces péchés, les Pères les désignent par une expression¹ spéciale, traduite généralement par : "contre nature" ("nature", ici, ayant le sens strict d'"instinct"). Cependant cette traduction a l'inconvénient de suggérer que les autres péchés ne sont pas contre la "nature" (au sens habituel du terme, c'est-à-dire pour l'homme raison et instinct à la fois, âme et corps), alors que l'effet du péché, quel qu'il soit, est de corrompre finalement la nature. Ainsi, la fornication non

1. παρὰ φύσιν.

seulement tue l'âme, mais finit par tuer le plaisir lui-même et le corps. Et de même de tous les vices. Aussi les traductions : "à côté de la nature", "en dehors de la nature" auraient peut-être été plus adéquates, n'eût été qu'elles sont moins énergiques.

D'où proviennent les perversions sexuelles ? C'est l'exacerbation du vice et son débordement qui fait éclater les cadres naturels. Commentant les paroles de St PAUL sur la plus typique de ces perversions (l'inversion), St CHRYSOSTOME dit : "Vois-tu comme tout leur désir provient de leur insatiable, ne soutenant pas de rester dans ses propres limites ? Car tout ce qui transgresse les lois posées par Dieu désire des choses étranges, point permises. Car de même que beaucoup, souvent négligeant le désir des aliments, se nourrissent de terre et de cailloux, d'autres saisis par une soif intense désirent souvent la fange, ainsi ces gens-là bouillonnent de cet ardent désir criminel. Et si tu demandes : 'et d'où vient cette extension du désir ?' — De l'oubli de Dieu. — Et l'oubli de Dieu, d'où ? — De l'iniquité de ceux qui L'abandonnent.²" On nous rétorquera que certains montrent ces perversions dès leur plus tendre jeunesse, avant qu'il y ait en eux ce débordement du mal. Sans doute ! Et cela est vrai de tout vice sans exception. Personne en effet ne songe à nier l'influence de l'hérédité et du milieu. Tous les hommes sont loin de naître avec d'égales dispositions au bien, ni avec une égale propension au mal, et tous ne bénéficient pas d'un milieu également salutaire. Mais n'y a-t-il pas actuellement tendance à faire de l'hérédité et du milieu les boucs émissaires universels ? N'y a-t-il pas tendance à considérer comme cas "pathologiques" des actes faits en toute lucidité et responsabilité ? "Tel a tué en état de colère : donc il n'est pas responsable. Tel autre, pour faire marcher ses affaires, a dévalisé une banque : n'auriez-vous pas fait autant ? Celui-ci

2. Hom. 4 sur Rom., 1 (P.G. LX, 417-8).

a violé cinq petites filles, mais en le faisant, il avait l'air. distrait, absent, manifestement il était poussé par une force compulsive, on ne peut donc le tenir pour responsable. Celui-là a étranglé sa maîtresse dans un sursaut de jalousie et de passion : comprenez-vous ce que c'est la jalousie, messieurs les jurés, comment on se sent menacé dans ce qui nous est le plus précieux, plus précieux que la vie même ? Qui de vous n'aurait pas réagi de la même façon à sa place ? Qui de vous n'aurait vu rouge alors ? ” Comme s'il était possible d'être rien moins que STALINE pour étrangler quelqu'un en souriant ! Encore si ces niaiseries étaient dites par le profane ! Mais non, elles viennent de la bouche d'avocats et d'experts psychiatriques ! L'auteur certes n'ignore pas l'existence de cas pathologiques, c'est-à-dire de cas où l'intelligence et la volonté sont plus ou moins lésées, et par conséquent la responsabilité supprimée ou atténuée. Mais il faut savoir les délimiter exactement, pour ne pas encourager au crime. Et par delà le poids de l'hérédité et du milieu, tout homme, sauf s'il est dément, jouit de l'usage d'un noyau irréductible, appelé “ libre-arbitre ”, qui est la lumière divine intérieure à nous, et dont l'essence précisément consiste en ce qu'on peut, avec la grâce divine, résister au mal et faire le bien, et cela d'une façon d'autant plus méritoire que le poids de l'hérédité et du milieu aura été plus lourd. Il est suprêmement absurde de penser que Dieu puisse nous imposer une voie qu'il ne serait pas en notre pouvoir de suivre : “ Aucune tentation ne vous est survenue qui passât la mesure humaine. Dieu est fidèle : Il ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces, mais avec la tentation Il vous donnera le moyen d'en sortir et la force de la supporter.³ ” Il n'y a rien, absolument rien, qui puisse nous détourner de l'accomplissement des commandements divins : “ Qui nous séparera de l'amour du Christ ? La tribulation, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité, les périls, le

3. I Cor. 10¹⁸.

glaive ? selon le mot de l'Ecriture : ‘A cause de toi, l'on nous met à mort tout le long du jour ; nous avons passé pour des brebis d'abattoir’.⁴ Mais en tout cela nous triomphons éminemment par Celui qui nous a aimés. Car j'ai l'assurance que ni mort ni vie, ni anges ni principautés, ni présent ni avenir, ni puissances, ni hauteur ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus Notre Seigneur.⁵ Qu'on note le mot “faim” : car aujourd'hui nombreux sont les loups sous peau de brebis qui nous disent : “Donnez-leur à manger, et il n'y aura plus de crimes” ; et : “La foi n'entre pas dans un ventre vide” ! Sans doute un vrai chrétien ne va pas rester les bras croisés devant ceux qui meurent de faim !! Mais de là à dire qu'il doit attendre qu'ils deviennent économiquement viables avant de leur prêcher la foi, et que seul un ventre repu peut avoir la foi, il y a un abîme infranchissable. D'abord, c'est démenti par les faits, parce que ceux-ci montrent que la souffrance prédispose en elle-même davantage à la foi que les plaisirs et la richesse ; ensuite qu'on nous dise comment, non seulement la faim, mais la mort elle-même n'a pu flétrir les martyrs, ou plutôt, n'a fait qu'intensifier leur foi et leur amour ?

Abordons maintenant, après cet excursus, les perversions une à une :

I. Et d'abord l'inversion. Elle est appelée aussi : homosexualité, lesbianisme (pour les femmes), pédérastie, sodomie... L'inversion fait dévier l'instinct sexuel vers une personne du même sexe. Il y a en elle une caricature évidente de la sexualité normale (ce qui ne fait que confirmer le fait qu'elle est une perversion) : si c'est entre hommes, l'un forcément tient lieu de femme (investi passif), l'autre de mâle (inverti actif) ; si c'est entre femmes, l'une tient lieu

4. Ps. 43²⁸.

5. Rom. 8³⁵⁻³⁹.

de mâle, l'autre de femme. Seuls l'inverti actif et l'invertie passive peuvent encore sauvegarder leur apparence masculine ou féminine respective. Cela n'est pas possible dans les autres cas : inévitablement, l'invertie active développe aux dépens de la féminité une masculinité artificielle ; de même, l'inverti passif est efféminé, tant dans son caractère que dans son physique. St CLÉMENT d'Alexandrie a fait de ce dernier type une description très actuelle : "Comme ils sont en effet contaminés par ce désir de s'embellir, ils perdent leur santé, et, déclinant vers une mollesse excessive, ils se donnent des allures de femmes : ils se font tailler les cheveux à la manière des voyous et des prostituées, 'et ils sont bien nippés dans leurs manteaux élégants, ils mâchent des boules de gomme, ils embaument le parfum'.⁶ Que dire en les voyant ? tout simplement ce que dit le physionomiste : à leur allure, il les devine adultères et invertis, à l'affût des plaisirs amoureux des deux sexes, ayant la phobie du poil, glabres, horrifiés par la beauté virile, parant leur chevelure comme les femmes... Que les efféminés renoncent aux teintures capillaires, aux onguents pour cheveux gris et aux teintures jaunes, aux préoccupations des androgynes maudits et à leur séances de coiffure !⁷"

Les circonstances extérieures les plus courantes, favorables à l'inversion, paraissent être les milieux clos où l'autre sexe est pratiquement introuvable (casernes, pensionnats, etc.) et les expériences sexuelles malheureuses. Ce dernier est le cas de "Delphine" :

"Mes baisers sont légers comme ces éphémères
Qui caressent le soir les grands lacs transparents,
Et ceux de ton amant creuseront leurs ornières
Comme des chariots ou des socs déchirants ;

6. Comique inconnu (éd. Kock, III, 338).

7. Pédagogue, III, 3 (P.G. VIII, 577).

Ils passeront sur toi comme un lourd attelage
De chevaux et de bœufs aux sabots sans pitié ”⁸...

Tandis que dans le cas des milieux clos l'inversion admet souvent des relations sexuelles normales, quand l'occasion s'en présente, dans le second cas elle a plutôt tendance à avoir horreur de l'autre sexe.

St PAUL a exposé et condamné la malice de ce vice : “ Aussi Dieu les a-t-Il livrés à des passions avilissantes : car leurs femmes ont échangé les rapports naturels pour des rapports contre nature ; pareillement les hommes, délaissant l'usage naturel de la femme, ont brûlé de désir les uns pour les autres, perpétrant l'infamie d'homme à homme et recevant en leurs personnes l'inévitable salaire de leur égarement.⁹ ” On notera avant tout dans ce texte célèbre comment St PAUL insiste sur le fait que la “ nature ” est violée par ce très grave vice (entre parenthèses, un bon sujet de méditation pour les faux théologiens qui pullulent aujourd'hui, et qui nient qu'il y ait une “ nature ” avec des “ lois naturelles ” inviolables). Déjà PLATON, que les invertis calomnieusement attirent de leur côté (cette gent a ceci de particulier — sans doute par un complexe d'infamie assoiffée d'honneur — qu'elle essaie de tirer de son côté, mensongèrement, la presque totalité des génies de tout ordre, comme autant de pédérastes), écrivait que dans sa “ République ” il fallait imposer la loi “ qui interdit à tout individu, étant à la fois de bonne famille et de condition libre, d'oser toucher à aucune femme si elle n'est pas sa propre femme légitime, de ne pas, en des semaines non consacrées, oser ensemercer d'un fruit bâtard le sein d'une maîtresse, non plus que de jeter, contre nature, au corps d'un mâle une semence improductive¹⁰ ” ; et il invoquait l'exemple des animaux : “ Chez les bêtes, on ne voit pas de mâles s'accoupler pour une telle fin à un autre

8. BAUDELAIRE, *Les Fleurs du Mal* : Femmes Damnées.

9. Rom. 1²⁶⁻²⁷.

10. Lois VIII, 841 d.

mâle, parce que cela n'est pas dans la nature¹¹" — exemple invoqué aussi par St CHRYSOSTOME : "Il y a chez certains animaux un aiguillon véhément, un désir insoutenable, ne différant en rien de la folie furieuse ; pourtant ils ne connaissent pas cette passion, mais se tiennent dans les limites de la nature. Dussent-ils bouillonner infiniment, ils ne renversent pas les lois de la nature.¹²" Et ailleurs il s'écrie : "O vous plus déraisonnables que les animaux, et plus impudents que les chiens ! Car jamais chez eux il n'y a accouplement pareil, mais leur nature connaît ses propres limites.¹³" Comme l'explique exquisement CLÉMENT d'Alexandrie : "Jamais on ne saurait contraindre la nature au changement : à ce qu'elle a une fois formé, il n'est pas permis d'imposer par une action subie la forme contraire ; car une action subie n'est pas une nature ; et l'action subie a coutume de falsifier l'ancien modelage, mais ne le remplace pas par un nouveau ; on dit bien que beaucoup parmi les oiseaux, selon les saisons, changent et de coloris et de chant — ainsi, le merle passe du noir au verdâtre, et de chantre devient bruyant ; de même le rossignol, avec les changements de saisons, modifie aussi et son coloris et son chant — néanmoins ils ne font pas échange de leur nature elle-même, au point de devenir, par une métamorphose, femelles au lieu de mâles.¹⁴"

"L'action subie a coutume de falsifier l'ancien modelage" — c'est-à-dire on n'est plus ni homme ni femme. C'est le premier effet de l'inversion : "En effet, je ne dis pas seulement que tu est devenu femme, mais aussi que tu as cessé d'être homme, et tu n'as ni passé à ce sexe, ni gardé celui que tu avais, mais, étant commun à l'un et à l'autre, tu es devenu traître et digne d'être pourchassé et par les hommes et par les femmes, vu que tu as lésé l'un et l'autre sexe.

11. *Id.*, 836 c.

12. Contre les adversaires de la Vie Monastique, III, 8 (P.G. XLVII, 362).

13. Hom. 4 sur Rom., 3 (P.G. LX, 420).

14. Pédagogue, II, 10 (P.G. VIII, 500).

Et afin que tu apprennes combien c'est [grave] : si quelqu'un venait professer de faire de toi, d'un homme un chien, est-ce tu ne le fuirais pas comme un fléau ? Mais voilà que d'homme tu t'es fait toi-même non pas un chien, mais un animal plus vil que celui-ci. Car lui, il est approprié à un usage, mais l'inverti n'est utile à rien. Quoi, dis-moi, si quelqu'un menaçait de faire que les hommes enfantassent et accouchassent, ne déborderions-nous pas d'indignation ? Mais maintenant voici qu'ils les mettent dans un état plus insoutenable, ceux qui commettent pareilles frénésies. Car se transformer au sexe féminin n'est pas la même chose que de devenir femme tout en demeurant homme, ou plutôt n'être ni l'une ni l'autre.¹⁵" Si cette trahison des deux sexes est particulièrement vraie de l'inverti passif et de l'invertie active, comme nous l'avons vu, elle reste vraie aussi des deux autres catégories, car eux aussi, sous ce rapport, ne sont bons à rien, et de plus sont amollis dans leur âme d'une manière excessive, pour avoir laissé le plaisir les engloutir dans une telle infamie. Par conséquent l'inverti actif n'est pas aussi "viril"¹⁶ que Freud ne le déclare, car il succombe à un charme qui n'en est pas un ; et l'invertie passive est trop amollie, car elle cède non à la fougue réelle, masculine, mais à une fougue de surface et factice.

Quant au plaisir recueilli dans ces conditions, il est pitoyable du point de vue de l'intensité, et la qualité, elle, en est bâtarde : "Les choses contre nature sont très déplaisantes et répugnantes, de sorte qu'on ne peut dire qu'elles contiennent du plaisir. Car s'il y a plaisir authentique, c'est celui selon la nature.¹⁷" L'insatiabilité, la stérilité, le vide, l'amertume et le dégoût y sont plus aigus encore que dans la fornication. (Disons cela une fois pour toutes, pour toutes les

15. CHRYSOSTOME, Hom. 4 sur Rom., 3 (P.G. LX, 419-20).

16. Trois contributions à la théorie de la Sexualité, I.

17. CHRYSOSTOME, Hom. 4 sur Rom., 1 (P.G. LX, 417).

perversions). Un des plus beaux poèmes de BAUDELAIRE, et des plus hardis, met cette vérité en évidence :

“ ... Mais l'enfant, épanchant une immense douleur,
Cria soudain : ‘ Je sens s'élargir dans mon être
Un abîme béant ; cet abîme est mon cœur ! ’

Brûlant comme un volcan, profond comme le vide !
Rien ne rassasiera ce monstre gémissant
Et ne rafraîchira la soif de l'Euménide
Qui, la torche à la main, le brûle jusqu'au sang. ’

... Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage,
Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs.

Jamais un rayon frais n'éclaira vos cavernes ;
Par les fentes des murs, des miasmes fiévreux
Filtrent en s'enflammant ainsi que des lanternes
Et pénètrent vos corps de leurs parfums affreux.

L'âpre stérilité de votre jouissance
Altère votre soif et rodit votre peau,
Et le vent furibond de la concupiscence
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau ”¹⁸.

Et comment peut-il en être autrement, quand l'âme du plaisir, laquelle est l'amour, est absente de ces jouissances, qui pis est, quand le plaisir, fruit d'une constitution naturelle des choses, c'est-à-dire infusé dans un moule donné, par le Créateur Lui-même, est poursuivi contre tout ordre ? En effet, la fornication, dont nous avons vu l'horrible laideur, est un paradis, comparée aux perversions, parce qu'on y recueille au moins un certain plaisir “ naturel ”. Ici la question peut se poser, pourquoi alors cette sensation monstrueuse et perverse est si recherchée par certains qu'ils la préfèrent au plaisir naturel ? St CHRYSOSTOME nous en fournira la solution profonde. Se basant sur la parole déjà citée de St PAUL (“ recevant en leurs personnes l'inévitable salaire de

18. Fleurs du Mal : Femmes Damnées.

leur égarement"), il dit : " Il montre que ce châtiment se trouve dans ce plaisir même. S'ils n'en ont pas conscience, mais éprouvent de la volupté, ne t'en étonne pas ; car les fous et ceux qui sont pris de délire furieux, se lésant souvent eux-mêmes et faisant des choses pitoyables à cause desquelles les autres pleurent sur eux, eux-mêmes rient et éprouvent des délices en ce qui leur advient. Mais nous ne disons pas pour autant qu'ils sont délivrés des tourments, mais qu'ils sont pour cela même dans un tourment plus terrible, parce qu'ils ne savent pas dans quel état ils sont. Car ce n'est pas à partir des malades, mais des sains, qu'il faut porter les jugements... Si l'on condamnait une vierge enfermée dans une chambre à s'accoupler avec des bêtes fauves, qu'ensuite elle prît plaisir à cet accouplement : ne serait-elle pas au plus haut point digne de larmes, précisément parce qu'elle est incapable de se délivrer de cette folie du fait même qu'elle n'en a pas conscience ?... Et quelque péché que tu citerais, tu n'en citerais jamais un égal à cette transgression. Et si ceux qui sont en proie à cette passion étaient conscients de ce qui leur arrive, ils accepteraient de mourir mille fois plutôt que de la subir.¹⁹"

Dénaturation des caractéristiques de son propre sexe, plaisir bâtard et ignominieux — venons-en au troisième effet : l'inversion tue l'amour à la racine : " En effet, cette guerre n'est pas double ou triple, mais quadruple. Vois donc : il aurait fallu que les deux, j'entends l'homme et la femme, devinssent un. 'Car ils seront, dit-il, en une seule chair'.²⁰ C'est le désir d'union sexuelle qui fait cela, et unit les sexes l'un à l'autre. Le diable, détruisant ce désir, et le faisant dériver vers une autre direction, a ainsi séparé les sexes l'un de l'autre, et fait que ce qui est un devint deux parts, à l'encontre de la loi divine. Car l'un dit : 'Ils seront deux en une seule chair', l'autre divise l'une seule chair en deux.

19. Hom. 4 sur Rom., 2 (P.G. LX, 419).

20. Gen. 2²⁴.

Voilà une première guerre. A nouveau, ces mêmes deux parties, il les excite à la guerre contre elles-mêmes, et les unes contre les autres : car les femmes d'une part outragent à leur tour non seulement les hommes mais les femmes aussi ; les hommes d'autre part se dressent les uns contre les autres, et contre le sexe féminin, comme dans quelque combat nocturne. As-tu vu la seconde et troisième guerre, et la quatrième, et la cinquième ? Il y en a une autre. Car outre ce que nous avons dit, ils ont fait violence à la nature elle-même. En effet, le diable, voyant que ce désir unit au plus point les sexes, s'évertua à briser le lien, afin de dissoudre le genre humain, non pas seulement en n'ensemencant pas selon la loi, mais aussi en excitant les sexes à la guerre et en les soulevant l'un contre l'autre.²¹" Dans la dernière phrase, le saint énonce un autre méfait, évident, de l'inversion : l'extinction du genre humain. PLATON en a aussi parlé : "C'est en effet ce que j'ai moi-même exprimé, lorsque j'ai dit avoir un moyen de faire qu'on se conforme à la nature dans ces rapports qui ont pour fin naturelle la procréation d'enfants, en s'abstenant d'avoir de tels rapports avec des mâles, et de ne pas plus, de propos délibéré, porter à l'espèce humaine le coup fatal, que l'on va ensemencer dans des rochers et dans des pierres, où jamais le grain ne prendra racine et jamais n'aura son pouvoir reproducteur naturel ; en s'abstenant d'autre part d'ensemencer n'importe quel sillon féminin où l'on ne voudrait pas voir lever le grain !"²²

Enfin, il peut exister, dans les rapports mêmes entre sexes différents, et plus souvent qu'on ne le pense, une véritable sodomie. Une femme ne doit à aucun prix se prêter à une tentative de ce genre de la part de son mari. Comme le dit le Christ métaphoriquement : "Si ton œil droit est pour toi une occasion de péché, arrache-le et jette-le loin de toi :

21. CHRYSOSTOME, Hom. 4 sur Rom., 2 (P.G. LX, 418).

22. Lois, 838 e-839 a.

il t'est plus avantageux de perdre un seul de tes membres que de voir tout ton corps jeté dans la géhenne.²³"

II. Le narcissisme : en prenant le mot au sens strict, c'est le propre de ceux qui sont sexuellement épris de leur propre personne. Il ne faut donc pas confondre cette perversion — assez rare — avec la vanité d'une femme, par exemple, qui s'admire tout le temps devant un miroir, soit en prévision de l'effet que ses charmes vont exercer sur l'autre sexe, soit d'une manière purement esthétique, sans s'éprendre sexuellement de sa propre personne. Il est évident que le narcissisme peut facilement déboucher dans l'homosexualité, mais pas forcément.

III. La bestialité : ici aussi le mot a un sens spécial, et désigne le vice monstrueux et effroyable de ceux qui prennent les bêtes comme objet sexuel.

IV. Le fétichisme : c'est l'appesantissement exagéré, la concentration, de l'appétit sexuel sur une partie de l'objet sexuel, de sorte que l'ensemble de ce dernier comme ses autres parties sont relégués dans l'ombre. Une comparaison avec le normal montrera l'anormalité de cette perversion. Tout amour, par définition, exalte l'objet aimé, il l'agrandit jusqu'aux étoiles : "Comme le lis entre les chardons, telle est ma bien-aimée entre les jeunes femmes. Comme le pommier parmi les arbres d'un verger, ainsi mon bien-aimé parmi les hommes..."²⁴ Tu es toute belle, ma bien-aimée, et sans tache aucune!...²⁵ Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres, ô la plus belle des femmes? Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres, pour que tu nous conjures de la sorte?...²⁶ Il y a soixante reines et quatre-vingts concubines, et des jeunes filles sans nombre. Unique

23. Mt. 5²⁹.

24. Cant. des Cant., 2²⁻³.

25. *Id.*, 4⁷.

26. *Id.*, 5⁹.

est ma colombe, unique ma parfaite.²⁷" On sait aussi combien les auteurs satiriques ont beau jeu, et à bon droit, ridiculiser cette manie des amoureux, dans les cas (constituant la grande majorité) où le décalage entre les imperfections de l'objet aimé et la représentation que l'amoureux s'en fait est plus ou moins énorme : "Les amoureux et les fous ont des cerveaux si effervescents, des imaginations dérégées si inventives, que ceux-ci perçoivent plus que ce que la raison froide comprendra jamais. Le dément, l'amoureux et le poète sont tout compacts d'imagination — l'un voit plus de démons que n'en peut contenir le spacieux enfer — c'est-à-dire le dément ; l'amoureux, tout aussi frénétique, voit la beauté d'Hélène dans un sourcil d'Egypte" ...²⁸ "Une peau noire a la couleur du miel ; une femme malpropre et puante est une beauté négligée ; a-t-elle les yeux d'un bleu gris, c'est une autre Pallas ; est-elle toute de cordes et de bois, c'est une gazelle ; une naine, une sorte de pygmée, est l'une des Grâces, un pur grain de sel ; une géante colossale est une merveille, pleine de majesté. La bègue, qui ne sait dire mot, gazouille ; la muette est pleine de modestie ; une mégère échauffée, insupportable, intarrisable, devient un tempérament de flammes ; c'est une frêle chère petite chose que celle qui dépérît de consomption ; se meurt-elle de tousser, c'est une délicate. Une mafflue, toute en mamelles, c'est Cérès elle-même venant d'enfanter Bacchus. Un nez camus, c'est une Silène, une Satyre ; une lippue devient un nid de baisers.²⁹" Cette exaltation propre à l'amour s'étend, on le conçoit, non seulement à la personne de l'objet aimé, mais encore à tout ce qui le touche de près ou de loin : "Celui qui aime désire voir non seulement l'aimé, mais aussi sa maison, mais aussi son portail ; non seulement le portail de sa maison, mais la

27. *Id.* 6⁸⁻⁹.

28. SHAKESPEARE, Songe d'une nuit d'été, V, 1.

29. LUCRÈCE, De la Nature, IV, 1160-9.

ruelle étroite elle-même [qui y mène] et le quartier. Qu'il voie le vêtement, le soulier de l'aimé, il croit l'aimé lui-même être présent.³⁰ " Et de même que l'amoureux, bien qu'il ne voie pas la personne qu'il aime, mais voie son vêtement et ses souliers, se réjouit et danse, et reçoit en quelque façon une certaine consolation à son amour... "³¹ Cette exaltation, qu'elle soit justifiée et sublime (DANTE pour BÉATRICE, PÉTRARQUE pour LAURE, le prince MYSHKINE pour NASTASSYA et AGLAÏA, etc.), ou non justifiée et ridicule, ou même dangereuse et vicieuse (c'est l'exaltation non seulement de l'aspect physique et de la personnalité, mais même des vices de la personne qu'on aime), ne sort pas du normal. C'est que l'amour est une passion, une connaissance intime et concrète qui fait que ce qui n'est pas objet d'amour, connu qu'il est d'une manière purement extrinsèque et abstraite, pâlit à côté. Mais on sort du normal, quand une partie de la personne aimée, ou une chose attenante à elle, à l'exclusion des autres parties et choses attenantes, cristallise autour d'elle tout l'appétit sexuel — à beaucoup plus forte raison quand ce fétiche n'a aucun rapport avec une personne aimée quelconque, mais est aimé où qu'il se trouve (à strictement parler cependant, il y a toujours dans ce cas un rapport "inconscient" avec quelque personne aimée) : ainsi, certains sont excités par n'importe quel gant, ou mains, ou chevelure, ou par telle manière de boiter, ou telle couleur des yeux, etc.

V. Sadisme et masochisme : c'est la plus courante des perversions. Le sadisme, strictement parlant, consiste à éprouver un plaisir sexuel dans la cruauté et la tyrannie à l'égard de l'objet aimé. Cette cruauté peut aller jusqu'au meurtre, lequel agit parfois comme l'exact substitut de l'orgasme. Le pendant du sadisme est le masochisme, qui consiste à éprouver un plaisir sexuel en subissant cette tyrannie et cette cruauté. Il faut bien le distinguer de l'anni-

30. CHRYSOSTOME, Hom. sur I Cor. 1¹, 1 (P.G. LI, 145).

31. *Id.*, Hom. II sur Ps. 50, 9 (P.G. LV, 585).

hilation de soi-même, laquelle est le pendant de l'exaltation justifiée de l'objet aimé : annihilation propre à l'amour le plus pur, puisque le Fils de Dieu "s'est annihilé"³², en tempérant la splendeur de sa gloire divine jusqu'à l'éclipse, et en donnant sa vie, pour exalter l'homme. Un sadique est simultanément masochiste, et vice-versa. Mais, selon que l'une ou l'autre composante est accentuée, on est sadique ou masochiste.

La genèse de cette perversion confirme de manière éclatante notre thèse que c'est l'abus de fornication qui fait éclater les cadres naturels. De cet abus en effet s'ensuit une "sinistre incapacité de procurer un entier frisson de plaisir au système nerveux trop surmené. Une indescriptible nuance de spleen, d'un spleen physique celui-là, et comme fait de la lassitude du sang, s'établit chez le libertin qui ne connaît plus l'ivresse. Son imagination s'exalte. Il rêve de souffrir alors, et de faire souffrir, pour obtenir cette vibration intime qui serait l'extase absolue de tout l'être.³³" DOSTOÏEVSKI nous a donné un exemple remarquable de masochisme dans le personnage de l'aristocrate STAVROGUINE. Celui-ci raconte, après son viol de la petite MATRIOCHA qu'il poussa indirectement au suicide et très lucidement, et la vile crainte qu'il en éprouva : "C'est alors que l'idée me vint — mais sans motif aucun — de gâcher ma vie de la façon la plus bête possible. Un an auparavant, je songeais à me faire sauter la cervelle ; un autre moyen se présentait, bien meilleur. Un jour, en voyant MARIA TIMOPHÉÏEVNA LÉBIADKINE, la bancale, qui vaquait à son service dans la maison, l'idée me vint d'en faire ma femme. Elle n'était pas encore tout à fait folle, mais c'était une idiote toujours en extase, et mes camarades avaient découvert qu'elle m'aimait secrètement à la folie. L'idée d'un mariage entre STAVROGUINE et cet être infirme excitait agréablement

32. ἐαυτὸν ἔκένωσεν Phil. 2⁷.

33. P. BOURGET : Essai de Psychologie contemporaine, 2 : BAUDELAIRE.

mes nerfs. On ne pouvait rien imaginer de plus ridicule, de plus stupide. Mais je ne peux pas arriver à savoir si ma décision fut déterminée, ne fût-ce qu'inconsciemment (inconsciemment, c'est certain) par la rage dont m'avait empli contre moi-même la vile crainte éprouvée dans l'affaire avec MATROCHA. Je ne le pense vraiment pas.³⁴" Bien que STAVROGUINE dît qu'il ne le pense pas, c'est "la rage" qu'il conçut contre lui-même qui le détermina à cet acte de masochisme. Dans son fond, le masochisme, on le voit, est une vengeance contre soi-même. Or, il n'y a pas de plus terrible vengeance, de plus cinglante, que d'ériger la sensation de sa propre ignominie jusqu'à la volupté — et c'est ce que fait le masochiste : "Lorsqu'il m'est arrivé de me trouver au cours de mon existence dans une situation honteuse, affreusement humiliante, ignoble et surtout ridicule, j'ai chaque fois ressenti, mêlée à une colère folle, une volupté infinie, de même que lorsque je commettais un crime ou que ma vie était en danger. Si jamais j'avais volé, la conscience de ma bassesse m'aurait fait goûter une jouissance enivrante. Ce n'est pas le crime en lui-même que j'aimais (mon intelligence en ce cas ne me trompait pas), mais cette joie que me donnait la conscience douloreuse de ma profonde bassesse. Chaque fois aussi que je me suis battu en duel et que j'attendais le coup de feu de mon adversaire, j'ai éprouvé cette sensation honteuse et enivrante ; un jour même elle fut particulièrement intense. J'avoue qu'il m'arriva maintes fois de la rechercher. J'ai ressenti la même jouissance, et cela en dépit d'une colère terrible, quand j'ai reçu des gifles (j'ai été giflé deux fois dans ma vie). Si l'on réussit en ce cas à vaincre sa colère, la volupté dépasse tout ce que l'on peut imaginer.³⁵" Ajoutons qu'entre cette volupté et la joie spirituelle qui provient du pardon des injures pour l'amour du Christ ("quelqu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tends-lui encore

34. Les Démons : Chez Tikhone, 2.

35. *Id.*, variante.

l'autre³⁶"), il n'y a aucune espèce de ressemblance, elles sont de "nature" différente.

Notons enfin que les actes répugnants, tels que mettre les lèvres et la langue en contact avec certains organes dégoûtants par nature, pratiques innommables, relèvent du masochisme (ce qui ne les empêche pas, dans certains cas, de relever simultanément du fétichisme). Par contre, le coït avec des mortes est assimilé au sadisme, sauf dans certains cas où la mort fraîchement survenue épargne pour un temps assez court la beauté naturelle, le coït devenant alors plutôt une fornication dévergondée : "Les femmes des personnages en vue, quand elles meurent, ne sont pas aussitôt données pour l'embaumement, non plus que les femmes qui sont très belles et celles qui étaient en grande considération ; c'est quand elles sont mortes depuis trois ou quatre jours, c'est alors qu'on les remet aux embaumeurs. Si l'on agit de la sorte, c'est pour empêcher que les embaumeurs ne s'unissent à ces femmes ; car on dit que l'un d'eux fut surpris comme il s'unissait au cadavre d'une femme morte tout récemment.³⁷"

VI. L'exhibitionnisme et le voyeurisme : encore une double perversion qui consiste en ce qu'on trouve la volupté sexuelle, l'un à se montrer nu, pour inciter l'objet à faire de même (contrairement à ce qu'on pourrait penser, cette composante de la perversion est surtout masculine), l'autre à regarder des choses et des actes obscènes. Dans cette perversion, voir et être vu, qui logiquement devraient mener au coït tôt ou tard, deviennent des buts en eux-mêmes, après avoir été pervertis dans une direction obscène.

VII. Il y a enfin la masturbation. Nous prenons ici le mot dans un sens très circonscrit. Au sens large en effet, on y inclut toute pollution. En bonne logique cependant, cette large catégorie ne devrait pas exister, car une pollution (même

36. Mt. 5³⁹.

37. HÉRODOTE, *Histoires*, II, 89.

si la main est employée pour la causer) relève du contenu qui la détermine : ainsi une pollution causée par l'attrait du même sexe relève de l'inversion, celle causée par l'attrait de l'autre sexe de la fornication, celle causée par les souffrances et humiliations de l'objet aimé du sadisme, etc. Nous entendons par "masturbation", en tant que perversion formant catégorie à part, une pollution mécaniquement procurée, sans aucun contenu correspondant. Comme on le voit, c'est un acte purement animal et physique. Ses effets sont néfastes, et il est caractéristique de la masturbation qu'elle épouse le système nerveux et plonge dans un profond abattement. Nous soulignons un autre grave effet signalé par FREUD, conséquence de la masturbation infantile : "Si la femme se soumet finalement à l'acte sexuel, le clitoris est stimulé et son rôle est de transférer l'excitation aux parties génitales adjacentes ; il agit dans ce cas comme une pièce de pin utilisée pour allumer le bois plus dur. Souvent la réalisation de ce transfert prend une certaine période de temps, et durant cette transition la jeune épouse reste frigide. Cette frigidité peut devenir permanente si la zone du clitoris refuse d'abandonner son excitabilité, situation causée par des activités sexuelles exubérantes durant la vie infantile³⁸".

Les perversions sexuelles ont pris un immense développement dans le monde actuel. Si la civilisation moderne, par rapport aux précédentes, diffère en ce qu'elle a affaibli la puissance des instincts primitifs et simples, et y a substitué la variété des sensations en même temps qu'une tragique vacillation de la volonté, on comprend l'essor actuel des perversions, jamais atteint auparavant pour leur ensemble. L'imprudence est devenue telle que non seulement elles s'étalent au grand jour, mais revendiquent droit de cité (comme la prostitution, qui ne se contente pas d'être légalement tolérée, mais veut qu'on la considère un "travail" comme un autre). Dans telle manifestation à New-York, une vieille mère mar-

38. Trois contributions à la théorie de la Sexualité, III.

che tête haute à côté de son fils à l'allure fière et dégagée, avec la pancarte : "I am proud of my gay son !" ³⁹ Des prêtres de toute confession défendent à la télévision le droit de deux mâles de se marier l'un à l'autre ! Des médecins et des directeurs spirituels osent recommander la masturbation comme un facteur d' "épanouissement" de l'individu. Les livres du marquis de SADE et de SACHER MASOCH connaissent une diffusion incroyable. Des annonces sadiques et masochistes très précises et détaillées sont publiées dans certaines revues. Les crimes sadiques atroces prolifèrent d'une façon très inquiétante, et les enfants en sont souvent les victimes, car l'enfant dans son innocence et son incapacité à se défendre offre une cible de choix au sadique.

La thérapeutique morale de ces perversions doit être intelligente et rationnelle. Il n'y a pas d'autres principes que ceux que nous avons longuement exposés pour la lutte de la chasteté en général, positive et négative, mais il faut savoir lesquels employer dans chaque cas et comment. La perversion étant une déviation du normal, deviation qui n'a rien de naturel et donc rien de définitif, il faut d'abord être convaincu de la possibilité du redressement. Cette conviction est capitale, et il n'y a pas de plus grand ennemi du pervers que celui qui entretient en lui le sentiment qu'il est irrévocablement condamné. Dans tout pervers, il y a un ou plusieurs points communs avec le normal. Ce sont ces points qu'il faut renforcer en lui tout en réprimant sa perversion. Nous retrouvons ici l'alliance de la méthode positive avec la négative. Un instituteur est-il pédéraste ? C'est sans doute de la plus grande urgence qu'il ne reste plus dans sa fonction, mais cela ne suffit pas : ses imaginations le reprendraient encore plus fortes, et il satisferait sa pédérastie par la masturbation, faute de proie en chair et en os. Il faut donc surtout combler ses déficiences, spirituelles et humaines. Pour prendre un exemple de ces dernières : un homosexuel invétéré est

39. « Je suis fière de mon fils le pédéraste ! » O vieille éhontée !

aveugle aux charmes féminins ; il faut en conséquence l'y rendre moins opaque ; non pas en le poussant entre les bras d'une fille ou à quelque film obscène (car, sachons-le bien, jamais le mal ne pourra être combattu par le mal), mais en éveillant son imagination, par la fréquentation innocente des femmes, par l'art et d'autres voies nobles, à la beauté féminine sous tous ses aspects : physique, psychologique, spirituel... Telle "Victoire" drapée aux mille plis, d'une beauté inexprimable, à l'Acropole d'Athènes, a un potentiel très grand pour libérer de toute entrave notre admiration naturelle de la beauté. Est-ce un masochiste ? Sans doute, méditer sur la laideur et la répugnance de ce vice est extrêmement utile : "Ne pas être déshonoré, ni s'asservir à ses ordres tyranniques, ni être mené par elle comme un esclave, et promené tout autour, giflé, abreuvé de crachats, précipité la tête la première — crois-tu que ce ne soit pas un grand plaisir, dis-moi ? Si en effet on scrutait ces choses rigoureusement, et si l'on pouvait rassembler leurs violences, les motifs de honte, les colères répétées, celles de l'âme et celles qui proviennent de leur mollesse, leurs inimitiés, et tout le reste que seuls ceux qui les subissent connaissent, on trouverait toute guerre plus pleine de répit que leur vie misérable !" ⁴⁰ Mais il faut en plus se pénétrer de la dignité de l'amour, de la vénération mutuelle inséparable de l'amour.

40. **CHRYSOSTOME**, Hom. 37 sur I Cor., 3 (P.G. LXI, 319).

CONCLUSION

Certains seraient tentés de considérer ce livre comme un livre de "morale". Et avec l'idée que j'ai de cette discipline, idée qui était celle des Pères, je serais le dernier à protester contre cette conception. Cette idée, c'est que la morale est la fleur du dogme. Car le dogme n'est pas une chose morte, comme beaucoup se l'imaginent, mais doit filtrer dans la vie ; et s'il ne le fait pas, il ne faudra s'en prendre qu'à nous-mêmes, cela veut dire que nous ne cherchons pas Dieu de toute notre âme. Ainsi, par exemple, l'humilité chrétienne n'est pas la voie moyenne entre deux excès, définissable par ARISTOTE, elle est l'imitation même du Fils de Dieu camouflant sa gloire divine pour descendre à notre mesure : "Ayez les mêmes sentiments qui étaient dans le Christ Jésus, lequel, étant dans la forme de Dieu, n'a pas jugé son égalité avec Dieu être une usurpation, mais Il s'anéantit Lui-même prenant la forme d'esclave, et, devenu dans la ressemblance des hommes et s'étant comporté comme homme, Il s'humilia Lui-même, devenant obéissant jusqu'à la mort, la mort de la croix¹" Le fondement dogmatique donne ainsi à la morale

1. Phil. 2⁶⁻⁸.

des dimensions inconcevables, inespérés, que l'intelligence seule, à sa plus belle époque, celle des Grecs, n'a jamais pu même soupçonner. Notre livre n'est que l'illustration de cette idée — à savoir que la morale chrétienne est le souffle puissant et surnaturel du dogme inspirant la vie — dans un domaine particulier : la vie sexuelle.

Malheureusement, le mot "morale" a acquis, grâce à l'expérience des derniers siècles, un sens péjoratif. C'est que le dogme (lui aussi devenu un mot péjoratif) restait abstrait pour la conscience de la chrétienté de toute une époque, et ne se prolongeait pas en vie, au moins pas comme il fallait, ne s'inscrivait pas au plus profond de notre conscience. Parallèlement, la morale s'émancipait du dogme, et devenait purement rationnelle. Loin d'avoir un fondement dogmatique, elle n'avait même plus une base métaphysique comme chez PLATON et PLOTIN, et s'est dégradée en casuistique corrompue. Je ne suis pas contre la casuistique en elle-même, laquelle est nécessaire, puisqu'elle n'est que la science des "cas" où il y a un conflit de devoirs. Ainsi le fameux cas dans le chapitre : "Une tempête sous un crâne"², où JEAN VALJEAN, forçat repenti devenu un saint, mais poursuivi encore pour un ancien petit vol, se demande s'il faut sortir de sa nouvelle identité de maire, au risque de laisser dépérir toute une contrée qui vivait de sa bienfaisance et de son esprit d'invention, pour sauver un pauvre bougre qui a été, par erreur, arrêté à sa place. Mais quelle différence — ô Dieu, quelle différence ! — entre la façon dont JEAN VALJEAN a tranché le problème et celle des casuistes du 17^e siècle, race loin d'être éteinte, et si justement et éternellement marquée d'infamie par "les Provinciales", livre admirable, chef-d'œuvre de vigueur chrétienne et d'éloquence ! L'une, héroïque, magnanime, sublime, l'autre, pusillanime, fourbe, sophistique, égoïste, pharisaïque, ne gardant des exigences évangéliques que la lettre,

2. HUGO, *Les Misérables*, I, 7, 3.

au profit du "monde", qui cependant est abominable devant Dieu.

Bien différents étaient les Pères. *Ils avaient une haine irréductible et vigoureuse du péché, jointe à un amour profond et une compassion infinie pour le pécheur.* Nous avons souvent eu, au cours de cette étude, l'occasion de lire des termes extrêmement énergiques et injurieux sous la plume des Pères stigmatisant les vices — ce qui ne leur est pas propre d'ailleurs, puisque tous les prophètes en ont usé, ainsi que le Christ Lui-même et les Apôtres. Qu'on en juge, pour ne citer que trois ou quatre spécimens entre des milliers : "Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites... Guides aveugles, qui arrêtez au filtre le moustique et engloutissez le chameau³ ! Sépulcres blanchis⁴. Serpents, rejettors de vipères !⁵ Etre plein de toute fourberie et de toute fraude, fils du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu donc pas de rendre tortueuses les voies du Seigneur qui sont droites ?⁶ Le bœuf a reconnu son propriétaire, et l'âne la crèche de son maître, mais Israël ne m'a pas connu, et mon peuple n'a pas compris !⁷" Et qu'on note que ces paroles ne sont pas adressées à des vices abstraits, mais à des personnes bien déterminées, en chair et en os. En effet, *quand la douceur échoue*, il faut utiliser la véhémence, l'incrédulation, ce qu'on appelle "une sainte colère" : sainte, parce qu'elle est mue par l'amour du prochain dont elle cherche l'amendement, et non par la vengeance, et parce qu'elle n'outrepasse pas la mesure. Déjà la haine du vice abstrait, si forte chez les Pères, effraie les esprits fades, doucereux et mièvres de notre époque, à plus forte raison les caméléons, les gens doubles de cœur et de langue, qui ne savent ce que c'est qu'une conviction, et accusent les Pères d'intolérance et d'esprit "anti-œcuménique"

3. Mt. 23²³⁻²⁴.

4. Id. 23²⁷.

5. Id. 23³³.

6. Act. 13¹⁰.

7. Is. 1³.

(laissez-moi rire !) Combien plus, quand cette haine est dirigée contre un vice dans une personne concrète, ne les effraie-t-elle pas, les doucereux et les fourbes, qui ne peuvent même pas concevoir cette alliance paradoxale de l'amour et de la haine propre aux saints ! Pour ne citer qu'un seul exemple, n'a-t-on pas récemment propagé l'idée que St CHRYSOSTOME avait "une haine quasi-pathologique des Juifs" ? O ânerie aussi insondable qu'ineffable ! Et pourquoi pas haine aussi de son propre troupeau, à l'encontre duquel il emploie les termes les plus virulents, pour lequel cependant il aurait mille fois versé son sang ? Rien plus loin des Pères que l'esprit infâme de l'Inquisition, laquelle confondait le pécheur avec le péché. Ils n'imposaient pas de fardeaux sur l'épaule des gens, tout en refusant d'y toucher du bout des doigts, non ! mais une lumière étrange se dégageait d'eux, une force surnaturelle qui se communiquait mystérieusement à ceux qui les écoutaient ou simplement les voyaient, et rendait tout fardeau léger. Ils savaient, les bienheureux, ils savaient pour l'avoir pratiqué dans leur vie, que "les lois de l'esprit humain sont si incertaines, si inconnues de la science, si indéterminées et si mystérieuses, qu'il n'est pas ni ne peut être de médecins ni même de juges *définitifs*⁸, mais qu'il y a Celui qui dit : 'A Moi la vengeance et la rétribution'⁹. A Lui seul sont connus *tout*¹⁰ le secret du monde et le destin final de l'homme. Quant à l'homme, il ne peut pas encore se faire fort de résoudre quoi que ce soit avec l'orgueil de l'inaffabilité, le temps et les délais ne sont pas encore révolus. Le juge humain lui-même doit savoir qu'il n'est pas juge sans appel, qu'il est lui-même pécheur, que les poids et les mesures seront dans sa main une absurdité à moins que¹¹ lui-même, tenant en

8. Souligné par DOSTOÏEVSKI.

9. Dt. 32^{ss}.

10. Souligné par DOSTOÏEVSKI.

11. *Id.*

main les poids et les mesures, ne s'incline devant la loi du mystère encore insoluble et ne recoure à la seule issue — la Miséricorde et l'Amour.¹²"

Rambouillet, août, 1975.

12. DOSTOÏEVSKI, Journal d'un écrivain, 1877, Juillet-Août, 2.

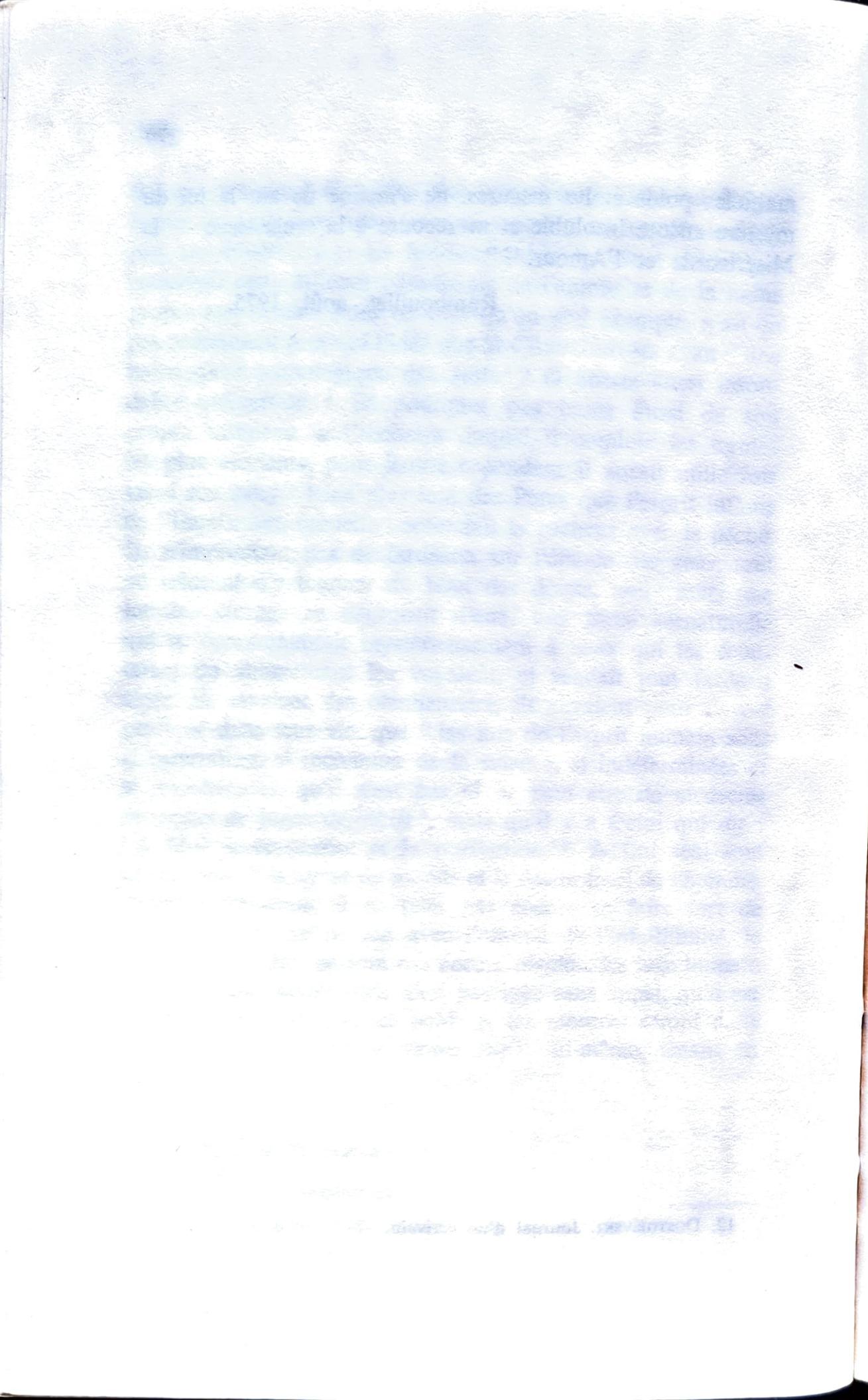


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	VII
INTRODUCTION	1
<i>Chapitre I. — L'AME : RAISON ET INSTINCT</i>	13
<i>Chapitre II. — L'INSTINCT SEXUEL : BUT — POLARITÉ DES SEXES</i>	33
<i>Chapitre III. — L'AMOUR, ESSENCE DU MARIAGE : A) DON TOTAL A L'UNIQUE</i>	57
<i>Chapitre IV. — B) PUSSANCE CRÉATRICE</i>	95
<i>Chapitre V. — C) DON POUR TOUJOURS — MYSTÈRE DU MARIAGE</i>	111
<i>Chapitre VI. — SUBLIMATION DE L'ÉNERGIE SEXUELLE : LA VIRGINITÉ</i>	151
<i>Chapitre VII. — LA CONCUPISCENCE ET LA LUTTE DE LA PURETÉ : A) LA FORNICATION</i>	189
<i>Chapitre VIII. — B) LES PERVERSIONS SEXUELLES</i>	255
CONCLUSION	275

FD IMPRIMERIE ALENÇONNAISE
Rue Édouard-Belin, B.P. 57, 61002 Alençon
1^{er} trimestre 1976 — N° d'ordre : 83.764

